

UNIVERSITY OF CAPE COAST



DISCOURS SUR LA PLACE ET LE RÔLE DE LA FEMME DANS LES
ŒUVRES SELECTIONÉES DE MARIE NDIAYE, CHARLOTTE
BOUSQUET, CAROLE FIVES ET ADELINIE DIEUDONNÉ

DELALI KOFI TORTOR

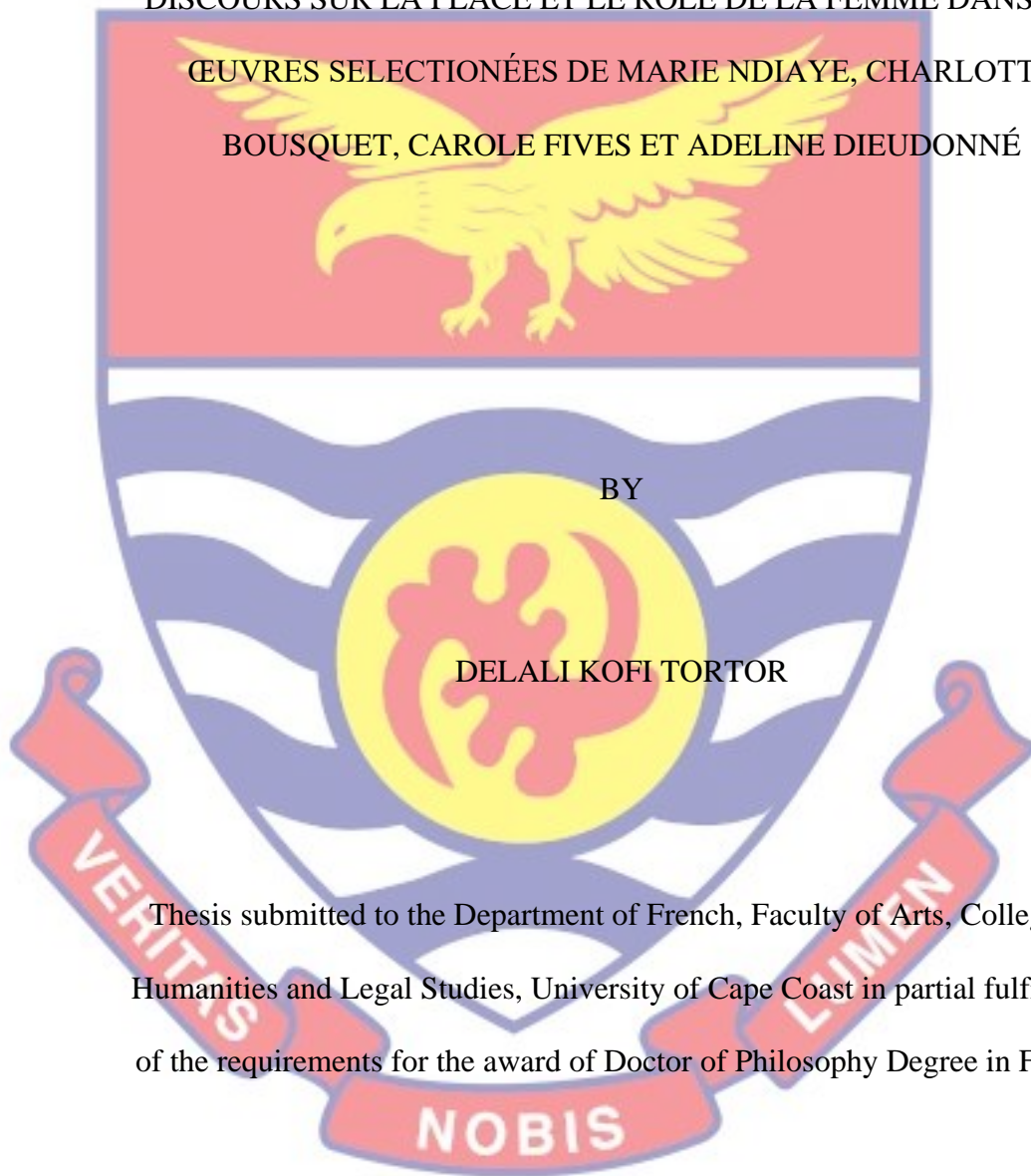
2021



© Delali Kofi Tortor
University of Cape Coast

UNIVERSITY OF CAPE COAST

DISCOURS SUR LA PLACE ET LE RÔLE DE LA FEMME DANS LES
ŒUVRES SELECTIONÉES DE MARIE NDIAYE, CHARLOTTE
BOUSQUET, CAROLE FIVES ET ADELINÉ DIEUDONNÉ



This thesis submitted to the Department of French, Faculty of Arts, College of Humanities and Legal Studies, University of Cape Coast in partial fulfilment of the requirements for the award of Doctor of Philosophy Degree in French

NOVEMBER 2021

DECLARATION

Candidate's Declaration

I hereby declare that this thesis is the result of my own original research and that no part of it has been presented for another degree in this university or elsewhere.

Candidate's Signature..... Date.....

Name: Delali Kofi Tortor

Supervisors' Declaration

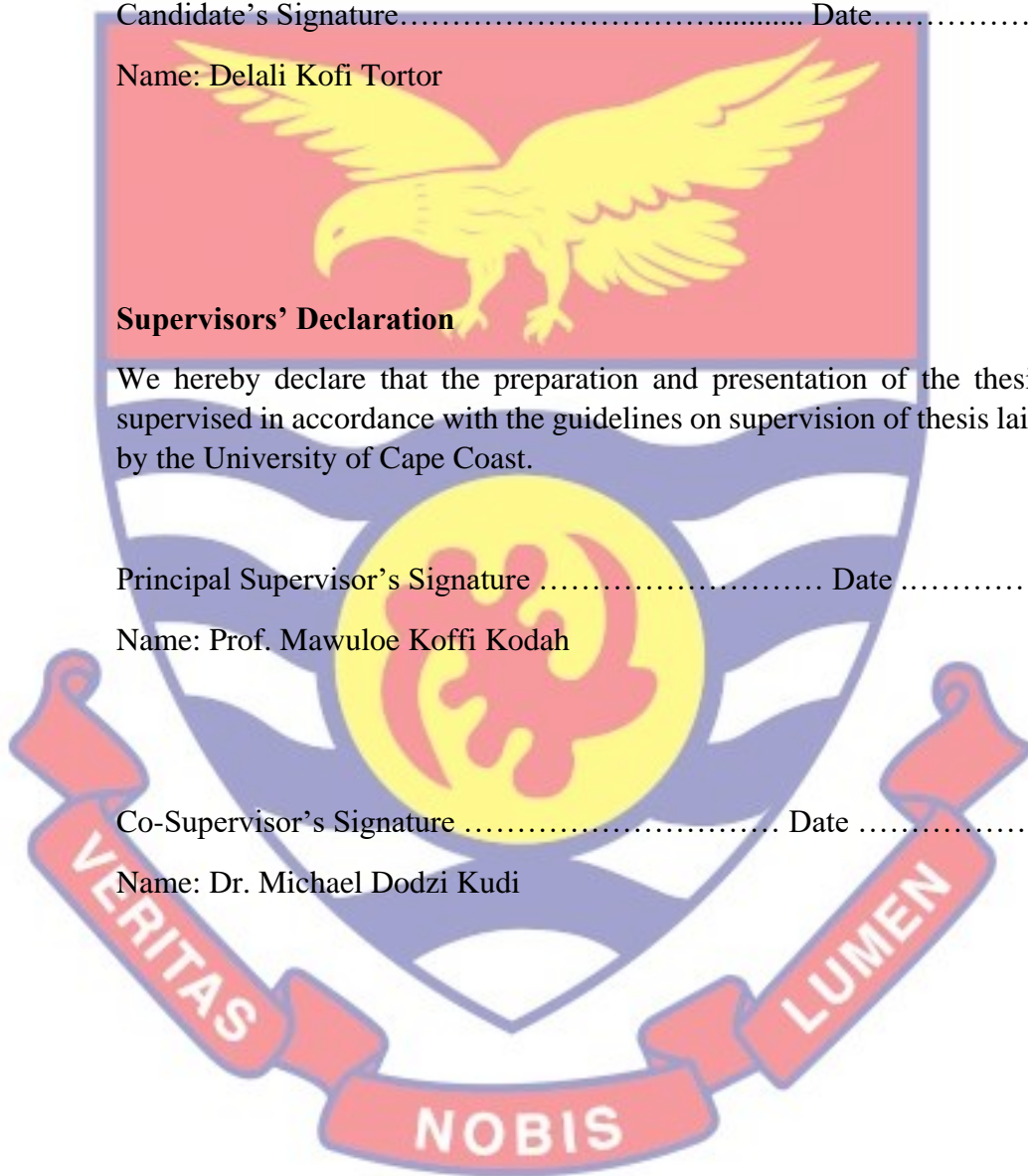
We hereby declare that the preparation and presentation of the thesis were supervised in accordance with the guidelines on supervision of thesis laid down by the University of Cape Coast.

Principal Supervisor's Signature Date

Name: Prof. Mawuloe Koffi Kodah

Co-Supervisor's Signature Date

Name: Dr. Michael Dodzi Kudi



ABSTRACT

Women's Literature is a subgenre of universal masculinized Literature. It seeks to claim a new identity for women and to redefine their status quo by dealing with issues that focus more on their liberation, empowerment, in short on their fulfilment. Through the prism of women literature, this thesis examines the difficult experiences of the woman and especially that of the mother in four novels. Textual data is collected using the technique of in-depth reading and analysed using mainly sociocriticism, constructionist and essentialist theories. These theories are supported by the concept of gender and patriarchy. The study explores important subjects such as the image of the subjugated woman because of domestic tasks and obligations towards the child. In addition, it examines the complicit and ambiguous relationship between man and tradition. It also analyses how the abuse of patriarchal privileges by man makes him irresponsible to his family. This irresponsibility compels the woman to assume responsibilities which are traditionally assigned to the man. The assumption of these obligations by the woman denaturalises gender roles and denounces the binary categorisation of tasks. This denaturalisation of gender roles and status leads to a structural crisis and power struggle between man and woman that eventually ends up in establishing sexual democracy and gender equality. After subjecting the image painted of the woman to a socio-literary critique, it is discovered that the literary representations in the four novels do not largely correspond to social realities. These exaggerated representations aim at rejecting and rethinking the status quo that is imposed on the woman in the predominantly male-dominated society. The study concludes that the representation of the role and place of woman is propaganda since it seeks to convince society to establish a new world of equality and social justice.

REMERCIEMENTS

Je témoigne ma profonde reconnaissance au Professeur Mawuloe Koffi Kodah et au Docteur Michael Dodzi Kudi d'avoir dirigé cette thèse. Leur expertise du jamais vu, précieux conseils, confiance et soutien ont traduit l'écriture de la thèse qui est un parcours plein de regrets et d'obstacles en une expérience inimaginablement enrichissante. *Tuae operae mihi valde gratum est.*

Je tiens particulièrement à reconnaître le soutien de mon collègue Emmanuel Selorm Gligbe au cours de cette aventure intellectuelle. Il paraît jeune mais ses expériences et conseils sont des signes prometteurs d'un génie.

Je dois beaucoup au Professeur Assinti de l'Université de Kara qui a lu le manuscrit et prodigué des conseils inspirateurs et constructifs qui ont aussi conduit à la réussite de cette thèse.

J'apprécie tous les professeurs du Département de Français de l'Université de Cape Coast pour leurs orientations sur lesquelles se greffe ma vie intellectuelle. Les précieuses sessions d'enseignements surtout avec le Professeur Britwum, le Professeur Kodah, le Docteur Krakue, M. Addo-Danquah resteront gravés dans mes mémoires.

Je témoigne ma reconnaissance à ma beauté Hillaria et à mes anges Ada, Chichi et Dela-Deladem. La joie de leur amour m'a ouvert les yeux pour voir au-delà de tout obstacle sur ce parcours intellectuel. Finalement, que soient ici remerciés également ma mère Charlotte Tetteh, Monsieur Innocent Tetteh, Monsieur Amedzake Godsend, Benedicta Morrison et tous mes collègues du Département de Français de l'Université de Cape Coast.

DÉDICACE

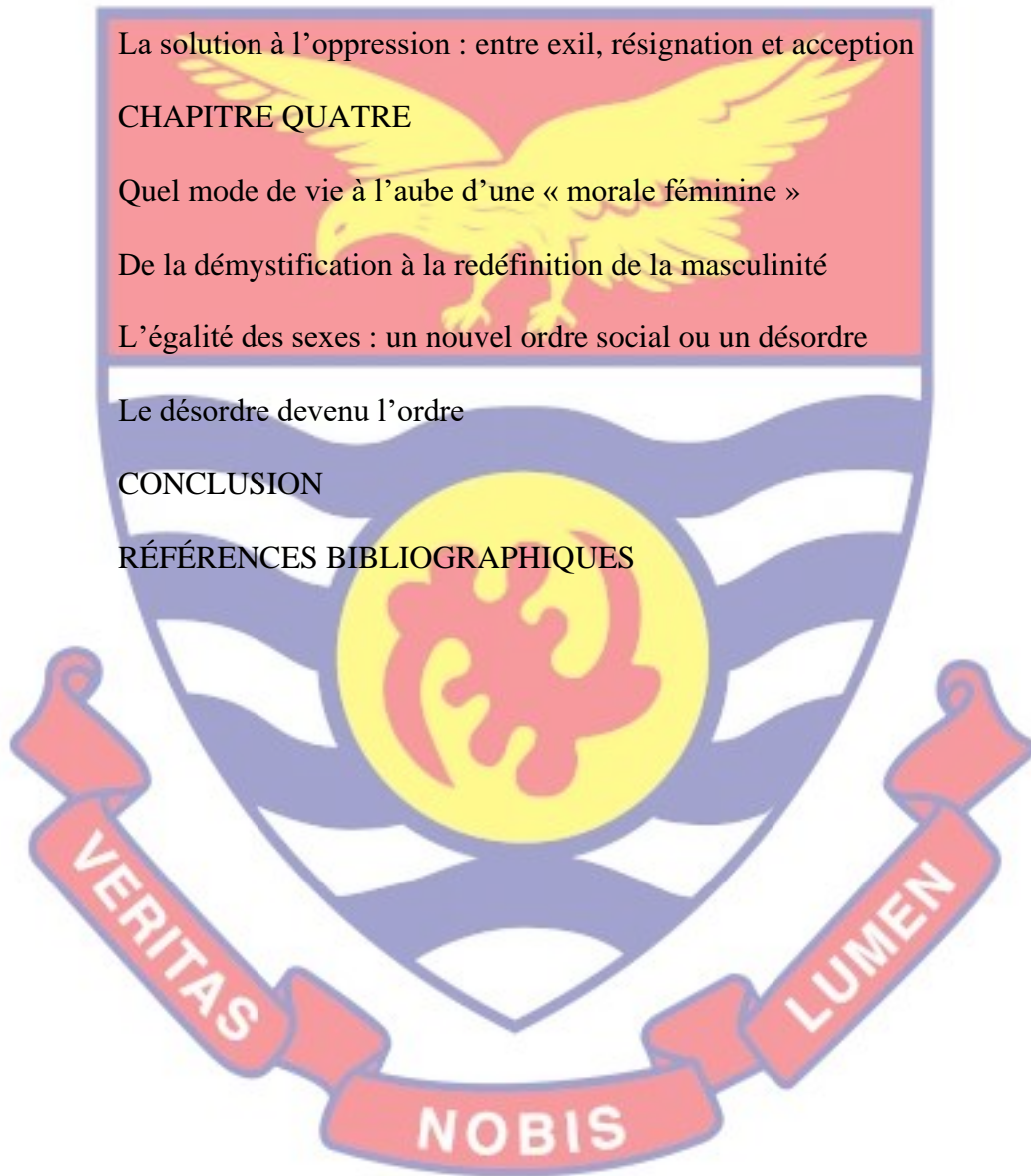
À mes anges : Ada, Chichi and Dela



TABLE DES MATIÈRES

| | Page |
|---|------|
| DECLARATION | ii |
| ABSTRACT | iii |
| REMERCIEMENTS | iv |
| DÉDICACE | v |
| TABLE DES MATIÈRES | vi |
| INTRODUCTION GÉNÉRALE | 1 |
| Aperçu général | 1 |
| De la littérature vers la littérature des femmes | 3 |
| Littérature des femmes | 8 |
| Problématique | 20 |
| Définition de discours | 24 |
| Définition de la place et du rôle | 26 |
| Justification du choix et délimitation du sujet | 27 |
| Cadre théorique | 32 |
| Approche méthodologique | 61 |
| CHAPITRE UN | 68 |
| La figure de la femme forte : entre construction et essence | 68 |
| La femme colonisée : une prisonnière et une exploitée | 72 |
| L'image de la bonne femme (femme soumise et femme déterminée) | 84 |
| Le rôle de la femme au-delà d'être mère | 105 |
| CHAPITRE DEUX | 126 |
| L'image ambiguë de la tradition et de l'homme | 126 |
| L'image croisée de la tradition et de l'homme | 130 |
| L'homme : entre métaphore et symbole de la violence | 144 |

| | |
|---|-----|
| L'homme comme le mal nécessaire d'un siècle féminisé | 165 |
| CHAPITRE TROIS | 183 |
| L'absurdité de la vie de femme et de « femme-mère » | 183 |
| La maternité comme instrument d'oppression | 184 |
| La souffrance comme récompense d'être femme | 199 |
| La solution à l'oppression : entre exil, résignation et acception | 215 |
| CHAPITRE QUATRE | 231 |
| Quel mode de vie à l'aube d'une « morale féminine » | 231 |
| De la démystification à la redéfinition de la masculinité | 232 |
| L'égalité des sexes : un nouvel ordre social ou un désordre | 247 |
| Le désordre devenu l'ordre | 260 |
| CONCLUSION | 264 |
| RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES | 280 |



INTRODUCTION GÉNÉRALE

Aperçu général

Plusieurs arsenaux académiques, législatifs, réglementaires, constamment déployés conduisent à la libération et à la promotion des droits de la femme. La politisation, l'étatisation et l'institutionnalisation de la condition de la femme ont fait des avancées en changeant quelques lois comme le droit de vote, de travail en faveur des femmes. Mais les entraves à leur vie quotidienne demeurent. Sur le plan littéraire, les avancées faites sont très significatives et multiples grâce à l'épanouissement de la littérature des femmes caractérisée par la revendication de l'égalité des sexes et de la dénaturalisation des rôles de genre. Ce succès ne peut pas être attribué uniquement aux écrivaines féministes parce que le militantisme en littérature en faveur des femmes est un phénomène datant des décennies avant l'émergence même du féminisme dans la deuxième moitié du 20^e siècle. De plus, les études récentes comme celle d'Ameur (2014), Guillerez (2013) et tant d'autres ont montré que plusieurs militants des droits de la femme ne sont pas féministes comme l'estime la doxa populaire.

Si la vie quotidienne de la femme, définie par son rôle et sa place n'a pas vu une amélioration majeure malgré plusieurs instruments déployés à cette fin, hypothétiquement, on pourrait l'attribuer à l'ancrage de l'archétype de domination et de supériorité masculine dans l'inconscient collectif. Quels sont donc la place et le rôle de la femme dans *Trois femmes puissantes* de Marie Ndiaye, *Sang-de-lune* de Charlotte Bousquet, *Tenir jusqu'à l'aube* de Carole Fives et *La vraie vie* d'Adeline Dieudonne et dans la société actuelle ? La place et le rôle de la femme sont-ils naturels ? Qu'est-ce qui détermine la place et définit le rôle de la femme ? Comment cette place et ce rôle sont-ils

représentés ? À travers quel mécanisme se dégagent-ils chez les quatre écrivaines du 21^e siècle retenues pour cette thèse ? L'analyse de ces questions amènera à montrer qu'une tradition ou un système est définitivement à la base de l'assignation des rôles aux sexes masculin et féminin. Ces rôles et cette place « sont à l'origine de la construction sociale, de l'inégalité des sexes et des particularités psychologiques et sociales » (Rousseil, 2007, p. 74). En conséquence, ces différents traitements accordés aux sexes déterminent la place de chacun, « enferment chaque sexe dans des comportements spécifiques » (Rousseil, 2007, p. 75).

La revendication et l'esprit combatif qui définissent les écrits des femmes en général et surtout les romancières retenues pour la présente étude sont fondamentalement dirigés contre cette tradition, et par la suite toute structure qui renforce leur base. Si les femmes sont au premier front de la lutte contre les inégalités, c'est parce que « les constructions sociales » les désavantagent et les enferment plus dans des situations handicapantes. Elles vont chercher, à travers leur plume, à contester ce sort qu'elles sont contraintes de subir. Comment est faite cette revendication ? Et cette révolte, comment est-elle exprimée ? Quelle technique littéraire est employée pour bouleverser cet ordre patriarcal supposé « naturel » ? Une lecture minutieuse de *Sang-de-lune* de Charlotte Bousquet, *Trois femmes puissantes* de Marie Ndiaye, *Tenir jusqu'à l'aube* de Carole Fives et *La vraie vie* d'Adeline Dieudonné retenus pour cette thèse révèle que ces auteurs contestent la tradition—toute pratique ou doctrine sociale, religieuse, morale, politique, étatique, culturelle—imposée à la femme en se servant des discours sur la place et le rôle de la femme. On doit se rappeler que les discours de la femme décrivent, généralement, le patriarcat, les

institutions, les structures, les traditions qui entravent la libération de la femme. Ces discours rallient également la société à combattre toute forme d'injustice. Ils se reposent, généralement, sur ce qu'on appelle le triangle rhétorique pour inciter la société à adopter un comportement particulier. Le discours sur la femme pourrait être donc conçu comme synonyme de la propagande chez plusieurs chercheurs.

Le discours persuasif est un outil sûr qui mousses l'unité entre les sexes, atténue la tension qui pourrait caractériser le bouleversement de l'ordre social. Une observation critique soutient l'hypothèse que le rejet du radicalisme dans le monde se traduit également en écrit, et l'écriture des femmes n'est pas une exception. La violence langagière dans la littérature des femmes des années 1980 cède progressivement aux discours persuasifs à la suite du scandale du rejet massif du féminisme en Europe (Droulle, 2019). À cet égard, on ne peut que rejeter toute critique qui soutient que ces auteures, à travers leurs discours et représentations de la place et du rôle de la femme cautionnent la suprématie masculine et renforcent le patriarcat. L'on pourrait, toutefois, se demander sur quoi portent ces discours et quels sont leur fonctionnement chez les auteures du 21^e siècle telles que *Marie Ndiaye*, *Charlotte Bousque*, *Carole Fives* et *d'Adeline Dieudonné* ?

De la littérature vers la littérature des femmes

Des différentes hypothèses théologiques émises par les hommes ont créé l'idéologie d'infériorité chez des femmes (Arsenault-Boucher, 2014). Cette hégémonie masculine devient donc l'ordre naturel auquel tout le monde se conforme (Poggio et al, 2012). « La prise de conscience, d'abord individuelle, puis ensuite collective, (des femmes) suivie d'une révolte contre l'arrangement

des rapports de sexe et la position subordonnée que les femmes y occupent dans une société donnée, à un moment donné de son histoire » (Toupin 1998, p. 10), a conduit vers la moitié des années 1990 à une mobilisation forte contre le bien-fondé de la domination masculine, de « l'homogénéisation et des monocultures » (Druelle, 2004, p. 8). Cette prise de conscience a été inspirée majoritairement par le livre précurseur de l'égalité sexuelle de Beauvoir (1949) intitulé *Le deuxième sexe*.

Dans cet ouvrage, de Beauvoir « ose revendiquer, non pas quelques droits pour les femmes, mais l'égalité absolue » (Sichterman, 2006, p. 69) tout en prouvant que l'ordre supposé naturel de la culture genre est un désordre à l'ordre actuel et une incohérence aux attentes de la civilisation moderne (Poggio & Murgia, 2012). C'est tout un scandale qui est fait, toute une guerre qui est déclarée avec la fameuse citation « on ne naît pas femme, on le devient », contre une morale existante, une structure considérée naturelle bien enracinée, une idéologie estimée sacrée. Désormais, le fondement de la suprématie masculine et du rôle de genre sont remis en question. Les femmes ont commencé à s'interroger sur leurs sorts, leurs statuts, bref leurs conditions de vie. Elles ont commencé à prendre la plume et à formuler des théories de revendication de droits égaux pour les sexes.

En France, par exemple, le nombre des écrivaines et des productions des femmes ont commencé à s'accroître radicalement vers la fin de la deuxième moitié des années 1990 avec l'épanouissement du féminisme en Europe (Lasserre, 2009). Toutefois, les études montrent que c'est le 21^e siècle qui va témoigner généralement d'un épanouissement de nouvelles générations d'écrivaines probablement grâce à l'institutionnalisation, l'étatisation de la

condition de la femme et au militantisme féminin universel qui se mêle et se confond avec la civilisation actuelle. Les sujets relatifs à l'égalité homme-femme prennent une place croissante dans les textes de ces écrivaines. Certaines vont au-delà même de la quête d'égalité entre hommes et femmes pour redéfinir ou déconstruire le rôle de genre ou même nier son existence, bouleversant ainsi

ce que Connell & Messerschmidt (2005) appellent le modèle de masculinité hégémonique, et d'autres formes d'hégémonies jugées naturelles, normales dans la morale ancienne ; une morale construite sur les valeurs théologiques du patriarcat et/ou du viriarc.

C'est pour cette raison que quelques critiques considèrent la littérature des femmes comme « un contre-discours » (Rangira, 2001, p.1) qui rompt avec un équilibre existant constituant un obstacle au progrès humain. Elle « s'affirme contre le logos, le discours masculin qui détient la loi, prescrit ses normes, recouvre le désir de la femme, lui impose ses mots » (Slama, 1981, pp. 58-59).

Il est question ici d'une revendication d'une nouvelle place et d'un départ de la tradition de domination et « une rupture avec le langage traditionnel [masculinisé] » (Barthelmes, 2011 p. 8). On doit ajouter également que la littérature des femmes brise l'ordre naturel de la culture et des mœurs considérées comme justes et normales. Elle cherche « à troubler les discours patriarcaux ou phallogocentriques » (Damlé, 2014, p. 5), à réagir contre l'asservissement du corps féminin, à affirmer l'identité féminine « afin de trouver de nouveaux espaces et langages poétiques des écritures féminines – pour faire parler la voix de la femme et les rythmes du corps féminin » (Damlé, 2014, p. 5).

Si la littérature des femmes revendique un nouveau statut et veut construire une nouvelle identité et image pour la femme, c'est qu'elle est consciente d'une injustice devenue la norme. Alonso (2005) dirait à ce sujet que la réclamation de la différence, c'est la reconnaissance de la norme. Du point de vue du militantisme féminin, cette norme est l'hégémonie du masculin :

une hégémonie qui transcende la vie religieuse, sociale, professionnelle et tout le domaine littéraire. Cette norme dans la littérature des femmes est une construction politique, « une organisation de notre société qui s'est construite sur la hiérarchisation des sexes » (Ucciani 2012, p. 7).

On comprend que le sujet central de la littérature des femmes est centré plus sur la préoccupation de la femme que sur les sujets universels constituant les thématiques centrales de la littérature. On parle donc de deux types de littérature. Il s'agit de la littérature et de la littérature des femmes. La seconde étant un sous-genre de la première semble moins importante ou elle semble inférieure en soi. Autrement dit, il est question d'une littérature écrite par le sujet par opposition à celle écrite par l'objet. Certes, la littérature masculine ou l'écriture masculine a une portée universelle. « L'universalisme masculin est une conception partagée par de nombreuses cultures » (Guillerez, 2013, p. 20), y compris celle de la France. Cette classification qui sous-tend la domination et aussi la sémantique de l'adjectif « féminine » attaché à l'écrit des femmes suggère une mise en avant des problématiques liées aux intérêts des femmes plus qu'au bien-être de l'humanité tout entière.

En ce sens, la littérature des femmes s'inscrit dans une « vision ontologisée des sexes et genres » (Alonso, 2005, p. 25). Ainsi, les hypothèses de l'existence d'une féminité, de la nature autobiographique de l'écriture des

femmes, le sentiment de revendication identitaire, du langage de subversion sur lesquelles la littérature des femmes est fondée lui assigne une position inférieure et l'aliène simultanément de la notion générale de la littérature, une littérature universelle et masculine. Si la « féminité » connote l'infériorité donc le manque de valeur dans ce contexte, il revient à dire, analytiquement, que les sujets préoccupants la littérature des femmes manquent apparemment d'importance dans le domaine global de la littérature. Or, les thématiques de cette littérature consistent un enjeu et demeurent d'actualité (Guillerez, 2013).

Ce serait donc une erreur de porter une vision réductrice sur une littérature quelconque parce que chaque auteure adopte une optique à travers laquelle elle livre sa vision. L'interprétation de cette vision est intrinsèquement liée à son époque. Le type de littérature ne peut pas nécessairement contraindre l'auteure à traiter des thèmes particuliers parce que chaque auteure traite les sujets préoccupants de son époque ; des sujets auxquels il ou elle envisage des solutions ou auxquels il ou elle désire attirer l'attention de manière particulière. Toutefois, on remarque que la littérature des femmes traite majoritairement les sujets des femmes, c'est probablement parce que ces sujets font d'actualité dans un monde qui se veut égalitaire et démocratique. En se fondant sur cette réflexion, il devient important de souligner que la nouvelle génération des écrivaines à l'instar de Charlotte Bousquet, Marie Ndiaye, Carole Fives et d'Adeline Dieudonné cherchent à adresser tous « les grands problèmes du monde » (Damlé, 2014, p. 8). Elles vont au-delà de la recherche d'identité pour problématiser et explorer son côté troublant : l'abandon, la souffrance, l'injustice et aussi les relations compliquées entre amour, sexe et violence (Damlé, 2014). Ces relations compliquées servent d'une motivation à la femme

de se construire une nouvelle identité et aspirer à développer « une pensée politique autochtone contemporaine » (Giroux, 2008, p. 29) sur sa propre libération et la libération de la société tout entière de ce que les militantes de droits égaux appellent des mensonges phallogocentriques imposés de la tradition « rétrograde et insensible aux changements » (Mungala, 1982, p. 1).

Littérature des femmes

Une grande majorité des militantes des droits de la femme universalisent les préoccupations de la femme. Comme l'observe Tissot (2013, p. 24), « de nombreuses voix féministes ont souvent mis en avant le caractère universel des valeurs (d'égalité) qu'elles revendiquent ». Cette universalisation de la condition de la femme est employée par certains féministes comme stratégie pour contraindre la société de criminaliser ce que ces activistes appellent inégalités et discriminations demeurant dans la société généralement dominée par les hommes. Ce féminisme universel et sa théorie de justice mondialisée sont pourtant rejetés par une grande majorité des femmes féministes et des militantes des droits de la femme qui ne veulent pas être appelées féministes. Il découle de cette assertion que les femmes s'engagent dans un grand combat mais sous des bannières différentes. D'une part, il y a des militantes qui se proclament féministes et d'autres qui refusent d'être étiquetées féministes.

Cette division au sein d'un grand groupe pousse plusieurs chercheurs ou chercheuses à se poser des questions très controversées sur le classement des textes des femmes ou de la littérature des femmes sous la bannière féministe ou féminine. Qu'est-ce qui différencie les adhérentes du féminisme des femmes qui se distancient de ce mouvement mais luttent systématiquement pour l'émancipation et la libération de la femme ? Quelles sont les marques

distinctives des textes des féministes et ceux des auteures qui refusent d'être appelées féministes ? La déclaration personnelle d'une auteure où sa représentation textuelle détermine-t-elle sa position féministe ou féminine ? Pourquoi certaines militantes rejettent-elles d'être appelées féministes ? Ces questions demeurent souvent sans réponses claires et catégoriques.

Toutefois, plusieurs chercheurs ou chercheuses et théoriciennes ou théoriciens ont tenté de relever certaines dichotomies entre les deux formes d'écriture des femmes. Avant de tenter de donner quelques explications sur les deux formes d'écritures, on estime essentiel de révéler qu'en Europe, la grande majorité des femmes affirme ne pas être féministes. Selon le sondage européen de l'institut YouGov réalisé en 2018 et rendu public en 2019, entre 8% et 40% de personnes se considèrent comme féministes en Europe.

Qu'est-ce qui explique ce rejet massif du féminisme ? On est tenté de penser que le rejet du féminisme s'est accru récemment parce que la liberté sexuelle et la liberté d'expression constituant les principes de base de ce mouvement sont devenues des armes qui s'attardent pour redéfinir la culture actuelle et aussi punir les supposés crimes des décennies ; des actes jugés normaux dans l'époque antérieure comme le mariage arrangé et certains actes jugés normaux au passé mais considérés aujourd'hui comme harcèlement sexuel. Les groupes comme le MLF, Metoo, ligue du LOL ont ressuscité des affaires datant des décennies et ont ternis plusieurs images et détruit des familles et des réputations. En plus, l'approche radicale, les théories de haine envers le sexe masculin et rapports sexuels de même sexe pourrait être aussi à la base du rejet du féminisme.

Si certaines écrivaines refusent l'étiquette féministe, c'est probablement à cause de ces raisons. En réaction, elles ont développé différentes théories de libération de la femme. Leurs approches, plus modérées et libérales, intègrent plus l'homme dans le projet de libération de la femme que celles d'écriture féministe si bien qu'elles soient conscientes que les démesures de la culture masculine sont les principales causes des problèmes auxquels elles sont confrontées. En plus, les femmes qui refusent d'être appelées féministes semblent admettre dans certaines mesures l'existence et la caractéristique naturelle du sexe et du genre. En plus, elles ne proposent pas de théories qui visent à renverser les rôles que les sexes jouent depuis des siècles. Comme le dirait Ogun-dipe-Leslie (1994, p. 1), « nous ne voulons pas faire la guerre aux hommes, de renverser les rôles [genres] ou de faire aux hommes ce que les femmes pensent qu'ils leur font depuis des siècles, mais d'essayer de bâtir une société harmonieuse » (Notre traduction). Il s'agit, au contraire, de faire comprendre aux hommes qu'ils doivent participer dans l'exécution des tâches, dans la lutte pour transformer la société.

Leclerc (1974, p. 20) aussi partage le même point de vue lorsqu'elle remarque qu'il « ne faut pas faire la guerre à l'homme. C'est son moyen à lui de gagner sa valeur. Nier pour s'affirmer. Il faut simplement dégonfler ses valeurs sous la percée du ridicule ». L'essentiel pour Leclerc n'est pas d'affronter les hommes à cause de leurs privilèges mais de rendre la masculinité et tout ce qu'elle représente repoussante pour contraindre l'homme d'abandonner sa tradition de domination et d'abus. Il semble, jugeant la position d'Ogun-dipe-Leslie et de Leclerc, que la société envisagée par les femmes qui se distancient de l'appellation féministe est une société paritaire, une société du

respect mutuel où l'homme doit accepter les tâches ménagères comme des responsabilités collectives. Pourtant, il ne s'agit ni d'une répartition proportionnelle ni d'un renversement des rôles genres. Comme le suggère Mariama Bâ (1987), l'homme doit simplement aider sa femme pour que « les travaux ménagers ne l'accablent pas » (p. 79).

En plus, il est fort probable que si plusieurs activistes de droit de la femme ne se rapprochent pas de l'écriture féministe et ses approches théoriques, c'est probablement à cause de sa sensibilité de la condition individuelle de chaque femme. Ces activistes identifient le problème auquel est confrontée la femme dans un contexte social, culturel, politique, économique particulier et cherche à adopter des théories appropriées pour le résoudre. Ainsi, on soutient que les théories de cette écriture sont complémentaires donc ne se contredisent pas et ne s'opposent pas comme les théories de l'écriture féministe qui sont souvent conflictuelles et contradictoires face à une même réalité. Le discours de ces militantes demeure donc un groupe homogène n'ayant que diverses approches.

Une autre caractéristique très symbolique des textes des femmes qui ne veulent pas être appelées féministes qui fait qu'elle « jouit aujourd'hui d'un beau succès d'actualités auprès d'un public libéralisé » (Venesoen, 1990, p. 5) est qu'elle tente de fournir des instruments permettant de dresser les problèmes de la société pacifiquement, surtout ceux auxquels sont confrontées les femmes. En revanche, les textes féministes portent souvent des jugements sur les faits, sur les théories, sur les actions des hommes comme celles des femmes. Plus violente, elle revendique l'égalité absolue des femmes et des hommes d'une manière radicale.

Cette violence et ce radicalisme langagier semblent être dirigés plus contre l'homme que contre le patriarcat, le sexisme, bref toute pratique, institutions et structures qui défendent et éternisent la suprématie masculine. L'on remarque qu'il y a une tentative de dénaturalisation et de redéfinition de la sexualité féminine et du genre voire du sexe qui ont été pensés et rédigés selon des principes culturels, théologiques, éthiques, moraux. Le contre discours et le discours de subversion entraînent ce qui est appelé dans cette étude « commerce de violence » entre ceux / celles qui veulent conserver « la norme » et celles qui veulent instaurer une nouvelle civilisation. Le premier étant une structure et institution existante où la figure du *pater* est suprême et le deuxième étant une nouvelle construction sociale qui se veut paritaire. Cette violence se manifeste souvent dans des relations et interactions hommes-femmes dans les sphères familiales, sociales, commerciales, politiques voire religieuses.

En fait, si les discours des courants féministes lesbiens, libertaires, queers, girl power, voire afro-américains et le féminisme de la troisième vague sont souvent associés à la contestation, au radicalisme c'est parce qu'ils se révoltent radicalement contre l'ordre patriarcal et la discrimination en place. Chacun de ces courants va, à sa manière, chercher à redéfinir et à reconstruire une alternative viable au cisnormatif, au patriarcat hétéronormatif (Paglia, 1994) et à toute forme d'ordre constituant « un ensemble de contraintes discriminatoires et handicapantes pour toutes (les femmes) » (De Sève, 2009, p. 125). Chez les féministes lesbiens comme Wittig, par exemple, il y a un dépassement de dénaturalisation de la suprématie masculine et de la redéfinition des lois, des institutions et des structures qui rehaussent la phallocratie pour nier le caractère naturel du sexe masculin et féminin. En conséquence, elle cherchera

à travers sa théorie de « supprimer les hommes en tant que classe [dominante] » (Wittig 2001, p. 59). Butler dans *Trouble dans le genre* ne prend pas la même trajectoire très radicale que Wittig mais elle nie l'existence du genre et affirme que le genre est une performance. Ainsi, nous n'avons pas besoin de nous renfermer dans cette catégorie. Bref, pour Wittig et Butler, l'existence du masculin et du féminin ou l'opposition des deux termes renvoie inévitablement à une division et une hiérarchisation des sexes et mène à la discrimination contre d'autres formes du sexe.

Ces nouvelles orientations, soit modérées, soit radicales, accroissent les tensions entre les hommes et les femmes menant nécessairement à la violence. La condition masculine et les privilèges qui lui sont associés depuis des siècles sont complètement en désaccord avec la quasi-totalité des principes avancés par les théories féministes divulguées dans la littérature des femmes (Carrigan, Connell, & Lee 1987). L'opinion masculine, implicitement ou explicitement, trouve « sa place du chef » menacée dans une société que le militantisme féminin bouleverse et reconstruit. Cette construction passe inévitablement par une déconstruction des structures et institutions existantes et met l'homme directement ou non dans des positions déplaisantes. Certes, une résistance et contestation psychologique comme physique à l'instauration de nouveaux codes de vie augmentent la tension entre les sexes masculin et féminin. Ces nouvelles normes sociétales, par exemple, effacent progressivement la relation paternelle en installant la relation parentale, laissant la structure politique de la famille dans un état de partage du pouvoir triparti entre père, mère et enfant. Au fond, il s'agit d'une vraie guerre de pouvoir et d'influence déclarée par la femme pour

faire asseoir un nouveau statut des sexes. L'écriture et le média serviront comme arme pour arriver à cette fin.

Il est évident que la différence entre le discours des féministes et celui des militantes qui rejettent l'étiquette féministe réside dans leur niveau de radicalisme discursif et de violence théorique. La première, greffée sur l'idéologie d'inclusion de l'homme dans la transformation et dans l'émancipation de la femme, est plus tolérante à la culture masculine, s'attarde sur l'unité et l'harmonie familiale, la société immédiate, la domestique. Elle est un miroir de la condition de la femme, du foyer. Elle semble garantir la sécurité mondiale et protéger l'écosystème : un sujet cher aux hommes également. À *contrario*, il s'agit chez la deuxième d'une tentative de substituer le sujet masculin « réel » par le sujet féminin « potentiel » (Riot-Sarcey, 2002) dans tous les domaines de la vie. La problématisation multiple, conflictuelle méconnue et antagoniste des textes féministes rend ces approches rébarbatives et déroutantes. Ceci explique son rejet massif par la génération actuelle des militantes des droits de la femme. Pourtant, son approche en construction progressive et consistante semble apporter des transformations à la condition de la femme, garantir la sécurité mondiale du sexe féminin au détriment des relations hommes-femmes. Bref, le discours des féministes paraît plus pragmatique à la libération de la femme que celui des militantes qui ne sont pas féministes.

Il est évident que ce deuxième

cherche à pénétrer les structures confinées du discours phallogentrique, qui aiderait les femmes à se réapproprier leurs voix réduites au silence par l'histoire : une histoire dominée par l'ordre symbolique qui privilégie le masculin tout en subjuguant son homologue féminin (Chakraborty, 2013, p. 2897. Notre Traduction).

Il peut également être conçu selon la même auteure comme :

la représentation du corps féminin comme chemin vers la pensée, une pensée qui interrogerait les fondements de la pensée masculine, celle qui ne ferait pas taire la voix féminine et qui lui permettrait de manifester « le moi » inconsciemment caché ou « l'autre » dans un langage endocentrique (Chakraborty, 2013, p. 2896. Notre Traduction)

La manifestation du « moi » dans l'écriture des femmes renvoie à la représentation du corps, de l'intimité féminine dissimulée sur la plume des écrivains. Le « moi » représente le pouvoir du contrôle du corps féminin : expression de liberté. Pourtant,

au-delà de la libération par l'écriture, la femme a maintenant le devoir d'étendre sa réflexion au vécu sociétal de ses consœurs muettes, parce que muselées et entravées. Elle a en charge le présent brumeux et l'avenir incertain de ces femmes. Elles devaient donc dépasser les fractures personnelles pour se pencher sur les fractures sociales. Arrêter de se nombriliser pour se mettre à l'écoute et faire un travail de proximité libérateur et salvateur pour la condition féminine (Radouan, 2006, p. 35).

Ce statut de libérateur et salvateur conféré à cette écriture des femmes souligne son caractère combatif que son côté victorieux. C'est dans cet esprit de combat pour l'égalité des sexes que la présente étude explora le discours sur la place et le rôle de la femme dans *Trois femmes puissantes* de Marie Ndiaye, *Sang-de-lune* de Bousquet, *Tenir jusqu'à l'aube* de Fives et *La vraie vie* d'Adeline Dieudonné. Les démarches différentes adoptées dans les discours des auteures retenues pour analyser, expliquer et faire comprendre les mutations des rapports homme-femme, et les regards différents sur l'attribution des rôles selon les sexes dans les textes sélectionnés inscrivent cette thèse dans le domaine des études de genre. Ce domaine pluridisciplinaire recouvre principalement *women studies* (les études des femmes) et *men studies* (les études des hommes) dans cette étude. Cela va permettre d'explorer, de bien expliquer et de comprendre

non seulement les comportements différents des personnages appartenant aux sexes différents mais aussi leur relation et dans un contexte large la socialité des textes.

Discours sur la place et le rôle de la femme

Comme l'affirme Cixous (2010, p. 50), il est « impossible de définir une pratique féminine de l'écriture [...] car on ne pourra jamais théoriser cette pratique, l'enfermer, la coder. » De la même sorte, l'on ne peut pas définir un discours sur la place et le rôle de la femme. La difficulté de le définir provient probablement de la nature évolutive, dynamique, complexe voire mystique de la place et du rôle de la femme. Selon les principes traditionnels, c'est la féminité ou les attributs considérés comme féminins qui déterminent les rôles et la place de la femme dans la société. Il incombe de dire que l'existence de la féminité est longtemps remise en cause à la suite de l'apparition du *Deuxième sexe* de Beauvoir. La controverse suscitée par la fameuse citation « *on ne naît pas femme on le devient* » continue d'alimenter le débat entre les constructivistes et les existentialistes sur la féminité. Il est vital d'apporter des éclairages sur le concept de la féminité afin de faciliter l'analyse et l'explication et le fonctionnement du discours sur la place et le rôle de la femme.

Pour commencer, on s'accorde avec (Alonso, 2005, p. 20) que « la féminité se caractérise, pour la doxa, par des traits physiques changeants selon les époques, mais qui reviennent à chaque réaction de la société au progrès ». Alonso prétend, en plus, que c'est l'instance féminine qui définit le féminin. Par cela, Alonso veut faire comprendre qu'il existe une présence significative du corps, de la vie de la femme dans tout ce qui peut être considéré féminin y compris le discours. La féminité s'explique par des discours de rejet ou des

explications historico-mythiques non selon la conception normative du monde mais selon les caractéristiques intimes jusque-là dissimulées du monde endocentrique. Cette notion de féminité donc de la femme porte une « vision symbolique des sexes et détermine un comportement typé du sexe biologique d'un individu » (Alonso, 2005, p. 28). Ainsi, si le discours porte sur la femme,

c'est pour souligner que ce discours fait preuve d'une vision symbolique de la femme : une vision multiple expliquant les sujets suivants : le silence historique et le bruit assourdissant de la femme sur sa position et son rôle, le statut inférieurs attribué à la femme, la domination, l'exploitation et l'oppression de la femme, la construction d'une nouvelle identité pour la femme.

S'inspirant de cette réflexion, on conçoit le discours sur la place et le rôle de la femme comme toute représentation, tout témoignage qui cherche à analyser, expliquer, faire comprendre ce qui informe l'assignation des rôles et de la place selon les sexes, l'attribution des positions défavorables à la femme, les effets de la place et rôles actuelle de la femme dans le but redéfinir cette place et ce rôle. Il adopte diverses démarches : descriptives, rhétoriques, stylistiques, narratologiques pour influencer l'opinion et la conduite de la société à adopter une attitude particulière en lien avec les valeurs universelles d'égalité des sexes, de justice sociale.

Tout d'abord, les auteures sélectionnées pour l'étude juxtaposent indirectement les personnages féminins et masculins. Il s'agit, d'une part, d'une représentation de double image de la femme : femme émancipée et révoltée et femme opprimée, soumise, résignée et d'autre part d'une peinture des hommes diminués, violents adhérant aux traditions arriérées et nuisibles à la société, et aussi des hommes, victimes de la tradition, qui se battent pour se situer dans la

vie. L'observation générale est que la figure féminine dans ces textes devient un peu déterminante par rapport au « côté sombre et dangereux de la nature féminine » (Stromberg, 2012, p. 4) représenté généralement dans la littérature masculine des siècles précédents. On remarque, malgré quelques représentations hyperboliques, que les événements peints dans ces textes sont des vérités universelles incitatives de l'expérience quotidienne des femmes. Le style à la fois sérieux et ironique, l'usage de techniques de réalisme littéraire, de la vraisemblance événementielle sont souvent déployés pour créer des images touchantes de la condition de la femme. Il s'agit d'une technique invitant les sexes traditionnels à mobiliser leur force en faveur de la femme.

Selon les remarques préliminaires, les romancières susmentionnées ne cherchent pas à renverser la place et le rôle de l'homme dans leur texte sélectionné pour cette étude comme l'opinion masculine antiféministe l'estime. Elles ne veulent pas un effacement du sexe masculin. Elles ne cherchent non plus à exclure le masculin du développement de leur politique révolutionnaire, de la tradition émancipatrice de la femme et d'égalité des sexes. Plutôt, ces auteures tentent de se poser comme des porte-paroles de la minorité afin de neutraliser ou de minimiser les rapports de domination et d'établir la parité des sexes dans tous les domaines (Picq, 1997). Cette minorité est, paradoxalement, la masse opprimée : la majorité numérique marginalisée. Du point de vue juridique, cette minorité comprend « des groupes qui sont privés de droits, ou dont les droits sont extrêmement limités [...] et sur le plan socio-politique, des groupes qui se réclament d'une identité particulière » (Tissot, 2014, p. 36). Évidemment, la minorité représentée dans *Sang-de-lune* de Charlotte Bousquet, *Trois femmes puissantes* de Marie Ndiaye, *Tenir Jusqu'à l'aube* de Carole Fives

et *La vraie vie* d'Adeline Dieudonné englobe également les hommes défavorisés qui souffrent de la tradition machiste et gérontocrate, et aussi des hommes victimes de leur propre violence et attitude dominatrice.

Souvent dans les textes des femmes, les problèmes représentés dans ces textes sont des produits de l'homme et de la tradition érigée généralement sur les principes du patriarcat. Ces problèmes proviennent essentiellement du patriarcat, de la tradition ou du capitalisme. Mais ce qui importe plus dans la présente thèse est la manière dont les pratiques et les principes qui sont à la base de la répartition injuste des rôles et l'assignation inégale de la place de l'homme et de la femme sont peintes. Sur le plan discursif, il ressort des textes qu'il y a un dépassement de la prise de parole à travers l'écriture du corps telle qu'elle est proposée par Cixous (1975) au passage d'action : une action humaniste enfin. Cet humanisme démantèle le sentiment de lutte de pouvoir qui oppose souvent les personnages masculins aux personnages féminins dans la littérature des femmes.

L'image polyvalente de la femme, la révolte contre la culture masculine, la quête de changer certaines pratiques traditionnelles existantes avec le soutien incontournable des personnages masculins; la tentation de « dégonfler [certaines] valeurs [du patriarcat et du viriarc] sous la percée du ridicule » (Leclerc, 1974, p. 20) et d'hyperbole dans *Sang-de-lune* de Charlotte Bousquet, *Trois femmes puissantes* de Marie Ndiaye, *Tenir Jusqu'à l'aube* de Carole Fives et *La vraie vie* d'Adeline Dieudonné rendent difficile l'identification de leur position idéologique. Certes, toute militante de droits égaux n'est pas féministe. Mais, si on classifie les textes de ces écrivaines comme n'étant pas des textes féministes, c'est parce qu'elles sont modérées dans leur quête de déconstruction

des structures patriarcales et de la culture renforçant la domination masculine tout en intégrant l'homme dans la lutte contre les inégalités.

Problématique

Le sujet de cette étude est construit à partir d'une hypothèse selon laquelle le discours sur la place et le rôle de la femme cherche à placer homme et femme sur le même pied. On observe que les inégalités marquent toute relation humaine. Elles sont fondées sur des jugements collectifs pour la plupart des sujets. Les inégalités sont des différenciations multidimensionnelles causées par l'assignation des avantages et des désavantages aux différents individus ou groupes de personnes. Elles produisent la hiérarchisation et conduisent à la stratification de la société. La hiérarchisation et la stratification sociales se fondent sur des jugements collectifs inspirés surtout des grandes religions.

Selon Sorokin (1959, p. 11), les inégalités se manifestent

dans l'existence de couches supérieures et inférieures. Son fondement et son essence même consistent en une distribution inégale des droits et des privilèges, des devoirs et des responsabilités, des valeurs sociales et des privations, du pouvoir social et des influences parmi les membres d'une société.

Cette distribution inégale des privilèges crée des tensions et déstabilise la cohésion et l'harmonie interne entraînant inévitablement des conflits (Heeb, 2005).

La nature multidimensionnelle des inégalités est donc une évidence indiscutable. Les formes les plus courantes d'inégalité sont l'inégalité sociale et économique. La première n'est pas nécessairement la conséquence de la deuxième mais elles se renforcent mutuellement. L'inégalité ne se manifeste pas seulement en sexe et en genre mais aussi dans l'économie, dans les positions, dans les tâches. De plus, on remarque que les hommes qui sont en bas

de l'échelle sociale souffrent aussi de la stratification sociale du capitalisme et les femmes en haut de l'échelle jouissent de cette division. Évidemment, ce ne sont pas le sexe féminin seul qui est victime des inégalités. Toutefois, dans toute société, les femmes sont plus victimes des inégalités que les hommes. Elles vivent des inégalités dans la sphère privée et publique.

En outre, toute forme d'inégalité et de discrimination, positive ou négative est, tout d'abord, une injustice en soi. L'injustice renvoie dans ce contexte aux actes contraire à l'ordre établi en défaveur d'un individu ou groupe d'individus. Il est vital de noter également que les injustices ou plutôt l'inégalité sociale et sexuelle et/ou genre prédominent les discours de la littérature des femmes. La première se repose, du point de vue marxiste, sur l'appropriation privée des ressources de production d'une manière abusive alors que la deuxième est la hiérarchisation des personnes et leurs rôles en catégories suivant les critères faussement considérés naturels et normaux (Eberhard, Laufer, Meurs, Pigeys & Simon 2017). Si bien que l'inégalité sexuelle et/ou genre peut transgresser, généralement, c'est la femme qui est défavorisée et dévalorisée par ces mécanismes non-fondés.

Ainsi, le combat des femmes se dirige fondamentalement vers deux paramètres : l'émancipation économique en lien avec le capitalisme et l'élimination de la différence genre liée au patriarcat. Ceci implique que l'oppression de la femme est souvent le produit de deux phénomènes : la formation sociale reposant sur le patriarcat et le mode de production régulé par le capitalisme. Logiquement, l'homme en tant que sexe dominant n'est pas l'objet principal à détruire, à déconstruire, à remodeler mais ce sont les institutions, structures, traditions. La littérature des femmes va alors

instrumentaliser la position de vulnérabilité des hommes et surtout celle des femmes qui sont victimes des inégalités pour œuvrer pour un changement du statu quo de la femme. Il s'agirait de l'utilisation du discours persuasif au lieu de la révolte pour détrôner les structures existantes qui enlisent la femme dans la misère. Dans son sens primaire, le mot détrôner renvoie à la notion de remplacer ce qui ne favorise pas le groupe. Pourtant, dans la politique du discours féminin, il s'agit plutôt de ce qu'on appelle dans cette étude, « un établissement d'équilibre structurale et une remodelisation de l'ordre existant ».

Cela étant, ce changement des structures inégalitaires vise, selon Ndiaye (2009), Bousquet (2016), Fives (2018) et Dieudonné (2018) à redéfinir le rôle et à réassigner une nouvelle place à la femme. Les différentes approches théoriques employées par les femmes pour combattre toute pratique deshumanisante sont nourries par leur orientation différente. Parmi ces orientations on a le militantisme féminin et féministe qui, à travers leurs plumes, utilisent des techniques diverses pour rallier la majorité à leur cause afin d'éliminer les inégalités et les discriminations qui minent la société. C'est donc dans ce contexte de changement du statu quo de la femme soumise et opprimée à la femme déterminante, émancipée, libérée, valorisée à travers le discours littéraire au lieu d'approche générale de révolte contre l'homme que s'inscrit la problématique de cette étude.

On constate que l'établissement d'une parité sexuelle est plus un affront à la tradition, aux principes renforçant le patriarcat qu'au sexe masculin. Et il freine également les privilèges traditionnels des hommes. Autrement dit, le changement de l'ordre existant vers un ordre d'égalité est vu comme une transgression de la norme. Ce changement entraîne des tensions entre les sexes

et aussi entre des mouvements sociaux de défense des droits de la femme et quelques hommes qui bénéficient des injustices et discriminations ancrées dans la société. C'est dans la quête de maintenir la cohésion sociale et d'atténuer tout conflit qui pourrait résulter de l'instauration d'une nouvelle culture ou civilisation féminisée que les auteures dont leur texte sont retenus dans cette étude n'emploient pas la révolte et la violence langagière comme moyen de dénoncer et bouleverser la hiérarchie masculine et revendiquer une nouvelle identité à la femme.

Ces remarques poussent à examiner l'approche adoptée par ces auteures pour arriver à cette fin. L'étude s'intéresse à l'examen des peintures de l'institution du mariage, de la tradition, des pratiques culturelles de manière à repenser la frontière existante entre les sexes et à remettre en cause plusieurs dimensions culturelles, sociales, politiques, professionnelles ancrées sur la morale ancienne. En fonction de la nature des textes de ces quatre auteures, les visées de cette problématique sont ordonnées de la manière suivante : Premièrement, on essayera de démontrer le rang ou la position des femmes et leurs attentes et tâches qui pourraient être représentées dans les quatre romans. Ensuite, l'étude va explorer comment la tradition et l'homme conjuguent leurs efforts pour maintenir la femme dans des situations difficiles. En outre, on essayera de démontrer comment les rôles stéréotypés et la place prédéterminée de la femme lui rendent la vie absurde. Finalement, on va tenter de révéler comment la nouvelle civilisation des droits égaux mène à la désorganisation de la société. La poursuite de ces objectifs sera guidée par l'idée centrale de notre problématique que la représentation de la place et du rôle de la femme est un moyen de reconstruire une nouvelle identité à la femme. Autrement dit,

l'analyse de chaque objectif essayera de démontrer comment les quatre auteures convainquent l'humanité, en jouant sur leur émotion, de décréter l'égalité hommes-femmes comme institution transcendante pour assurer la liberté de la femme, changer sa place et redéfinir ses rôles tout en maintenant l'harmonie sociale.

L'analyse de nos objectifs va au-delà de l'idée universelle que les femmes opèrent dans des sphères défavorables et elles sont infériorisées, discriminées, abusées pour explorer des questions techniques suivantes : Comment est-ce que la place et les rôles stéréotypés prédéterminés assignés aux femmes jouent sur leur vie ? Dans quelle situation la tradition et l'homme maintiennent la femme ? Pourquoi les rôles stéréotypés et la place prédéterminée de la femme rendent sa vie absurde ? De quelle manière la civilisation actuelle ancrée sur les droits égaux des sexes entraîne-t-elle la désorganisation de la société ? L'on espère qu'à travers les réponses à ces questions, l'étude parviendra à démontrer comment le discours sur la place et le rôle de la femme la met en relief. L'on pourrait se demander qu'est-ce qu'un discours et pourquoi est-il utilisé en tant que technique dans les quatre textes retenus comme stratégie pour libérer la femme ?

Définition de discours

Pour atteindre les objectifs fixés à ce travail, il importe d'apporter un éclairage sur le mot « discours ». Le discours peut être conçu comme l'ensemble des manifestations écrites visant à « influencer l'opinion et la conduite de la société de telle sorte que les personnes adoptent une opinion et une conduite déterminées » (Domenach, 1969, p. 7).

En limitant la définition du discours aux textes sélectionnés, l'on dirait que les discours sur la place et le rôle de la femme sont des manifestations mises en œuvre pour divulguer des idées particulières avec des moyens rhétoriques, stylistique, narratologiques pour une adhérence. Dans les textes des femmes, les discours ne se reposent pas généralement sur le mensonge mais sur la manipulation directe ou indirecte des consciences, l'endoctrinement psychologique par le biais des représentations incitatives, hyperboliques ou caricaturales des faits pour neutraliser tout raisonnement et jugement chez le lecteur ou chez la lectrice. En s'inspirant de la liberté d'expression et de la licence poétique, l'auteure, à travers son discours, ramène la narration proche du lecteur ou de la lectrice faisant qu'il ou elle vive et sente les effets de la manifestation des inégalités, des discriminations, de la tradition patriarcale sur les femmes comme sur les hommes dans le cas des textes retenus. Il résume donc que le discours dans les quatre textes retenus joue sur les émotions en inspirant le sentiment de haine et d'antipathie chez la masse opprimée contre la morale patriarcale, les croyances et les lois désuètes, bref toute pratique oppressive.

De cette manière, le discours sur la place et le rôle de la femme est un relai d'opinions et un moyen de propagation des idées de libération de la femme. Ce discours porte sur la représentation de diverses conditions de la femme. Il s'agit à la fois de la représentation des images sombres et éclairées des femmes pour montrer les effets des valeurs patriarcales sur la femme et du témoignage de la capacité de la femme d'exceller dans les domaines traditionnellement masculins. Cette explication conduit à identifier deux types de discours : le discours négatif et positif dans les quatre textes retenus.

Somme toute, il est établi au travers de la discussion que la visée du discours dans la littérature de la femme est donc de déconstruire l'ordre ancien et de reconstruire une nouvelle société à travers l'art tout en gardant l'harmonie sociale et la solidarité entre les sexes traditionnels : le sexe masculin et le sexe féminin. Le discours sur la femme tel qu'il se dégage dans les textes est une manière atténuante, mais plus sûre, de présenter la vérité touchante et blessante des injustices sociales sans briser les consciences. Cette approche humaniste de la représentation textuelle inclut les hommes dans le débat et dans la lutte d'émancipation et de la libération, dans la transformation sociale au profit de tous. Ceci dit, le discours en tant qu'art ne peut pas être conçu uniquement comme un miroir de la société. Il peut être considéré également comme un instrument permettant de voir et de dire ce qui est juste et bon (Schlegel, 2017). Ceci étant, le discours est associé à des systèmes de peinture des idéologies de groupes sociaux qui veulent changer la donne. En plus, il veut être en lien permanent avec la morale universelle fondée sur les valeurs de liberté et d'égalité qui se manifestent souvent dans la place et les rôles prédéterminés assignés à la femme. Que signifient justement 'place' et 'rôle' de la femme dans la dialectique du discours féminin ?

Définition de la place et du rôle

La notion de « place » et du « rôle » telles qu'on les défend dans ce travail sont sociologiques. D'une part, la place peut correspondre à la position qu'une personne occupe dans la société (El-Houdzi, 2018). Dans un autre contexte, la place peut être décrite comme le rang assigné à une personne selon certaines attentes qui rendent cette position légitime. Ceci laisse entendre que la

place dans un domaine est soumise à des critères sociaux spécifiques. Bref, la place d'un individu doit correspondre à certains droits et devoirs.

Le rôle quant à lui peut être décrit comme tous comportements que la société attend d'une personne. Dans une perspective plus féministe, est le rôle l'ensemble des devoirs ou exigences qu'un individu est obligé de satisfaire. Ce

qui est souligné dans ces définitions est que le rôle est associé à un statut particulier. Pourtant, la définition du rôle suscite une polémique. Une remarque importante à mettre en valeur est que les pratiques associées aux rôles sont soit acceptées et remplies comme exigences naturelles ou essentialistes soit elles sont forcées et remplies contrecœur. Les textes qui constituent la source des données pour l'étude ne concluent pas que la place et les rôles sont construits et définis par des structures de la société et soumis directement ou indirectement aux règles sociales et religieuses de la société qui les définissent. En dehors de ces textes, il paraît justifiable que la place et le rôle ne sont pas inaltérables. Même si on avance cette thèse, il ne suggère pas qu'on défend la position constructionniste des rôles, une position qui soutient que les exigences et devoirs des sexes sont construits. Si bien que l'évolution scientifique et le progrès social renvoient au soulagement des femmes de leur tâche dans la famille, cette problématique du rôle et de la place de la femme constitue toujours le sujet central du discours de libération et d'émancipation de la femme dans la littérature des femmes au 21^e siècle. Ce sujet suscite notre intérêt et notre motivation de l'étudier se justifie par les raisons suivantes.

Justification du choix et délimitation du sujet

Tout d'abord, la décision d'étudier ce sujet est motivée par le constat que les femmes sont toujours considérées comme mineures dans la société où

elles sont majoritaires. Presque partout dans le monde, l'hégémonie masculine ; les inégalités, les discriminations, les préjugés et les stéréotypes sexistes sont présents et acceptés dans les langues, dans les discours et dans toute tradition (Chabrol, 2007). La discrimination et l'inégalité sexuelles constituent des pratiques intrinsèques dans toutes les cultures mais à des degrés variés. Elles

pèsent toujours sur la femme nonobstant le combat persistant des féministes et des activistes de droits égaux. Généralement, les femmes connaissent des expériences douloureuses. Elles sont placées sous la tutelle des hommes, téléguidées systématiquement par les règles patriarcales, limitées et étouffées dans des positions et des rôles particuliers. Le choix de notre sujet est donc motivé par le souci d'enquêter l'espace réservé à la femme et les rôles qui leur sont destinés en vertu des ententes du patriarcat.

En plus, il semble, a priori, que la civilisation occidentale s'opère sur l'égalité totale des sexes ; qu'elle garantisse l'émancipation totale de la femme et qu'elle est complètement ouverte à la femme.

Mais, des inégalités nombreuses persistent. L'amélioration de la condition des femmes sur le marché de l'emploi, dans la formation, du partage des responsabilités économiques et politiques ne masquent pas des décalages persistants. Les progrès n'ont pas permis aux femmes d'atteindre l'égalité. Sur la plupart des critères, de situation ou de pouvoir, des écarts se maintiennent (Jacquier, 2009, p. 4)

Une lecture des quatre textes sélectionnés pour l'étude, du discours de l'ONU le 8 mars 2019 (journée internationale des femmes) sur le droit de la femme et aussi la révélation de L'Organisation Internationale du Travail (OIT) le même jour, suggère fortement que l'atteinte aux droits des femmes est un problème universel. L'image peinte de la situation sociale des femmes dans les textes qui constituent nos données textuelles paraît comme une vraie représentation

circonscanciée (si bien qu'elle paraît exagérée), contrairement à ce que les hommes ont fait et continuent de faire. « Les hommes écrivent sur les femmes, à l'image de ce qu'ils ont connu et vécu. Il y a toute une partie de [...] l'expérience qui n'est pas écrite. Elle commence à être représentée depuis que les femmes écrivent et c'est beaucoup plus enrichissant », dirait Laura Freixas

dans une interview avec Hind (2012). Il se découle que les textes des femmes sont souvent une analyse de vraies expériences vécues de l'intérieur par la femme. Ainsi, cette étude conduira à bien comprendre la condition véritable que la femme continue de vivre. Cette connaissance peut conduire à la découverte de nouvelles directions pour libérer totalement les femmes des dogmes et des pratiques nocives.

Il convient de remarquer qu'une tension caractérise généralement les rapports hommes-femmes surtout dans les trois décennies à la suite de l'épanouissement du féminisme. Les mouvements féministes ont théorisé des stratégies radicales pour rompre avec la tradition qu'ils considèrent comme barrière à l'égalité des sexes. Le climat de révolte dans lequel ce mouvement naît se traduit dans tous les moyens de la libération de la femme qu'il préconise. Ceci fait que le concept de l'émancipation de la femme tout entier est vu de mauvais yeux. Le sujet de l'étude tel qu'il est formulé exige premièrement de tenter de démontrer en quoi la représentation de la place et du rôle des femmes est une manipulation psychologique. Pourquoi donc ces écrivaines s'intéressent-elles à la persuasion pour faire passer leur message ? En s'interrogeant sur la motivation d'usage du discours persuasif chez ces romancières, on cherchera à savoir dans quelle mesure le discours sur la place et le rôle de la femme en tant que technique scripturale pourrait atténuer la

tension entre les sexes et en même temps bouleverser le système de domination mis en place depuis des siècles.

Finalement, une autre raison qui pousse à centrer l'étude sur ces romans est qu'ils représentent la condition des femmes principalement dans l'univers global de la francophonie où les questions d'égalité sexuelle et de libération des

femmes sont des enjeux étatiques. En France, comme dans d'autres pays de la francophonie, les gouvernements nomment une ministre en plein exercice, une ministre déléguée ou une secrétaire d'État sous des appellations variables : condition féminine ; genre, enfant et femmes ; droit des femmes (Lépinard, 2007) pour s'occuper des préoccupations des femmes. Cette

politique nationale sur la femme est développée en lien avec la politique internationale sur les droits des femmes. Toutefois, malgré cette réoxygénation des principes d'égalité, la violence faite aux femmes et les inégalités accroissent. Par exemple, selon un rapport de *L'EXPRESS* publié le 10 janvier 2020, la féminicide est en hausse en 2019 par rapport à 2018. Cette augmentation des actes de violence dans les pays développés pousse à choisir

ces romans dont les espaces sont généralement occidentaux afin de voir l'opinion des écrivaines sur ce sujet. On souhaite donc analyser l'expérience des femmes à travers la plume de Charlotte Bousquet dans *Sang-de-lune*, Marie Ndiaye dans *Trois femmes puissantes*, Carole Fives dans *Tenir jusqu'à l'aube* et d'Adeline Dieudonné dans *La vraie vie*. Ceci va permettre également

d'examiner les moyens les femmes trouvent plus idéaux pour compléter les mesures mises en place par le gouvernement dans la lutte contre des inégalités et discrimination voire la violence contre la minorité sexuelle.

Par ailleurs, pour parvenir aux buts fixés dans ce travail, il est pertinent de limiter le champ analytique de la thèse. Pour cette raison, les textes sont circonscrits aux romans qu'on juge plus représentatifs des vécus des femmes françaises qui paraissent exagérés. En plus, pour mieux s'interroger sur l'expérience de la femme : sur la place et sur « le rôle imposé aux femmes »

(Revillard, 2007, p. 7) par des structures et institutions, on s'intéresse à examiner d'une manière détaillée « le comment de la représentation » de la place et du rôle de la femme tels qu'ils se dégagent chez ces romancières d'une manière indissociable. Si « le comment de la représentation » intrigue au dépend du « pourquoi », c'est parce que la doxa semble déjà claire sur ce sujet que les discriminations et les inégalités sont en défaveur de la femme. Toutefois, les deux vont s'entrelacer pour satisfaire le besoin de la problématique de l'étude. Il incombe de tenter de révéler comment ces écrivaines utilisent le discours sur la place et le rôle pour reconstruire l'identité féminine sans semer de discorde entre les sexes traditionnels. Pour atteindre ce but, l'analyse du discours de ces auteures va aller au-delà d'une simple analyse à caractère thématique pour explorer le sens déductif des représentations de la place et du rôle des femmes et aussi étudier « la socialité » de ces textes.

Ensuite, malgré les similarités thématiques et la récurrence des rapports inégalitaires entre le sexe masculin et féminin qui parcourent souvent les discours de la femme, on n'inscrira pas cette étude dans une perspective comparatiste des deux sexes traditionnels représentés dans les quatre textes. Pourtant, on va accorder la priorité à la position, aux rôles, aux propos, aux statuts des personnages féminins comme masculins afin de montrer comment leurs représentations constituent des témoignages pour libérer la femme.

Techniquement, l'on pourrait être tenté de demander à savoir la stratégie employée par les romancières pour libérer la femme avant la formation du mouvement de libération des femmes juste avant les années 1970 et peu après ces années. Qu'est-ce qui a informé ce changement d'approche du radicalisme littéraire vers l'emploi du discours persuasif chez ces quatre auteures du 21^e siècle ?

Enfin, il faut savoir que la mentalité est l'accumulation des expériences. Ce qui est accumulé sont des influences qui découlent d'une vision, d'une orientation sociale, des informations. Ainsi, le changement de mentalité va de pair avec l'acquisition de nouvelles expériences et la découverte de soi. Ainsi, s'il y a un changement de stratégie de représentation chez les femmes c'est probablement parce qu'il y a une prise de conscience ou un changement de mentalité. Dans cette optique, l'étude tentera de démontrer pourquoi le discours persuasif est devenu si cher dans les textes des femmes dans la société contemporaine. C'est-à-dire que l'étude essayera d'expliquer pourquoi les quatre auteures se sont passées de l'approche radicale à une autre stratégie pour revendiquer une nouvelle identité à la femme.

Cadre théorique

Le sujet, *Discours sur la place et le rôle de la femme dans les œuvres sélectionnées de Marie Ndiaye, Charlotte Bousquet, Carole Fives et d'Adeline Dieudonné*, est un sujet qui exige une approche théorique interdisciplinaire et pluridisciplinaire dans son étude. Comme ces romancières mettent en mots les relations interpersonnelles entre individus, les vécus quotidiens des femmes dans leurs relations sociales, familiales et amoureuses avec l'homme, on pense que tous les concepts qui visent à révéler et à expliquer la place et le rôle de la

femme dans ses rapports avec l'homme pourraient être utiles pour l'analyse de ce travail. Toutefois, les concepts théoriques de la construction des rôles voire de la place dans les textes des femmes et de la sociocritique peuvent donner une dimension théorique plus importante à l'analyse des rapports inégalitaires, de discrimination, de domination existante entre les hommes et les femmes. On

trouve donc le constructionnisme genre, l'essentialisme genre et la sociocritique les théories les plus appropriées pour l'analyse de cette thèse. La problématique de la construction des rôles et de la place des sexes naît surtout avec la fameuse œuvre *constructionniste*, antinaturaliste de Beauvoir (1949) : *Le deuxième sexe*. Ce texte divise plus que jamais les militantes des droits des femmes entre le constructionnisme et l'essentialisme. On souligne que le corpus textuel de l'étude ne défend aucune de ces théories. Ainsi, la particularité théorique de la présente thèse réside dans sa capacité d'harmoniser ces théories contradictoires pour montrer comment la sociabilité et la peinture de la condition de la femme dans les textes retenus visent à mettre la femme en relief puis assurer l'égalité hommes-femmes.

Tout d'abord,

le constructionnisme est un courant dont les origines remontent aux années 60 et qui traverse la psychologie et les sciences sociales contemporaines. Ce courant ne constitue pas une école au sens propre, qui serait constituée autour d'une théorie unitaire. Mais il se rassemble autour de l'idée générale que la société est un processus de formation du sens qui oriente et réoriente l'action (Mathelet, 2011, p. 241).

Quand on considère bien cette proposition, la conclusion qui en découle est que le constructionnisme met l'accent plus sur le discours. Selon Mathelet (2011, p. 110), le discours pour les constructionnistes est un « véhicule autour duquel s'articulent le soi et le monde ». Le constructionnisme se définit donc par

« l'ensemble des productions humaines sociales telles que les valeurs, les représentations sociales, les traditions, les recherches scientifiques, les idéologies, les pratiques et le self » (Dumora et Boy, 2008, p. 349).

Dans les études des rapports homme-femme, on peut souligner que le constructionnisme se fonde sur « l'idée que les différences qui existent entre les hommes et les femmes sont le résultat d'une construction sociale » (Mavoungou, 2015, pp. 96-97). Autrement dit, les individus ou acteurs sociaux produisent les réalités sociales à travers les discours et les actions. Cette thèse de construction du sexe tire son origine du paradigme antinaturaliste postulé par de Beauvoir (1949). Dans *Le deuxième sexe*, de Beauvoir entreprend le projet de dénaturalisation du genre surtout de la féminité en affirmant que la masculinité et la féminité se construisent dans la société et par la société selon la civilisation. Pour elle,

on ne naît pas femme, on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin (Beauvoir, 1976, p. 13).

L'important ici c'est que le sexe, défini par son rôle et sa place, n'a aucun caractère naturel, universel défini. Ce sont les mots et les actes considérés comme vrais qui produisent un individu. « La réalité est construite dans l'expérience avec les autres et par le langage mis en œuvre dans ces expériences » (Guichard et al, 2006 p. 218).

Ce point de vue théorique est semblable à celui de Gergen résumé par Dumora et al (2008, p. 349) en ces termes :

Ce qui paraît évident, ce qui est tenu pour vrai, ce qui semble s'imposer, doit être mis en perspective, et même en doute. Il s'agit de réfléchir au caractère limitatif de ce qui semble juste, réel et nécessaire, de reconnaître que ces « vérités » sont inscrites dans une

histoire, dans une culture et ainsi de les relativiser en s'ouvrant à d'autres possibles. Ce sont toujours des vérités relatives à des « points de vue ».

L'importance de ce propos réside dans la pensée idéaliste de Gergen (2011) qui soutient que l'homme et la femme n'existent que par la conception psychologique d'un groupe de personnes. C'est la programmation par les interventions sociales qui produit donc la femme (Beauvoir, 1949 ; Witt, 2005).

Quand nous parlons d'une femme, nous parlons d'un produit façonné, altérable en parallèle avec la culture, la civilisation. Ce n'est pas le produit « femme » seul qui est construit mais ses caractéristiques biologiques également. Ce que l'on appelle « sexe » est une construction culturelle au même titre que le genre (Butler 2005, p. 69).

Cette dénaturalisation des sexes ressort plus radicalement chez Wittig lorsqu'elle rompt épistémologiquement avec « on ne naît pas femme, on le devient de Beauvoir » en supprimant « on le devient ». Chez Wittig il n'existe pas de groupe naturel appelé « femmes », l'idée de la « femmes » n'est que du mythe (Wittig, 2001). Cette position wittienne affirme que « la réalité correspond à la construction de la personne qui l'observe » (Mavoungou, 2015, p. 96) ; en dehors de la croyance, il n'y a aucune réalité. Ainsi, elle n'est pas objective ; la conception de la femme et de l'homme n'existe que dans la pensée. Par conséquent, les sexes ne peuvent pas être enfermés dans des places et dans des rôles déterminés estimés naturels qui en réalité ne sont pas ainsi.

Quand l'on souscrit à cette idée idéaliste, il peut postuler que les notions importantes dans l'analyse de la condition de la femme à l'instar du patriarcat et du genre sont construites ; en conséquence, elles n'existent donc que dans la pensée collective de la société. Or, la domination et les rapports sociaux des sexes sont réels et ne peuvent pas être réduits à une simple conception mentale. Même si l'on prend une posture constructiviste que le patriarcat et le genre sont

construits à travers les discours, l'éducation, bref la culture, on doit admettre qu'ils sont pratiqués et visibles dans toute société. Du point de vue théorique, le genre et le patriarcat sont liés au constructivisme social. Ainsi, on pense qu'analytiquement, le constructionnisme en tant que théorie pour étudier la condition de la femme ne peut pas être désassocié du concept du genre et du patriarcat quand l'on parle de la condition de la femme.

Dans cette logique, il devient impératif de porter quelques éclaircissements sur ces deux concepts clés de l'argument constructionniste et qui renforceront le cadre analytique de cette étude. Comme l'affirme Wittig (2002), le genre est une catégorie très essentielle pour l'analyse de la construction de l'identité et aussi du sujet. Traduit « rapports de sexe » ou « rapports sociaux de sexe » en français, le concept du genre a été créé entre 1950 et 1960 en Amérique par des psychologues. Pourtant, les féministes américaines se sont appropriées le terme dans les années 1970 pour dénaturiser la féminité (Fassin, 2008), mais le terme « a été largement introduit en 1988 dans la communauté des chercheuses féministes en France » (Guillerez, 2013, p. 18). Devenu depuis l'un des concepts théoriques majeurs à cause de sa popularité grandissante dans l'analyse des sujets de la différence des sexes, de la discrimination, de la subordination, de l'infériorisation de la femme, le genre se centre sur quatre dimensions centrales à savoir la construction sociale, le processus relationnel, le rapport de pouvoir et, finalement, il est imbriqué dans d'autres rapports de pouvoir (Fassin, 2008). Hétérogène par nature, le genre est un concept constructiviste dans la mesure où il s'oppose à toute forme de déterminisme et d'essentialisme biologique.

Ce rejet du déterminisme et d'essentialisme, et l'acceptation que le genre est une catégorie sociale qui est imposée par la société sur un corps sexué ressort clairement de ce propos de Scott & Varikas (1988, p. 141). D'après ces personnes le genre est « un élément constitutif de rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes, et le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoir ». Le genre peut être donc défini comme un ensemble de rôles variables déterminés par les lois, la religion, la culture, la politique d'une société particulière que les hommes et les femmes sont obligés de jouer au désavantage de ces dernières.

Face à l'universalisation des valeurs, l'intégration du genre dans la politique internationale de L'ONU, il est essentiel voire obligatoire de porter une réflexion sur la définition du genre telle qu'elle est donnée par l'ONU Femme (2010). Cette définition de l'ONU est guidée par les valeurs et la morale mondialisées qui n'est pas basée sur la culture, la religion, la politique d'un groupe quelconque. En plus de cela, cette définition semble prendre en compte tous les éléments qui influent sur les rapports des sexes et conduisent à la discrimination contre les personnes masculines désavantagées et toutes les personnes féminines dans les textes retenus pour la présente étude. Cette définition est la suivante :

Le genre est la construction socio-culturelle des rôles féminins et masculins et de relations entre les femmes et les hommes. Les rôles féminins et masculins se rapportent aux activités attribuées aux femmes et aux hommes dans la société et à la position que femmes et hommes y occupent respectivement. Ces rôles découlent des forces telles que la culture, la tradition, la politique et les besoins, permettent de déterminer l'accès aux opportunités et aux ressources et imposent des attentes et des limites aussi bien aux hommes qu'aux femmes.

La conviction partagée et le consensus qui parcourt les définitions montrent que le genre est le produit social, religieux, culturel ; il est variable ; il est fondé sur une structure inégalitaire. Cette structure d'inégalité est biaisée contre la femme entraînant inévitablement sa subordination et domination.

Évidemment, la problématisation de la subordination de la femme dans les études portant sur la place et le rang qu'elle occupe provoque systématiquement la discussion sur le patriarcat, qui comme le genre est un système fondé sur des inégalités. Dans l'étude du genre, le système patriarcal est considéré comme l'un des piliers principaux de l'oppression de la femme sur lequel d'autres mécanismes répressifs se reposent. De façon intéressante, les critiques littéraires, anthropologiques, sociologiques et féministes admettent que le patriarcat détermine la position de la femme et contribue à sa domination et son oppression par l'homme dans les sociétés humaines. Malgré les divergences qui marquent les divers courants du féminisme et les militantes des droits de la femme qui ne veulent pas être étiquetées féministes, il semble être admis unanimement que le patriarcat n'est pas un phénomène biologique si bien qu'il peut être renforcé par les facteurs biologiques.

Pour bien le comprendre il faut s'intéresser à la définition de Tremblay (1993) qui soutient que le patriarcat est un système de structures et de relations sociales dans lequel les hommes dominent et oppriment les femmes. Selon lui, le patriarcat se repose sur six structures : l'emploi, le travail domestique, la culture, la sexualité, la violence et l'État. Tremblay révèle que la domination de l'homme, la misogynie, le chauvinisme masculin et la répression se manifestent dans toutes les relations entre homme et femme dans les lieux publics et privés. Il s'agit donc de ce que Walby (1990) appelle le patriarcat privé et public

respectivement. La culture des sociétés monothéistes et les lois socio-politiques de ces sociétés toutes biaisées contre la femme, justifient et rehaussent la suprématie et la domination masculine. Cette domination appelée généralement le patriarcat a une portée universelle mais à caractère distinctif selon la culture et la politique qui la nourrissent. Il est altérable et dicte le rôle et la place de la femme.

En plus, Bonte & Izard (1991, p. 455) définit le patriarcat comme « une forme d'organisation sociale et juridique fondée sur la détention de l'autorité par les hommes. » Le patriarcat semble être donc un ensemble évolutif et dynamique composé de multiples structures de domination, d'oppression et d'exploitation légalisée par l'homme en interaction les uns avec les institutions. Il est construit et érigé sur le pouvoir de la paternité et de l'inégalité genre renforcé par la religion, la tradition et toute structure qui se trouve dans la société humaine. Il semble donc que le patriarcat et le genre sont des construits sociaux qui s'entrecroisent et se compliment donc ne peuvent pas être, normalement, séparés dans l'analyse de la condition de la femme.

Pourtant la notion constructionniste ne fait pas l'unanimité chez les militantes des droits de la femme. Cette étude se distancie souvent de l'emploi du mot « féminisme » et préfère employer « militante des droits de la femme » parce que le féminisme est un sous-ensemble du militantisme féminin. C'est-à-dire toutes militantes des droits de la femme ne sont pas nécessairement féministes mais tous les féministes sont des militantes des droits de la femme. En plus, le militantisme féminin date d'avant le féminisme. Cela dit, précisons qu'il y a des militantes sous des appellations diverses à l'instar de féministes essentialistes, féministes naturalistes, womanistes, motheristes et tant d'autres

qui semblent rejeter le constructionnisme du genre en soutenant que la femme a certaines caractéristiques propres à elle qui la définissent. L'essentialisme est un sujet interdisciplinaire. « En philosophie, l'essentialisme est une théorie qui s'attache à l'étude des réalités existantes à partir de leur essence, ce qui fait que ce qui est, est » (Mavoungou, 2015, p. 96). Il a été théorisé dans l'étude du genre par Antoinette Fouque (Mavoungou, 2015).

Dans les études de genre, « l'essentialisme est l'idée selon laquelle des groupes de gens pourraient être définis par certaines caractéristiques essentielles, visibles et objectives, qui seraient inhérentes aux individus, éternelles et inaltérables » (Jarach, 2013, p. 3). Si l'on examine attentivement cette définition, on conclurait que l'essentialisme dans l'analyse des rapports entre les sexes sous-tend l'idée qu'il existe une nature féminine ou masculine innée aux êtres humains. Dans cette logique, la lutte pour l'égalité des sexes s'affirme dans la complémentarité entre les hommes et les femmes. C'est sur cette idée que Fouque (1995) fonde son essentialisme féministe. Mavoungou (2015, p. 97) contribue à ce sujet lorsqu'elle remarque que « l'homme et la femme se complèteraient dans leurs différences et cette complémentarité prendrait pied dans des différences biologiques. La maternité et l'allaitement de l'enfant feraient de la femme la nécessaire compagne de l'homme ».

Une autre perspective définitionnelle d'essentialisme qui semble plus approfondie dans le cadre des études de genre proprement dit et qui renforce également ce que viennent d'accentuer Jarach (2013) et Fouque (1995) est celle donnée par Schor (1993). Elle se résume comme suite.

L'essentialisme, dans le contexte spécifique du féminisme, consiste en la conviction que la femme possède une essence, que la femme a une spécificité qui tient en un ou plusieurs attributs innés qui définissent, abstraction faite des distinctions culturelles et des

époques historiques, son être stable, en l'absence duquel elle cesse d'être classée comme une femme (p. 4).

Ici également, c'est « la valeur heuristique évidente de la distinction sexe/genre » (Choen, 2015, p. 23) qui est soulignée. Outre, la femme a des attributs spécifiques inhérents et biologiques, et ces attributs donnent à la femme sa spécificité. Logiquement, les attributs de la femme ne peuvent être définis que par rapport aux attributs de l'homme. C'est-à-dire chaque sexe a quelque spécificité qui le différencie de l'autre sexe. Ces traits jugés inhérents expliquent son devoir et/ou son rôle distinctif(s). Il ne suggère pas, logiquement, que tous les rôles portent de marques sexuées.

Rejetant cette position, les théories constructionnistes du féminisme montrent que la catégorisation des sexes provient simplement des « éléments observés en fonction de leur similitude (et de leur différence) [...] Comme le schème chez Piaget, le construit peut être révisé lorsque des événements défient, voire invalident, ses présupposés » (Dumora et al. 2008, p. 350). Ceci étant, on peut estimer que le développement scientifique défie et invalide certaines caractéristiques considérées inhérentes à un sexe particulier. Ceci est justifié par quelques figures du féminisme comme Butler qui s'oppose virulemment à toute forme d'essentialisme en considérant le genre et le sexe comme des constructions culturelles. Elle écrit que :

Si l'on mettait en cause le caractère immuable du sexe, on verrait peut-être que ce que l'on appelle « sexe » est une construction culturelle au même titre que le genre ; en réalité, peut-être le sexe est-il toujours déjà du genre et, par conséquent, il n'y aurait plus vraiment de distinctions entre les deux (Butler, 2005, p. 69).

« Y a-t-il un fondement stable et immuable à la catégorie 'femme', telle une essence féminine, ou bien la catégorie 'femme' est-elle plutôt une construction idéologique sans fondement dans le réel ? » (Choen, 2015, p. 69).

La catégorisation des sexes provient-elle simplement des éléments observés selon leur ressemblance et leur dissemblance ? Comme la réponse à ces questions est toujours contestée dans les études de genre, on ne souhaite pas prendre position dans ce travail. Pourtant, il paraît évident que la différence, soit construite, soit naturelle et biologique entre l'homme et la femme, détermine les différentes places qu'il ou elle occupe et les différents rôles qu'il ou elle joue dans la société humaine. Impérativement, cette différence construite ou naturelle conduit aux traitements inégalitaires des sexes. Et ces inégalités sont liées à la discrimination qui à son tour entraîne la domination dont la violence est un dérivé.

Comme le constructionnisme et l'essentialisme traitent la relation que le rôle et la place entretient avec le rapport aux attributs particuliers des sexes, l'emploi de la sociocritique devient indispensable pour apporter plus de détails sur ce rôle et cette place dans les textes en se situant dans une « axiomatic sociale » (Angenot, 1980, p. 129). Cela permet d'établir le dialogue entre la réalité littéraire et sociologique pour démontrer comment ces représentations sont des techniques de persuasion mises en œuvre pour divulguer des idées d'égalité des sexes pour une adhérence.

La sociocritique peut être définie comme l'herméneutique de la socialité du texte littéraire (Duchet, 1989). « La socialité du texte romanesque renvoie au hors texte, à tout ce qui fait allusion à un contexte socio-historique reconnaissable à la lecture du roman » (Djima, 2010, p. 30). Elle dégage la relation entre la littérature et les institutions sociales, et les relations interpersonnelles entre individus. Le lien entre la perspective littéraire et sociale peut exister au niveau de discours, des sociolectes, des idéologies, des pratiques,

des comportements. En se reposant sur quatre axes principaux, elle tente d'analyser, de comprendre, d'expliquer et d'évaluer « tout ce qui manifeste dans le roman la présence hors du roman d'une société de référence et d'une pratique sociale, ce par quoi le roman s'affirme dépendant d'une réalité socio-historique antérieure et extérieure à lui » (Duchet, 1973, p. 449). C'est ce décalage entre

le dedans du texte qui paraît exagéré et le dehors qui conduit à penser que cette représentation vise à changer l'opinion de la société sur le rôle et la place des sexes.

Somme toute, à l'intersection de la théorie constructionniste genre aussi appelée constructivisme social et la théorie essentialiste genre se trouve le discours libérateur des auteures sélectionnées pour l'étude. Les représentations des réalités socio-historiques des deux perspectives idéologiques interpellent la relation entre le dedans et le dehors des textes retenus.

Somme toute, le constructionnisme se repose sur l'hypothèse que les différences existantes entre le sexe masculin et féminin sont la conséquence d'une construction sociale donc n'a rien à faire avec le rôle et place des sexes alors que l'essentialisme se fonde sur l'idée que chaque sexe a une essence inhérente et objective qui le différencie de l'autre et en conséquent l'impose certains rôles. L'opposition des deux perspectives est le point fort du cadre analytique de la présente thèse dans la mesure où la posture constructionniste et essentialiste sur la place surtout sur le rôle de la femme s'entrelacent et se complètent dans les textes de base d'où sont collectées les données textuelles pour cette étude. Ce jeu d'entrecroisement et de complémentarité construit une nouvelle identité pour la femme en redéfinissant sa place selon l'exigence d'une morale universelle et d'une civilisation majoritaire greffée sur les valeurs

démocratiques de l'égalité et de la liberté. La sociocritique ne permet pas seulement d'établir la relation entre la place et le rôle de la femme mais aussi les relations interpersonnelles surtout dans la sphère privée de la famille dans et hors textes.

Bref, les concepts théoriques servant comme socle analytique pour cette étude s'inscrivent dans un cadre pluridisciplinaire pour permettre l'exploitation compréhensive des quatre textes de base dans le cadre de l'espace-temps et de culture. Certes, « une science du texte ne peut être effectuée que dans le cadre d'une pluridisciplinarité » (Nkashama, 1997, p. 11). Cette approche englobante nourrit également les travaux examinés sous la revue de la littérature.

Revue de la littérature

De façon intéressante, il manque de littérature détaillée sur les romans qui constituent la source de données textuelles fondamentales probablement parce que ce sont des romans très récents. Pourtant, on trouve des études qui, au sens général, s'ancrent dans le même domaine et traitent des problématiques entretenant des liens avec notre sujet.

Tout d'abord, le travail de Guillerez (2014) montre à travers le prisme de la littérature féminine que les rôles sociaux et le statut des femmes traditionnels ont continué d'évoluer en parallèle avec la révolution du vingtième siècle. D'après son étude, il existe des variations et des similitudes de représentativité des rapports des sexes et de la condition de la femme dans la littérature des femmes. Elle remarque qu'il y a une récurrence de mêmes thèmes chez les différentes auteures. Pourtant, le traitement de ces thèmes dans la littérature féminine en Chine se limite aux réalités historiques. Ainsi, « les écrivaines chinoises du 4 Mai déplorent une émancipation très partielle,

l'absence d'espoir [...] s'explique par le fait que les conditions sociales dans lesquelles ils ont été créés n'offraient elles-mêmes guère de perspectives » (p. 327). Elle ajoute, en plus, que dans la littérature féminine, « la confusion entre les genres a permis de subvertir l'ordre réel » (p. 238). Cette subversion de l'ordre réel met la femme au-dessus de l'homme.

On adhère à son point de vue que dans toute société, soit primitive, soit évoluée, il y a une évolution de la condition de la femme. Certes, aucune société n'est statique, mais, on diffère sur le sujet de l'égalité soulevé dans son étude. En Chine, la valorisation de la masculinité par la tradition confucéenne ralentit considérablement la progression de l'émancipation de la femme même au 21^e siècle. Il n'y a, si l'on considère avec minutie la société chinoise, aucune relation parallèle visible entre l'évolution et la condition de la femme. Les inégalités hommes-femmes et les discriminations contre la femme couronnent presque toute la sphère de la vie chinoise.

Un traitement différencié des hommes et des femmes est généralement visible dans de multiples domaines de la société. En Chine, des inégalités entre les sexes demeurent en particulier dans l'accès à l'instruction, à l'emploi et à la santé, mais aussi en matière d'héritage, de salaire, de représentation politique ou de prise de décision au sein de la famille (Attané, 2012, p. 7).

Logiquement, on pourrait remettre en doute l'observation de Guillerez qu'il y a une subversion de l'ordre réel en Chine. Mais si on suppose que sa position est vraie, donc la conclusion évidente de la littérature féminine chinoise représente une société qui se décale de la réalité. En ce fait, la littérature féminine n'est pas un miroir de la société. Dans une perspective plus intéressante, on peut affirmer que Guillerez aurait voulu dire que la littérature féminine chinoise représente le monde tel qu'il devrait être mais pas tel qu'il est. Or, si cela est le cas, l'on ne pourrait pas conclure qu'il y a une subversion

de l'ordre réel dans la société chinoise car cette représentation relève d'une simple représentation d'un monde utopique.

Un autre constat de Guillerez qui attire l'attention à cause de sa nature polémique est que la littérature féminine contemporaine représente souvent les femmes émancipées et prospères tout en apportant l'homme dans des paramètres exigus. Ce faisant, elle cherche à montrer que la femme peut fleurir elle aussi si elle est donnée l'opportunité. Face à cette remarque, il serait inconcevable d'évoquer en même temps la problématique du renversement des statuts actuels des sexes normatifs. On soutient que les textes des chinoises ne cherchent pas à renverser la hiérarchie masculine telle que Guillerez le prétend mais ils cherchent à la bouleverser. Ainsi, il serait plus approprié d'évoquer la thématique de déconstruction de la hiérarchie masculine. Décidément, si les thèmes dans la littérature féminine en Chine se limitent aux réalités historiques et que la réalité en Chine actuelle demeure la *surmasculinisation* de la société, il ne serait pas possible de renverser les rôles et la place des sexes mais de les repenser pour assurer une société égalitaire. Même s'il arriverait que les rôles et la place soient renversés, l'on doit passer par la parité avant d'y arriver. Malheureusement, cette observation de renversement des rôles fait objet de réflexions chez plusieurs chercheuses y compris les chercheuses occidentales créant des tensions inutiles entre les sexes traditionnels. Réitérons que la littérature féminine s'attarde plutôt à créer une plateforme équitable aux sexes masculin et féminin pour permettre à la femme de développer librement ses capacités.

On défend systématiquement que la représentation hiérarchique des personnages féminins et des personnages masculins diminués ne vise pas à

renverser le rôle et la position des sexes. Comment les écritures des femmes chinoises « qui déplorent une émancipation très partielle » (Guillerez 2013, p. 327) peuvent instantanément renverser un ordre bien enraciné sans passer, au moins, par un processus lent ? Il semble donc que le but de la représentation des personnages féminins prospères dans l'écriture féminine chinoise est de révéler

que la femme peut également fleurir dans des positions de contrôle sans des impositions du patriarcat. Cette écriture peut être considérée comme une campagne de déconstruction de la société chinoise très masculinisée, sens d'assurer l'égalité des sexes. Généralement, dans l'écriture des femmes qui ne veulent pas être appelées féministes, il « ne s'agit pas [...] de faire aux hommes ce que les femmes pensent qu'ils leur font depuis des siècles » (Ogundipe-Leslie, 1994, p. 1). C'est dans cette logique que notre étude n'admet pas la conclusion que tire Guillerez. Au contraire, la présente étude tentera de montrer comment cette floraison d'écriture féminine n'est pas un renversement du statut des sexes mais plutôt un moyen de convaincre l'opinion masculine dominante à avoir confiance dans la compétence des femmes, à les placer sur un même pied d'égalité, à assurer sa liberté, enfin.

En outre, ce qui importe dans le travail de Guillerez est qu'il existe une écriture féminine. Cette écriture, compte tenu de son interprétation, essaie d'améliorer la condition de la femme et de promouvoir une nouvelle image d'elle : une image opposée à celle que la littérature des hommes a peinte d'elle. Et cette redéfinition identitaire est faite d'une manière modérée. L'approche de Guillerez dans le traitement des données pourra être utilisée pour l'analyse de notre travail. Malgré les perspectives et les orientations théoriques divergentes ;

l'origine et l'espace différents des données de Guillerez et des nôtres, les deux études traitent un même sujet : la responsabilisation de la femme.

Contrairement au travail de Guillerez qui montre une forme d'inversion des pratiques renvoyant à la désorganisation des structures de l'ordre social pour défavoriser l'homme, Ameur (2014) met en évidence le fait que l'écriture féminine prend la trajectoire d'écriture autobiographique en mettant « l'accent sur la quête de soi et laisse apparaître des aspirations inédites » (p. 268). Cette recherche d'une nouvelle identité de la femme provient, selon elle, des rapports de violence qu'elle entretient avec l'homme et la société. Pour s'en sortir, la femme prend la parole pour révéler son sentiment. La représentation du corps et du sentiment va alors distinguer leurs écritures influencées par « les malaises sociaux, l'isolement, la solitude, la violence » (p. 368). Elle souligne enfin que les rapports hommes-femmes sont définis par l'aliénation sociale, culturelle, religieuse, politique. Cette aliénation mène à la discrimination puis à la violence sexuelle.

La position d'Ameur sur l'écriture féminine paraît incontestable. La doxa parmi les critiques des textes des femmes maintient que cette écriture porte les marques d'autobiographie grâce aux expériences vraisemblables que les femmes représentent dans leurs textes. Cela se voit à travers l'usage du « je » et du « moi ». Le premier étant le sujet narratif alors que le second est une construction qui démontre comment la femme est : son identité par rapport au sexe opposé et au monde en général. En plus, la quête du « moi » est asymétrique à la quête d'identité. Ainsi, si la femme réussit à se définir, elle va assumer sa vraie place dans la société et doit, à cause de cette parole, continuer à se décrire. Cette prise de parole permettra une forme de révélation de son

sentiment et de son corps : des secrets jusqu'ici inconnus aux hommes. Bref, la prise de la parole par les écrivaines est une dénonciation des inégalités, discriminations, violences, d'isolement de toutes les formes, bref de leur place et rôle.

Malgré ces accords avec Ameur, il est approprié de dire que la violence que le discours des femmes dénonce n'est pas fondée que sur les rapports sociaux des sexes. D'autres pratiques, telles les traditions, croyances, lois, le capitalisme aussi entraînent la violence à l'égard de la femme. Une autre forme de violence qui fait objet de réflexions dans la littérature féminine est la violence de classe qui n'est pas nécessairement liée au capitalisme. À juste titre, le capitalisme fait de la femme et de l'homme en bas d'échelle sociale des victimes. Évidemment, l'écriture féminine contemporaine ne se préoccupe pas exclusivement des besoins des femmes mais, elle traite tous les grands sujets de la planète. Dans les quatre textes, par exemple, plusieurs « grands sujets » sont développés. Ainsi, limiter l'écriture féminine aux préoccupations exclusives des femmes c'est de lui assigner un champ restreint et réduire son importance. Pour porter un regard plus large sur les vastes sujets que traite l'écriture féminine, ce présent travail s'intéresse tout d'abord à analyser de différentes formes de violence, de domination, d'exploitation et la thématique du corps comme outils transcendant de libération de la femme. Il va explorer les riches thématiques de cette écriture en montrant comment l'écriture des femmes est déterminée à transformer la vie des défavorisés. Comme la femme fait partie de ce groupe, le sauvetage de cette majorité numérique signifie le changement d'image longtemps imposée à la femme.

En plus, on maintient également que l'écriture féminine ne prend pas toujours la forme autobiographique comme le suggère Ameur (2014). Elle s'inspire simplement des vécus quotidiens de la femme pour représenter l'expérience réelle des femmes et leur vie, soit telle qu'elle est, soit telle qu'elle devrait être. Le « je » qui fait penser plusieurs chercheuses qu'il est autobiographique, ne peut toujours pas l'être, selon notre perspective. Des fois, ce « je » est un simple témoin fonctionnant comme un mécanisme du réalisme textuel. C'est à travers le fonctionnement de ce « je » que l'écriture féminine se rapproche plus à la fois de l'écriture réaliste et de l'écriture imaginaire qui se veut vraisemblable et révolutionnaire. Dans le dernier cas, le « je » est un renfort de l'imagination, du rêve projetant simplement le lecteur ou la lectrice dans un monde en construction où la femme souhaite vivre. Vivre dans l'imagination signifie du dégoût pour le réel et la réalité. Ceci étant, l'écriture féminine dotée souvent de la narration à la première personne est révélatrice des injustices et des inégalités à l'encontre de la femme. Ce faisant, elle semble, à travers ses représentations touchantes, dicter la donne pour les institutions nationales, supranationales et internationales de défense de la cause des femmes (Revillard, 2007). Enfin, ce qu'Ameur met en exergue dans son étude est différent de notre objectif. Les quelques points de vue opposés ouvrent notre esprit à des réflexions critiques qui pourraient enrichir nos réflexions et servir comme pistes d'analyse de données qui seront recueillies des romans. Les données, les auteurs et même l'époque différents des textes d'étude écartent toute piste de reproduction de son travail dans cette étude.

Le travail de Gukamba-Kutungumuka (2022) intitulé *Lecture Sociocritique de Péril en la demeure, Roman de Prosper Gubarika Wa Mudi -*

Wamba Vanella explique le lien entre le monde hors texte et l'univers du roman. Cette étude note que le monde romanesque de Prosper Gubarika Wa Mudi - *Wamba Vanella* « serait l'expression de son espace d'éclosion » (Gukamba Kutungumuka, 2022, p. 1286). Selon les résultats de son étude, il existe des liens étroits entre l'univers social et romanesque au niveau de discours, des sociolectes et de l'idéologies. Ce lien semble réduire l'écart entre le texte littéraire et la sociologie.

Si bien que l'étude de Gukamba-Kutungumuka ne se contente que des similarités entre deux univers : l'univers littéraire et social, nous allons s'inspirer pour explorer les similarités et les dissemblances qui pourraient exister entre l'univers romanesque et le monde sociale dans les textes retenus pour l'étude. Cela va permettre d'apporter un regard plus critique sur le monde social et le monde littéraire. Il faut également signaler que cette notre étude ne s'intéresse pas au sociolecte mais aux discours et aux témoignages des personnages sur les inégalités et injustices. Ces discours et témoignages seront analysés en se servant de la sociocritique, du constructionniste et d'essentialisme pour établir la correspondance ou non entre le texte littéraire et le monde sociale.

En plus, l'essai de Leonora Miano intitulé *L'autre langue des femmes* revêt une importance critique pour l'étude. Miano met en évidence les potentialités des femmes subsahariennes et leur contribution à la décolonisation de l'Afrique. Selon Miano, les contributions économiques et politiques de la femme envers la libération de l'Afrique restent méconnues et inappréciées donc n'ont aucune référence. L'on pourrait attribuer ce manque de reconnaissance au fait que toute réalisation d'une femme est attribuée à son mari dans presque

toute société traditionnelle car cette première est toujours considérée comme propriété du second.

La perception que la femme est inférieure et ses rôles méconnus parcourt les romans retenus pour la présente étude. Cela étant, cet essai de Miano (2021) devient indispensable pour tirer au clair la thématique du rôle et de la place de la femme chez Ndiaye (2016), Bousquet (2016), Fives (2018) et Dieudonné (2028).

Par ailleurs, une autre étude que nous avons consultée est intitulée *Pour une esthétique de la subversion chez Calixthe Beyala et Leonora Miano*. Réalisée par Brahimi, cette étude maintient que le jeu de la créativité, tels que le rire et la provocation, l'audace et la dérision, mis en œuvre comme esthétique de la subversion par Beyala et Miano est une nouvelle spécificité de l'écriture engagée de la femme par rapport aux vieux « canons » esthétiques. Selon sa découverte, le motif scriptural de cette esthétique de subversion est une quête d'affranchissement de toute autorité qu'elle soit sociale, religieuse ou culturelle.

Il semble évident que depuis la naissance de l'écriture féminine avec Cixous dans les années 1975, les auteures déploient différents techniques stylistiques, rhétoriques, structurels pour briser l'orthodoxie littéraire. Dès lors, l'on témoigne de la déconstruction narrative, structurelle, de l'hybridité langagière dans la littérature de la femme. Il nous semble que ces mécanismes ne sont pas nouveaux dans les textes des femmes tout comme le déploiement des procédés rhétoriques et stylistiques. Ces moyens sont toujours vus comme affranchissement et la prise du pouvoir sur son corps. La supposition que le rire et la provocation est une esthétique nouvelle paraît contestable.

Malgré ce constat, on trouve la thématique de subversion très importante dans le discours de reconstruction d'une nouvelle identité à la femme. La subversion de l'ordre traditionnel existant qui rehausse la domination masculine est l'un des sujets chers à chaque auteure qui œuvre pour la libération de la femme. Ce discours de subversion figure dans notre étude mais dans un contexte entièrement différent. Ici, le discours sur la place et le rôle de la femme et tous les mécanismes déployés par les auteures sélectionnées visent à subvertir l'ordre existant des sexes mais pas la composition scripturale des textes. Eu égard de ce constat, le regard livre par Brahimi sur le sujet aidera à enrichir l'analyse du discours de subversion dans la présente thèse.

En plus, le travail d'Ucciani (2012) pourrait être utile à la réalisation de quelques parties de la présente étude grâce au lien qu'il entretient avec notre sujet. Cet article explique que les rôles stéréotypes des sexes sont construits. L'article affirme que la transmission des modèles sexués construits depuis longtemps « façonne le garçon et la fille dans leurs devenir et relation » (Ucciani, 2012, p. 11). Ces rôles stéréotypes exigent une conformité culturelle qui renforce la domination des femmes par les hommes. Ucciani maintient que toutes les formes d'inégalité sont toujours en faveur des hommes. Malheureusement, les intellectuels n'ont pas réussi à changer la plupart des inégalités parce qu'ils jugent ce système comme naturel. Elle invite tout le monde à remettre en question la domination masculine, car ceci ne doit pas être un travail exclusif des féministes. Enfin, Ucciani remarque qu'à présent, il est difficile de défendre la justice et l'équité à cause de la forte résistance à la campagne pour l'égalité.

Vu le cadre théorique de cette étude, on ne défend ni la nature constructionniste ni essentialiste des rôles, du genre et des sexes. Dans cette même logique, il sera inapproprié de prendre position à cette étape du travail sur la transmission des genres. Cela est devenu nécessaire car la prise de position pourrait dénuder l'analyse de toute objectivité. Toutefois, on comprend que soit construits, soit inhérents, l'homme et la femme sont prisonniers de leurs rôles et places dans la mesure où la société exige qu'ils/elles en conforment. Les rôles des sexes sont appliqués inconsciemment par les mécanismes culturels non divulgués, des fois. C'est-à-dire que chaque individu est obligé de se comporter d'une manière particulière pour des raisons qu'il/elle ne pourrait pas, logiquement, justifier.

De surcroît, on se dissocie de l'affirmation selon laquelle les inégalités sont toujours en défaveur des femmes. Que dire de la discrimination positive ? Une politique ou mesure qui accorde des traitements préférentiels aux femmes sur la base d'être minoritaires ou d'être sujet habituel à des discriminations. N'y a-t-il pas des hommes qui subissent des inégalités et sont aussi discriminés en conséquence de la discrimination positive ? Si l'étude ne partage pas le point de vue d'Ucciani, c'est fondamentalement parce que la discrimination n'a pas une nature monolithique. En plus, le système patriarcal et le capitalisme ont créé des classes sociales ; personne ne peut donc soutenir que seuls les hommes appartiennent à la classe supérieure et sont favorisés par ces inégalités qui résultent de la division de la société en classes. On constate que les inégalités opèrent plus sur l'axe de classe que celui du sexe dans un monde où la condition de la femme est fortement politisée et les inégalités sexuelles sont devenues des sujets institutionnels, étatiques et juridiques.

Par ailleurs, l'élimination des inégalités n'est pas, à juste titre, le travail exclusif des féministes comme la conclusion d'Ucciani le suggère. La dénonciation des inégalités date des décennies avant l'émergence du féminisme en tant que mouvement populaire vers la deuxième moitié du 20^e siècle. Comme (Hamrouni, 2012, p. 255) le remarque, « les théories féministes ont dans ce projet d'élimination des inégalités un rôle important à jouer – bien qu'elles n'aient pas le seul, ni même, peut-être, le premier rôle ». Plus important, les femmes militantes qui ne veulent pas être étiquetées féministes sont plus nombreuses que celles qui acceptent d'être appelées féministes (Drouelle, 2019). Donner l'impression que la lutte contre les inégalités est le travail exclusif des féministes est erroné. Plusieurs associations nationales, supranationales, internationales, les institutions juridiques, étatiques et politiques conjuguent leurs efforts pour défendre la cause de la femme et créer des plateformes qui favorisent leur libération et l'émancipation. Sont-elles toutes des institutions féministes ? En outre, la défense de la justice et de l'équité ne peut pas rencontrer de forte opposition comme l'affirme Ucciani dans le monde actuel où la politique de défense des droits de la femme devient progressivement une affaire juridique. Il est loin, en revanche, de nier l'existence des empêchements provenant des doctrines religieuses et des pratiques culturelles en ce sens.

Les divergentes perspectives soulignées ne suggèrent aucunement pas que l'article n'apporte des détails sur la répartition des tâches et comment l'individu est séquestré dans des rôles distincts régis par des valeurs sociales. Étant donné que l'une des théories sur lesquelles ce travail se repose demeure le constructionnisme, l'analyse d'Ucciani qui soutient la notion de construction

des rôles, pourrait servir comme outil d'analyse dans certaines parties de notre travail. En plus, la problématique de la libération de la femme qui fait l'objet de cet article est l'un des thèmes qui parcourent tous les textes qu'on propose d'étudier dans cette thèse. Ainsi, le travail d'Ucciani peut être également une inspiration et source où on va puiser quelques détails pour réaliser quelques parties de ce travail.

Pour continuer, précisons qu'après des fouilles minutieuses, il n'y a aucune littérature détaillée sur les textes choisis pour la rédaction de cette thèse. Pourtant, au cours des fouilles on est tombé sur la thèse de doctorat de Hamrouni (2012). Cette étude prend une trajectoire conceptuelle révélant des informations qui renforcent la justification des textes d'étude comme appartenant à la catégorie de la littérature des femmes qui ne sont pas féministes le sens originnaire du mot. En plus, elle sera également importante pour l'analyse des données recueillies des romans pour expliquer davantage l'existence ou la non-existence de différence entre les rôles de l'homme et ceux de la femme.

Tout d'abord, il est question dans l'étude de Hamrouni (2012), d'un sujet qui est rarement évoqué dans les études qui se centrent sur la condition de la femme. Il s'agit de l'opposition entre la théorie et la pratique. Hamrouni observe qu'il y a un antagonisme entre la théorie et la pratique, c'est-à-dire entre les modalités de libération et l'expérience de la femme. Selon elle, la théorie « doit trouver son ancrage dans l'expérience vécue » (Hamrouni, 2012, p. 100) au lieu de chercher à orienter la pratique. Elle ajoute que la théorie féministe plus précisément supporte « l'insupportable ». L'insupportable ici signifie les modalités qui ne reflètent pas la réalité quotidienne des femmes. Ainsi, les mots qui traduisent ces « insupportables sonnent faux chez la majorité » (Hamrouni,

2012 p. 256). Si ce sujet est relié à la thématique du rejet du féminisme déjà évoqué dans ce travail, il ne sera pas erroné de l'attribuer à cette raison. Il s'affirme à partir de cette supposition que les théories, par exemple la théorie queer de Wittig, Butler, de Beauvoir, des féminismes lesbiens ne trouvent pas leur place dans nos textes. Cela dit, ce que Hamrouni appelle « l'insupportable »

pourrait être des positions qui ne sont pas partagées par la majorité des militantes des droits de femme à cause de leur nature contradictoire aux réalités actuelles.

En plus, en prônant « l'impossible », les théories féministes ajoutent forcément la femme à « un monde qui leur préexiste ». Si ce propos est bien compris, il semble que Hamrouni parle d'un mode de vie préconisé qui est en décalage constant avec la réalité sociale actuelle. Simplement, la femme le trouve difficile à s'y identifier parce que ces théories la contraignent psychologiquement à accepter ce qu'elle n'est pas et à vivre ce qui n'existe pas, pratiquement. L'adoption de ces types de théories dans la littérature renvoie à des représentations des personnages illusoire. Or, si le but de la représentation de ce type de personnage vise à montrer la compétence des femmes dans le monde politique, économique, et même social, il doit s'inscrire dans un monde possible. Le monde qui est représenté dans les textes retenus est un monde possible dans la mesure où il se définit par ce qui est appelé « la culture majoritaire » dans l'étude. Il reste pourtant à savoir à travers notre analyse si cette culture majoritaire que Hamrouni privilégie dans son étude a la capacité de libérer la femme plus efficacement que les approches radicales proposées dans les théories.

Une autre idée qui mérite d'être abordée est la thématique de la femme privilégiée. Contrairement à ce qui se dégage dans les œuvres de Dieudonné, Fives, Ndiaye et Bousquet, Hamrouni montre que les femmes sont privilégiées dans la société humaine mais à cause des idées qui leur paraient normales, et la conception de la dépendance des hommes, elles ne réussissent pas à traduire cet avantage en indépendance. Elle attribue cette dépendance de la femme vulnérable à l'influence de la théorie du *care* : une théorie qui se centre sur le besoin de la justice et de l'éthique de la responsabilité envers des gens vulnérables et dépendants (Paperman et al. (2006). Dans sa critique envers cette théorie, Hamrouni constate que le soutien accordé aux femmes au foyer et aux mères continue de les enfermer dans des rôles traditionnels. Elle remarque que ces aides sont en elles-mêmes des produits de domination. Hamrouni ajoute également que la simple définition du *care* comme « activité de soin » renforce plutôt le lien entre les femmes et ce soin au lieu de proposer des politiques de libération et d'émancipation pour ces femmes.

Dans les textes de base d'où sont collectées les données textuelles, les femmes prennent le relais de libération de la société. Bien que les hommes accordent des soutiens aux femmes, et que ces soutiens sont indispensables au projet d'émancipation de la femme, ils n'enferment pas les femmes dans des rôles traditionnels. Il s'agit plutôt des alliances contre l'oppression et les injustices. La généralisation qu'à cause du *care*, les femmes n'arrivent pas à sortir des places subordonnées qui leur sont assignées par la culture patriarcale ne peut pas être toujours justifiable. Des différents facteurs entraînent l'enfermement de la femme dans des rôles stéréotypés et dans des positions subordonnées.

L'acceptation de la vulnérabilité du sexe féminin est une affirmation d'une différence entre homme et femme. Comme le genre est construit, selon l'argument constructionniste, il est vital de partager le même point de vue avec Hamrouni que le simple fait de penser que la femme est désavantagée rejette toute hypothèse qui nie l'existence du sexe et plus justement les différences genres. Il serait donc plus approprié selon Hamrouni que les théoriciennes du genre proposent des approches pour mettre homme et femme sur le même pied d'égalité que de nier les différences et invisibiliser les grandes parties des travaux que la femme réalise dans la famille. Les textes retenus admettent l'existence de l'homme et de la femme en tant que sexes humains. En revanche, ils n'admettent pas que les rôles sont genrés. Les auteures de ces textes avancent des mesures pour libérer les sexes du stéréotype genre. Montrant en conséquent que la division des rôles fait de l'homme comme de la femme une victime, d'où donc l'urgence de délivrer l'humanité de ce casernement. Cette délivrance aboutira seul si l'homme, comme la femme, participe dans des travaux ménagers.

L'attribution des tâches sociales aux femmes et aux hommes est fondée, comme nous l'avons établi dans notre mémoire de Master 2, sur la différence biologique naturellement construite qui place la femme dans des positions handicapantes. L'enquête a révélé que pendant la menstruation, la grossesse, l'accouchement, l'allaitement, la femme est accordée certains privilèges qui l'écartent des travaux pénibles qui pourraient fragiliser sa condition davantage. Avec le temps, ces privilèges se sont métamorphosés en norme. Ces privilèges accordés aux femmes dans de telles circonstances sont-ils des avantages ou des pièges de domination ? Les hommes, à vrai dire, jouissent-ils des

privilèges surtout dans des lieux ruraux où ils sont condamnés, par exemple, à la pêche, à la construction, aux travaux champêtres très durs alors que la femme reste à la maison pour s'occuper des enfants ? Qui a reparti les travaux entre les sexes ? Si les rôles sont repartis et le coupable inconnu, c'est probablement parce que chacun et chacune jouit de quelques avantages et souffre de désavantages à la fois.

Cette position peut être contestée parce que même si la société accorde des privilèges aux femmes, elles ne pourraient pas briser les codes religieux pour se doter d'un statut égal à l'homme. D'ailleurs, qui ose franchir les frontières religieuses pour placer la femme sur un piédestal plus élevés que celui de l'homme ? Le sujet de libération ne doit pas se centrer uniquement sur la femme parce que les inégalités sont à la fois verticales et horizontales. Les premières sont des inégalités qui existent contre un groupe de personnes appartenant à un même sexe alors que les secondes sont des inégalités qui existent parmi toutes les personnes vivant dans une société indépendamment de leur sexe (Stewart, 2017). Il découle de ces explications que femme comme homme souffre d'une forme d'inégalité. Et on part de la ferme conviction que l'inégalité sexuelle n'est pas la pire forme des inégalités dans l'histoire d'humanité. Dans les textes d'étude, par exemple, les inégalités horizontales et verticales sont condamnées à travers des représentations propagandistes. En prenant une position contradictoire sur l'affirmation de Hamrouni on tentera de révéler certaines de ces inégalités qui marquent négativement la vie des personnages dans les romans retenus pour notre étude.

Approche méthodologique

Les perspectives féminines ont presque disparu à la suite de l'intégration du féminisme dans les universités. Le féminisme apparaît comme un héritage institutionnel avec une forte ampleur dans *Gender Studies* (traduit les études du genre). Cette dernière est considérée « comme un dépassement des études féministes » à cause de la réflexion qu'elle porte sur la féminité et la masculinité. Étudier donc un sujet portant sur la condition de la femme exige l'emploi des concepts fondamentaux des études de genre tels le patriarcat et le genre car ils sont des notions importantes à la construction de l'identité des sexes.

Comme le *gender studies* et toutes les notions qui s'y associent sont interdisciplinaires et multidisciplinaires, un travail de recherche qui s'inscrit dans le domaine de la science des humanités ne peut pas exiger une méthodologie précise. « En réalité, une science de textes ne peut être effectuée que dans le cadre d'une pluridisciplinarité » (Nkashama, 1997, p. 11). Comme l'étude cherche à démontrer en quoi le discours sur la place et le rôle de la femme est une stratégie d'élimination des inégalités tout en maintenant l'harmonie entre les sexes et saisir la relation entre le dedans et le dehors des textes, la méthode de recherche dans ce travail sera de type herméneutique qui va s'appuyer sur la démarche hypothético-déductive. Il s'agit d'une technique d'analyse littéraire des données textuelles recueillies à travers une lecture approfondie des quatre romans. Cette méthode conduira à examiner déductivement la manière dont les personnages et les événements sont représentés. On tentera de relever et d'analyser principalement les propos des personnages, des discours des narrateurs et rarement quelques discours hors

texte des militant(e)s de droits égaux et des activistes de droits de la femme. Cela se fera à la lumière des théories constructionnistes, essentialistes et la sociocritique, renforcées par le concept du genre et du patriarcat de manière à démontrer comment les auteures sélectionnées emploient la représentation des rapports homme-femme en tant que technique pour persuader la société à repenser la position et le rôle imposés à la femme.

Comme la problématique de cette thèse est construite à partir d'une observation que les inégalités demeurent malgré l'épanouissement du militantisme féminin, il importe d'organiser l'étude de manière à interroger le rôle et la place de la femme tels qu'ils sont représentés dans les textes.

Premièrement, on remarque que la problématisation du rôle et de la place de la femme relève toujours des débats acharnés. En plus, réconcilier l'idéologie constructionniste et essentialiste dans l'étude du genre pour expliquer ou justifier des discours propagandistes sur la place et le rôle de la femme exige la répartition du travail de manière à pouvoir être précis et concis dans l'analyse afin de révéler comment les écrivaines tentent à travers leurs représentations d'influencer l'opinion patriarcale de redéfinir les rôles et la place de la femme.

À ce sujet, la présente thèse sera organisée en quatre grands chapitres. Pour mettre au clair en quoi la représentation de la condition de la femme est une propagande, l'étude s'intéressera tout d'abord à la vision à la fois essentialiste et constructionniste que les écrivaines des textes romanesques choisis portent sur la condition de la femme. Ceci va conduire à explorer la femme dans sa totalité : tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle sent, tout ce qu'elle représente, tout ce qu'elle veut devenir. Elle va aussi révéler la relation entre l'expérience de la femme dans le texte et hors texte. Titré *Figure de la femme*

forte : entre construction et essence, ce premier chapitre comprend trois sous chapitres. Sous-titré 'La prisonnière exploitée', ce premier sous-chapitre va étudier comment la femme est exploitée. Dans le sous-chapitre suivant intitulé 'L'image de la bonne femme', l'étude tentera de relever et d'analyser la bonne femme qui oscille entre la femme traditionnelle et la femme moderne. D'une part, il sera question de l'analyse de la femme soumise et d'autre part de la femme déterminée qui veut se libérer des stéréotypes. Le troisième et dernier sous-chapitre titré 'Le rôle au-delà d'être mère' va examiner les rôles que la femme joue à part ses rôles traditionnels de femme. Il va étudier également comment les devoirs de la femme définissent sa position dans la société et va aussi montrer comment ces devoirs et cette position ouvrent la voie à l'exploitation et alimentent la violence contre elle. Face à cette exigence de bonne femme, la femme s'engage dans d'autres activités afin de satisfaire les besoins de la famille et changer son statut de mineure naturelle. En somme, le but de ce chapitre est de démontrer comment la représentation des images différentes de la femme cherche à convaincre et à contraindre l'humanité à défendre la cause de la femme.

Ensuite, le deuxième chapitre explore le sujet controversé des liens entre la tradition et l'homme dans un monde où la répartition des individus selon les catégories de sexes est devenue contestable. La visée de ce chapitre est quadruple. Intitulé *L'image ambiguë de la tradition et de l'homme*, il va tout d'abord examiner l'optique à travers laquelle la figure ambiguë de l'homme et de la tradition sont peintes par Charlotte Bousquet, Marie Ndiaye, Carole Fives et d'Adeline Dieudonné dans leurs textes respectifs. Dans un premier sous-chapitre titré 'L'image croisée de la tradition et de l'homme', on essayera de

mettre à nu la relation complice entre l'homme et la tradition. Par extension, on va tenter de démontrer comment les deux se complimentent pour assurer que la femme porte à perpétuité le statut d'infériorité qui lui est conféré dans la société sous la régence de l'homme. Autrement dit, il tentera de montrer que la tradition et l'homme s'entraident pour assurer la subordination à perpétuité de la femme.

Cette représentation est donc un appel à repenser certains codes qui définissent la société humaine.

Sous-titré 'L'homme : entre métaphore et symbole de la violence' ce sous-chapitre se tâche de démontrer comment les quatre écrivaines représentent l'homme comme un être qui incarne la violence. Parler de l'homme et de la tradition semble donc évoquer la violence car il est quasi impossible de désassocier l'homme de la virilité dans l'étude du genre. À ceci va s'enchaîner le dernier sous-chapitre. Dénommé 'L'homme comme le mal nécessaire du siècle féminisé', il suivra la démarche analytique des sous-chapitres précédents et on y essaiera de révéler l'indispensabilité de l'homme dans la libération et l'émancipation de la majorité opprimée. De cette manière, l'homme est considéré à la fois comme l'auteur du mal qui frappe la femme et l'acteur actif pour l'émancipation et la libération de celle-ci.

En outre, le chapitre trois intitulé '*L'absurdité de la vie de femme et de « femme-mère »*' va explorer le non-sens de la vie de la gent féminine. Cette vie absurde provient de l'universalisme masculin qui permet à l'homme de soumettre la femme aux pratiques considérées, à la suite de la floraison du militantisme féminin, comme deshumanisantes et arriérées. Il semble que, la tradition façonnée autour du patriarcat est pérennisée généralement par l'homme. Elle plonge la femme dans des situations inconfortables qui entravent

sa libération et son épanouissement. Ceci dit, ce chapitre va premièrement examiner comment la maternité constitue un instrument d'oppression à la femme. La maternité telle qu'elle est portraituree prive la femme de toute forme d'indépendance en augmentant les tâches pénibles déjà dévolues aux femmes.

Face à ce sujet, le deuxième sous-chapitre examine comment la souffrance devient la récompense de la femme surtout celle qui est mère. La position de la femme en tant que citoyen de seconde classe lui impose certaines tâches et conditions souvent insupportables. Cet état de souffrance pousse des femmes à s'exiler afin d'échapper au poids du patriarcat ; au traumatisme des injustices. Telle serait la justification d'enchaîner ce sous-chapitre avec un troisième qui est dénommé 'La solution à l'oppression : entre exil, résignation et acception'.

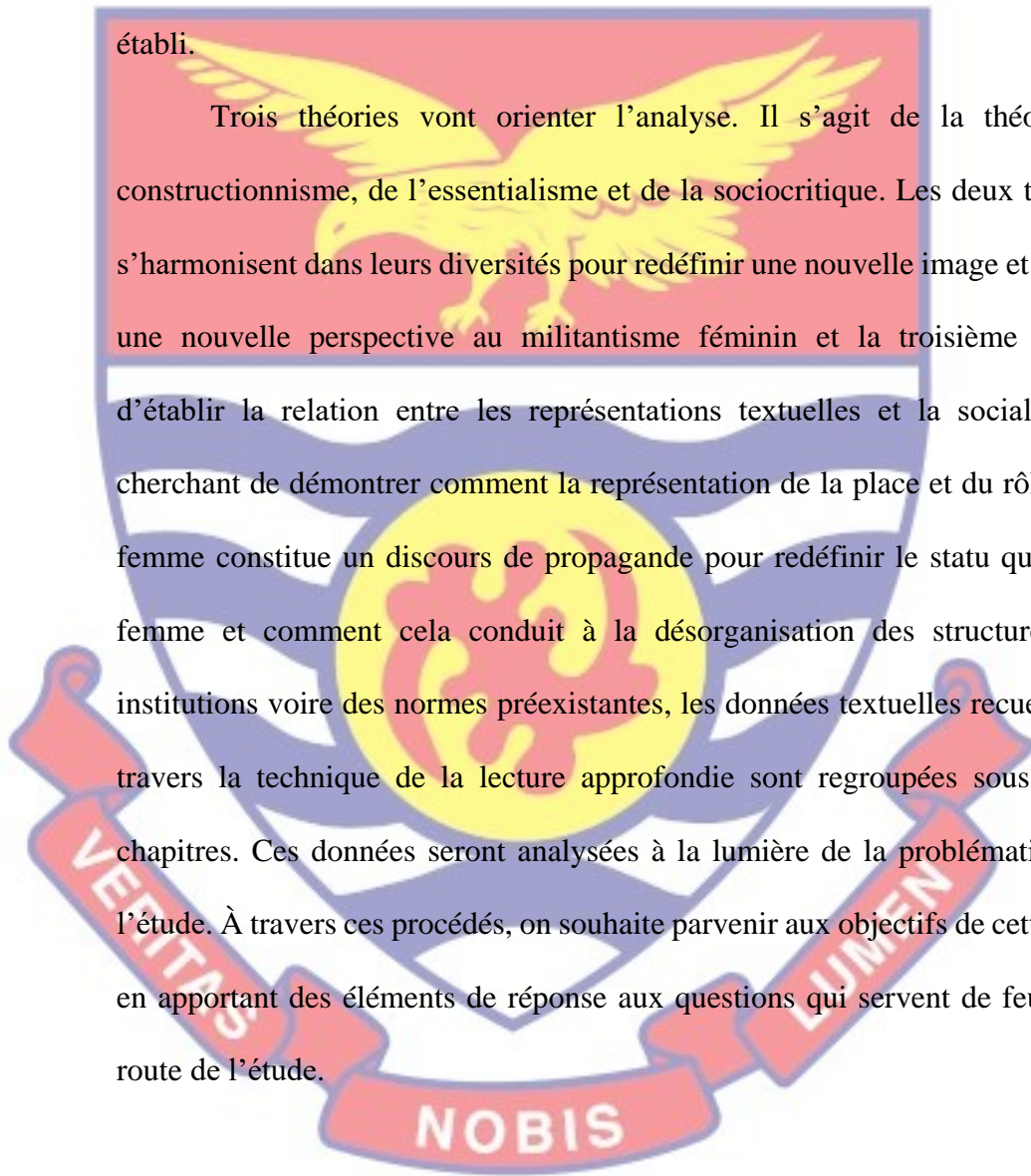
Enfin, un quatrième et dernier chapitre, dénommé 'Quel monde à l'aube de la prise de conscience', va s'organiser autour de la discussion approfondie de toute mesure mise en place par les opprimés (hommes-femmes) dans les quatre textes pour redéfinir les rapports entre la minorité et la majorité numérique dominée. Il s'achèvera sur comment cette dernière tente de s'émanciper face à une structure bien régie de la tradition et de la culture masculine. Ce dernier chapitre va se baser sur l'analyse des sujets suivants : 'La démythification de la masculinité', 'Du combat contre l'injustice vers la révocation de la masculinité', et 'Libération de l'humanité : un nouvel ordre ou un nouveau désordre établi ?' Ici, l'accent sera mis sur comment l'homme est désacralisé à travers le ridicule en vue de dénaturiser et de contester des discriminations ; toute forme d'injustice perpétuée à l'encontre de la majorité dominée surtout les femmes. Ces dernières sont soutenues par quelques

personnages masculins opprimés pour combattre les pratiques oppressives considérées comme une morale appartenant désormais à une civilisation ancienne. C'est-à-dire, les désavantagés dans les textes ne sont pas que les femmes. Il s'agit dans ces textes de la problématisation d'une cause commune des hommes et des femmes démunis pour remettre en cause le fondement de la suprématie masculine devenue depuis une menace pour l'humanité toute entière. Cette suprématie semble être basée sur les doctrines misogynes et du patriarcat, résultant des préceptes des religions dominantes. De ce fait, elle est bien enracinée dans toute société. Sa révocation sera vue de mauvais yeux par les hommes qui en profitent et aussi par ces religions. Bouleverser cette culture masculine qui, il y a des siècles, est vue comme naturelle, entraînera nécessairement un désordre. Si bien que ce changement structural et organisationnel voire institutionnel alimente généralement des tensions sociales, culturelles, religieuses, il conduit inévitablement à la libération de l'humanité, surtout la femme de tout rôle et espace sexué.

Le but est de démontrer dans cette thèse comment les textes retenus représentent généralement l'expérience de la femme et d'autres grands sujets du siècle en se servant de la technique de propagande dans leur discours. On soutient que la visée de cette représentation propagandiste est de rallier l'humanité, la persuader, la pousser à réduire pour ne pas dire éliminer les inégalités, les discriminations de toutes les formes dans la société humaine. Pourquoi donc déployer l'appareil propagandiste pour redéfinir l'image de la femme et celle des hommes désavantagés ? Cette préoccupation constitue l'un des nœuds que cette thèse envisage de dénouer. Pour y parvenir, on trouve impératif qu'il faut tout d'abord reconnaître les objectifs multiples fixés dans

cette thèse. Il incombe de relever les thèmes, et les analyser en tissant tous les éléments de la fiction d'une manière cohérente pour dégager non seulement la fin incitative des textes de Charlotte Bousquet, Marie Ndiaye, Carole Fives et d'Adeline Dieudonné mais aussi pour révéler comment la représentation des rôles et de la place de la femme constituent une désorganisation de l'ordre social établi.

Trois théories vont orienter l'analyse. Il s'agit de la théorie du constructionnisme, de l'essentialisme et de la sociocritique. Les deux théories s'harmonisent dans leurs diversités pour redéfinir une nouvelle image et donner une nouvelle perspective au militantisme féminin et la troisième permet d'établir la relation entre les représentations textuelles et la socialité. En cherchant de démontrer comment la représentation de la place et du rôle de la femme constitue un discours de propagande pour redéfinir le statu quo de la femme et comment cela conduit à la désorganisation des structures, des institutions voire des normes préexistantes, les données textuelles recueillies à travers la technique de la lecture approfondie sont regroupées sous quatre chapitres. Ces données seront analysées à la lumière de la problématique de l'étude. À travers ces procédés, on souhaite parvenir aux objectifs de cette thèse en apportant des éléments de réponse aux questions qui servent de feuille de route de l'étude.



CHAPITRE UN

La figure de la femme forte : entre construction et essence

Plus dynamique et plus évolutive que la masculinité à cause des différentes étapes de l'évolution des droits de la femme, la féminité est considérée comme une catégorie sociale toujours en construction (Defaux-Klein, 1982). Une considération de la rhétorique du genre et des différentes revendications du féminisme pousse à penser que la femme est un être évolutif qui à chaque époque se construit, se modifie, se définit et se détermine simultanément avec la civilisation, elle aussi, en permanente mutation. Les observations font croire que depuis le début des années 1900, de l'ère des suffragistes au 20^e siècle à l'ère des constructivistes socialistes vers la moitié du 20^e siècle en passant par l'ère des contestataires en 1968 (Dubesset, 2002) et celle des multiples théories polémiques, voire contradictoires au 21^e siècle, la femme en tant que classe sociale ne se situe pas dans un cadre spécifique. Elle semble s'osciller souvent entre les théories essentialistes et constructionnistes du genre mais les quatre auteures retenues font penser qu'elle est plus le produit fusionné des deux concepts.

Cette incertitude sur la nature du sexe féminin semble avoir une influence sur sa place et son rôle par rapport à celui de l'homme parce qu'il est difficile de conclure si la place et le rôle des sexes sont inaltérables. Alors, l'on pourrait croire que le fait d'associer des théories constructionnistes et essentialistes à la représentation de la place et du rôle de la femme dans les textes comme dans la vie sociale ne cesse de créer une figure polyvalente du statut de la femme. Telle est ce qui apparaît sous la plume d'Héritier (1996) par « la valence différentielle des sexes », c'est-à-dire la hiérarchisation du sexe

masculin dominant et l'infériorisation du féminin, varie selon l'espace et le temps. Il revient à dire que l'image peinte de la femme à un moment donné est sujet de l'espace et du temps, d'une part, et de l'école de pensée dont l'on appartient, d'autre part. Il est essentiel de concevoir l'idée que, généralement, l'école de pensée des militantes de droits de la femme qui se refusent d'être appelées féministes ne prennent pas de positions tranchées sur l'adhésion soit aux théories constructionnistes soit essentialistes. Par exemple, les quatre écrivaines dont il est question dans cette étude, jouent le jeu de complémentarité des deux théories dans leur roman retenus pour cette étude pour peindre une image de la condition de la femme de manière à inciter la société à œuvrer pour leur libération.

De plus, la théorie constructionniste du genre avancé principalement par Beauvoir (1949) et celle de Butler (2005) considère le genre comme une construction et le sexe comme un produit. Ces idées théoriques sont renforcées par la théorie radicale du matérialisme féministe de Wittig (2001) dans la mesure où cette dernière nie même l'existence des catégories homme-femme en tant que phénomène naturel. L'opposition entre ces positions théoriques et la position des militantes féminines qui considèrent le sexe et par extension quelques aspects du rôle comme une essence continuent de marquer fortement le paysage de la politique du sexe à des degrés inégaux. L'on pourrait aussi parler de la prolifération et popularisation simultanées des idéologies féministes et masculinistes. Dorénavant, cette dernière est vue par les constructionnistes comme une « catégorie abstraite qui renvoie à des qualités particulières des attitudes, des normes et du comportement [construit par la société] » (Héritier, 1996, p. 10) par opposition aux idées essentialistes selon lesquelles « les

femmes possèdent des attributs essentiels inhérents et inaltérables qui découlent de leur biologie » (Parini, 2007, p. 45). De là, on pourrait comprendre que l'émergence du constructionnisme féministe démarque la femme de tout stéréotype en vue de changer son image jugée naturelle, il y a des décennies.

Pareillement à la sphère sociale, le monde romanesque semble fortement marquer par les idéologies constructionnistes et essentialistes. S'agissant des romans retenus pour la présente étude, on pense qu'il n'y a pas de prise de position théorique claire chez les écrivaines sur le constructionnisme et l'essentialisme, c'est là que réside la particularité touchante de leurs romans. Par contre, il est question, dans ces textes d'étude, de la priorisation des représentations qui se dégagent à la fois des idées du militantisme radical et du militantisme modéré. Il convient, par conséquent, de noter que les quatre auteures (Charlotte Bousquet, Marie Ndiaye, Carole Fives et Adeline Dieudonné) font croire que les sexes sont enfermés dans des rôles particulièrement genrés mais elles privilégient le concept de mère attentionnée qui tout en admettant son rôle et sa place de mère se définit et se détermine pour rompre avec les idéologies patriarcales de soumission. Ceci étant, la figure fusionnée de la femme traditionnelle et de la femme moderne dans ces textes semble encourager la société à construire une image nouvelle de la femme. Il s'agit des femmes qui n'échappent pas à la réalité mais brisent la morale ancienne et évoluent en parallèle avec la réalité de la vie quotidienne de leur temps.

Face à cette réflexion, il sera question, dans ce chapitre, de montrer comment la figure de la féminité rime avec l'optique des auteures susmentionnées. Qu'est-ce qu'on entend par féminité et comment est-elle

représentée chez ces auteures de manière à redéfinir leur place et rôle ? Une considération minutieuse de la représentation des personnages féminins conduira à définir la féminité comme étant l'ensemble des caractères comportementaux et psychologiques spécifiques ou jugés spécifiques aux femmes. Ces caractères sont liés au sexe ou au genre et ils sont strictement

influencés, même conditionnés par les facteurs environnementaux, socioculturels. Il semble que cette définition ne considère pas la féminité comme un artifice de la culture parce que cela pourrait nier la différence des sexes et si elle estime la féminité comme une essence ou une différenciation naturelle, cela risque d'enfermer la femme dans des rôles stéréotypés.

L'approche réconciliante des différentes visions sur la féminité dans les romans d'étude donne aux récits une dimension sociologique et psychanalytique. Celle-ci trahit comment le portrait fait de la femme vise à mobiliser et convaincre l'humanité à tout donner pour libérer complètement la femme des traditions, des normes culturelles, des idées phallogocratiques héritées de l'histoire. Il s'agit à la fois de ces romans d'un portrait de la femme idéale, c'est-à-dire la femme soumise et de la femme moderne qui se bat pour se construire une nouvelle image : une image d'autonomie ou d'indépendance.

Pour montrer comment le portrait de la femme forte est un discours de propagande pour dénaturiser la suprématie masculine, ce premier chapitre est reparti en trois parties. Le premier sous-chapitre va analyser la femme en tant qu'être colonisé, le deuxième étudiera l'image de la bonne femme et le troisième cherchera à explorer le rôle fondamental de la femme et d'autres rôles qu'elle joue. Ces sous-chapitres sont arrangés de manière à démontrer comment la représentation de la place et du rôle de la femme est sujet à des manifestations

psychologiques visant à mobiliser l'humanité à combattre les injustices, les discriminations, les inégalités. Mais, est-ce que la femme occupe une place inférieure et remplit seule toutes les tâches domestiques ? Est-il vrai que la femme est exploitée comme ces écrivaines font croire ? N'est-il pas le cas que les hommes s'engagent aussi dans l'économie privée ? Est-ce que l'exploitation ne fait pas également les hommes victimes ? Ces préoccupations conduiront à montrer comment le traitement du sujet d'exploitation et de domination dans les quatre textes est un discours persuasif.

La femme colonisée : une prisonnière et une exploitée

La colonisation en tant que phénomène est une expansion de territoire où une nation plus forte occupe et domine un territoire en vue de le civiliser et de l'exploiter (Pervillé, 1975). Dans les études de genre, la notion de colonisation est souvent liée à l'analyse des relations de supériorité et d'infériorité qui existent entre les sexes hétéronormatifs. La valence différentielle des sexes, qui est conventionnelle ou presque, s'exprime à travers les concepts majeurs de domination, d'exploitation, de civilisation, d'assimilation, de violence. La mise en jeu de ces notions dans l'analyse des relations homme-femme pose la question du conflit interne, du problème économique, du pouvoir du contrôle. Ainsi, dans la politique des sexes, la colonisation peut être conçue comme la mise en tutelle du sexe faible considéré comme inférieur par le sexe fort estimé supérieur.

« Qui dit colonisation pense domination, et qui pense domination sous-entend exploitation » (Pervillé, 1975, p. 21). On pourrait penser que parler de la colonisation dans l'étude du genre renvoie inévitablement aux notions de domination et d'exploitation de la femme surtout dans la sphère familiale. Cette

domination conduit à l'exploitation de la sexualité et de la fécondité de la femme. Les textes retenus pour l'étude font croire qu'il y a une forte manifestation d'exploitation du travail domestique de la femme et de la maternité. Selon ces textes, l'exploitation de la femme ne s'exprime pas que dans l'économie familiale ou domestique. Toutefois, c'est le discours sur l'exploitation dans l'espace familial qui est traduite en instrument de propagande dans ces romans à cause de la discordance entre l'image peinte de la condition de la femme dans les textes et celle de la vie réelle.

Dans *Une vraie vie*, Dieudonné (2018) fait croire à travers la mère de la narratrice que les tâches ménagères reviennent exclusivement à la femme. Pour elle, « la division des tâches et des rôles domestiques entre hommes et femmes continue de présenter aujourd'hui les mêmes traits inégalitaires que ce que l'on pouvait observer il y a une trentaine d'années » (Kraus, 2019, p. 2). Les quotidiens de la mère de la narratrice exemplifient cette assignation inégalitaire des tâches domestiques comme suit.

La maison dormait. Le Démo dormait. Même les biquettes dormaient encore dans leur enclos (...) La première à se réveiller, c'était toujours ma mère. Elle commençait pour aller dire bonjour à Coco, qui l'accueillait avec ces vocalises. Puis elle sortait pour aller nourrir les chèvres (Dieudonné, 2018, p. 92).

Ce que Dieudonné veut faire voir à travers ce travail quotidien qui débute avant le réveil de l'homme et des animaux, est celui d'exploitation et d'asservissement de la femme mariée. Cette représentation du concept de la femme au foyer, de la femme traditionnelle qui « est la première à se lever le matin et la dernière à se coucher » (Feldman, 2013, p. 103) semble signaler la nature écrasante des tâches que la femme remplit au sein de l'unité familiale.

Chaque jour à son réveil, la mère de la protagoniste débute ses quotidiens monotones. « Elle s'occupait de ses chèvres, de son jardin, de Coco et de nous » (Fives, 2018, p. 45). Ce propos peut faire l'objet de multiples interprétations. Il fait penser à la domesticité de la femme ; à la distribution inégalitaire ou plutôt à l'assignation exclusive des tâches ménagères à la femme ; à l'exploitation dans l'économie familiale ; à un ordre patriarcal hiérarchisé de la répartition des tâches. On constate que l'éducation de l'enfant du personnage principal (Five, p. 127 ; 169), les discours sociaux voire textuels sur les tâches ménagères ont conditionné l'humanité à croire que ces tâches sont indissociables de la femme à cause de sa composition biologique. Cette éducation et ce discours ont eu des impacts sur le conscient et l'inconscient au point que l'humain perd de vue que les tâches constituent des jougs insupportables à la femme. Par exemple, cela fait Rousseau (1969, p. 746), de penser que « la plus utile et honorable science et occupation à une femme, c'est la science du ménage ».

Il est évident que malgré les campagnes pour l'élimination des inégalités sexuelles dans tous les domaines de la vie, les quatre auteures retenues montrent que les rôles ne cessent de porter des marques sexuées. Dans leur roman sélectionnés, les tâches de la femme sont généralement limitées à faire la cuisine et remplir d'autres rôles considérés depuis des siècles comme constituants fondamentaux de la féminité. Les tâches ménagères étant vues comme essence de la femme par ces écrivaines trahissent déjà les inégalités qu'incarne le patriarcat. Les textes retenus semblent questionner le bien-fondé de cette culture et morale héritées de l'Antiquité qui admettent que les corvées ménagères de la femme sont les travaux de son sexe. Certes, les personnages féminins semblent

se diviser entre les idéologies du constructionnisme et de l'essentialisme du genre, mais elles paraissent unanimes sur la participation des hommes aux tâches ménagères. Dans leur discours, Dieudonné (2018), Bousquet (2016), Ndiaye (2009) et Fives (2018) cherchent à faire comprendre que les tâches domestiques non rémunérées mais très lourdes pèsent sur les femmes, surtout celles qui combinent les travaux reproductifs et productifs. De toute façon, la représentation de cette situation au 21^e siècle éveille l'idée de colonisation, sens d'exploitation et de domination du sexe féminin. Toutefois, l'expérience de la vie en dehors des textes ne semble pas si saisissante comme ce que l'on témoigne dans les textes.

Chez Ndiaye (2009), l'histoire est semblable à celle qui se lit chez (Fives, 2018). La narratrice raconte les quotidiens de Norah en ces termes :

Norah s'était levée la première comme chaque matin. Elle avait fait manger Grete et Lucie et les avait préparées pour l'école, et c'est alors que Jacob était sorti de la chambre (...) lui qui habituellement ne se réveillait que bien après leur départ à toutes trois (Ndiaye, 2009, p. 32).

Il découle de ce passage que le rapport homme-femme est fondé sur les principes d'inégalité. Cette inégalité entraîne l'exploitation et l'asservissement de Norah, donc de la femme. En plus, la comparaison indirecte du temps de réveil de Norah et celui de Jacob révèle probablement comment la femme est écrasée sous le joug des travaux stéréotypés alors que l'homme jouit pleinement de sa liberté. Ce que Ndiaye semble dénoncer à travers ces éléments textuels est la suprématie de l'homme sur la femme. Elle se traduit dans l'exécution inégale des tâches ménagères dans des familles où le couple vie ensemble. Il n'est pas surprenant que la participation de l'homme aux tâches domestiques soit vue même par quelques femmes comme une aide, une faveur accordée à la

femme. Dans *Tenir jusqu'à l'aube*, pendant un entretien, Bonobo, femme dite indépendante et émancipée, conseille à Lulubluette lorsqu'elle se plaint que son mari ne participe pas aux tâches ménagères en disant : « essaye de le secouer, tu peux lui demander de t'aider pour faire le lit, la vaisselle, mettre la table... » (Fives, 2018, p. 120). Les pronoms personnels direct et indirect « le » et « lui »

employés en relation avec les verbes : essayer et pouvoir semble montrer la faiblesse de la femme face à l'homme et son manque de volonté d'œuvrer pour l'égalité. Ils renforcent également le sentiment d'incertitude qui pourrait caractériser toute tentation d'amener l'homme à remplir son devoir familiale.

Eu égard à tout ce qui précède, toutes les tâches ménagères sont exclusivement réservées à la femme. « Chaque jour, [la femme doit] préparer le repas, surveiller et instruire les enfants, nettoyer l'enclos, elle doit satisfaire aux besoins de son mari » Onuko (2012, p. 72). Pour tout résumer, c'est la femme qui fait tout dans la famille selon Fives. Comme le souligne la narratrice de Dieudonné (2008) « les armes, c'était la seule chose que ma mère ne devait pas nettoyer dans la maison » (p. 137).

La thématique de la colonisation de la femme se dégage également chez Bousquet (2016). Elle prend une dimension culturelle donc historique lorsque Gia, la narratrice, signale que « depuis la fondation d'Alta, le rôle des sang-de-lune [mot employé au lieu de la femme à Alta] est de nourrir les enfants et de veiller sur eux » (p. 42). Il est question à Alta d'étatisation de l'assujettissement et de l'asservissement de la femme. Dans le propos ci-dessus, la narratrice tente de montrer que l'exploitation de la femme est une affaire historique remontant à la création. Ce que Gia souligne semble confirmer la position de Hugot (2013)

selon laquelle l'exploitation des travaux domestiques de la femme est une affaire qui date de l'histoire humaine.

Un autre élément à noter dans ce propos est l'espace où évolue la femme. La narratrice fait croire que cet espace est un espace restreint et défavorable. Il amplifie l'esclavagisme de la femme comme le souligne Gia en ces mots : « Là-

haut, les femmes sont des esclaves » (Bousquet, 2016, p. 222). Si on part de l'hypothèse que l'exploitation est indissociable de la colonisation, on peut supposer que le rôle prédéterminé de la femme lui confère inéluctablement le statut d'un être colonisé. Comme l'observe Fsiian (2016, p. 9), la femme est un être humain comme l'homme, « mais l'opposé de l'homme (...) [Cette] différence de départ se transmute en une théorie de la hiérarchisation qui aboutit à l'existence d'un genre supérieur justifiant la domination et l'instauration du privilège de l'un sur l'autre » Bref, le discours du narrateur suggère qu'admettre toute forme de rôle inhérent au genre, c'est cautionner l'exploitation de la femme.

En plus, l'opinion générale considère le ménage et la maternité comme des traits inhérents à la femme dans toute société patriarcale. L'on espère donc la femme de posséder des caractéristiques spécifiques, différentes de celles de l'homme. Dans la société patriarcale représentée dans *Trois femmes puissantes*, la narratrice semble remarquer que la force ou la valeur de la femme est mesurée par son attention et son amour pour son mari et ses enfants ; son indulgence ; sa passion ; son intelligence ; son dévouement pour satisfaire ses enfants même à son propre péril. Ainsi, la société attend de la femme qu'elle prenne soin de l'enfant et le garde en cas de divorce. Cette idée qui figure chez Ndiaye (2009) est également critiquée par Fives (2018). La narratrice de Five raconte que la

protagoniste est abandonnée par son mari. Cette dernière vit seule avec son fils qu'elle amène à la crèche avant d'aller faire les courses. La seule fois qu'elle prend le train sans l'enfant parce que le grand-père venu en visite l'amène à la crèche, elle subit des interrogatoires sur où se trouve l'enfant.

Toute la journée, chaque fois qu'elle croisera quelqu'un, à chaque rendez-vous, on lui demandera « Où est l'enfant ? Qu'avez-vous fait de votre enfant ? Vous avez un fils, il me semble ? Et vous l'avez laissé ? » Elle se demande si on pose aussi cette question au père (p. 155).

« Le père, c'est étrange, personne n'en parle ! On ne lui reproche rien » (Fives, 2018, p. 77). La narratrice crée l'impression que la culture masculine et la tradition patriarcale enferment les sexes dans des rôles stéréotypés dont celui de la mère est de garder l'enfant.

Les propos ci-dessus rappellent la contradiction, l'écart, la disproportion ou plutôt la confrontation entre la théorie défendue souvent dans l'écriture féministe et la pratique défendue systématiquement par les militantes qui refusent d'être appelées féministes. Par exemple, logiquement et théoriquement, « les enfants appartiennent à ceux qui s'en occupaient » (Fives, 2018, p. 52).

Les quatre auteures dont les œuvres sont retenues pour l'étude donnent l'impression que c'est la femme qui s'occupe des enfants alors qu'ils appartiennent à l'homme. Pourtant, la société représentée dans *Tenir jusqu'à l'aube* espère que la vie de la femme soit structurée autour des enfants. Le mécontentement qu'expriment les personnages à l'égard de cette pratique traditionnelle peut être vu comme une campagne contre l'exploitation ; l'injustice légalisée et institutionnalisée.

D'ailleurs, la narratrice de Bousquet essaye de faire entendre que la vie de la femme est une « existence de sacrifice de soi [...] et existence de servitude

et de renoncement » (Bousquet, 2016, p. 38). Ce sacrifice imposé et la servitude font de la femme le sexe exploité mais cette exploitation ne peut pas se situer dans le contexte marxiste de plus-value. Il suggère donc que l'exploitation de la femme dans l'économie familiale ne peut toujours pas cadrer avec la perspective de plus-value et de propriété privée : deux concepts qui définissent

l'exploitation capitaliste selon la théorie marxiste. Les personnages féminins semblent admettre qu'il y a généralement une exploitation : l'exploitation patriarcale dans la société. Sous le masque des appellations sexistes différentes telles « femme idéale », « femme forte », « femme amoureuse », « femme attentionnée », l'exploitée se sacrifie et travaille du matin au soir. Ce travail n'est ni rémunéré ni apprécié. Selon le propos du personnage principal, la femme elle-même ne cherche pas non plus à être rémunérée. Elle révèle, par exemple, que sa mère fait tout mais « elle s'en fichait d'avoir de l'argent à elle. Tant que sa carte de crédit passait. Ma mère n'a jamais semblé gênée par le vide. Ni par l'absence d'amour » (Fives, 2018, p. 45). La position idéologique de ce personnage semble souligner la corrélation entre le rôle non reconnu donc subordonné de la mère et la place qui lui est assignée dans la société dominée par les hommes. L'on pourrait se demander si cette représentation est un reflet au moins de la vie des femmes moyennes pour ne pas dire la majorité. Cette image est-elle une exagération à des fins manipulatrices ?

Quoi qu'il en soit, les auteures font penser que la vie de la femme est une vie sombre, une vie morte, une « vie ratée, [une] vie gâchée » (Dieudonné, 2018, p. 209) provoquée systématiquement par le poids des travaux domestiques. Cette thèse trouve son affirmation à travers l'image de certains personnages tel Paloma la concierge. D'après les mots de la narratrice, la

concierge « avait déjà le ménage à finir, le mari à nourrir (elle levait les yeux au ciel chaque fois qu'elle parlait de lui), les poubelles à sortir » (Fives, 2018, p. 80).

De même, l'asservissement et l'exploitation de « la femme solo » tels qu'ils se dégagent à travers la plume de Fives (2018) donne l'impression qu'il est rebutant. En décrivant le « stress » de Beverly dû aux soins accordés aux enfants (Fives, 2018, p. 71) ; l'isolement d'ami d'Acrylique à cause de l'enfant qu'elle garde seule (p. 123) ; le regret de Chloé d'avoir fait d'enfants (p.152) ; le surcharge de la protagoniste par les travaux (pp. 24-28), les auteures font croire que généralement, les femmes, indépendamment de leur statut, s'écroulent sous le joug d'exploitation probablement à cause de certaines croyances, et qualités qu'elles possèdent. L'hypothèse que les femmes ont des qualités spécifiques et naturelles sont rejetées par les constructionnistes. Elles maintiennent que les supposées qualités ne sont pas biologisantes. Ainsi, elles sont des produits de la culture, de l'éducation. Rousseau (1762, p. 55) dirait à ce sujet qu'« on façonne les plantes par la culture et les hommes par l'éducation ».

Les perceptions différentes que les auteures portent sur la place de la femme dans l'économie domestique considérée il y a des siècles comme exigeances donc l'unique secteur où elle peut s'investir « donne[nt] à penser qu'elles refusent la maternité comme seul destin de la femme » (Darnal-Lesné, 2005, p. 354). Le refus de cette place prend principalement deux formes selon les propos ci-dessus. Il s'agit d'une désolation d'être mère d'une part et le regret d'être condam  aux travaux accablants non rémunérés d'autre part. Ce qui est vigoureusement contesté à travers ces représentations de Fives est la pensée

patriarcale qui soutient que la destinée de la femme est la maternité (Ripa, 2002). Cette destinée d'épouse et de mère prive la femme de toute forme de liberté. Ainsi, sa remise en cause se fonde sur le besoin de rééquilibrer complètement les rôles et les travaux selon une nouvelle civilisation de la division des tâches ménagères menées par les militantes des droits de la femme.

Le rééquilibrage des tâches va permettre à la femme de sortir de l'espace clos de la maison dans lequel elle est enfermée.

L'asservissement et la restriction de la femme dans l'espace limité de la maison prend une dimension universelle importante dans les romans des femmes au 21^e siècle. L'espace où les personnages féminins évoluent dans ces textes est généralement la maison. Les tâches non rémunérées qui définissent ces maisons en tant qu'espace conduisent à défendre que ces maisons représentent l'exploitation, la domination et l'asservissement dans la politique du genre de Fives (2018). Fives semble être d'accord avec Bousquet (2016, p. 222) pour affirmer que partout, « les femmes sont des esclaves ».

Ces discours soulignent la nature horizontale d'exploitation et du sort commun de la femme. Dans *Sang-de-lune*, Gia exemplifie ce sujet en observant que « les filles, les veuves, les épouses, les sœurs sont déjà là pour servir, porter, laver » (p. 135). Si l'on suppose que l'image peinte de la femme dans les textes retenus pour l'étude ne relève pas d'exagération, donc il convient de noter qu'en France du 21^e siècle tout comme dans d'autres pays du monde francophone et au-delà, le nœud du problème de la femme s'oscille toujours entre la tradition patriarcale et son sexe. Par exemple, Gia, en décrivant sa condition, montre comment la femme est vue et traitée. Elle affirme qu'une spirale tatouée est placée « sur mon épaule, symbole de [s]a condition, protection contre le mal

inhérent à [s]a nature féminine » (Bousquet, 2016, p. 73). On n'est amené à penser qu'être de sexe féminin semble être un crime en soi. C'est cette supposition d'être un criminel qui permet et valide certaines conditions difficiles de la femme.

L'on sera tenté de se demander si cette représentation de la femme est vraisemblable où c'est une simple hyperbolisation des faits afin de toucher l'esprit humain à dédaigner le régime patriarcal et d'encourager la femme d'intensifier et de poursuivre la lutte pour sa libération de tout stéréotype. La remise en cause d'essentialisme genre ou plutôt la dénaturalisation de la différence du genre qui semble ressortir indirectement de cette représentation est un rejet de toute forme de vision négative portée sur le sexe féminin. Ceci étant, il ne sera pas erroné de maintenir que les auteures de l'écriture féminine du 21^e siècle font la propagande du rôle et de la place de la femme à travers l'amplification de leur vécus quotidiens. À travers cette stratégie, ces auteures semblent contraindre l'humanité à démanteler toute structure rehaussant la suprématie masculine. Autrement dit, ces auteures font appel à la disparition de la différence entre les sexes et des rôles qui résultent du conditionnement patriarcal, donc défavorise la femme. Delphy va même problématiser la rémunération des tâches ménagères comme solution à la différenciation des rôles des sexes. Si les quatre auteures du 21^e siècle dont il est question continuent de militer pour l'éradication de la binarité et de la hiérarchisation des sexes et des rôles genres comme les figures du féminisme de l'autre siècle tels que Beauvoir (1949), Butler (1990), Toupin (1998), c'est qu'elles veulent faire comprendre que le sexisme, la domination, l'exploitation de la femme existent toujours dans la société du 21^e siècle.

Mais, est-ce que l'expérience de la femme est si attendrissante comme ce que ces auteures présentent ? Est-il possible que les femmes sont exclusivement en charge de l'économie familiale ? La conclusion de Braibant (2015), tirée à partir d'un sondage de l'INSEE, montre que l'écart se réduit entre l'heure que les femmes consacrent aux tâches et la participation des hommes aux travaux ménagers en Europe. Ce sondage porte atteinte à la validité de l'image de servante peinte de la femme dans les quatre textes. Les propos de Gravel (2019) font croire pareillement que les femmes ne sont pas condamnées aux tâches comme c'est le cas dans ces quatre romans. D'après elle, l'accès au marché du travail à partir des années 1970 entraîne une révolution dans la gestion de la famille si bien que cette révolution est très lente. La remarque statistique d'*Observatoire des inégalités* No. 130 que les femmes passent 3 heures 26 minutes à exécuter les travaux domestiques et les hommes 2 heures met en relief la participation encourageante des hommes dans l'économie domestique. Une comparaison de ces statistiques sociologiques et des représentations dans les quatre textes font croire que c'est à la femme seule que reviennent les travaux ménagers. Ceux-ci poussent à concevoir l'idée selon laquelle les images peintes de la condition de la femme sont amplifiées pour dénoncer tout traitement inégalitaire et discriminatoire à l'égard de la femme.

Somme toute, ce premier sous-chapitre titré *Femme colonisée* tente de montrer comment les quatre auteures font croire que la femme travaille tout au long de la journée sans être rémunérée voire appréciée. C'est à la femme seule que reviennent les rôles reproductifs, soit dans la famille en couple, soit dans la famille séparée. Ces tâches l'enferment souvent dans l'espace défavorable de la maison. Ces auteures tentent d'établir comment le poids du patriarcat contraint

la femme à accepter contre leur gré les rôles qui leur sont attribués. Malgré le fait que la femme joue ces rôles de manière très efficace, elle se plaint de son statut d'exploité et de dominé : deux notions qui définissent la colonisation.

En plus, l'analyse établit que le rôle et la place des sexes ne sont pas biologiquement déterminés. Pourtant, ils sont vus par la société comme des attributs biologisants. De surcroît, une analyse des données textuelles et sociologiques montre qu'il y a une disproportion ou plutôt un décalage entre les vécus de la femme représentée dans les romans d'étude et l'expérience actuelle de la grande majorité des femmes dans la vie réelle. La disproportion est due à l'exagération des expériences quotidiennes de la femme dans les romans. C'est à partir de ces réalités déformées que l'étude attribue le statut de propagande aux représentations des images de la femme.

Le discours persuasif dans les textes est vu comme le moyen le plus sûr pour contraindre l'homme à participer aux tâches ménagères tout en maintenant l'harmonie entre les sexes. Bref, ce que les textes du 21^e siècle qu'on étudie cherchent à établir systématiquement à travers le discours sur la femme colonisée est l'égalité des sexes dans la sphère privée comme publique. La visée de la représentation de la femme colonisée, femme dominée et exploitée, est de repenser la morale patriarcale toujours enracinée dans la société actuelle et de sauver la femme de tout piège tendu par les appellations comme « bonne mère » et « femme attentionnée ».

L'image de la bonne femme (femme soumise et femme déterminée)

Dans sa conception la plus simple, la femme est un être humain qui a un sexe féminin. C'est donc le féminin qui définit la femme. On observe que pour être femme, l'on doit posséder un ensemble de traits et de caractères propres à

la femme ou des traits considérés comme appartenant à la femme. L'opinion populaire estime que ces traits et caractéristiques sont rassemblés dans les contextes suivants : la fécondité, l'amour, la domesticité, le sacrifice, la séduction, et le saint synonyme de politesse, de soumission, de fidélité, d'obéissance. Avec l'évolution des mœurs, la féminité a subi une « transition idéologique qui partira d'un féminin sacré à l'origine de l'occident pour aboutir à une conception péjorative et contemporaine de la féminité » (Dufour, 1999, p. 6). Comme presque tout concept, la féminité a subi une évolution avec le temps. Dans sa conception historique, la féminité était employée pour chanter l'éloge de la femme mais avec la prolifération des idéologies féministes, elle est considérée comme un mot sexiste marquant une différence entre les êtres humains.

Cela dit, pour être femme, l'on doit posséder certains traits spécifiques que l'homme ne possède pas. Et si bien que ces qualités riment souvent avec faiblesse, frivolité, vulnérabilité, fécondité, soumission, asservissement, elles ne sont jamais contestées avec véhémence que vers la moitié du 19^e siècle à la suite de la prolifération des mouvements de libération de la femme. Plutôt, « les femmes se complaisent dans une [situation] qui convient parfaitement à leur nature et qu'elles choisissent même parfois » (Garcia, 2018, p. 16). Il suggère, généralement, que la femme se consent totalement ou en partie à sa soumission et à son enfermement dans des carcans étouffants. Cette conception d'être enfermé conforme à la morale traditionnelle. Sa liberté équivaut à une déclaration de guerre aux valeurs fondamentales sur lesquelles la société est fondée. Par ce postulat, la soumission n'est pas « contraire à la nature des êtres

humains » (Garcia, 2018, p. 12) et n'est pas une faute morale selon le jugement gérontocrate et patriarcal.

Le discours des quatre romans fait croire, à la première vue, que la soumission est une vertu : une qualité de bonne femme mais au fond, elle est l'inverse. La bonne femme est celle qui est conforme au modèle érigé par la tradition patriarcale. Elle n'est pas corrompue : courage, sacrifice, dévouement sont ses vertus selon le patriarcat et les religions monothéistes. On observe qu'en façonnant la bonne femme, le patriarcat lui impose des conditions infernales bien déterminées. Darnal-Lesné (2005, p. 353) fait la même remarque en ces termes : « L'apprentissage de la docilité, l'intégration de paradigmes culturels de la société patriarcale qui attend d'elle obéissance, dévouement, souffrance et dignité, fabriquent un être qui ne peut plus que se soumettre au douloureux destin qui lui est échu ».

Le Courage, le dévouement, la souffrance et le sens du sacrifice évoquent l'idée d'asservissement dans la politique du genre. Cela explique pourquoi la femme se divise foncièrement en trois d sires : celui de satisfaire son mari, ses enfants, et d'entretenir la maison (Khamenei, 2014). Les quatre écrivaines veulent faire savoir que ces r les sont également des exigences fondamentales des femmes de la société moderne d'aujourd'hui. Si l'on admet que cette société est fondée sur les valeurs de religion monothéiste dominante du christianisme, l'on pourrait conclure que la femme idéale est la femme biblique. Celle recommandée par Paul dans  ph siens, Chapitre 5 versets 22-23. Ce statut attribué à la femme dès l'origine de l'histoire a longtemps assumé une dimension normative mais trouve désormais de la défaveur auprès de la civilisation actuelle fondée sur les valeurs d'équité et d'égalité des sexes.

Dans les études féministes – féministe non en tant que mouvement mais en tant que concept qui concerne la libération de la femme – la soumission, le sacrifice, la souffrance ne sont jamais vus comme attributs de la femme. Elles sont des idées construites qui se transmettent de génération en génération à travers des discours et des pratiques. Elles prennent « une dimension structurelle liée à la domination masculine » (Garcia, 2018, p. 27) dans les romans d'étude. On pense que c'est ce qui justifie pourquoi l'opinion communément partagée par la grande majorité des personnages féminins dans ces textes soutient que ces attributs ne sont ni normaux ni naturels donc ils ne peuvent pas être admis comme valeur d'une bonne femme.

Le discours des femmes cherchera à rejeter cette énigme mais à des échelles diverses. Certaines auteures comme Bousquet et Dieudonné chercheront, en conséquence, à dénaturiser ces attributs considérés féminins à travers la caricature. D'autres auteures, surtout Five et Ndiaye, préfèrent miser sur la représentation des portraits hyperboliques de « la femme patriarcale » pour satiriser la tradition de différenciation des sexes. Ces représentations, qui semblent dérailler un peu de la réalité selon les études ou plutôt données hors textes déjà citées dans ce travail, visent à manipuler et à endoctriner l'humain psychologiquement pour qu'il ressente le trauma de la femme. Indirectement, la simple évocation de ces attributs dénonce le statut accordé à la femme tout en revendiquant une nouvelle place pour elle. On est tenté de dire que les quatre écrivaines présentent des personnages féminins qui s'érigent contre le sadisme et le masochisme qui définissent la bonne mère ou femme biblique et patriarcale. Il s'en suit logiquement que deux formes de

soumission, donc de souffrance découlent ici, l'une imposée par la société patriarcale, l'autre auto-imposée à cause du poids du patriarcat.

Par ailleurs, Bousquet (2009) tente de démontrer que selon la tradition d'Alta, la femme idéale est celle dont les attributs de soumission s'entrelacent avec ceux de courage et de sacrifice. On apprend que la femme n'a aucune vie de liberté. Elle vit pour obéir, remplir les tâches de servitude et se résigner sous le joug de domination, enfin. Elle ne raisonne que par l'homme : le maintenir, l'obéir, prendre ses ordres, porter son enfant. La narratrice de Bousquet ne mâche pas ses mots en décrivant leur état comme suit :

Nous sommes nées pour obéir... [nous] n'avons qu'à accepter notre sort et accomplir au mieux notre devoir. Accomplir son devoir, Se résigner. Accepter sans broncher le poids d'un homme sur soi, en soi. Porter ses enfants. Prier le Soleil pour que ce soient des males. Tel est notre destin, à nous femmes d'Alta (Bousquet, 2016, pp. 16-17).

À partir de ce propos découle une destinée collective de la femme idéale systématiquement marquée par l'obéissance et la soumission à l'autorité du pater familias. Il s'agit d'une oppression qui se révèle à travers des plaintes intérieures des personnages féminins car toute tentative de contestation ouverte est considérée comme corruption—signification de possession du « térébre ». Incontestablement, cela est châtié par lapidation. Le point de vue de Bousquet (2016) sur le sujet paraît-il exagéré quand l'on interpelle la relation entre le dedans et le dehors des textes retenus ? Toutefois, même s'il y a une amplification d'événement, elle souligne la persistance des pratiques discriminatoires à l'égard de la femme. Par exemple, l'augmentation de la féminicide en France en 2018 (L'EXPRESS, 2020) déjà évoquée dans ce travail prouve que le combat d'égalité des sexes est loin d'être gagné par les militantes des droits égaux. Malgré cela, la violence étatique organisée contre la femme,

bien qu'elle se manifeste sous l'invasion d'espace sociopolitique par les hommes, n'existe pas dans la vie réelle à cause de la criminalisation de la violence sexuelle dans presque tous les pays. Il semblerait donc que dans *Sang-de-lune*, Bousquet prend simplement le relais pour inciter d'avantage l'humain à éliminer les dernières traces d'inégalité, de discrimination, de suprématie sexuelle existant dans la société en la décrivant comme complice. En fait, c'est la propagande qui est faite de l'expérience de la femme.

L'étatisation d'hégémonie masculine dans des discours comme dans des pratiques voit un déclin systématique (Rauch, 2001) suite à l'internalisation et l'institutionnalisation d'une morale et d'une civilisation féminisées par les pays membres de l'ONU. Dorénavant, l'espace familial passe progressivement d'entreprise paternelle vers l'entreprise parentale. Outre, la culture féminisée confère à la femme un peu de pouvoir sur son propre corps et destin. Malgré le fait que l'homme détient toujours plus de pouvoir dans la sphère privée comme publique, il n'est pas si important comme on lit dans *Sang-de-lune*. Selon la narratrice, le pouvoir est « le droit de tous les fils-du-soleil. Ils dirigent. Nous obéissons. Ils ordonnent. Nous exécutons » (Bousquet, 2016, p. 35). Tout d'abord, il est capital de creuser la composition structurale de ces phrases tronquées et de s'interroger sur le contexte dans lequel ils sont employés. Au fond, ces phrases simples en deux mots chacune révèlent généralement dans un discours littéraire le sens d'urgence caractérisant l'énoncé et mettent l'accent sur le verbe. En plus, ces phrases signalent l'urgence des ordres donnés et la tension que ceux-ci créent chez la femme. S'agissant des verbes, on identifie une relation opposée du pouvoir entre « dirigent » et « obéissent » d'une part et « ordonnent » et « exécutent » d'autre part. Cette relation sémantique

hiérarchisée semble satiriser la relation du pouvoir qui marque les rapports des sexes. Eu égard à ce constat, on note que le simple emploi de ses phrases dégonfle, voire dénigre la culture de domination et de dictature sexuelle toujours en cours dans la société actuelle. Ceci est une stratégie de convaincre l'humain à repenser la relation des sexes.

En outre, le concept de « la femme idéale » dans les discours politiques du texte de Bousquet, Ndiaye, Fives et Dieudonné évoque la réflexion sur la relation complexe entre la peur, la soumission, la servitude et la misère dans le cadre de la socialité. Elles font comprendre que la peur de l'homme et les lois de la société obligent la femme à se soumettre à l'autorité patriarcale. Cette soumission l'enfoncé dans une vie de servitude. Enfin, cet asservissement finit par la rendre misérable.

Dans son texte, Dieudonné (2018) interpelle la socialité privée pour expliciter la relation interpersonnelle entre les individus d'un même espace social. Ce faisant, elle fait comprendre que la figure de l'homme est celle du monstre : un monstre qui terrorise et violence la femme et les enfants. Cette thèse se confirme lorsque la narratrice dans *La vraie vie* fait la remarque suivante :

Ma mère, elle avait peur de mon père (...) C'était une femme maigre avec de longs cheveux mous. (...) Et avec les années en contact de mon père, ce pas-grand-chose s'était peu à peu rempli de crainte (...) Ma mère à son mariage elle n'avait pas encore peur. (...) La principale fonction de ma mère était de préparer les repas, ce qu'elle faisait comme une amibe, sans créativité, sans goût, avec beaucoup de mayonnaise (Dieudonné, 2018, p. 11-12).

Un constat s'impose. Le jeu de la temporalité. On est amené à accepter qu'après le mariage, la femme, comme un vase, se remplit progressivement de peur jusqu'à devenir pleine, synonyme de soumission dans ce contexte. C'est cette peur de l'homme qui la pousse vers l'exil intérieur ou le suicide psychologique. Ceci

se rapproche de ce que Camus (1985) appelle suicide philosophique. C'est-à-dire quand la femme se trouve confronter avec le monde, elle fait un saut en une idée particulière à elle ou en Dieu pour s'y réfugier, ou elle se réfugie en elle-même à cause de soit son inspiration rationnelle soit religieuse.

De surcroît, « le poids de la crainte (...), de la servitude et de la résignation » (Bousquet, 2016, p. 56) qu'évoque Gia donne une dimension importante au sujet de la femme idéale dans cette étude. Sur le plan sémantique, les noms : crainte, servitude et résignation, ordonnés selon la logique que l'un conduit à l'autre, montrent que la femme n'a jamais accepté son état volontairement. C'est le degré du viriarcate et/ou du patriarcate, du sexisme qui détermine comment la femme doit vivre. Suivant cette logique, Dieudonné semble défendre que les qualités de la femme traditionnelle ou plutôt de la femme biblique peuvent être qualifiées de contrevaleurs. Ainsi, Gia n'hésite pas d'exprimer sa haine à l'égard de ces mots en soulignant :

Je hais ces mots, presque autant que résignation. Ce sont des mots de violence, des mots de mort et de folie. Ce sont des mots du quotidien qui étranglent, écrasent, détruisent. Je refuse d'être broyée. Transformée en esclave... (Bousquet, 2018, p. 84).

Une réflexion sur l'état de la femme pousse à se demander une fois encore si la politique domestique est si biaisée contre la femme. La confrontation paraît évidente entre la réalité de la vie quotidienne et celle représentée dans les textes. Elle permet, en conséquence, de réitérer que les représentations visent à faire la propagande de la condition de la femme. Une considération du propos de Gia citée plus haut suggère dans un premier temps que l'écart créé entre la réalité du texte et celle de la vie réelle vise à décréditer les valeurs patriarcales, démystifie la masculinité et le normalisme genre, embrigade la pensée de l'humain en faveur de la libération des femmes. Dans un deuxième temps, elle

incite l'humain contre toutes formes de tradition nuisible à l'épanouissement de la femme. Elle exploite la connaissance du lecteur ou de la lectrice en verrouillant son raisonnement à travers des représentations incitatives. Comme ce sont les consciences qui sont manipulées à des fins particulières à travers le discours sur la place et le rôle de la femme, il s'agit de l'emploi de la propagande pour atténuer toute tension socioculturelle et religieuse qui pourrait résulter de l'instauration d'une nouvelle civilisation. Partant de ce constat, l'on peut conclure que la littérature des femmes est un prosélytisme visant à créer un monde nouveau de démocratie sexuelle.

Il importe d'apporter la lumière sur le verbe « libérer » employé en relation avec l'espace qu'occupe la femme et le rôle qu'elle joue dans le texte. Le mot a une signification polysémique. Son emploi en relation avec les tâches pourrait signifier « aider ». Dans la situation où ce mot est employé en relation avec la soumission et l'exploitation, il pourrait signifier « permettre ». Dans cette logique, « se libérer » dans la politique de la littérature des femmes ne veut pas dire de faire ce que l'on veut ou d'agir contre le principe de la moralité et contre les lois de la société. Comme l'affirme Carcassonne (2004), la liberté est plutôt une indépendance limitée et pleine de compromis visant à assurer le bonheur de chaque individu. Dans le cas où l'on pose un acte qui va à l'encontre de ce bonheur, il devient un enfreint à la liberté.

En effet, les quatre écrivaines essayent de prouver que le concept de « la femme idéale » ou de « bonne mère » qui se manifeste au travers de la capacité de la femme de gérer seule le foyer est une contrevaletur. Par exemple, dans *Trois femmes puissantes*, la narratrice fait croire que c'est la femme qui remplit toutes les tâches ménagères. Norah, avocate, « avait fait manger Grete et Lucie

et les avait préparées pour l'école » (Ndiaye, 2009, p. 35). Se lever et prendre soin des enfants est une série de tâches qui comprend : nettoyer la maison, allumer le feu, préparer la nourriture, laver les enfants, repasser leur uniforme scolaire, nourrir et habiller les enfants et tant d'autres. À travers ce récit, Ndiaye (2009) veut faire un portrait représentatif de la situation dominante dans la

quasi-totalité des foyers patriarcaux. Lorsque Norah fait tous ces travaux, son copain Jacob, un chômeur, reste au lit. Cette expérience de la femme n'est-elle pas évoquée pour susciter le sentiment de pitié ?

En tout état de choses, les narratrices des romans retenus pour l'étude donnent l'impression que les femmes sont les seules à effectuer les tâches ménagères. On maintient que cette condition de la femme est représentée de manière à convaincre la société d'œuvrer pour la participation de l'homme aux tâches. Dans *Trois femmes puissantes* de Ndiaye, par exemple, on apprend de la narratrice que s'occuper des enfants reste entièrement le travail de la femme. Elle « est l'éducatrice des enfants, elle est le bastion sur lequel tout ménage s'appuie » Dogliotti (2000, p. 27). Ainsi, la mère de Norah, une femme solo, est contrainte d'aller au bout pour satisfaire les besoins fondamentaux de ses deux filles malgré « la maigreur de ses revenus » (Ndiaye, 2009, p. 50). Ce devoir prescrit à la femme fait qu'elle « s'enfonçait dans les problèmes d'argent, les dettes, les interminables tractations avec les organismes de crédit » (Ndiaye, 2009, p. 49). Dépassée par ce devoir, elle « avait dû travailler comme prostituée » (Ndiaye, 2009, p. 49, p. 53) afin de gagner de l'argent pour nourrir ses enfants. Une tentative d'établir un lien entre les soins accordés au enfants, le besoin d'argent et la prostitution montre à quel point la narratrice souligne

comment la femme se sacrifie seule pour assurer le bonheur de ses enfants probablement à cause de certains attributs qui lui sont imposés.

Si cette condition de la femme solo est représentée dans sa forme la plus cruelle, il est judicieux de dire que Ndiaye (2009) veut convaincre l'humain à repenser toutes les coutumes, pratiques, normes qui contraignent la femme à s'occuper plus des enfants en cas de divorce. Autrement dit, l'image attendrissante de la femme solo est un appel pour reconstruire une nouvelle société ancrée sur les valeurs de l'égalité des sexes. La conclusion possible qui pourrait découler suggère que le discours sur la femme des auteurs sélectionnés ne prend pas appui sur la force ou la révolte pour effectuer le changement. Celui-ci s'inspire plutôt de la technique de persuasion en adressant des condamnations fermes au patriarcat sans le mentionner. Compte tenu de ce qui précède, l'observation démontre que le discours de propagande est privilégié par les militantes qui se distancient du féminisme comme un moyen plus sûr pour transformer la société. Cela est ainsi parce qu'elles voient l'homme comme partenaire dans le projet de libération de la femme ; elles ne veulent pas leur déclarer la guerre sur n'importe quel front.

Par ailleurs, la thématique de la femme prostituée est un sujet récurrent dans la littérature des femmes. Elle alimente toujours des débats dans les études de genre. La femme prostituée est généralement vue chez les écrivains comme odieuse (Davey, 2018). En revanche, dans l'écriture des femmes, la prostitution se voit plus comme une arme contre le patriarcat et un outil de survie. Elle signifie alors l'autorité sur soi, le pouvoir du contrôle du corps. Dans la littérature des femmes, surtout celle du 21^e siècle retenue pour cette étude, les quatre auteures donnent lieu de considérer la prostitution comme un moyen de

survie. Selon la narratrice de Ndiaye (2009), par exemple, la mère de Norah s'engage dans la prostitution d'une façon répétitive pour assurer la survie de sa famille. Il semble que la prostitution est évoquée dans ce contexte pour dénoncer l'irresponsabilité de l'homme. Il ne s'agit pas du contrôle du corps, mais du sacrifice du corps afin de pouvoir répondre aux attentes de la société patriarcale

selon laquelle la mère solo doit subvenir seule aux besoins de ses enfants. La femme, malgré les avancées en matière d'égalité, ne voit pas son rôle diminué auprès des enfants. La manière dont les faits sont présentés conduit à penser qu'il s'agit d'une situation paradoxale puisqu'au fur et à mesure que la femme veut se libérer des attributs supposés inhérents qui l'enferment dans des rôles prédéterminés, sa situation se complique et elle se plonge plus dans la misère. L'ampleur des difficultés dont « la femme solo » se confronte dans l'univers du roman souligne d'avantage la relation disproportionnée entre les réalités autonomes de ce monde et celles de la société contemporaine qui privilégie les valeurs de la liberté des sexes.

Dans le même texte, Khady s'engage elle aussi dans la prostitution pour se sauver et sauver Lamine, un jeune garçon devenu sa compagne pendant son exil vers l'Europe (Ndiaye, 2016, pp. 303-308). Leur argent pris, Khady est forcée de se prostituer afin de trouver de quoi vivre à elle-même et à Lamine. Comme on vient de le souligner, ce qui intrigue dans ce récit est le sujet du sacrifice du corps, le désir de la femme de tout donner pour assurer la survie de l'humanité. Eu égard à ce qui précède, Ndiaye (2016) ne semble pas dénoncer la prostitution des femmes mais l'impute à la difficulté dans laquelle la société les place. Cela n'est pas, toutefois, l'opinion générale de la société dominée majoritairement par les hommes.

En outre, la protagoniste de Fives (2018), une femme solo, vie elle aussi dans une situation comparativement pire que celle de Norah. La narratrice plonge le lecteur ou la lectrice dans un univers intime et étouffant. On apprend que dans l'appartement, les travaux de la femme sont accablants. Si on considère cet espace en relation tripartite avec l'auteur, les personnages et l'époque, l'on pourrait retenir que la narratrice veut faire croire que l'appartement n'est pas un simple lieu mais un symbole de servitude et de souffrance. Dès le début du roman, le personnage principal se trouve seul face à son fils très jeune. Elle veille à ce qu'il mange et après, « elle lui a lu une histoire, est restée près de lui jusqu'à ce que les petits poings se desserrent et relâchent enfin sa main » (Fives, 2018, p. 13). Le fardeau est déjà lourd. Pour être bonne mère, la femme solo doit combler le vide créé par l'absence du père auprès de l'enfant. Elle doit fournir tous les besoins alimentaires à l'enfant. Ils partent de la pâte pour passer par le yaourt jusqu'arriver au lait tiède dans une seule soirée (Fives, 2018, p. 13). Ces soins éveillent l'idée de dépense excessive qui va certainement plonger la femme dans une crise financière.

La crise s'annonce. La femme solo doit déménager. Elle doit « quitter au plus vite cet appartement cher » (Fives, 2018, p. 29) parce qu'elle ne peut pas trouver de l'argent pour remplacer son verrou (Fives, 2018, p. 52). « Le peu d'argent qu'elle arrive à entrer passe en totalité dans le loyer, les courses, les factures » (Fives, 2018, p. 55). Comment survivre ? La confusion totale l'engloutit et elle dit : « Je suis confuse, tout à fait confuse » (Fives, 2018, p. 60) car elle ne sait apparemment pas comment s'en sortir. « Plusieurs chèques avaient été bloqués, des chèques qui avaient pourtant été signés de sa main, et dans ces conditions on ne pouvait lui accorder un nouveau prêt. Se rendait-elle

compte qu'elle frôlait le surendettement ? » (Fives, 2018, p. 60). L'image que Fives présente est palpe. Elle, à première vue, pourrait être interprétée comme un simple vécu douloureux de la femme solo qui invite à sympathiser avec elle. Mais au-delà de cette sympathie, il est surtout question d'un appel à responsabiliser les hommes et à condamner l'abus des privilèges de ne pas garder le petit enfant en cas de divorce.

Pour apporter plus d'éclairage sur le concept de la femme séparée ou divorcée, on rappelle tout d'abord que c'est un sujet à face multiples : il prête à différentes interprétations. En s'inscrivant dans le paradigme de la littérature (des hommes), l'image de la femme solo est celle de rebelle et d'insoumise marquée presque toujours par la souffrance. Cette souffrance est vue comme récompense proportionnée d'insoumission, de désobéissance à l'autorité patriarcale et de révolte contre l'ordre social. Cette observation semble être confirmée dans *Tenir jusqu'à l'aube* lorsque le médecin reproche ouvertement à la protagoniste l'insubordination. Cette insubordination, synonyme de réclamation d'égalité dans ce contexte, constitue selon les propos du médecin l'origine de toute difficulté à laquelle est confrontée la femme solo. Il ridiculise la femme en ces mots : « Les bonnes femmes, vous l'avez eue, l'égalité, mais vous voyez où ça vous a amenée ? » (Fives, 2018, p. 84). Cette question rhétorique conduit à se demander si Fives condamne la réclamation de l'égalité. Quand l'on va au-delà du sens superficiel de ces propos vis-à-vis le personnage impliqué, l'espace masculinisé et l'époque du roman, il semble que Fives condamne plutôt l'opinion patriarcale selon laquelle la liberté et l'égalité que la femme réclame sont sources des conditions difficiles dans lesquelles elle se trouve. En plus, Fives fait croire que face aux valeurs de la civilisation féminisée

de ce 21^e siècle, les remarques sexistes de cette nature sont des actes de barbarie relevant d'ignorance et du machisme.

En revanche, dans les discours politiques de la littérature des femmes, soit dans la littérature des femmes, la souffrance de la femme solo est plus symbolique que représentative. Conformément, Fives se tâche de faire

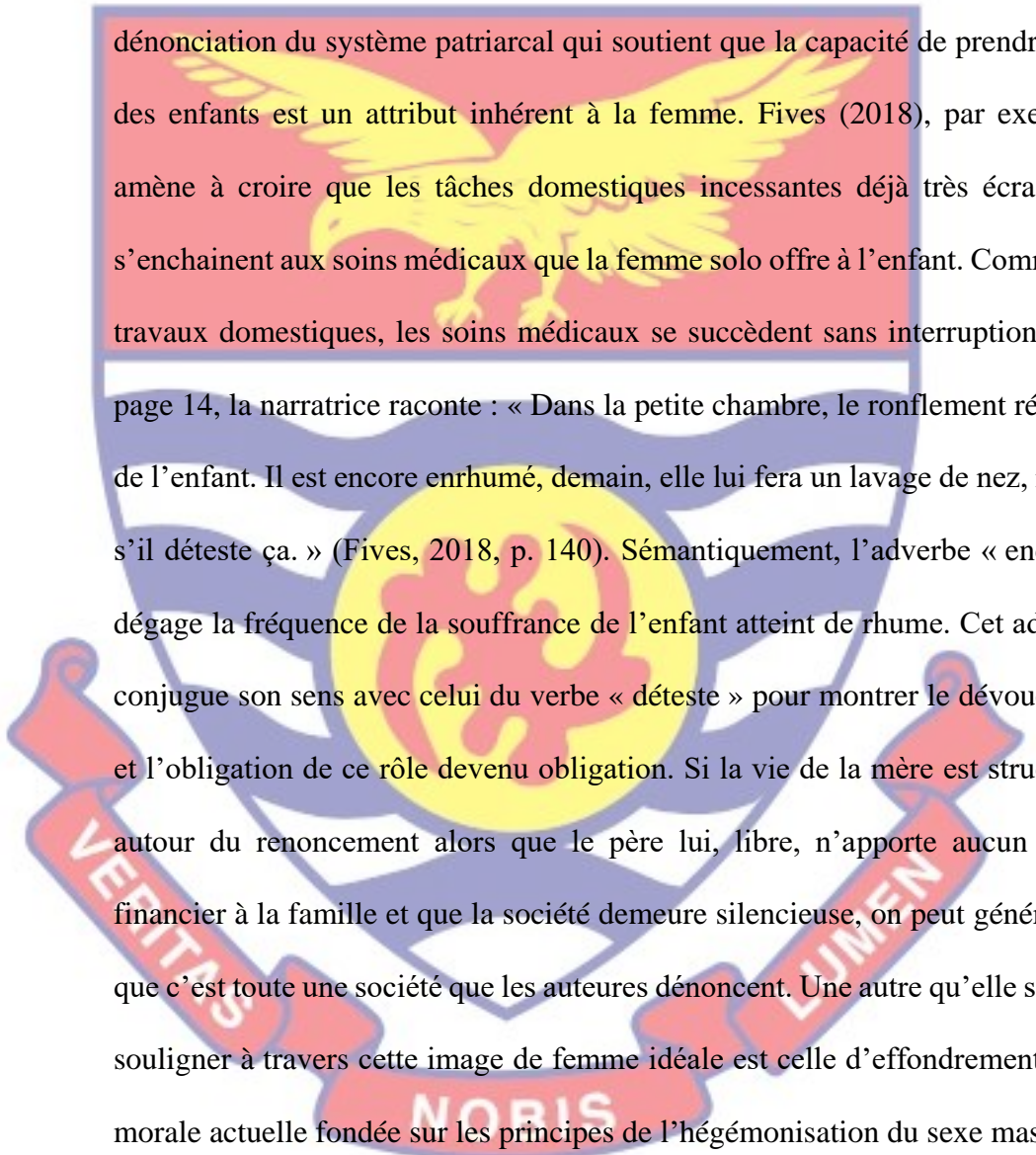
comprendre que la souffrance du solo est le symbole de résistance, de détermination, d'indépendance. Malgré sa condition financière difficile, la femme solo ne s'intéresse pas à l'argent de son ex-conjoint. C'est le rapprochement de ce dernier à son fils qui l'importe. Pendant sa rencontre avec l'avocate, celle-ci voulait que « si le père ne donnait plus signe de vie, il serait au moins obligé de donner d'argent. Du fric. Du pognon » (Fives, 2018, p. 114), mais la femme solo veut autre chose :

Plutôt que de l'argent, c'était que le père voie son fils. Comment amener un père à reprendre contact avec son enfant ? Elle demandait ça parce que ça lui paraissait important, très important, voire vital pour l'enfant, même si d'argent, très bien sûr, elle avait besoin aussi, elle était d'ailleurs dans une situation compliquée, chaque jour plus compliquée, mais ce qu'elle désirait dans le fond, ce qu'elle désirait vraiment, c'était que le père se souvienne qu'il avait un fils. C'était la seule raison qui la poussait à rester ici, dans cette ville où rien ne bougeait, où rien ne se passait (Fives, 2018, p. 114-115).

Selon l'extrait, la bonne femme n'est pas celle qui a besoin de l'homme à cause de l'argent. C'est celle qui, en privilégiant les rapports de parenté, veut satisfaire son enfant au dépend de son confort financier, c'est celle qui donne tout pour rendre heureux l'enfant. Cette position se rapproche de la thèse fondatrice du *motherisme* : une variante du féminisme à l'africain théorisé par la Nigériane Catherine Obianuju Acholonu en 1995. Ce mouvement théorique place le sujet d'amour entre la mère et l'enfant au centre de son discours. Pour Acholonu (1995), toute décision sur la liberté et l'émancipation de la femme doit être prise

pour assurer le bonheur de l'enfant et pour ne pas briser la relation mère-enfant. C'est ce que semble démontrer Fives et d'autres auteures à travers leur protagoniste.

En plus, le portrait déhonté fait du comportement irresponsable, et l'indifférence de l'homme en cas de divorce peut être interprété comme une



dénonciation du système patriarcal qui soutient que la capacité de prendre soin des enfants est un attribut inhérent à la femme. Fives (2018), par exemple, amène à croire que les tâches domestiques incessantes déjà très écrasantes s'enchaînent aux soins médicaux que la femme solo offre à l'enfant. Comme les travaux domestiques, les soins médicaux se succèdent sans interruption. À la page 14, la narratrice raconte : « Dans la petite chambre, le ronflement régulier de l'enfant. Il est encore enrhumé, demain, elle lui fera un lavage de nez, même s'il déteste ça. » (Fives, 2018, p. 140). Sémantiquement, l'adverbe « encore » dégage la fréquence de la souffrance de l'enfant atteint de rhume. Cet adverbe conjugue son sens avec celui du verbe « déteste » pour montrer le dévouement et l'obligation de ce rôle devenu obligation. Si la vie de la mère est structurée autour du renoncement alors que le père lui, libre, n'apporte aucun appui financier à la famille et que la société demeure silencieuse, on peut généraliser que c'est toute une société que les auteures dénoncent. Une autre qu'elle semble souligner à travers cette image de femme idéale est celle d'effondrement de la morale actuelle fondée sur les principes de l'hégémonisation du sexe masculin.

Si l'on reste fidèle à l'hypothèse essentialiste selon laquelle des attributs tels que le renoncement et la maternité sont indissociables de la féminité, l'on pourrait être tenté de croire que la destinée de la femme est vouée à rendre l'homme et/ou l'enfant heureux. De même, quand on partage la conviction

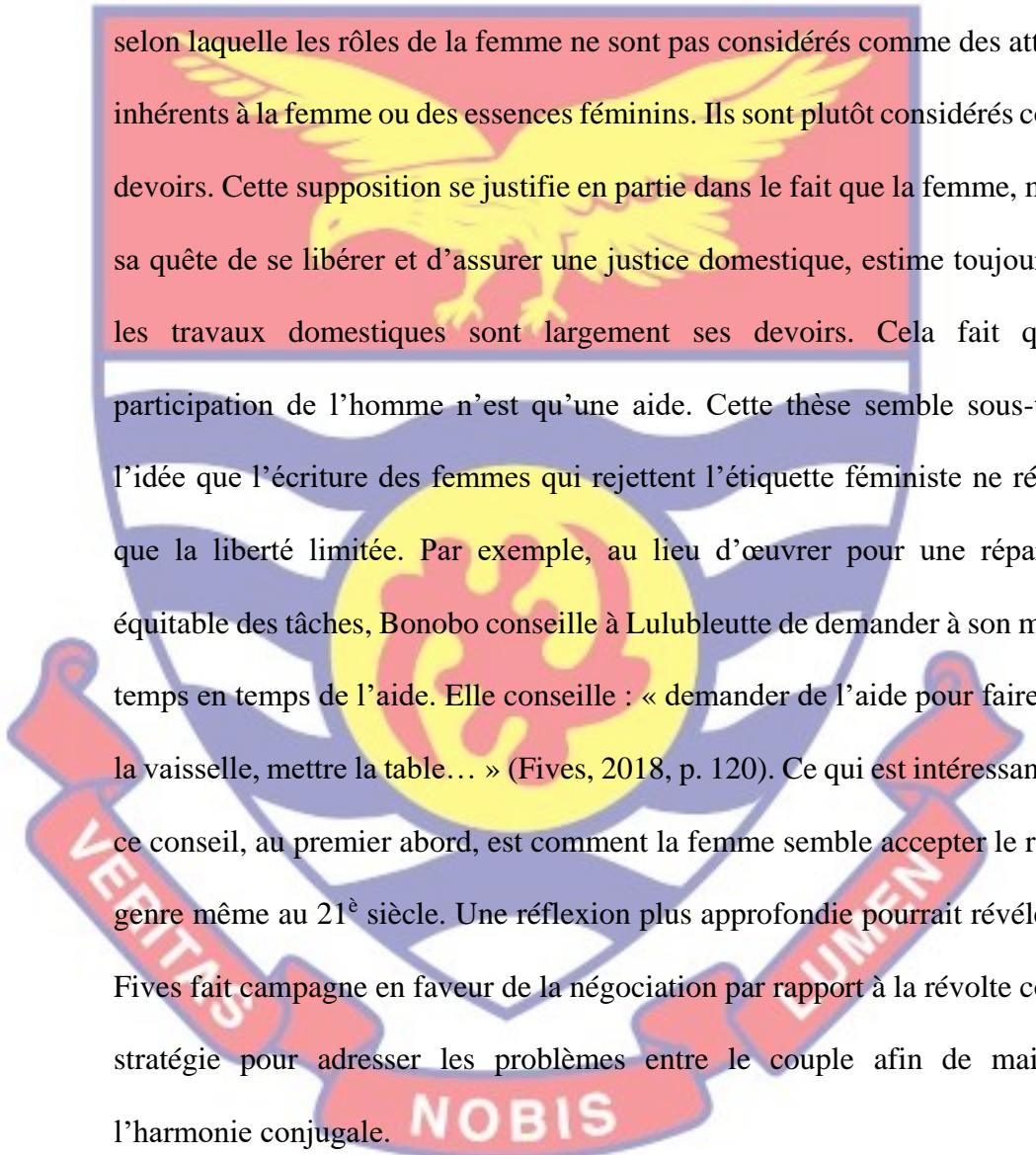
constructionniste que ces concepts définissant la femme idéale sont construits et imposés à la femme par le patriarcat, on pourrait croire que la féminité est une imposition qui peut être qualifiée d'agression ou de violence. Quoiqu'il en soit, les problèmes entrelacés de soins médicaux (Fives, 2018, pp. 14, 83...) des ménages (Fives, 2018, pp. 13, 24, 35, 43...) des crises financières (Fives, 2018,

pp. 51, 55, 62...) constituent une entrave à la liberté de la femme surtout la mère solo. Il paraît évident que ces auteures à l'instar de Bousquet, Fives, Dieudonné et Ndiaye ne se préoccupent pas du tout de la nature essentialiste ou constructionniste des tâches domestiques. Ce qu'elles cherchent à faire est de se miser sur les manifestations pour poser une nouvelle base à la société en instaurant une civilisation d'égalité sexuelle. Ceci justifie pourquoi on défend qu'elles fassent la propagande en faveur de la femme à travers leur représentation.

Par ailleurs, la vie de la femme décrite ci-dessus évoque fortement la notion du rôle et de la place assignés à la femme dans la société humaine où l'idéologie masculine est toujours privilégiée. Ce que l'on défend est qu'il est difficile de trancher que c'est le rôle de la femme qui détermine sa place ou le vice-versa. Mais quand on analyse de prêt la souffrance qui découle de la peinture de la condition de la femme et la manière dont ces auteures font campagne contre le sexage (notion qui renvoie à la situation où les hommes dominant et exploitent les femmes), il serait possible de conclure que le rôle et la place assignés à la femme décrivent sa position dans la société. En revanche, quand on défend la thèse fondamentale de la politique du genre que l'homme occupe une place hiérarchisée par rapport à la femme dans la division binaire

des sexes, on pourrait croire que c'est la place inférieure réservée à la femme qui lui impose ces tâches.

On reconnaît pourtant que cette perspective historique n'est pas du tout au centre de la condition de la femme représentée dans les quatre textes en question. Pourtant, l'évoquer à cette phase de l'étude donne naissance à l'idée



selon laquelle les rôles de la femme ne sont pas considérés comme des attributs inhérents à la femme ou des essences féminins. Ils sont plutôt considérés comme devoirs. Cette supposition se justifie en partie dans le fait que la femme, malgré sa quête de se libérer et d'assurer une justice domestique, estime toujours que les travaux domestiques sont largement ses devoirs. Cela fait que la participation de l'homme n'est qu'une aide. Cette thèse semble sous-tendre l'idée que l'écriture des femmes qui rejettent l'étiquette féministe ne réclame que la liberté limitée. Par exemple, au lieu d'œuvrer pour une répartition équitable des tâches, Bonobo conseille à Lulubleutte de demander à son mari de temps en temps de l'aide. Elle conseille : « demander de l'aide pour faire le lit, la vaisselle, mettre la table... » (Fives, 2018, p. 120). Ce qui est intéressant dans ce conseil, au premier abord, est comment la femme semble accepter le rôle de genre même au 21^e siècle. Une réflexion plus approfondie pourrait révéler que Fives fait campagne en faveur de la négociation par rapport à la révolte comme stratégie pour adresser les problèmes entre le couple afin de maintenir l'harmonie conjugale.

La négociation dans la sphère familiale est très privilégiée souvent par les militantes de droits des femmes moins radicales. Elle est devenue un mouvement théorique dans les années 1990 sous l'appellation du négoféminisme. Théorisé par Obioma Nnaemeka, le négoféminisme préconise la

négociation comme approche pratique pour résoudre tout malentendu et conflit, surtout ceux en relation avec la libération de la femme afin de ne pas nuire au bonheur des enfants. La compréhension, la paix, la bienveillance sont des concepts privilégiés de ce mouvement. L'on remarque une manipulation de la condition de la femme dans la littérature des femmes pour convaincre l'humain à redéfinir certains principes de base de la société. Cette manipulation marque une rupture entre avec la réalité dans le texte et le hors texte quand l'on saisit ce premier comme un axiome.

En plus, on estime essentiel d'apporter un regard critique et approfondi sur la vie de la mère de la narratrice homodiégétique de Fives (2018). Celle-ci donne une autre image plus saisissante de la femme idéale de la famille traditionnelle. Ce qui émeuve chez elle est son silence au nom de la paix : un silence biblique face à l'homme, le représentant de Dieu sur terre parodié dans *Sang-de-lune* de Bousquet. Comme le souligne Paul dans 1 Timothée, 2 : 12 et 1 Corinthiens 14 : 34, la femme « doit demeurer dans le silence ». Paul parle d'un silence éternel sans condition devant l'homme et dans l'assemblée (synonyme de sphère publique). La narratrice renseigne à juste titre que « et pour cela, [sa] mère était d'accord. Disparaître [lorsque son père parle] » (Dieudonné, 2018, p. 45). Signe de femme idéale, femme soumise qui ne se plaint pas même quand tout va contre son gré. Bousquet (2016) fait croire elle aussi que la femme, désarmée par la société, n'a aucun choix que de rester silencieuse face à l'autorité patriarcale (pp. 35, 49, 245). Chez Ndiaye (2009) aussi, la narratrice souligne le silence de la femme. Cette fois, ce silence provient de la relation compliquée entre Fanta et son mari Rudy (p. 220).

Ces écrivaines paraient unanimes que silence de la femme n'a aucune causalité biologique. Dans ce cas, il serait erroné de le considérer comme inhérent à la nature de la femme. Quand on reste fidèle aux romans étudiés et au thème du rejet des attributs inhérents à la femme qui les parcourent, l'hypothèse la plus probable serait que la femme ne nait pas silencieuse par nature, elle est contrainte de la devenir. Les textes étudiés font penser que les coupables de ce silence sont le patriarcat et la tradition voire la religion. La représentation des personnages contraints au silence peut être interprétée comme une dénonciation de ce concept ; de cette injustice institutionnelle. Cette hypothèse semble s'affirmer dans les textes dans la mesure où ce sont leurs personnages secondaires qui sont condamnés à ce silence. Au contraire, les protagonistes derrière lesquelles les auteures semblent se cacher, par contre, brisent ce silence en quelque sorte. Cela peut être considéré comme une manière propagandiste de dire que la femme prend désormais la parole. Elle ne restera plus silencieuse mais parlera haut et fort des sujets qui la concerne.

Au terme de ce sous-chapitre, on a fait plusieurs découvertes en analysant l'image de la bonne femme chez quatre auteures du 21^e siècle choisies pour cette étude. Contrairement à l'image de la femme engagée et militante que l'on attende, il apparaît systématiquement, dans l'ampleur des romans, que la bonne femme selon le contexte du patriarcat est celle qui est emprisonnée, celle qui s'est renoncée, celle qui est fidèle à son rôle de mère. Poussée dans ses retranchements par les travaux ménagers qui se manifestent surtout à travers les soins accordés aux enfants, la bonne femme perd toute liberté et dignité humaine. Le refus d'accepter cette place l'érige contre l'ordre supposé naturel. Toutefois, c'est ce refus qui définit sa liberté et sa dignité humaine.

Ensuite, cette représentation de la femme est loin des archétypes proposés généralement par l'écriture féministe qui se veut plus engagée que jamais. L'idée initialement conçue après la première lecture est que les textes des quatre auteures retenues allaient représenter des personnages féminins forts, résistants, émancipés, libérés mais ce n'est pas toutes les protagonistes qui démontrent ces qualités. On ne pourrait pas leur reprocher d'avoir représenté des femmes opprimées, des personnages féminins abattus, exilés, résignés car elles se veulent témoins de comment les injustices, les discriminations, les traditions et l'irresponsabilité ou l'abus des privilèges de l'homme déshumanisent la femme.

Enfin, l'analyse révèle que les textes retenus pour l'étude ne se servent pas généralement du style de révolte pour redéfinir les rapports des sexes, mais ils adoptent une nouvelle approche humaniste qui représente le côté négatif de l'expérience de la femme pour mettre celle-ci en relief. Bien que cette représentation se décale de la réalité, quand l'on la saisit dans une perspective sociocritique, elle vise à toucher les consciences humaines et à les inciter à militer pour l'égalité des sexes. C'est là que s'inscrit la propagande dans le discours des femmes. En plus, cette représentation est une invitation à l'homme à participer aux activités ménagères dans la famille où le couple vit ensemble et aussi à prendre ses engagements en cas de divorce surtout lorsque la femme garde les enfants. Ceci est ainsi parce que les quatre écrivaines font croire que garder l'enfant exige des responsabilités supplémentaires de la part de la femme. Le sous-chapitre suivant tentera d'examiner ces rôles supplémentaires de la femme.

Le rôle de la femme au-delà d'être mère

Comme l'affirme Zuinen (2002), la société est organisée au tour des normes patriarcales. Ces normes prédéterminent la place et surtout le rôle de chacun. Ainsi, dans toute société humaine, les rôles sont genrés et la place elle aussi porte la marque sexuée. Toutefois, avec la popularisation du militantisme féminin, la division rigide des rôles entre les sexes suscite de polémique. Ceci divise l'humanité de plus en plus entre ceux qui sont d'avis que certains rôles doivent être destinés à un sexe particulier car ils ont des causalités biologiques et ceux et celles qui défendent que les rôles n'aient rien à faire avec le destin biologique des sexes mais proviennent simplement des croyances, de la culture, et des traditions. Pour Kergoat (2001), par exemple, deux principes sont à la base de cette organisation du travail selon les sexes. Il s'agit de ce qu'elle désigne le principe de séparation et le principe de hiérarchie. Le premier fait référence aux travaux désignés pour un sexe particulier selon certains critères et le deuxième est l'assignation d'importance aux travaux des hommes par rapport à ceux des femmes.

On doit convenir que les rôles sont divisés et ils entretiennent des rapports indissociables avec la place des sexes. Dans et hors de la sphère privée, la double catégorisation des travaux existe. Cette catégorisation des rôles semble priver l'humain de toute forme d'indépendance car l'on doit agir de manière à être cadré par les barrières genres dressées pour lui ou elle par son rôle.

Partant de ce constat, il est capital de noter que les textes étudiés amènent à croire que cette division plonge plus la femme dans une situation d'asservissement car c'est contre elle que les inégalités sont biaisées. C'est elle

qui est plus séquestrée dans des rôles défavorables non rémunérés. Si bien que l'industrialisation de l'économie mondiale et les difficultés économiques au niveau de la famille permettent « l'augmentation de la participation des femmes sur le marché du travail » (Malek, 2015, p. 3), l'hégémonie structurelle du patriarcat ne cesse pas de permettre l'exploitation de la main d'œuvre de la femme sur l'idée qu'elle soit de seconde importance ou qu'elle soit un devoir naturel. Ainsi, pour attacher plus d'importance à la main d'œuvre de la femme, elle doit être reconnue et rémunérée.

Le discours de Dieudonné, Bousquet, Ndiaye et Fives sur le rôle des sexes suggère que l'exploitation de la femme a un caractère universel mais à des degrés différents. L'incapacité de reconnaître et de rémunérer les tâches ménagères effectuées par les femmes est pseudoscientifique (Federici, 2014). Les rapports de Golla Mathilde dans *Le Figaro* en 2018 révèle que les tâches domestiques représentent 10.000 milliards de dollars soit 13% du PIB de l'économie mondiale selon une étude réalisée par le cabinet de conseil McKinsey. D'après ce même rapport, 64% des heures que les Françaises passent au foyer ne sont jamais rémunérées. Cela confirme d'avantage la nature universelle de l'exploitation des travaux ménagers. L'on pourrait être amené à se demander pourquoi les femmes assument plus d'heures de travail domestique que les hommes. La réponse semble évidente dans les textes d'étude.

Dans les romans des femmes, notamment dans les quatre textes retenus, pour être femme idéale dans la société traditionnelle, l'on doit remplir les conditions imposées par le patriarcat. La femme doit être asservie. Elle doit faire une double journée ; jouer un double rôle qui comprend les ménages et l'activité

de production. Autrement dit, aux tâches déjà très lourdes de la femme s'ajoutent des rôles supposés masculins (selon les principes traditionnels de répartition des tâches entre les sexes). Les quatre textes font comprendre que le double rôle de la femme n'invalide pas seulement le fondement de la double catégorisation des travaux entre les sexes mais souligne aussi l'exploitation

organisée de la femme appelée « extorsion » et « nouvel ordre colonial » par Delphy (2011) et Federici (2014) respectivement. Les mécanismes de propagande de Bousquet, Dieudonné, de Ndiaye et de Fives seront donc déployés contre toute structuration sociale qui favorise cette exploitation, divulguée sous l'appellation du rôle de la femme forte, de bonne femme, de femme idéale. Ces auteures vont tenter, à travers leur discours, de restructurer les structures de domination et d'exploitation marquant la relation et lien existant entre homme et femme à travers le mécanisme de la propagande.

Il est impératif de noter que dans les siècles passés, les femmes sont plus représentées dans les professions non rémunérées ou peu rémunérées incarnant les attributs supposés féminins. Mais, avec la féminisation de l'économie publique, quels rôles jouent les hommes dans la famille ? À qui reviennent les rôles traditionnellement réservés à la femme tels que la lessive, le ménage, le nettoyage, le lavage, la préparation du repas, le lavage des enfants maintenant qu'elle s'engage dans le secteur productif de l'économie ? La réponse semble évidente dans les *Trois femmes puissantes*, *Sang-de-lune*, *Tenir jusqu'à l'aube* et *La vraie vie*.

Dans *Trois femmes puissantes*, c'est toujours la femme qui remplit les tâches domestiques en plus d'autres responsabilités supposées masculines selon la bicatégorisation des tâches dans la société traditionnelle. En dehors des tâches

ménagères, Norah, joue également le rôle de défenseur de la famille. C'est elle qui doit défendre son frère Sony qui est en prison. L'image est saisissante. Dans le récit, le père de Norah avait abandonné sa femme et ses deux filles en France, Norah y comprise, et s'est installé à Dara Salam avec Sony son fils unique. À travers l'effort conjoint de Norah et sa mère, cette première est devenue avocate.

Son frère Sony sur lequel son père comptait est emprisonné pour avoir tué sa belle-mère. Le père de Norah n'ayant plus d'argent n'a aucun choix que d'inviter sa fille abandonnée devenue désormais avocate à prendre la défense de Sony. On entend son père dire : « Je t'ai demandé de venir parce qu'il faut que tu défendes Sony. Il n'a pas d'avocat. Je ne peux pas payer un avocat, moi [...] Je n'ai pas d'argent pour un bon avocat » (Ndiaye, 2008, p. 75).

Ce qui importe dans cette représentation n'est ni le divorce des parents de Norah ni le rejet de Norah et sa sœur pour la simple raison que son « père n'a jamais beaucoup aimé les filles » (Ndiaye, 2009, p. 73). L'importance de ce propos s'inscrit dans le fait que la femme joue aussi des rôles qui sont en dehors des tâches que la société lui assigne, traditionnellement. Dans ce récit, la narratrice donne l'impression que la focalisation est sur comment la femme est écrasée sous le poids combiné de l'économie privée et publique. Autrement dit, on cherche à démontrer qu'à part les devoirs traditionnellement associés à la femme, elle joue d'autres rôles auprès de la famille. C'est en cela qu'elle est considérée comme femme idéale ou bonne mère.

Derrière ce masque patriarcal de bonne femme, demeure l'exploitation et d'autres formes d'injustices de genre à première vue. Mais il semble qu'au fond, Ndiaye montre une nouvelle face de la femme forte : une femme intelligente qui doit réconcilier ses tâches et aussi secourir l'humanité des

conséquences d'incompétence et des instincts sexuels dévergondés de l'homme. Au fond encore, ce même récit évoque l'idée de subversion de la position des sexes. Le fait que c'est la femme qui prend la défense de l'homme, rend ce dernier impuissant. On assiste à la chute imminente de la phallocratie et l'ascension de la gynécocratie parce que les femmes assument les rôles traditionnels des hommes dans la famille. Face à ce constat, on peut retenir que cette représentation visibilise la femme et repense l'opinion générale au prisme de l'égalité des sexes. Elle est ainsi une propagande, synonyme de manipulation psychologique, en vue de repenser les rapports existants des sexes. Bref, la femme n'est plus une mineure. Elle fleurie et fait mieux que l'homme dans plusieurs domaines. Ainsi, rien ne justifie sa relégation au second rang dans le monde actuel. Tel serait le message que Ndiaye semble faire passer à l'être humain dans un monde où la doxa ne cesse d'hégémoniser l'homme.

Outre, la quête d'égalité homme-femme théorisée il y a des décennies conduit à l'appel à redéfinir l'espace historiquement réservé aux hommes dans les textes surtout des femmes surtout ceux du 21^e siècle. Les auteures comme Dieudonné prônent l'établissement d'une convention paritaire des sexes. Elle fait comprendre à travers son texte qu'elle ne préconise pas la subversion de l'ordre social existant contrairement à ce que quelques lesbiennes veulent. Elle œuvre simplement pour la réorganisation de l'ordre établi « depuis l'origine de toute l'histoire humaine qui met la femme sous le pouvoir de l'homme » (Darnal-Lesné, 2005, p. 379). Paradoxalement, ce changement de l'ordre augmente les tâches de la femme et la pousse à remplir d'autres rôles au-delà de son rôle de mère. Il résume, logiquement, qu'au fur et à mesure que la femme tente de s'en sortir, elle se plonge plus dans des situations difficiles. Pourtant,

quand elle perçoit de salaire pour ses rôles, c'est-à-dire quand elle gagne l'autonomie financière, elle se sent moins exploitée et moins emprisonnée par le système patriarcal.

Une autre femme qui, malgré son rôle reproductif généralement très accablant, brise les limites du patriarcat et se distingue est Mari Curie.

L'accomplissement saisissant de Marie Curie revêt une importance de la thématique du rôle et de la place de la femme. Ce personnage figurant, Marie Curie, est une figure hors-norme qui a transcendé les barrières patriarcales, et a fait son entrée dans une sphère masculine et défié le monde des sciences, un monde purement masculin dans son époque.

[Elle est] première femme à recevoir un prix Nobel. Seule et l'unique lauréate dans toute l'histoire des Nobel à en recevoir deux : prix Nobel de physique avec son mari en 1903 pour leurs recherches sur les radiations, puis Pierre est mort et boum ! re-prix Nobel, mais de chimie cette fois, en 1911 pour ses travaux sur le polonium et le radium. C'est elle qui a découvert ces deux éléments (Fives, 2018, p. 57).

La transposition de Marie Curie, un personnage féminin de l'espace domestique vers l'espace public masculinisé des sciences prête à des interprétations différentes. Sur le plan narratif, le récit raconte simplement la contribution de la femme à la science ou à la promotion de l'humanité. Sur le plan sémantique, à l'idée de la remise de la femme au rang supérieur face à toute considération patriarcale, le récit suggère que la bonne femme n'est pas celle limitée au foyer. Dieudonné fait entendre qu'elle est celle qui, à travers sa personnalité de mère, brise l'orthodoxie romanesque de l'autre siècle et aussi l'orthodoxie religieuse et sociale de faiblesse, de maternité pour montrer que la femme peut mieux réussir quand la société lui accorde la même opportunité que l'homme.

S'ajoutant au dépassement des traditions pour présenter une autre figure de la femme, ce récit enchâssé de Dieudonné (2018) joue sur la temporalité narrative pour amplifier la compétence de la femme. L'histoire remonte jusqu'au début du 19^e siècle avant l'émergence du militantisme féminin proprement dit. Bien que cette date précise soit un indicateur du réalisme littéraire, sa signification dans ce récit paraît plus symbolique et propagandiste. Vers le début du siècle passé, par exemple, la mixité scolaire en France n'était pas obligatoire si bien qu'elle avait commencé en 1833 après le vote de la loi Guizot (Gevaert, 2018). L'éducation séparée à l'époque préparait plus la femme à l'économie familiale que publique. Les écrivains et les philosophes proposaient des théories qui défendaient, justifiaient et renforçaient systématiquement le concept de la femme au foyer. Montaigne (1595) cité par Groult (1993, p. 83), par exemple, observe à ce sujet que la plus utile et honorable science et occupation à une femme, c'est la science du ménage ». Il ne serait pas erroné de déduire à partir de cet extrait que la féminité est un produit de l'éducation, de la culture et elle est construite pour façonner la femme pour bien opérer dans l'espace familial.

En fait, l'image de Marie Curie efface toute idée reçue de la place et du rôle de la femme dans la société. La dénaturalisation de la place de l'homme et de la femme qui se manifeste à travers l'accomplissement de Marie Curie va au-delà de la simple démystification de la masculinité et lance un appel à désorganiser toutes les structures hiérarchisées de la société actuelle majoritairement dominée par les hommes. Ce récit enchâssé, à bien des égards, a une fonction propagandiste. Il s'agit d'une propagande positive de la

compétence de la femme pour démystifier et dénaturaliser l'hégémonie dite masculine.

Pour confirmer davantage qu'aucun sexe ne pourrait avoir de place ni de rôle particulier, qu'aucune capacité n'est inhérente au sexe sur le plan professionnel, Dieudonné (2018) présente également une protagoniste qui se

distingue avec sa performance exceptionnelle. Cette jeune fille, si bien qu'elle ne soit pas mère, joue quelques rôles reproductifs dans la famille (pp. 128-129).

À l'école, elle travaille bien. On retient de sa propre bouche les affirmations suivantes :

[À] la fin de l'année scolaire, mon prof de sciences a convoqué mes parents. Ma mère était venue seule. (...) Ce jour-là, mon prof de sciences semblait avoir décidé de servir à quelque chose (...) il s'était adressé à ma mère. 'Bon avec le conseil de classe on a discuté. Votre fille a des capacités exceptionnelles en sciences et en mathématiques. (...) 'On n'a jamais vu ça. Je sais pas d'où lui vient cette passion, mais c'est vraiment ça, une passion. Cette année, elle connaissait la matière de tout le programme dès la fin septembre. Donc on voudrait qu'à partir de la rentrée, elle suive les cours de la classe supérieure' » (Dieudonné, 2018, pp.127-128).

Ce cas semblable à ce qui est déjà évoqué par la même auteure montre comment la gent féminine combine le rôle supposé de femme (la tâche ménagère) et l'éducation mais excelle dans les matières considérées comme difficiles. Il s'impose comme évidence que la passion de la femme à l'excellence détermine son importance à l'humanité. Dieudonné (2018) aussi le « sait qu'un être se mesure à son courage et à ses lucides passions » (p. 379). La représentation d'une femme à passion exceptionnelle qui bat le record historique est une confrontation à l'ordre hiérarchisé du patriarcat qui place toujours l'homme au-dessus de la femme. Une autre hypothèse probable qui mérite d'être évoquée dans cette illustration est le rejet d'une essence féminine inférieure. L'idée constructionniste de la société patriarcale, admet l'universalisme de la

suprématie masculine qui est désormais remis en cause par Dieudonné à travers ce jeu de subversion de compétence des sexes.

Généralement, chez les écrivains pré-datant l'internationalisation de la condition de la femme vers la fin du 19^e siècle, la place et le rôle de la femme étaient en parallèle avec son statut de mineure. Intéressamment, la donne, sur le plan littéraire et socioéconomique change à pas lent avec la propagation des idéologies de liberté de la femme. On témoigne dans des discours des personnages féminins engagés, résistants s'ériger contre la culture masculine héritée. La satire et l'ironie deviennent palpables car les auteures s'en servent pour dénaturiser et dénoncer la condition tragique de la femme afin de l'assigner un nouveau statut. Désormais, la position de la femme ne peut être décrite par rapport à l'homme. Elle est devenue un être à part entière selon le discours des quatre auteures. Dès lors, les deux sexes hétéronormatifs peuvent jouer le rôle de complémentarité réciproque dans leurs rapports contrairement au rôle supplémentaire réservé à la femme depuis l'origine de l'histoire.

De plus, les quatre auteures font savoir que la femme se charge exclusivement à l'éducation des enfants tout en maintenant ses rôles de ménagère. Comme la femme réussit à concilier les deux fonctions dans *La vraie vie*, *Tenir jusqu'à l'aube* et *Trois femmes puissantes*, on comprend que l'avidité de la femme fait preuve de sa prise du pouvoir ; de sa montée en puissance par rapport au sexe masculin. Cette prise du pouvoir pourrait être interprétée dans la littérature de la femme comme un renoncement à toute forme de prédéterminisme et d'essentialisme associés à la féminité.

La prise du contrôle de la famille par la femme grâce à ses fonctions souligne indirectement l'incompétence et l'inutilité de l'homme dans la famille.

Paradoxalement, cette prise du contrôle constitue une forme d'inégalité et d'injustice à l'égard de la femme dans la mesure où elle prend seule le relais. Malgré ce paradoxe, cette représentation est une manière de ressortir la femme des trappes du patriarcat pour toujours (Giraud, 2018) en montrant que la femme a la capacité d'occuper des postes de direction. Ceci peut être interprété comme une manipulation et un endoctrinement progressif de l'humanité d'idée de parité et d'égalité. Ce jeu de subversion d'ordre des sexes confirme davantage que Ndiaye, Dieudonné et Fives rejettent la technique d'attaque et de révolte ouverte comme moyen de repenser le système du patriarcat bien enraciné dans la société humaine parce qu'elles ne veulent pas déchaîner le chaos dans l'ordre social établi depuis la nuit des temps.

On identifie que l'image représentée dans *Trois femmes puissantes* est semblable à celle décrite dans *La vraie vie*. Ici également, c'est toujours la femme seule qui s'occupe de la scolarisation de l'enfant. Selon la narratrice autodiégétique, lorsque son prof a convoqué ses parents, « sa mère est venue seule » (Dieudonné, 2018, p. 126). De plus, c'est sa mère qui se montre attentionnée en conseillant sa fille de suivre des cours supplémentaires chez le professeur Pavlovié afin d'exceller dans ces études. Elle dit : « tu dois le rencontrer » (Dieudonné, 2018, p. 128). Contrairement aux attentes, ayant appris la nouvelle que les profs veulent faire sauter sa fille, son père « a émis un rire de vide » (Dieudonné, 2018, p. 30), signe de moquerie qui peut être interprété comme l'irresponsabilité dans ce contexte. En plus, une remarque sémantique s'impose dans ce récit. L'emploi de l'adjectif « seule » et l'expression « rire vide » révèlent le manque d'intérêt du père (l'homme) dans la scolarisation de sa fille. S'agit-il de la négligence, de l'irresponsabilité ou de

simple croyance patriarcale qui maintient que même si une fille excelle dans ses études, elle finira à la cuisine ? Quoi que ce soit, la juxtaposition des réactions du père « rire de vide » et de la mère « Tu dois le rencontrer » permet de pénétrer la psyché des deux personnages. Quand l'on considère ces réponses du point de vue de la critique psychanalytique, (une critique qui établit la relation entre l'écrivaine : femme militante d'une part et son récit de libération d'autre part), la tendance qui pourrait se dégager est que l'homme se dérobe quotidiennement à sa responsabilité. Ce faisant, il n'accable pas seulement la femme des travaux, mais lui cède progressivement sa place de dirigeant.

Aussi, on trouve une représentation similaire dans *Trois femmes puissantes*. C'est Norah qui prépare les enfants et les envoie à l'école, et qu'elle devrait se presser « pour ne pas être en retard à son premier rendez-vous de la journée » (Ndiaye, 2009, p. 33). Malheureusement, Jacob qui ne travaille plus ne participe pas dans la préparation des enfants.

[Plutôt, il] s'était mis à les taquiner, tirant sur la boucle d'un lacet pour le défaire, chipant l'une des chaussures et courant la cacher sous le canapé avec de grands rires d'enfant moquer indifférent à l'heure (...) et il avait fallu que Norah intervienne et lui ordonne comme à un chien. (Ndiaye, 2009, p. 33)

La tendance est bien dégagée. Elle est celle de la colère contre la faiblesse mentale de Jacob. Ceci ouvre la voie à Norah de lui donner des ordres comme l'on fait à un chien. La technique de comparaison déployée dans le discours animalise l'homme et le rapproche à un être déraisonnable : un molosse. Comme Ndiaye fait croire que l'homme incarne l'image du patriarcat et que le militantisme féminin ou le discours féminin ne prend pas généralement pour cible l'homme, on avance que c'est le patriarcat en tant que système de domination qui est plutôt démystifié et dénoncé à travers ce récit. Donner des

ordres à l'homme est une manière de nier la structure actuelle du pouvoir de la famille. Ce rejet est une propagande négative du comportement de l'homme réalisée à travers la caricature des excès de la masculinité toxique ou plutôt du patriarcat hégémonique. On pourrait donc généraliser que la quasi-totalité des illustrations dans ces romans va dans ce sens.

Manifestement, les auteures font voir que l'homme n'assume pas ses responsabilités parentales auprès des enfants. La situation est, selon Brusa (2009), choquante mais habituelle. Dans la famille monoparentale où la femme garde l'enfant, l'image est plus attendrissante. La femme joue systématiquement un double rôle : celui du père et de la mère. L'image n'est pas différente chez Fives (2018). Dans *Tenir jusqu'à l'aube*, ce sont les femmes seules qui s'intéressent à l'éducation des enfants. En prenant le cas de la protagoniste, c'est elle qui envoie l'enfant à l'école « pendant plusieurs mois, chaque matin, chaque soir » (Five, 2018, p. 127). Elle fait des mouvements triangulaires à répétition persistante entre la maison, la crèche et son lieu de travail.

Pour survivre, elle doit concilier ou harmoniser les tâches domestiques et la vie professionnelle. À cause de la complexité de la réalité de ce processus d'harmonisation, un processus que certaines chercheuses préfèrent appeler « articulation pour montrer que le processus est loin d'être harmonieux. Pour d'autres les termes équilibre, équation, harmonisation, intégration rendent mieux compte de la réalité [de la femme qui joue ces deux rôles à la fois] » (Kpadonou, 2019, p. 7). Peu importe les termes. L'essentiel est qu'on est amené à accepter que la femme doive se partager entre son devoir d'éducatrice de son

enfant et son travail gagne-pain. En conséquence, la narratrice décrit le quotidien de la femme en ces termes :

[Elle doit] laisser le travail à peine entamé et partir à la crèche au plus vite. Elle en était incapable. Alors elle laissait filer les minutes, elle en attrapait des crampes (...) Elle travaillait en apnée, elle travaillait coûte que coûte. Et finissait par appeler la crèche, elle aurait un peu de retard, elle était sur la route (...) Parfois, la crèche l'appelait, il fallait venir chercher l'enfant tout de suite (Fives, 2018, pp. 138-141).

On remarque que les quotidiens de la femme sont accablants et ses tâches multiples. Derrière cette illustration demeure la figure de la femme forte qui se montre capable de survivre coûte que coûte sans l'homme. Il est fort probable que Dieudonné ne cherche pas à représenter l'incapacité du solo de prendre soin de son enfant. Par contre, la souffrance du solo pourrait prouver sa résistance à la suprématie masculine et suggérer que la femme doit prendre le relais là où l'homme échoue. Dans le même texte, la narratrice témoigne une fois également de la manière dont les ménages monoparentaux surchargent la femme. Malgré d'autres préoccupations de la mère solo, « vers seize heures trente, elle repart chercher l'enfant à la crèche » (Dieudonné, 2018 p. 169). À travers cette image, les auteures semblent dire que les devoirs imposés à la femme la transforment en esclave domestique. La problématisation du rôle de la femme dans les discours des auteures sélectionnées est alors un moyen de persuader la société à adhérer aux idées d'égalité des sexes afin de libérer la femme de tout stéréotype genre. Est-il donc vrai que la société actuelle est biaisée contre la femme ?

Les textes tentent de faire croire que selon le principe patriarcal de répartition des rôles et d'assignation de place, l'espace réservé à la femme est l'espace privé. Les rôles des sexes sont tranchés : ils sont repartis selon cette

logique : c'est l'homme qui doit approvisionner les besoins de la famille et la femme doit faire le ménage. Au fond, la société traditionnelle considère quelques rôles et la place des sexes comme déterminés ou naturels à cause des caractéristiques distinctives biologiques. Ainsi, lorsque la femme joue le rôle de l'homme, on peut parler du menottage des stéréotypes genres et de démystification de la masculinité. Probablement, c'est ce que les auteures telles que Fives, Bousquet, Dieudonné et Ndiaye font lorsqu'elles présentent des personnages féminins qui s'engagent dans des domaines réservés à l'homme.

Dans *Sang-de-lune*, par exemple, Bousquet (2016) lance une campagne de propagande pour redéfinir la situation de la femme. Plus radicale que les autres auteures, elle va alors présenter la femme comme la mieux positionnée à sauver l'humanité. Gia sa protagoniste, une femme engagée, brise l'infini asservissement et dépasse toute limitation et barrière imposées à la femme. En rejetant le sort de mère, Gia veut à tout prix mettre fin à l'injustice sous toute ses formes. Elle affirme :

Nous ne traînerions pas comme des chaînes attachées à nos âmes ces monceaux de peur, de colère, de regrets (...) La violence et la haine se parent des oripeaux de la justice pour briser des vies. Ici, les gens se contentent d'un quotidien timide de peur d'envisager un avenir différent. La maladie, la mort se dissimulent derrière chaque sourire. Il est temps que cela change. Nous le savons (Bousquet, 2016, pp. 222-223).

Cette étude ne s'attarderait pas sur le fait que l'incapacité de l'homme d'assumer ses responsabilités alourdisse la tâche à la femme car elle doit réconcilier les travaux domestiques avec la vie professionnelle et celui de gestion de la communauté parce que cela est déjà soulevé. Il y a d'autres sujets importants qui se dégagent de ce propos. Il s'agit dans un premier temps d'appropriation d'un espace masculin par la femme. Les représentations font

croire que dans toute société humaine actuelle, la gestion de la communauté est une affaire d'homme ou un aspect de la vie dominé par l'homme. La maladie, la mort qui marquent les quotidiens sont normalement plus des affaires masculines que féminines. Le fait que c'est la femme qui se charge des besoins de la société est une manière de s'approprier cet espace : un espace longtemps dominé par l'homme.

Un autre sujet qui semble clair dans ce discours est l'empressement avec lequel la femme combat les injustices afin d'effectuer un changement social. En opposant cet enthousiasme au silence retentissant de l'homme sur ces grands sujets, on pourrait supposer qu'à travers cette illustration, Bousquet dénigre la masculinité. Simultanément, elle exhorte les femmes à tout faire pour donner sens à la vie humaine. Cette exhortation, synonyme de manipulation psychologique donc de propagande, vise à basculer le pouvoir de contrôle de l'ordre patriarcal vers une nouvelle civilisation de l'égalité sexuelle.

Force est de constater, en outre, que toute théorie du genre est une politique fondée sur l'égalité de sexes et l'élimination de toute forme de discrimination. Bousquet (2016) tente d'expliquer que celles-ci se manifestent à travers la relation interpersonnelle des personnages, c'est-à-dire la socialité et aussi à travers l'expérience quotidienne de la femme. De plus, si l'on analyse de prêt les images peintes des rapports des sexes dans les textes, on conclurait probablement que l'amour et le sens de responsabilité sont plus associés à la personnalité féminine. En d'autres termes, la femme fait preuve d'humanisme dans toutes ses actions. Ceci pourrait justifier pourquoi Taubira, pendant un entretien à Montréal en 2018 avec Rastello, affirme que « le féminisme, [sens de lutte pour la libération de la femme], est un humanisme, ce n'est pas une

guerre de tranchées ». Comme l'évocation d'un sexe dans les études de genre présuppose son opposition à l'autre sexe, il revient à dire que selon les quatre auteures l'homme ou plutôt le patriarcat est antihumaniste. Cette représentation diminue largement l'image du demi-dieu attribuée à l'homme il y a des siècles.

Par ailleurs, chez (Fives, 2018), la relation intime entre la protagoniste et sa mère s'est nouée à travers d'autres rôles en dehors du rôle de mère que cette dernière joue auprès de sa fille. La mère, à part le rôle reproductif qu'elle remplit, se positionne comme conseillère de la protagoniste. Suite à des violences persistantes perpétrées à l'endroit de celle-ci par son père, sa mère n'a aucun choix que d'intervenir en disant : « gagne d'argent et pars » (Dieudonné, 2018, p. 208). Nécessairement, l'on remarque la mère de la narratrice devient son « alliée [incontournable] » (Dieudonné, 2018, p. 219). On pourrait parler d'une opposition indirecte du père à la mère de la narratrice, car comme on vient tout juste de l'évoquer, dans la problématisation du genre, l'évocation d'un sexe renvoie inévitablement à une opposition avec l'autre. Ainsi, considérer la femme comme alliée, revient à dire que le père est adversaire ou ennemi de sa fille. Le facteur sous-jacent ici est que d'autres rôles que la femme joue en dehors du rôle traditionnel de mère créent une relation intime entre elle et l'enfant. Cette relation est la base logique sur laquelle la confiance de l'enfant en sa mère est fondée. Simultanément, une distance se creuse entre l'enfant et son père au fur et à mesure que la relation entre ce premier et sa mère devient de plus en plus intime.

L'essentiel ici est que Dieudonné semble réduire l'importance de l'homme dans la famille en déconstruisant, en conséquence, le concept du pater familias qui fait de l'homme l'espoir, le sauveur, le dieu de la famille. Si cette

thèse est admise, l'on peut parler de contestation de place des sexes, un concept marquant souvent les discours des femmes. De toute façon, Dieudonné ne cherche pas à préconiser la subversion de la place et du rôle des sexes afin de mettre les hommes sous le pouvoir des femmes. Selon le résultat des données textuelles analysées, Dieudonné montre qu'elle dénonce plutôt, en bloque, tout stéréotype lié au genre. Elle le fait à travers l'appareil propagandiste afin de ne pas plonger les sexes dans une confrontation ouverte. On conclut donc que ces quatre romancières du 21^e siècle étudiées considèrent le discours de propagande comme un moyen pacifique mais plus sûr qui pourrait déconstruire l'hégémonie masculine. Si elles donnent l'impression qu'elles tentent d'amener l'homme à raisonner avec la femme, c'est probablement parce qu'elles ont constaté que l'approche théorique révoltante des féministes crée des tensions inutiles dans les rapports homme-femme. Ces tensions pourront entraver le processus de la libération de la femme.

Il est impératif d'ajouter aussi que c'est toute une nouvelle image de la femme forte que ces auteures peignent à travers leurs protagonistes. En revalorisant quelques qualités de la femme, elles font croire qu'elles souscrivent largement à la théorie du *care* pourtant dénoncée par quelques militantes des droits égaux. Dans *La vraie vie*, après l'explosion du siphon du glacier qui a fait que Gilles perde sa raison, sa sœur s'est donnée la tâche de résoudre la crise mentale que ceci a provoqué chez ce dernier (Dieudonné, 2018, p. 50). Très soucieuse, elle précise qu'« il fallait que je sorte mon petit frère de son silence » (Dieudonné, 2018, p. 51). L'essentiel pour elle c'est de « réparer tout ça » (Dieudonné, 2018, p. 61). L'on pourrait se demander de savoir les mécanismes

que le père, le chef supposé de la famille, a mis ou met en place pour faire entendre raison à Gilles. La réponse est saisissante. Il ne fait rien.

Une réflexion sur cette situation pourrait conduire à interroger la motivation d'une telle représentation surtout quand on la relie à la thématique de ce sous-chapitre. L'objectif peut être multiple. L'on peut parler d'une prise de pouvoir par la femme, d'appropriation d'un nouvel espace à la femme et d'isolement de l'homme : symbole du mal dans la rhétorique politique du féminisme. Bref, la représentation cherche à faire penser que l'homme contribue peu au bien-être de l'humanité. En ne faisant pas assez, l'homme devient moins important pour la société et aussi il cède progressivement sa place à la femme.

En guise de conclusion, ce sous-chapitre intitulé *le rôle de la femme au-delà d'être mère*, tente d'examiner les rôles que la femme joue en dehors de son rôle traditionnel de mère. Les analyses démontrent que le principe patriarcal de répartition des rôles parmi les sexes marque toujours la société actuelle. Selon Bousquet (2016), Dieudonné (2018), Ndiaye (2009) et Fives (2018), le ménage revient exclusivement à la femme et cela s'ajoute à d'autres travaux considérés comme appartenant à l'homme.

Il est aussi établi que les textes font croire que les soins médicaux et la scolarisation des enfants reviennent à la femme. D'autres rôles plus cruciaux comme le rôle de conseillère et de la gestion de la communauté sont aussi remplis par la femme. La prise en charge de ces fonctions affirme la prise du pouvoir du contrôle de la femme dans la sphère privée et publique. Ces représentations subversives ne visent pas, selon les découvertes, à placer l'homme sous le contrôle de la femme. Par contre, elles visent simplement à influencer l'opinion de la société de dénaturiser les rôles genre en

redéfinissant la place de la femme par rapport à l'homme tout en restant conscient de quelques qualités uniques à la féminité. Les auteures sélectionnées veulent faire comprendre qu'elles ne veulent pas « renverser les rôles ou de faire aux hommes ce que les femmes pensent qu'ils les font depuis des siècles, mais d'essayer de bâtir une société harmonieuse » (Ogundipe-Leslie, 1994, p. 1).

En effet, ce chapitre tente de montrer comment la femme se montre résistante, sens de femme puissante selon l'expression de Ndiaye (2009) face au poids important des pratiques et croyances axées sur les principes du patriarcat. En plus, contrairement à l'intuition initiale, la femme forte présentée par ces auteures est une femme qui, en supportant le poids des tâches, des impositions patriarcales, fait preuve de sa force en essayant de se libérer des enlacements des stéréotypes du genre. C'est cette force faible qui fait vibrer les consciences, cette force qui incite l'âme, cette force qui guide l'humain vers un nouveau chemin de liberté, vers une nouvelle civilisation d'égalité. C'est à travers cette figure de la femme forte ou puissante que tout héritage patriarcal trouve son rejet dans les quatre textes retenus pour cette étude.

Divisé en trois sous-chapitres en raison de représentativité et ordonnés selon la logique que l'un conduit à l'autre, ce premier chapitre explore systématiquement des protagonistes « puissantes » et des personnages féminins déterminés. En analysant ces personnages, il se révèle que la femme est un être colonisé à cause des rôles non rémunérés qui lui sont assignés. Pourtant, elle tente de se libérer de cet asservissement.

Selon le premier sous-chapitre, la femme est toujours colonisée. Généralement, la colonisation ne peut pas être désassociée de la domination et d'exploitation (Pervillé, 1975). Ainsi, comme la société contraint la femme à

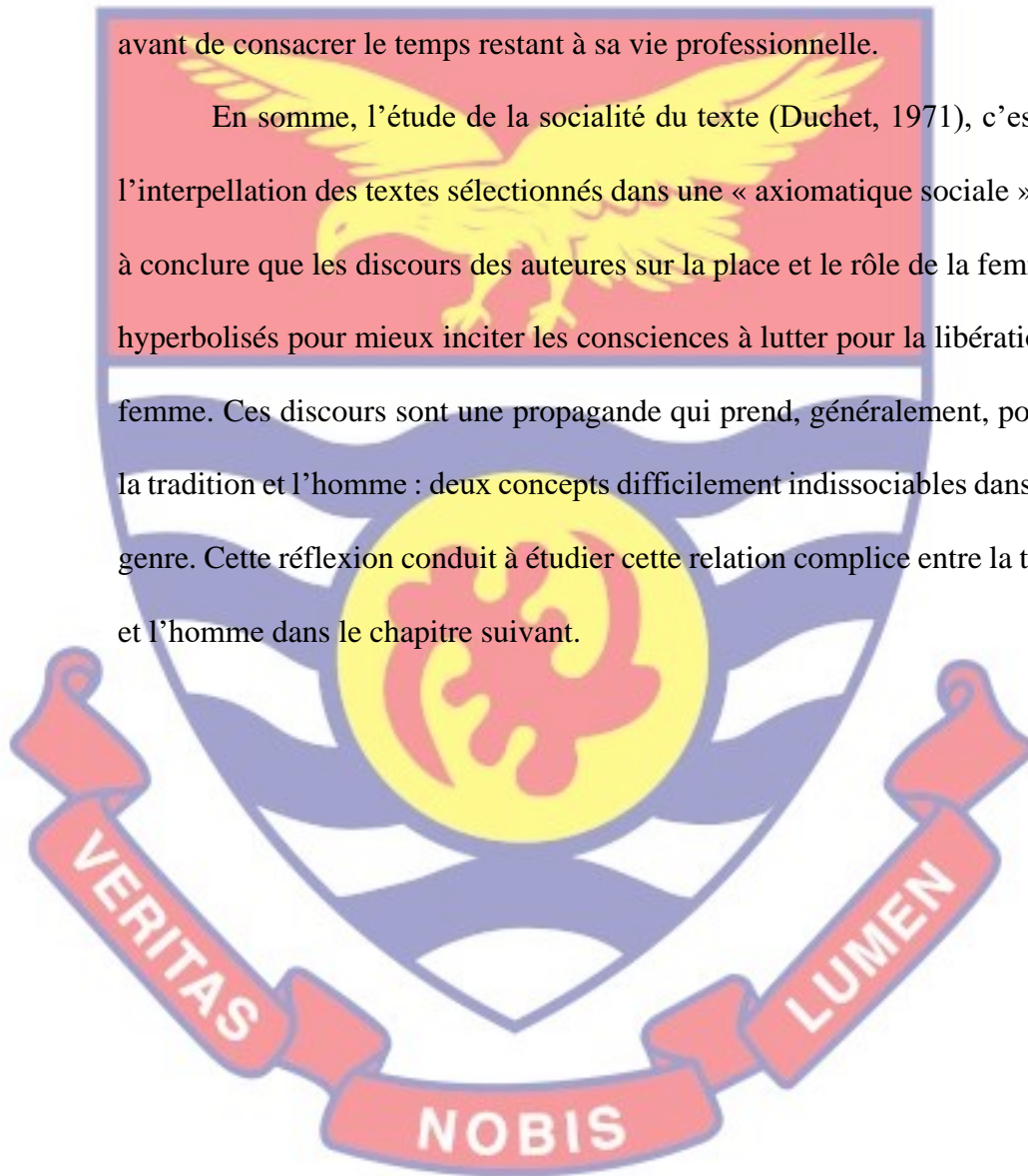
exécuter les tâches non rémunérées, voire non reconnues, elle est colonisée, asservie et exploitée. Les données textuelles analysées montrent, en plus, que le rôle et la place des sexes sont construits par la société et n'ont aucun lien avec les caractéristiques biologiques des sexes. Ensuite, les romans font penser que le poids de la société contraint la femme comme l'homme d'accepter ces rôles comme inhérents aux sexes hétéronormatifs. Comme la société ne permet aucune contestation, la femme, plus désavantagée, est séquestrée dans l'espace étouffant de la famille et continue de remplir ces devoirs imposés. Évidemment, les tâches ménagères constituent le mal de toute femme. Leur représentation de manière cruelle constitue donc une propagande dénonçant cet asservissement et cette exploitation.

Titré *L'image de la bonne femme*, ce sous-chapitre démontre comment la femme est prise au piège en essayant de se montrer idéale et bonne auprès des enfants. Les analyses établissent que la bonne femme est celle qui renonce à elle-même et reste soumise à l'autorité patriarcale. Les quatre auteures donnent l'impression que cette relation hégémonique des sexes jugée naturelle est vue comme une injustice et une discrimination dans la rhétorique d'écriture féminine. Cette suprématie sera dégonflée sous le percé du ridicule et de la satire dans les textes retenus pour cette étude. Les représentations révèlent que l'asservissement ou l'asservissement de soi, loin d'être irréal, n'est pas si intense comme le montre les quatre auteures.

Un troisième et dernier sous-chapitre suit la même trajectoire analytique pour dénoncer l'irresponsabilité de l'homme. Pourtant, cette représentation d'homme irresponsable signifie la prise du pouvoir de la femme dans la sphère privée et publique. Cette prise en charge des affaires dans la sphère privée et

publique constitue une responsabilité supplémentaire qui rend difficile la réconciliation de la vie familiale et professionnelle. Finalement, les rôles sont genrés et la place qu'occupent l'homme et la femme l'est aussi. À propos de la maternité, les auteures affirment toutes que la maternité asservit plus la « femme-mère » parce qu'elle doit entretenir la maison, s'occuper des enfants avant de consacrer le temps restant à sa vie professionnelle.

En somme, l'étude de la socialité du texte (Duchet, 1971), c'est-à-dire l'interpellation des textes sélectionnés dans une « axiomatique sociale » pousse à conclure que les discours des auteures sur la place et le rôle de la femme sont hyperbolisés pour mieux inciter les consciences à lutter pour la libération de la femme. Ces discours sont une propagande qui prend, généralement, pour cible la tradition et l'homme : deux concepts difficilement indissociables dans l'étude genre. Cette réflexion conduit à étudier cette relation complice entre la tradition et l'homme dans le chapitre suivant.



CHAPITRE DEUX

L'image ambiguë de la tradition et de l'homme

L'homme possède-t-il des traits spécifiques innées ou construites ? Quel rapport ces attributs pourraient entretenir avec le patriarcat si l'homme les possédaient ? Dans les études de genre, toute tentative d'apporter une réponse à la première question résultera à une prise de parti soit pour l'essentialisme soit pour le constructionnisme. Ainsi, il convient de noter que la problématisation de la masculinité en tant que concept pluridisciplinaire ne cesse de diviser les militantes entre le constructionnisme d'une part et l'essentialisme d'autre part. Se mettant ensemble avec les différentielistes, ces dernières (les militantes essentialistes) soutiennent que la masculinité est une essence déterminée par une donnée biologique. Autrement dit, « c'est la biologie qui définit en dernière analyse l'essence masculine et féminine ». [Pour les constructionnistes, par contre, la masculinité] « n'est qu'une construction idéologique servant précisément à légitimer l'oppression des femmes » (Dialmy, 2008, p. 73). Badinter (1992, p. 48) justifie cet attribut constructionniste qui définissent l'homme en affirmant qu'« il n'y a pas un modèle masculin universel, valable en tout temps et en tout lieu ». Cette position prouve que le manque de base universelle pour la masculinité pourrait justifier sa nature constructionniste.

S'inscrivant dans la même idéologie constructionniste, Koudolo (2008, p. 88) précise que :

La formation de la masculinité, en tant que catégorie sociale, s'effectue au cours du processus de la socialisation des enfants. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, ce processus traverse des mutations accélérées dues aux changements socio-économiques et culturels continentaux et mondiaux.

De ce propos, découle le rejet de la vision naturaliste des caractéristiques des sexes. Le sexe masculin et le sexe féminin sont loin d'être des données fixes et

immuables. Les éléments tels l'éducation, la culture, la civilisation qui sous-tendent les catégories du sexe masculin et féminin sont des facteurs sociaux qui n'ont aucun caractère universel. Cela montre que le genre masculin et féminin sont façonnés par des facteurs internes et/ou externes d'une société. Bourdieu (1998) s'accorde avec cette position dans l'extrait suivant :

N'ayant d'existence que relationnelle, chacun des deux genres est le produit du travail de construction diacritique, à la fois théorique et pratique, qui est nécessaire pour le produire comme corps socialement différencié du genre opposé, c'est-à-dire comme habitus viril, donc non féminin, ou féminin, donc non masculin (p. 41).

On aperçoit que soit naturelle soit construite, l'opposition binaire hiérarchisée des sexes existe. Les études de genre cherchent à faire accepter que cette opposition valorise l'homme aux dépens de la femme. Cette vision correspond systématiquement aux rôles et à la place de chaque sexe dans la société humaine. Le sexe masculin étant associé plus aux rôles hors de la sphère domestique, du contrôle et du leadership, et soutenu par un ensemble de croyances, veille généralement au maintien et au respect de ces traditions qui rehaussent l'hégémonie masculine. Ce pouvoir du contrôle et de leadership dans les mains de l'homme favorisent la connivence entre lui et la tradition. Autrement dit, les auteures étudiées font croire que la tradition est complice de la masculinité et vice-versa dans le maintien de l'ordre existant qu'elles jugent biaisé contre la femme. De cette complicité et connivence, découle l'ambiguïté des deux notions : l'homme et la tradition dans les études de genre. Une considération minutieuse révèle également que cette ambiguïté se situe au niveau du rôle de l'homme dans le projet de libération de la femme dans les textes retenus pour la présente étude.

Pour bien élucider cette relation complexe, il est vital d'apporter la lumière sur la tradition en tant que notion dans les études de genre. Tout d'abord, les codes de conduites et les standards de la culture de toute société sont ancrés dans la tradition et les valeurs de cette société (Adekola, 2016). Il ne serait pas raisonnable, au vu de cette affirmation, de nier l'existence d'une

relation logique entre la culture et la tradition. Cette relation s'inscrit dans un aperçu historique continu tout en soulignant le caractère héréditaire de la tradition et en quelque sorte sa nature conventionnelle à un groupe de personnes.

En plus, la tradition telle qu'on la conçoit dans cette étude ne s'inscrit pas dans la perspective binaire d'oralité et d'écriture ; de civilité et du primitivité (référents d'Europe et d'Afrique respectivement) des anthropologues de la période coloniale. Plutôt, on la considère de son paradigme étymologique et de la tradition inventée de Hobsbawm & Ranger (2012). En premier lieu, sur le plan étymologique, le mot tradition, dérivé du verbe « tradere » veut dire faire passer à un autre, livrer ou remettre à quelqu'un. Dans cette logique, elle désigne l'acte de transmettre, de remettre, de livrer quelque chose à quelqu'un (Rey, 1998). En s'inscrivant dans le contexte de cette étude, il peut être résumé que la tradition est une pratique sacrée transmise du passé à une nouvelle génération. Le mot tradition est perçu selon cette définition comme une dynamique et un processus qui comprend des transmetteurs, des héritages passés transmis, des moyens de transmission et de préservation. Il ne serait pas erroné de noter aussi que la tradition est une série de pratiques régie par des règles ouvertement ou tactiquement incorporées dans la vie quotidienne d'un groupe et permet d'inculquer des valeurs et de changer le comportement (Hobsbawm, 1995). Cette définition met en évidence une continuité des

pratiques passées dans le présent et évoque le maintien de certaines pratiques comme la norme donc l'identité d'un groupe particulier.

Vu la conviction générale partagée par les deux définitions et le consensus qui les parcourent, deux remarques s'imposent. Dans un premier temps, les deux définitions admettent l'existence des pratiques et d'une mode de vie sacrées qui se prolongent du passé au présent et qui sont susceptibles d'être transmises au futur. Dans un deuxième lieu, l'association des pratiques à un héritage ou aux quotidiens relance le débat sur la nature sacrée, normative donc inaltérable de la tradition d'une part et du caractère constructiviste de ces pratiques d'autre part. Ces deux remarques ressortent les similarités qui caractérisent la masculinité et la tradition. On est donc tenté de postuler que la masculinité et la tradition sont deux côtés d'une même pièce. Elles ont une même source du passé patriarcal ; détiennent le pouvoir du contrôle et de l'application des lois ; confortent mutuellement l'hégémonie de l'homme et se dotent d'un statut divin, sens du naturel. Il est fort probable que c'est cette position divine et normative qui rend l'homme intouchable et lui confère « le pouvoir divin de contrôle [sur la femme] » (Demetriou, 2001).

C'est dans ce contexte d'inviolabilité et du sacré de la tradition et de la masculinité que notre deuxième chapitre s'inscrit. Intitulé *L'image ambiguë de la tradition et de l'homme*, il essayera d'apporter d'éclairage sur l'homme, sa particularité, sa culture et comment elle se conjugue avec la tradition, sens des pratiques, des comportements, des règles gouvernant la société pour décider le sort des sexes normatifs et dicter le rythme des rapports entre l'homme et la femme en faveur de ce premier. Il comprend trois sous-chapitres. Le premier sous-chapitre tentera d'explicitier et de décortiquer comment la masculinité et la

tradition s'entrelacent et se croisent dans leur quête d'assurer la continuité des normes, des pratiques, surtout celles qui favorisent l'homme et freinent simultanément le progrès de la femme chez Ndiaye (2009), Bousquet (2016), Dieudonné (2018) et Fives (2018). Le sous-chapitre suivant va explorer comment l'homme est représenté dans les quatre textes comme une métaphore et un symbole d'agression, de crainte, d'intimidation, de mort enfin. Le dernier sous-chapitre est l'enchaînement logique du sous-chapitre précédant. À cet égard, il cherchera à analyser et à révéler comment l'homme jugé violent et considéré dans la dialectique de l'écriture féministe comme « l'ennemi principal » est indispensable à la femme dans presque tous les aspects de sa vie.

L'image croisée de la tradition et de l'homme

L'inspiration idéologique et le charisme commun qui marquent la littérature des femmes du 21^e siècle sur la position défavorable de la femme, sur la discrimination, sur le sexisme et plus particulièrement sur la tradition masculinisée qui privilégie l'homme n'échappe décidément pas les auteures choisies pour cette étude. Dans *La vraie vie*, *Sang-de-lune*, *Trois femmes puissantes* et *Tenir jusqu'à l'aube*, Dieudonné (2018), Bousquet (2016), Ndiaye (2009) et Fives (2018) manifestent respectivement leur volonté de dévoiler comment l'homme et la tradition se croisent, se complètent et se renforcent mutuellement pour opprimer la femme et la maintenir dans une position subordonnée. L'on est, toutefois, tenté de se demander dans quelle mesure cette affirmation est vraie. Et si elle l'est, à quelle fin ?

Les quatre romans retenus font croire que la tradition et l'homme s'harmonisent dans les principes de la société. Autrement dit, l'homme institue les lois au nom de la tradition et ces lois règlent la société humaine. On déduit

que la valeur de toute société provient de ces deux réalités : la tradition et la masculinité. Effectivement, ces réalités semblent se concentrer plus sur la femme, la catégorie du sexe qui, selon les perspectives féministes, est exclue du processus d'élaboration des lois qui règlent le comportement des sexes. Dans cette logique, on peut définir le mot société comme un ensemble de structures

contrôlé par l'homme mais régit par la tradition et les lois pour former une unité cohérente de pouvoir. Bousquet (2016) observe que la société renvoie à une structure de contrôle de la femme. « La société se charge de rappeler à ses femelles ce qu'elles sont. Des êtres dénaturés. Toujours condamnables. Contrôlables » (Bousquet, 2016, p. 18). Il découle du passage que la tradition maintient la femme à une place inférieure au sein de la société qui la vue naître tout en mettant l'homme sur un échelle élevé. À travers ce même propos, Arienn semble assumer une posture constructionniste en précisant que la position de la femme ne provient pas des facteurs biologiques ou naturels mais plutôt, elle est le produit de la tradition et de l'homme.

Bousquet (2016) fait voir comment la femme est longtemps aliénée de toute sphère de leadership. Ceci étant, le pouvoir du contrôle tombe dans les mains des hommes. De ce fait, ce sont les hommes qui « dirigent (...) Telles sont nos traditions » (Bousquet, 2016, p. 35). Ces traditions sont ancrées dans les « croyances » et dans les « lois ». Les deux « sont les même ici » (Bousquet, 2016, p. 135). Ce qui est souligné davantage ici est le caractère sacré de la tradition. Et comme celle-ci est indissociable de l'homme, il s'ensuit que la contestation du pouvoir masculin est une violation de la loi divine, et la protection de cette loi revient à assurer la continuité de la masculinité. Ce portrait fait de la tradition et de l'homme pourrait être contesté et compris

comme propagande si l'on le soumet à l'analyse sociocritique en juxtaposant la représentation poétique aux réalités sociales de la civilisation actuelle et aux valeurs universelles des droits égaux des sexes.

La motivation de ce discours de propagande est de libérer la femme de la soumission et de l'infériorisation universalisées. Selon la tradition d'Alta définie par « le soleil, mais également l'autorité paternelle » (Bousquet, 2016, p. 11), la femme doit demeurer soumise et silencieuse dans toute circonstance. La protagoniste fait cette même observation lorsqu'elle note que « nous sommes nées pour obéir (...) Accomplir son devoir. Se résigner. Accepter sans brocher le poids d'un homme sur soi, en soi (...) Tel est notre destin, à nous femmes d'Alta ». (Bousquet, 2016, p. 17). Gia, la protagoniste ajoute à la page 198 de ce même texte qu'à « Alta, les femmes sont appelées sang de lune (...) parce que le Livre du Soleil ne leur accorde pas le statut d'être humain ». L'expression « statut d'être humain » pourrait être interprétée comme privilège humain. Cependant, si on impose à cette expression son sens actuel : sens selon lequel la femme est animalisée dans des discours du patriarcat, ce propos pourrait être considéré comme un propos hyperbolique à une fin propagandiste. Quel que soit le cas, on est amené à admettre que la société fait de la femme un citoyen de seconde zone par rapport à l'homme. Les deux sexes sont définis par le rôle et la place qui leur sont assignés, c'est-à-dire « la position d'un homme ou d'une femme dans la hiérarchie familiale est définitive : ses obligations envers ses supérieurs et ses exigences envers ses subordonnés sont immuables » (Marius, 2017, p. 194).

À l'évidence, le fonctionnement des structures et des institutions traditionnelles et surtout des institutions religieuses moralise la suprématie

masculine et ne permet ni aucun déclassement de la masculinité ni aucune contestation des lois qui la renforce. C'est pourquoi à Alta, une société patriarcale, « les femelles (...) qui défient la volonté de leurs aînés finissent [dans] des prisons confinées » (Bousquet, 2016, p. 13). Aucune différence n'est nettement établie entre cette volonté et la tradition culturelle ou religieuse.

L'image qui se dessine est celle de manque d'indépendance et de liberté de la femme. La femme est étranglée et téléguidée par la tradition, la morale et les lois, toutes masculinisées. Cela explique pourquoi Gia affirme que « la plupart des conseils (qu'incarnent nos traditions, nos morales, nos lois) semblaient adresser uniquement la femme » (Dieudonné, 2018, p. 169).

D'ailleurs, un autre élément qui paraît nécessaire donc doit être commenté est la servitude de la femme d'Alta dans *Sang de lune*. Premièrement, le contexte dans lequel la vie de servitude est évoquée ici est différent du contexte général d'exploitation du sexe féminin. Une réflexion approfondie révèle que la rhétorique de servitude prend deux facettes ici : il s'agit d'exploitation et de déshumanisation de la femme. La première étant déjà expliquée, l'attention sera portée sur la deuxième facette : la déshumanisation. À l'intérieur du récit, elle est vue comme le fait de refuser à la femme une existence égale à l'homme ou de la considérer comme appartenant à une catégorie inférieure. Elle se manifeste à travers l'espace secondaire réservé à la femme et aussi à travers les rôles qu'elle est appelée à jouer dans la société. Comme l'homme bénéficie de cette minorisation, il assure le maintien et la continuité de cette culture.

En plus, on découvre comment la tradition et la masculinité se croisent sur le sujet de la prise de décision dans la société. Tout d'abord, la masculinité

hégémonique a une portée universelle et elle est devenue une tradition dont l'origine demeure floue. En servant l'intérêt de l'homme, cet hégémonisme du sexe masculin s'est imposé comme une doctrine écartant la femme de tout pouvoir de la prise de décision et de leadership. Chez Dieudonné (2018) par exemple, le personnage principal dévoile comment son père lui impose sa

décision simplement parce qu'elle est de sexe féminin. Elle affirme : « J'ai compris qu'il ne fallait pas que je les suive, que je ne devais pas entrer dans cette forêt avec eux. Mais je n'avais pas le choix. Personne ne m'avait demandé mon avis » (p. 175). Cette même idée est évoquée à la page 68 du même texte lorsque la protagoniste révèle que la femme n'a pas le pouvoir et le droit de contrôle de soi dans le cadre restreint de la famille où elle est souvent séquestrée.

Elle raconte :

Ce jour-là, il y avait des chiots à donner, ceux de la petite chienne du hangar, un genre de Jack Russel à poil dur. (...) J'ai demandé à ma mère si on pouvait en prendre un. Elle était d'accord, évidemment, mais c'était à mon père de décider (p. 68).

Si l'on se limite toujours dans la conception étroite de la tradition dans les études de genre et admet que « la tradition implique une certaine attitude de l'homme et de la société » (Granger, 1979, p. 40), l'on dirait que la femme n'obtempère qu'aux exigences strictes des valeurs masculines. Logiquement, c'est la tradition et l'homme qui imposent les rythmes de vie à la femme : « l'autre » selon l'expression de Beauvoir (1949).

Par ailleurs, il est à noter du coup que la tradition est mise aujourd'hui à l'index discriminatoire et démodée, et elle est même considérée plus comme une construction qu'une pratique sacrée héritée dans les discours de la littérature des femmes. Elle est discriminatoire parce qu'elle est biaisée contre la femme, et démodée car elle ne promeut pas les mêmes valeurs institutionnalisées de la

démocratie sexuelle. Cette nature construite de la tradition provoque le débat de construction et d'essence dans la politique de genre. En parlant de la nature changeante et discriminatoire de la tradition, Bousquet (2016) renseigne qu'au commencement, les lois s'inscrivaient dans des valeurs de droits égaux des sexes. Les pratiques ont été ensuite maniées et remaniées par l'homme pour asseoir leur domination. Cette manipulation des lois à l'avantage de l'homme dérobe la tradition de tout caractère sacré. Comme le remarque le géniteur aussi, « ces règles n'ont pas été éditées en vain. Même si elles te paraissent injustes, absurdes elles ont une raison d'être » (Bousquet, 2016, p. 98). Selon l'opinion partagée par les quatre auteures dont il s'agit dans cette étude, la raison d'être de ces règles est d'assujettir la femme et les hommes démunis.

Bousquet tente de faire comprendre donc que la tradition est une superstructure du patriarcat. Ainsi, elle ne pourrait pas logiquement promouvoir l'intérêt des deux sexes normatifs d'une manière impartiale. Tout de même, l'intérêt des privilégiés est souvent mis en avant dans presque toute tradition et lois. Ceci pourrait expliquer les diverses injustices perpétrées contre les moins privilégiés surtout la femme dans les textes retenus pour cette thèse. En soulignant plus ce point, Fives (2018) condamne la tradition injuste selon laquelle « les enfants [n'] appartiennent pas à ceux qui s'en occupaient » (Fives, 2018, p. 52), les femmes dans ce cas. En plus, une évaluation des rôles domestiques non rémunérés de la femme et l'espace privé qu'elle occupe dans tous les textes étudiés fait voir l'existence d'une possible collaboration entre la tradition et le masculin. Aux pages suivantes des romans retenus dans cette étude : (Ndiaye, 2009, p. 49, 50, 54, 113) ; (Dieudonné, 2018, p. 11, 45, 92, 137, 209) ; (Bousquet, 2016, 17, 38, 42, 62135, 179 et (Fives, 2018, p. 24, 29, 51,

121, 141), on trouve comment les traditions, les lois créent des conditions favorables pour l'homme et lui accorde des privilèges excessifs qui finissent par priver la femme de certaines libertés.

L'image qui se dessine démontre qu'il existe une connivence entre la tradition et la masculinité sur plusieurs sujets. La représentation de cette relation complice est une dénonciation de la tradition d'Alta. Au-delà d'Alta, cette représentation culpabilise les religions monothéistes ancrées sur les valeurs hégémoniques du patriarcat.

Le christianisme, le judaïsme et l'islam, chaque religion relègue des femmes dans une grande mesure au rôle de l'aidant, d'élever des enfants, de servir leurs maris. La femme n'a de valeur qu'à partir de son potentiel comme une épouse et mère, dans sa capacité à prendre soin des siens autour d'elle. Les qualités qu'un tel rôle exige sont les qualités des femmes exaltées dans les textes des religions. Ils appellent les femmes à être dociles, soumises, douces et patientes (Centemero, 2016, p. 9 -10).

Quand l'on considère bien la manière dont le sujet du mal inhérent, appelé « ombres incarnées » par Bousquet (2016, p.189) est abordé, il pourrait être constaté que la tradition d'Alta fait allusion à ces religions. Selon la Bible par exemple, le mal, synonyme du péché, ne peut pas être désassocié de la nature de l'homme. Toutefois, c'est la femme qui est l'auteure du péché et du mal enfin (Genèse 3, 1-13). Ce mal entretient une relation étroite avec l'impureté, donc avec les « ténèbres » (Bousquet, 2016). Il est donc important de protéger la femme contre ce mal afin de prévenir une contamination de toute une société. L'on remarque ceci de ce propos de Gia : « Pour la première fois depuis plusieurs semaines, je pose la main sur la spirale tatouée sur mon épaule, symbole de ma condition, protection contre le mal inhérent à ma nature féminine » (Bousquet, 2016, p. 73).

Avant de tenter de comprendre ce qui pourrait motiver Bousquet à évoquer cette maxime du péché inhérent à la femme, l'on doit tout d'abord comprendre les effets de cette notion sur la position et la place de la femme du point de vue des auteures dont les textes sont étudiés dans cette thèse. Parlant de la place de la femme dans la société, la protagoniste de Fives (2018) fait savoir que l'espace public est toujours dominé par « des hommes en chemise, des hommes encravatés, des hommes en jean, avec ou sans lunettes, partout, des hommes » (p. 137). L'adverbe « partout » qui ressort le degré d'annexion de l'espace public par l'homme ne prend son véritable sens que dans le contexte du texte. Le sens du propos d'un personnage ne peut pas être isolé du contexte du texte et même de la réflexion générale d'autres auteures sur le sujet dont il est question. À la lumière de ce constat, l'on oserait de soutenir que dans le contexte général de l'écriture des femmes, la domination de sphère publique par l'homme est vue comme une agression, une violation des droits fondamentaux de la femme. Ainsi, lorsque la narratrice emploie l'adverbe « partout » en relation avec la place et les symboles du sexe masculin, elle ne semble pas dénoncer que l'agression, la domination et la violence qui marquent les rapports des sexes mais aussi le niveau d'enfermement de la femme dans l'espace privé. Cet isolement du sexe féminin de l'espace masculin universel est donc un moyen efficace du patriarcat de préserver l'homme : « le saint naturel » de toute forme de contamination.

Par ailleurs, Gia signale qu'un simple soupçon de possession du mal peut conduire à la peine de mort. Selon elle,

Arienn n'est qu'une enfant. Soupçonner qu'elle porte en son sein le germe de l'obscurité, ou qu'il est déjà trop enraciné pour la guérir, me semble inconcevable. Et pourtant...Ma petite sœur ne serait pas la première à être pendue ou exposée dans les tunnels sombres,

malodorants et à mourir de faim, proie de l'obscurité et des monstres qui s'y terrent (Bousquet, 2016, p.10).

Peu après ce récit, Gia raconte sa propre expérience de la cérémonie de tatouage, une cérémonie au cours de laquelle la jeune fille subit des piercings comme signe pour réprimer l'instinct du mal, les ténèbres, l'impureté naturelle qu'elle incarne. Elle affirme :

Je me souviens de la cérémonie durant laquelle a été réalisé mon tatouage. (...) Vania a préparé l'encre et les aiguilles. Mon père les a plongées dans les flammes ardentes d'un braisier afin de les purifier. Vania s'est mise au travail. Brulures, picotements ; au bout d'un moment, la sensation que ma peau était une plaie à vif, sans toutefois ressentir la douleur comme mienne ; puis, les dernières paroles d'une longue prière et l'épingle de métal enfoncée d'un coup sec. J'ai crié. Par ma voix, les échos du mal, qui s'étaient multipliés avec mon premier sang, ont exprimé leur rage et leur impuissance. La perle d'or roux a scellé le rituel. La fièvre a duré une semaine (Bousquet, 2016, pp. 11-12).

À travers ce propos, Gia semble faire comprendre qu'il y a une conspiration entre la tradition et l'homme parce que c'est ce dernier qui veille à l'exécution et au maintien des pratiques traditionnelles nuisibles à l'épanouissement de la femme.

Il est impératif de souligner que cette cérémonie de tatouage est le symbole de la « condition, protection contre le mal inhérent à ma nature féminine » (Bousquet, 2016, p. 73). Ce concept du mal inhérent à la nature de la femme trouve son origine dans la tradition judéo-chrétienne et est accepté et maintenu dans presque toutes les sociétés patriarcales comme une tradition, une croyance, une loi vérifiée. Cela présuppose logiquement que les effets de violence, d'aliénation, du sexisme, de discrimination genre qui en découlent se reposent eux aussi là-dessus et se renforcent par le patriarcat : « un système où le masculin incarne à la fois le supérieur et l'universel » (Jablonka, 2019, p. 98). Par conséquent, la condamnation de toute forme d'acte et privilège de l'homme

qui porte atteinte aux droits fondamentaux de la femme est considérée comme une révolte contre les structures et institutions fondamentales de la société humaine. Autrement dit, l'intérêt et les privilèges de l'homme sont primordiaux et sacrés donc inviolables.

Les personnages tels Rovina et Gia chercheront à dénaturiser et démythifier cette tradition et culture masculine nuisible à la femme à travers le percé de caricature et de ridicule. Cette caricature semble être déployé comme mécanisme pour faire une propagande de cette tradition. À ce sujet, Rovina observe que la tradition est une « fable créée de toutes pièces pour réduire les femmes en esclavage. Elle affirmait également qu'Alta [et sa tradition] étaient d'origine humaine et qu'au commencement il n'existait aucune hiérarchie entre les genres » (Bousquet, 2016, p. 125). Gia, la protagoniste, est aussi très claire sur ce sujet en ces termes : « Je sais que le *Livre* est un tissu d'aberration...humaines » (Bousquet, 2016, p. 219). Ce Livre est le produit de l'homme, ainsi il est dépourvu de tout attribut divin. Comme la sainte Bible, ce « *Livre du Soleil* » dicte le rythme de vie des habitants d'Alta. Les deux extraits ci-dessus semble dire que la tradition est un acte de corruption, sens de malhonnêteté. En fait, ce que Bousquet semble rejeter ici est toute forme de théorie essentialiste qui considère la femme comme le sexe incarnant les ténèbres, le péché, le mal naturellement.

Une analyse sociocritique de la relation entre cette représentation littéraire de la tradition (qui se veut une réalité autonome) et la manifestation de celle-ci dans la société réelle pourrait révéler que la tradition n'est pas érigée pour faire souffrir un sexe particulier. Certains hommes ainsi que certaines femmes bénéficient de cette tradition à un moment donné. L'impression donnée

de la tradition diffère ainsi de ce qui se passe dans la réalité sociale. L'on pourrait d'une représentation qui repose sur la propagande négative de la tradition pour de plaider pour la révision des principes actuels en faveur de la femme.

Pour arriver à cette fin, les personnages engagés tel que Gia brisent le silence et lancent une attaque contre les lois et les gardiens de ces lois en ces termes : « je ne suis pas corrompue que ne l'était Arienn. Ce sont ces lois qui le sont. Ce sont les gardiens. Ceux qui maintiennent Alta dans l'aveuglement et la crainte » (Bousquet, 2016, p. 153). Valli lui ose décrire ces traditions comme « injustes et stupides » (Bousquet, 2016, p. 220). Une orientation très pertinente qui se dégage de ce propos est la dénonciation de toute relation complice de l'homme et de la tradition voire des religions. Certains hommes sont complices et en intrinsèque collaboration pour forger des lois et les appliquer au nom de la société et des religions.

En plus, en décrivant les mécanismes de gouvernance de la société comme système aveugle et de terreur, Bousquet semble remettre en cause la domination masculine et tout « un règne d'une aristocratie toute-puissante » (Bousquet, 2016, p. 219), c'est-à-dire des structures et institutions étatiques dominées par quelques hommes influents. Bousquet fait croire que ce sont ces aristocrates qui renforcent les lois injustes pour leur intérêt personnel. Cette contestation des normes est toujours interprétée dans la société actuelle comme une entreprise de désorganisation de la structure sociale dont l'origine remonte aux origines des temps. Bref, on pourrait penser que l'écriture des femmes est un processus de déconstruction de la structure existante et de la reconstruction

d'une nouvelle société plus juste et plus équitable pour assurer la libération totale de la femme.

La réflexion portée sur la relation ambiguë et la complicité de la tradition et l'homme démontre, d'une manière générale, une triple alternative à savoir la déshumanisation, la domination et l'exploitation de la femme. Ces alternatives

oscillent entre l'acceptation appelée consentement actif ou volontaire par Gramsci (2007) cité par Voléry & Tersigni (2015) et le contraint. Le consentement et le contraint n'opèrent pas indépendamment dans les romans retenus pour cette étude à cause de la relation suspicieuse entre ces deux notions.

Une lecture de ces textes révèle généralement deux possibilités : soit la femme est obligée par la tradition et le sexe masculin d'accepter le sort qu'ils lui réservent, soit son éducation la pousse à accepter (sciemment ou inconsciemment) les inégalités et la suprématie masculine comme étant des statuts naturels. Dans le cadre de ce qui précède, il va sans dire que la femme n'accepte pas sa condition par gaîté de cœur : les femmes qui l'acceptent sont contraintes par la tradition et l'homme. On a déjà l'impression qu'il y a une exagération car la femme n'est pas complètement contrainte comme les écrivains font croire.

Pour examiner un peu plus ce sujet de complicité, on doit chercher à savoir d'autres mécanismes mis en place par la tradition et l'homme pour maintenir les sexes dans des positions et rôles stéréotypés. Les auteures des textes retenus semblent être d'avis que la situation financière de la femme ne soit pas responsable de sa condition misérable contrairement à l'idéologie des féministes marxistes qui soutient que « la position des femmes dans la société dépend de qui contrôle les moyens de production économique » (Magyari-

Vincze, 2004, p. 31). On pourrait partager le point de vue de ces auteures car dans plusieurs pays, « les femmes ont pleinement intégré le marché du travail bien qu'elles n'aient pas accès aux mêmes opportunités » (Conseil de l'Europe, 2006, p. 170). Il découle que la société se masculinise avec l'augmentation du sexisme et de discrimination à l'égard de la femme. Ainsi, les problèmes pour

les quatre auteures du 21^e siècle choisies pour cette étude sont les lois, traditions, croyances et la masculinité. Ce sont ces lois, traditions et quelques hommes qui érigent des moyens rigoureux en place pour séquestrer à perpétuité la femme dans une position subordonnée.

On identifie l'emploi de différents mécanismes déployés pour décourager la femme de se libérer du joug du patriarcat dans les quatre romans. À la page 84 de Fives (2018), on note l'emploi de la raillerie. Le médecin ridiculise le personnage principal (et au-delà d'elle le sexe féminin tout entier) d'avoir œuvré pour l'égalité. Selon le médecin, la quête de se libérer est une désobéissance qui finit par empirer la condition de la femme. Quant à Ndiaye (2009), pour clouer la femme dans des déterminations supposées naturelles du patriarcat, l'homme méprise toute attitude d'indépendance émotionnelle de la femme. La narratrice intime comment le père de Norah condamne la prise de parole de la femme dans le passage suivant : « Et cette émotivité qu'il méprisait sans retenue, méprisant avec elle sa propre fille et tout l'Occident avachi et féminisé... » (Ndiaye, 2009, pp. 21-22). L'émotivité est considérée par l'homme comme un fruit d'émancipation donc une contre-valeur de la société ou une tentative de semer le désordre dans l'ordre social érigé depuis la nuit des temps. Au fond, Ndiaye (2009) montre que le militantisme féminin et la masculinité sont deux pôles conflictuels. Le premier est considéré comme une

transgression morale voire religieuse méritant toute condamnation par la société alors que le second est vu comme un principe naturel qui normalise les relations et maintient l'harmonie entre les sexes.

Pour la part de Dieudonné (2018), c'est au travers de la terreur et de la violence que l'homme et la tradition conservent la culture hiérarchisée des sexes (p. 54). Bousquet (2016) aussi partage le point de vue de Dieudonné sur ce sujet. Plus représentatif, pourtant, sa politique féminine crée l'impression que les lois ou plus justement, la tradition, est une violence en soi. « Ces traditions, (...) ces violences devenues lois » (Bousquet, 2016, p. 153) font que le sexe féminin « est asservi, privé de toute volonté, au point que les plus misérables, au lieu de se rebeller, acceptent leur condition, persuadé qu'elle est justifiée » (Bousquet, 2016, p. 153). Alors que les lois étatiques, la morale, les religions qui règlent le comportement de l'humain désapprouve la violence, l'asservissement, bref la société criminalise tout comportement nuisible à l'épanouissement de la femme comme de l'homme. Ceci dit, on maintient que les auteurs hyperbolisent les faits pour contraindre la société de traiter la femme avec dignité, l'accorder les mêmes chances que l'homme.

Somme toute, ce sous-chapitre démontre que la supposition que l'homme et la tradition se renforcent mutuellement pour asseoir l'hégémonie masculine et maintenir la femme dans une situation défavorable dans les quatre romans est une exagération. Cette alliance supposée entre la tradition et le sexe masculin pousse également Ndiaye, Bousquet, Five et Dieudonné à ne pas pouvoir établir nettement de différences entre l'homme et la violence dans leur texte. On cherchera à démontrer dans le sous-chapitre suivant que le fait de voir

le sexe masculin comme symbole ou métaphore de violence est une propagande qui relève de l'hyperbole pour dénoncer la violence.

L'homme : entre métaphore et symbole de la violence

Pour comprendre ce que signifie l'homme et sa relation symbolique et métaphorique dans les textes étudiés et dans le grand contexte de la littérature des femmes, il s'avère indispensable de comprendre d'abord la notion de « métaphore » et celle de « symbole ». On perçoit la métaphore comme une comparaison brève ou une analogie opérant sur la similarité entre deux phénomènes. Partant de ce constat, la métaphore n'est plus abordée comme une rhétorique ou une figure de style mais elle est devenue un phénomène s'appuyant sur le versant linguistique et cognitif (Desalle, 2014). Cette réflexion conduit à être d'accord avec De Gaulejac (2017, p. 41) que « la métaphore est ce mouvement au cours duquel on déplace la signification d'un terme vers un autre en se basant sur la perception d'une ressemblance entre deux objets. Un nouveau sens, dit figuré, remplace le sens dit propre ».

Comme la métaphore, le symbole aussi mérite un éclaircissement surtout parce qu'il est employé en relation avec le masculin dans ce chapitre. S'agissant d'horizon étymologique, le symbole est dérivé du *symbolon* du grec ancien dérivé lui aussi du verbe *sumballein* signifiant joindre ou établir un lien entre différents éléments. Il a subi des modifications au fil du temps.

Il est devenu un médiateur sémantique dont les modalités fonctionnelles permettent le passage d'un sens littéral à un sens figuré. Par conséquent, il institue un processus herméneutique singulier, pluridimensionnel et transcendant : pluridimensionnel, le symbole dévoile les structures imaginaires ; transcendant, il interroge le saisissable de l'insaisissable » (Granjon et al. 2008, p. 5).

Le symbole est donc un mot souvent concret qui suggère plus que son sens littéral. Il est conventionnel parce qu'il fait référence à une portée universelle mais dans le cas où le symbole trouve son sens dans le contexte, l'on parle du symbole contextuel. Eu égard à ce constat, le symbole dans le contexte de cette

étude peut être conçu comme « l'expression indirecte d'une idée par une image ou un récit présentant avec elle une analogie » (Bénac, (1988, p. 489). Dans le registre de la littérature féminine, le male signifie beaucoup plus qu'une catégorie du sexe humain devenant ainsi un symbole. Ce symbole opère sur le principe d'analogie contextuel et conventionnel.

Une considération des axes définitionnels de la métaphore et du symbole permet de concevoir les deux comme des voies parallèles et complémentaires qui pourraient explorer le masculin du point de vue analogique. Il est essentiel de ne pas perdre de vue que dans les textes constituant le sujet de cette thèse, la métaphore et le symbole associés au masculin n'évoquent pas l'idée de multivocité et de polyvalence comme c'est presque toujours le cas dans les discours contenant la métaphore et le symbole. En revanche, ces auteures semblent unanimes sur comment le masculin est une menace, un terreau de violence faisant qu'il est presque impossible de séparer l'un de l'autre. Ceci étant, l'on perçoit la violence dans cette thèse comme l'usage de force physique ou psychique et tout acte plongeant un individu ou un groupe d'individus dans un traumatisme, un dommage moral ou conduit à sa mort. Cette définition n'implique pas que la violence a affaire toujours à un acte délibéré comme on le trouve dans la définition proposée par L'OMS (2002) car on est convaincu que ce n'est pas l'acte, les remarques délibérées seules qui sont capables de causer du traumatisme à une personne mais les pratiques, des discours et des

traditions ancrées dans les inconscients peuvent être employées par mégarde et pourront imposer du traumatisme aux individus ou entraîner leur mort. Ces pratiques, ces traditions sont qualifiées de violence.

Tout compte fait, cette partie du travail se tâche de démontrer comment la représentation de l'homme et de la violence chez Ndiaye (2009), Bousquet (2016), Fives (2018) et Dieudonné (2018) est un moyen pour stimuler l'adoption des principes de la démocratie sexuelle dans la société humaine. On déduit de ces quatre textes que le mot « homme » est employé comme métaphore ou symbole de la violence ou de la mort. Dans *Trois femmes puissantes* Norah révèle à travers un discours rapporté de son frère ce qui est justement arrivé à sa belle-mère. Elle affirme : « Sony m'a dit que tu as étranglé ta femme » (Ndiaye, 2009, p. 87). Le prénom personnel « tu » dans la phrase fait référence au père de Norah. Effectivement, la figure du père de Norah évoque la violence, la mort.

Dans ce même texte, la narratrice informe le destinataire, son interlocutrice virtuelle, d'un autre meurtre en ces mots :

Abel avait nié, après, avoir écrasé délibérément Salif, il avait invoqué la nervosité et la colère pour expliquer la conduite détraquée, l'accident, prétendant qu'il était monté en voiture dans le seul but d'aller faire un tour qui l'apaiserait. Rudy savait qu'il n'en était rien. Il l'avait toujours su alors que son père avait dû tenter de ne plus le savoir, de se convaincre qu'il n'avait pas voulu achever de cette ignoble manière son associé et ami qui en son cœur ne mélangeait jamais... (Ndiaye, 2009, p. 210).

On s'aperçoit que Ndiaye assimile l'être humain de sexe masculin au meurtrier. Chaque fois qu'un personnage masculin apparaît sur la scène, l'on voit au-delà de ce personnage la violence, précisément le meurtrier.

Le récit de Ndiaye suggère que le meurtre est soit un trait distinctif, un caractère inhérent, une culture masculine soit un trait génétique du masculin.

Cette hypothèse s'affirme dans la relation familiale d'Abel Descas et son fils Rudy Descas. Tel père, tel fils. Rudy est aussi décrit comme un personnage repoussoir démuni et aux intentions meurtrières. La narratrice raconte qu'il a assassiné Gauquelan un inconnu, un étranger d'avoir « [créé] son œuvre abjecte, la statue d'un homme qui ressemblait à [lui] Rudy jusque dans sa position de soumission furieuse et d'effroi » (Ndiaye, 2009, p. 200). L'on remarque, tout au long du texte, que chez Ndiaye l'homme est analogue à la violence ou au meurtrier donc un danger pour la société. Les personnages masculins principaux : le père de Norah, son fils Sony, Albert Descas et Rudy Descas, ne sont pas mentionnés sans être liés à un meurtre.

En plus, une lecture du texte de Bousquet (2016) semble affirmer davantage la relation métaphorique ou symbolique entre l'homme et la violence. Dans *Sang de lune*, le meurtre est perpétré à l'égard du sexe opposé. L'on pourrait penser que le féminicide est un acte normal à Alta. Cela justifie pourquoi il n'est ni interdit ni puni. Gia dirait à ce sujet que Rossan : un père de famille « continuera à tuer ses filles et personne ne l'en empêchera. Même pas les frères de Natalia [sa femme] » (Bousquet, 2016, p. 64). Cette idée de féminicide est renforcée dans la deuxième phrase lorsque les frères de Natalie eux aussi se montrent indifférents envers cette pratique. La question que l'on se pose est de savoir si ce féminicide n'est pas puni dans les sociétés humaines. Le fait que le rapport de L'EXPRESS publié le 10 janvier 2020 montre l'augmentation de nombre de féminicide en France en 2018 par rapport à 2017 ne suggère pas nécessairement que les codes juridiques, moraux, culturels ne sanctionnent pas bien cet acte comme Bousquet fait croire. Évidemment, la conclusion de ces résultats donne en partie raison à la position de Bousquet sur

l'augmentation de la violence faite aux femmes. Pourtant, au fond, l'on trouve que Bousquet fait simplement la propagande de la condition de la femme pour éveiller la conscience humaine à lutter plus contre les violences faites à la femme. Cela est ainsi parce qu'une réflexion sociocritique permet de dégager la relation entre le discours littéraire sur la violence et les mesures prises par les institutions sociales pour combattre la violence faite aux femmes démontre fortement que la société punit la violence, le féminicide et d'autres crimes de type genre.

Fives (2018) fait penser également que l'impunité que la société assure à l'homme demeure une matière de prédilection. Comme les autres auteures, elle fait aussi l'analogie entre l'homme et le meurtrier donc la violence. Cette thèse s'affirme lorsque la narratrice révèle le triple féminicide dans un gratuit, à Douai et à Nantes. On lit :

À Douai, un homme avait étranglé sa campagne (...) Près de Nantes, un autre avait ligoté la mère de ses quatre enfants sur les rails (...) Un autre avouait avoir tué sa femme à cause de sa personnalité trop écrasantes (...) puis la brûler (Fives, 2018, p. 138).

Pour comprendre plus cette supposition selon laquelle l'homme est le symbole et la métaphore de la violence ou plutôt du meurtrier, l'on doit tout d'abord questionner d'avantage la fréquence de la féminicide. Dans un gratuit, trois meurtres sont commis. L'auteur est l'homme. Pourquoi c'est toujours l'homme qui est relié au meurtre ? Le schéma explicatif qui se dessine suggère tout d'abord une opposition indirecte des deux sexes normatifs : masculin et féminin. Hypothétiquement, le premier est présenté comme un bourreau et le deuxième sa victime. À l'exception des personnages secondaires, presque tous les personnages masculins importants sont des masques derrière lesquels se cachent

la violence et la mort. Cette représentation semble suggérer que la violence constitue l'essence de l'homme.

En outre, à la page 176, Fives tente de montrer comment l'image de l'homme et la mort sont vues comme deux voies parallèles. Cette fois, il s'agit d'un acte qui coûte la vie à trois personnes, le meurtrier y compris. « Un policier tue sa femme et son fils avant de se suicider (...) L'homme aurait tiré à bout portant sur son épouse et leur fils de deux ans, avant de tourner son arme de service contre lui » (Fives, 2018, p. 176). Ce qui importe dans ce drame n'est pas le type de victime. On a l'impression que Fives se focalise plutôt sur l'auteur du crime : un père de famille. Pourquoi un père de famille devrait-il tuer sa femme et son enfant au lieu de les protéger ? Est-il le cas que le meurtre est si profondément enraciné en l'homme qu'il soit devenu une passion comme cette auteure fait croire ?

Bien que ces textes associent largement la violence et le meurtre à l'homme, il serait imprudent d'en conclure que tous les hommes sont des meurtriers. Autrement dit, peindre toute une catégorie du sexe masculin comme des meurtriers paraît un peu irréaliste. On peut défendre que cette représentation amplifiée est une dénonciation de la violence faite aux femmes. Cela pourrait être également lu comme une propagande qui va pourtant en parallèle avec l'appel à redéfinir la relation existante des sexes surtout dans la sphère familiale.

En réfléchissant aux axes idéologiques de son texte, force est de remarquer que Dieudonné (2018) inscrit sa politique de violence dans le même sillage que Fives (2018). Pour elle également, le mâle n'est que synonyme du bourreau. Dès le début de son roman, la protagoniste se distancie de la manière dont son père tue les animaux. Pour marquer sa désapprobation, elle fait une

analogie de son père à un rebelle drogué en ces termes : « Mon père (...) ressemble à un milicien rebelle shooté à l'adrénaline du génocide qu'à un père de famille » (Dieudonné, 2018, p. 10). En inscrivant toujours la réflexion dans la logique selon laquelle l'image de l'homme est synonyme de la mort, l'on peut établir une analogie entre « milicien rebelle shooté » et « un père de famille »,

une opposition diamétrale visant à montrer comment le père qui doit, selon l'opinion générale, être aimable renvoie plutôt à l'image d'un meurtrier. Comme un rebelle, le père et au-delà l'homme constitue un danger non seulement pour la famille mais pour l'humanité toute entière. On pense que cette image terrorisante du père contraint la femme à rester enfermée dans son rôle et à sa place traditionnelle car toute tentative de protester serait sévèrement réprimée par ce premier. Il peut être conclu que ce portrait est simplement une dénonciation de la violence à l'égard de la femme et un pas vers sa libération.

En plus, vers la fin de l'histoire, la narratrice protagoniste tente de montrer d'une manière plus saisissante comment son père est un meurtrier déguisé. Ici, l'image de l'homme en tant que métaphore ou symbole de la mort ressort plus vivement lorsque celui-ci assombrit la petite chienne de sa fille (Dieudonné, 2018, p. 249) parce que la protagoniste avait eu un rapport sexuel avec le Champion de karaté. Cette scène entraîne une bagarre entre père et fille. Cette dernière raconte : « La main [de mon père] comprimait ma jugule externe, empêchait mon sang d'aller chercher de l'oxygène pour mon cerveau. (...) j'avais l'impression que j'allais mourir là, maintenant » (Dieudonné, 2018, p. 233). L'image devient plus effrayante à la page 256 lorsque la narratrice dit : « Il [mon père] a pris le couteau. Mes doigts n'ont pas lutté. J'ai senti la lame sur ma gorge. J'ai pensé : Comme ça. D'accord (...) J'acceptais ma mort à l'âge

de quinze ans ». Il est impensable qu'un père de famille aille jusqu'au point de tuer sa propre fille parce qu'elle a eu des rapports sexuels.

En effet, les auteures tentent de faire croire à travers les faits et les discours que l'homme est un être violent. Par ailleurs, il est aussi impératif de considérer l'intrigue du texte pour voir comment elle aussi accentue cette supposition. Sur le plan narratologique du texte, le récit de Dieudonné (2018) s'ouvre sur le meurtre et se referme sur le même. Ce style bien considéré, on ne peut que constater que Dieudonné signale la prévalence de la violence faite aux femmes. Bref, la forme et le fond du texte semblent conforter l'idée selon laquelle la masculinité toxique est vue dans l'étude du genre comme le principal ennemi de la femme et une menace à la vie humaine. Si l'on souscrit à l'idée selon laquelle les représentations littéraires sont les résultats des événements sociaux, il ne serait pas erroné de maintenir que cette image peinte de l'homme est amplifiée

De ce constat, il est nécessaire de considérer l'influence de la nature violente de l'homme sur le rôle et la position de la femme dans l'univers des romans et plus particulièrement la société humaine. Fives (2018), Dieudonné (2018), Ndiaye (2009) et Bousquet (2016) essaient de faire comprendre que la morale patriarcale dont la société fait l'éloge donne le pouvoir au sexe masculin sur le sexe féminin. Cette suprématie sexuelle est renforcée dans les œuvres étudiées par la tradition et les lois. Ces lois semblent désarmer, à leurs tours, le sexe féminin et l'interdisent indirectement à travers différentes théories de soumission de ne pas résister à la domination et à l'agression sexuelle. En plus, l'impression que ces textes donnent est que le statut d'éternel mineur assigné à la femme et ses rôles de seconde importance dans la structure sociale et familiale

permettent et justifient la violence à son encontre. Autrement dit, la bicatégorisation hiérarchisée du sexe masculin et féminin justifie les violences contre la femme.

Si l'on admet que la domination entraîne la violence, il s'enchaîne logiquement que le sexe qui domine commet des violences envers le sexe dominé. Cela explique probablement pourquoi les quatre romans font croire que ce sont les femmes qui sont victimes de la violence. À la page 242, la narratrice de Bousquet (2016), par exemple, met l'homme et le bourreau sur le même pied en se servant de la métaphore et du symbole en ces termes : « Le poids de son regard. Il me rappelle les fils-du-soleil. Les bourreaux d'Alta » (Bousquet, 2016, p. 424). La métaphore se situe au niveau des deux expressions : les fils-du-soleil » et « les bourreaux d'Alta ». Il y a ici une comparaison directe de « fils-du-soleil » au « bourreaux ». Cette apposition fusionne le comparé et le comparant en établissant une relation de ressemblance entre eux. À Alta, les fils-du-soleil est le nom donné aux personnes du sexe masculin. Le mot soleil symbolise le pouvoir, la domination par opposition à lune (Kaya, 2013). Ainsi, le fils-du-soleil dans le contexte du texte peut signifier la domination, l'oppression, le mal. Au fond, l'emploi métaphorique de « fils-du-soleil » et « bourreaux » suggère que les actes, l'abus des privilèges des hommes entraînent la mort de la femme.

Un autre emploi symbolique et métaphorique du bourreau se trouve à la page 262 du même texte. Ici également, la narratrice emploie le mot « bourreau » au lieu de « homme ». Dans l'expression : « ses bourreaux [d'Alta] auraient préféré les détruire plutôt qu'admettre la réalité » (Bousquet, 2016, p. 262), on note un jeu de complémentarité entre l'emploi métaphorique et

symbolique du mot bourreaux. Pour bien saisir le message de la narratrice, au mot bourreau peut s'attribuer son sens le plus commun au 19^e siècle. Il fait référence à « une personne dont la seule tâche sera de procéder aux exécutions » (Lamoureux, 2015, p. 20). Déjà, l'horizon sémantique du mot évoque une peur extrême et la mort. Référent à un sexe comme « bourreau de l'État » donne un caractère étatique à la masculinité toxique et à la violence. Cette représentation montre aussi à quel point la violence est courante dans la société. Il est à réitérer également qu'elle accentue la complicité des autorités politiques et leur manque de volonté de combattre cette violence.

Il faut ajouter que le mot bourreau figure aussi chez Dieudonné (2018). Son emploi à la page 231 dans l'expression « mais il [mon frère] était prisonnier de ce corps de bourreau » montre comment Dieudonné aussi substitue bourreau avec le mot « père ». On trouve difficile de dire si le mot bourreau tel qu'il est employé est un symbole ou une métaphore dans ce passage. On déduit que l'importance de son emploi n'est pas d'établir sa fonction rhétorique mais de mettre en lumière à quel point les auteures sélectionnées usent de la représentation de l'homme pour faire la propagande contre la violence faite à l'égard de la femme.

On rappelle qu'en assimilant unanimement l'homme à la mort, les quatre auteures concluent indirectement que l'homme est une terreur. Cette idée est plus représentative chez Dieudonné (2018). Selon sa protagoniste, son père constitue une terreur pour sa mère. « Ma mère elle avait peur de mon père (...) Et avec les années au contact de mon père, ce pas-grand-chose s'était peu à peu rempli de crainte » (Dieudonné, 2018, pp. 11-12). Cette crainte provient de la violence marquant les rapports inégalitaires du mari et de l'épouse dans la

famille. Considérée comme mineure, la femme est contrainte par la morale, la tradition et surtout par les religions à rester éternellement sous tutelle de son mari. Cette tutelle matrimoniale donne à l'homme le pouvoir de « se définir comme contrôleur (...) des femmes (...) pour exprimer son pouvoir de contrôle sur le corps féminin » (Dialmy, 2008, p. 83).

L'extrait fait comprendre comment la femme est contrôlée et elle n'opère que dans l'espace restreint étouffé de peur pour l'homme. On a l'impression que la position d'infériorité imposée à la femme par les institutions et les structures socioculturelles renforcent et justifient la violence à l'égard de la femme. Cela fait que la femme vit dans la crainte. Cette situation se manifeste dans le passage suivant lorsque Gilles tue le bouc de sa mère. On apprend que la mère de Gilles

poussait des couinements quand sa douleur devenait insupportable (...) Elle essayait de les contenir du mieux qu'elle pouvait, mais la pression était trop forte. Ça avait fini par agacer mon père, qui avait grogné (...) Il avait eu son mouvement de mâchoire qui n'avait pas échappé à ma mère. Sa terreur avait étouffé son chagrin. Mais ma mère avait goûté sa souffrance (Dieudonné, 2018, p. 155).

Ce qui est intéressant dans cet extrait n'est pas la manière dont la narratrice fait croire que la crainte de l'homme est institutionnalisée en parallèle avec le concept de la femme soumise. L'attention est plutôt tournée vers l'homme qui bénéficie de cette oppression de la femme. En exerçant ce « droit » du chef, quelle image le sexe masculin se crée-t-il de lui-même ? Certainement, il s'agit d'une image de terreur, du rebelle shooté qu'un père de famille, qu'un « protecteur », qu'un ami. Il se résume que le père est une menace, et une nuisance à sa famille. On déduit ceci de ce propos de la narratrice : « [Lorsque] mon père venait de rentrer d'une partie de chasse dans l'Himalaya (...) nous avons vécu son absence comme un soulagement (Dieudonné, 2018, p. 62).

De plus, à la page 130, la narratrice souligne comment elle est « devenue une proie comme [sa] mère » pour le simple fait que son père est présent. Pourquoi la présence du père de famille tuerait l'enfant ? Ndiaye (2009) apporte la réponse à cette question lorsque sa narratrice compare l'image du père à un « terrible peur ». Selon cette narratrice omnisciente, expression empruntée à Genette, « quoi qu'il [Rudy] pût faire, son fils le blâmerait ou le prendrait en terrible peur » (Ndiaye, 2009, p. 228). Ceci dit, la narratrice semble se demander à savoir à quoi sert un père dans la famille. Est-il toutefois vrai que le père ne vaut rien et n'incarne que l'image du monstre auprès des enfants comme ces auteures le font comprendre ? On pense que cette position ne reflète pas la réalité de la vie familiale car tous les pères ne peuvent pas être des monstres comme les quatre auteures tentent de démontrer.

De manière intéressante, on trouve quelques études passées et récentes qui expliquent pourquoi l'enfant a peur de son père plus que sa mère. Vinopal (2018), par exemple, l'attribue à la mère. D'après son étude, les mères sèment de peur dans l'enfant inconsciemment avec des déclarations telles « tu verras quand ton père arrive ». Cette visualisation du père relève de l'exigence du patriarcat qui fait de l'homme le chef de la famille. Cette affirmation est la reprise d'une étude menée par Briton & Briton (1971) d'après laquelle les rôles différents des parents auprès de l'enfant justifient pourquoi le père incarne l'image du bourreau ou de terreur dans la famille. Si bien que ces études plus empiriques concrétisent la position littéraire des auteures de 21^e siècle étudiées, on trouve que les représentations de l'image de l'homme dans leurs textes sont amplifiées. L'amplification relève du fait que le père est exclusivement décrit comme un mal nuisible à la vie familiale. Il n'offre rien de bon à la famille. À

première vue, les portraits pourraient être interprétés comme des actions délibérées pour faire de la négation du masculin mais au fond, il s'agit d'une revendication du statut de dignité humaine et un appel à la pitié pour persuader l'homme de renoncer à toute forme de violence dans le foyer conjugal.

Il est également impératif de chercher à savoir comment la masculinité se perpétue au sein de la famille et au-delà avant qu'elle renvoie systématiquement à la peur dans les textes étudiés. Tout d'abord, l'on pourrait chercher à savoir si la violence du sexe masculin est une essence ou une construction. Deux points de vue hypothétiques principaux s'imposent sur le sujet : le point de vue de Hobbes (1651) et celui de Rousseau (2011). Pour le premier, la violence est une essence donc inhérente à la nature de l'homme. Sa philosophie se résume en ces mots : « l'homme est le loup pour l'homme », c'est-à-dire l'être humain incarne de la violence naturellement. En reliant cette thèse aux textes retenus pour cette étude, il ne serait pas erroné de la reformuler en ces termes : « l'humain incarne naturellement la violence ». Hobbes va plus loin en ajoutant que les individus sont naturellement égaux mais certains cèdent et acceptent d'être dominés par peur d'agression et de mourir de la violence. Cette position de Hobbes admise, l'on postule parallèlement que la femme a peur de l'homme parce qu'elle craint de mourir de la violence excessive à son égard. Certes, une femme n'accepte pas la soumission et elle ne craint pas l'homme par la gaieté du cœur mais elle est contrainte de le faire pour survivre. Abdiquer ses droits et devenir subordonnée est nécessairement une contrainte, une imposition patriarcale renforcées par la violence selon les quatre textes retenus pour la présente étude.

En revanche, Rousseau contredit l'orthodoxie du mal inhérent à la nature de l'homme postulée par Hobbes (1651). Il postule que « l'homme [sens de l'humain] est naturellement bon » (Rousseau, 2011, p. 74), il ne naît pas violent mais la société, en le façonnant, le corrompt. L'on comprend ici que la violence est un produit : on ne naît pas violent, on le devient en interagissant les uns les autres. Bien que l'idée de Hobbes et de Rousseau soient contradictoires, elles se réconcilient dans le fait que l'homme en tant qu'être social manifeste la violence. Pourtant, les représentations des textes retenus suggèrent que la violence est plus liée à la nature du sexe masculin. Il est impérieux d'entrer dans les données textuelles pour voir la position des auteures sur cette thématique en relation du sexe masculin.

Dans son discours politique sur la femme, Bousquet (2016) parle de la violence organisée ou étatisée, mais l'inscrit ni dans la perspective de Hobbes ni de Rousseau. Cette représentation fait croire qu'elle ne s'intéresse pas à la cause mais aux effets et comment les éliminer dans la société. On apprend de Gia que « là-haut [c'est-à-dire à Alta] (...) la violence et la haine se parent des oripeaux de la justice pour briser des vies. Ici [au Nocte], les gens se contentent d'un quotidien timide de peur » (Bousquet, 2016, p. 222). Si Gia ne tarde pas d'opposer là-haut (Alta) à ici (Nocte) : deux territoires différents, c'est probablement pour montrer que partout sur la terre, la masculinité : synonyme de violence dans les quatre textes se conjugue avec l'abus du pouvoir pour briser des vies et semer la terreur parmi les désavantagés dont les femmes constituent la majorité. C'est cet abus du pouvoir qui pousse Gia et sa sœur Arienn, Valli, et tant d'autres personnages de s'exiler. Il ne serait pas erroné de soutenir que les deux mots sont employés alternativement pour accentuer comment le régime

patriarcal constitue un danger pour la femme et les hommes moins privilégiés de la société.

Pour sa part, Dieudonné (2018) présente la violence comme un crime organisé. Pendant un entretien entre le Prof et la protagoniste sur la cause de l'état de santé de Yaëlle : Le Prof raconte :

Elle [Yaëlle] a rencontré de nombreuses femmes qui avaient des problèmes avec leurs maris. Des problèmes de violence. Physique et psychologique (...) Un soir, Yaëlle est sortie du refuge. Il l'attendait. Avec ses copains (...) ce qu'ils lui ont fait cette nuit-là... Le rapport du médecin, c'était... (pp. 216-217).

Cette histoire est importante dans cette étude parce qu'elle met en évidence la nature endémique de la violence faite aux femmes. La violence se perpète dans la sphère privée de la famille comme dans la sphère publique. Sa nature répétitive conjuguée avec son association au sexe masculin ressort la relation analogique que cette violence entretient avec l'homme. Il importe d'ajouter que si aucun personnage ne parle de la punition d'acte de violence, c'est que les auteurs veulent faire penser qu'elle est normalisée par la société dominée par l'homme.

En outre, l'évocation de la violence physique et psychologique dans le récit du Prof poussent à approfondir la réflexion sur cette notion. Sa problématisation dans les textes dépasse l'emploi des actions physiques contre un individu pour explorer son côté moral ou psychologique. Ce côté abstrait de la violence laisse le débat largement ouvert sur ce qui peut être qualifié de violence et aussi si la violence est universellement ou elle est culturellement définie. Selon les représentations des textes retenus dans le cadre de l'étude, la violence est définie par rapport aux normes. Généralement, les normes varient selon la civilisation, la culture et l'espace. La culture est informée par

l'évolution des mœurs et des valeurs ainsi que les lois, la religion voire la politique étatique. Face à cette remarque, il sera difficile de porter un regard horizontal sur la violence. C'est-à-dire ce qui n'est pas violence dans une époque peut l'être dans l'autre, et l'acte qui constitue la violence dans un espace géographique particulier peut ne pas être considéré comme violence dans un autre.

Malgré tout, on est conscient du fait que la mention de la norme dans la définition de violence évoque nécessairement la violence symbolique. Toutefois, les deux principales formes de violence (physique et psychologique) qui figurent sous la plume de toutes les quatre écrivaines étudiées permettent de noter l'existence d'une substitution analogique de l'homme avec la violence. Pour des raisons d'éclairage, on doit se rappeler, tout d'abord, que la violence mentale imprègne d'autres formes de violence. Elle peut être définie comme une menace ou un acte capable de causer du traumatisme ou des privations (OMS, 2002). C'est-à-dire tout acte de gêne, de menace, d'intimidation constitue une violence psychologique. Elle est systématiquement associée à l'homme dans les quatre textes. C'est à la lumière de cela que Monica prévient la protagoniste contre l'homme à travers ce passage : « Il y a des gens qui vont vous assombrir le ciel, qui vont vous voler la joie, qui vont s'asseoir sur vos épaules pour vous empêcher de voler (...) Lui, il fait partie de ceux-là » (Dieudonné, 2018, p. 26). Cette fois ce n'est pas le père de la protagoniste qui est impliqué, c'est le « proprio de la casse ». Techniquement, la narratrice fait penser que la majorité des hommes porte en eux la germe de violence. Outre, la substitution de la voix de la narratrice avec celle de Monica, un personnage secondaire, à travers l'usage du discours rapporté renforce l'impression que

l'homme est connu par toute catégorie de personne pour sa violence. Cette généralisation comporte une dimension hyperbolique. L'on est tenté de d'affirmer que cette exagération vise à encourager l'humain à éviter toute forme de violence à l'égard des désavantagés.

En plus, le verbe « voler » incarne la violence physique et/ou psychologique. Son emploi dans ce contexte signifie une privation (psychologique) qui pourrait entraîner du traumatisme. Ce même mot figure chez Ndiaye (2009) mais là, il fait référence à la privation d'effet personnel. Dans l'extrait suivant, se voit le traumatisme que l'homme cause à la femme :

Elle sortit, traversa la cour en boitant si fort qu'elle manquait trébucher à chaque pas, se précipita dans la gargote où la femme buvait son premier café du matin. Il est parti, m'a tout volé ! cria-t-elle. Elle s'affala sur la chaise (Ndiaye, 2009, p. 308).

L'argent accumulé grâce à la prostitution disparaît avec Lamine, un jeune homme devenu la campagne de Khady après une rencontre à la plage. Une fois encore, l'indissociabilité de l'homme de la violence se réitère ici. L'association permanente ou plutôt l'usage parallèle de l'homme et la violence amène à croire que les quatre romans épousent le point de vue de Hobbes en faisant remarquer que la violence est un attribut inhérent de l'homme. Jusqu'ici, l'hypothèse la plus probable que ces auteurs semblent soutenir à travers la représentation de la violence est simple : la violence est innée à l'homme mais inerte comme un volcan. Elle fait souvent éruption soit d'elle-même, soit elle est activée par certains facteurs.

Par ailleurs, la représentation de Fives (2018) semble montrer que la violence mentale couronne le quotidien des personnages. La violence que le fils du personnage principal subit provient de la disparition de son père. Il est traumatisé au point qu'il « s'accrochait aux pantalons des passants. Papa,

papa ! faisait-il en tirant sur leurs jambes, leurs manteaux, tout ce qui lui rappelait son père » (pp. 42-43). Un peu plus tard, l'enfant révèle encore son traumatisme pendant un entretien avec sa mère. On lit : « Tu es triste ? Il hoche la tête. Son petit menton tremble légèrement. Que se passe-t-il ? Papa, chuchote l'enfant, mon papa. Eh bien quoi ton papa ? Il est où ? Il est où mon papa ? »

(Fives, 2018, p. 93). Pour le calmer, sa mère lui dit : « Tu n'es pas tout seul mon amour, des enfants sans papa, il y en a tant, et ça ne choque personne » (Fives, 2018, p. 94). Cette dernière phrase revêt une importance particulière dans la mesure où elle accentue la nature endémique d'abandon de l'enfant par le père en cas de séparation ou de divorce et elle renforce également l'impression que la violence psychologique est endémique jusqu'au point où personne ne fait pas attention à la victime.

Évidemment, l'abandon de la famille a un effet extrême sur la santé mentale de l'enfant comme sur la mère. Le traumatisme de cette dernière est double : celui qui résulte de l'abandon et l'incertitude d'une part et celui provenant de la condition mentale de l'enfant d'autre part (Fives, 2018). La narratrice fait comprendre que l'état de la femme abandonnée s'aggrave à mesure que le récit évolue. Elle raconte :

Les weekends, les jours fériés étaient pires quand elle guettait un nouveau signe du père (...) Le dimanche, elle n'avait pas la force de quitter la ville. Le père finira par se manifester (...) il faudrait être là, se tenir prêt » (Fives, 2018, pp. 95-96).

Le temps verbal trahit la fréquence de la violence mentale infligée à la femme. Par ailleurs, il fallait enchaîner ce récit à celui de la narratrice de Bousquet (2016) afin de mieux évaluer le degré de l'effet de la violence sur la femme. Dans ce texte, la narratrice part du cas spécifique puis présente la condition générale de la femme en ces termes :

Elle ne riait plus (...) Elle était malheureuse. Il y avait des signes et nul n'y a prêté attention. Ce repli sur soi paraissait tellement normal ; combien de sang-de-lune après leur mariage, sont devenues comme elle ? Je songe à (...) ces filles croisées au lavoir, aux bains ou au marché, qui se fanent en quelques mois (Bousquet, 2016, p. 38).

L'argument de Gia la narratrice dans ce propos montre que la femme est heureuse, naturellement. Toutefois, elle devient malheureuse quand elle tisse des relations avec l'homme. L'homme est donc le mal responsable de la condition misérable de la femme. Cet argument étant validé par plusieurs instances représentatives de souffrance causée par l'homme aux pages 48, 65, 94, 135, 287 et 310 chez Bousquet (2016), amène à conclure que l'homme est la métaphore de la violence dans les quatre textes. Pourtant, on remarque que le problème de la société, donc de la femme, n'est pas l'homme en tant qu'être humain. L'observation ressort que le mal est la masculinité toxique et la virilité que le modèle patriarcal impose à l'homme. Ceci explique pourquoi certaines militantes des droits de la femme ne visent pas à déclarer la guerre aux hommes mais cherchent à déconstruire la culture hégémonique du patriarcat (Leclerc, 1974) et (Ogundipe-Leslie, 1994). Donner l'impression que l'homme est l'origine des problèmes de la femme dans les textes retenus peut être vue comme la déformation de la réalité ou la propagande.

Comment déconstruire donc la masculinité sans porter atteinte à l'homme ? Si la masculinité se considère dans un contexte normatif et non pluriel (des masculinités pour suggérer qu'elles se diffèrent), l'on pourrait la définir comme un ensemble des caractères spécifiques à l'homme. Il est vital de noter que les auteures des textes en question peignent la masculinité avec une même couleur : une couleur normative donnant au mot un attribut universel.

C'est cet ensemble des caractères que les militantes de droits de la femme essayent de dégonfler progressivement dans leur discours.

Pour approfondir la discussion sur la relation métaphorique et symbolique que le mot homme entretient avec la violence, il est aussi essentiel de considérer le mot « ordure » tel qu'il est employé par Gia, Delia, Rio et

Ruben pendant une conversation. Delia note :

Si je tenais l'ordure qui l'a rendue comme ça ! siffle Delia. L'ordure s'appelle Tobian. Il a tellement brutalisé ma cousine qu'elle a préféré étouffer sa fille que lui imposer une existence semblable à la sienne [répond Gia] » (Bousquet, 2016, p. 245).

Ce même mot « ordure » est déjà évoqué à la page 227 du même texte comme suit : « Ma cousine est morte à cause de l'ordure qui l'a répudiée ». Pour mieux comprendre le sens du mot, il faut tout d'abord noter que « ordure » se substitue au nom Tobian un père de famille. La troisième épouse de Tobian est Dana la cousine de Gia, la narratrice-protagoniste. Qu'est-ce qui nourrit cet emploi métaphorique ?

Pour apporter une réponse à cette question, il faut tout d'abord comprendre le sens du mot ordure. Dans son contexte actuel, « ordure » est un mot péjoratif signifiant un homme méprisable. Il importe à ce moment de noter la relation triangulaire entre le sens du mot, le référent du mot « ordure » et l'action du référent. Cette relation permet de comprendre que Tobian est méprisable. Il traite mal ses femmes. Il a déjà répudié sa première et deuxième épouse puis tué ses enfants simplement parce qu'elles appartiennent au sexe féminin. Ceci dit, il est fort probable que le fait de se livrer à la violence intense envers la femme oblige la narratrice et au-delà l'auteure à le substituer au mot « ordure » pour se distancier de ses actes. En restant fidèle à la thèse selon laquelle le mot « homme » est employé comme métaphore ou symbole de

violence ou de meurtre, il importe de mettre en exergue que les auteures confondent ou emploient les deux termes comme deux voies parallèles et complémentaires pour souligner le caractère inhérent de la violence au sexe masculin. L'analogie faite entre l'homme et la violence semble démontrer également que le patriarcat instrumentalise la violence pour séquestrer la femme

dans la place inférieure et l'enfermer dans des rôles stéréotypés qui lui sont assignés par l'homme au nom des religions et des cultures de la société humaine.

Bien que la priorité fondamentale de la grande majorité des mouvements luttant pour la libération des femmes demeure l'élimination du terrorisme patriarcal (qui comprend la violence conjugale), l'on espère à ce que la critique des quatre auteures envers l'homme considéré comme partenaire dans la lutte pour la libération de la femme soit un peu mitigée. L'approche intégrale de la représentation déployée par cette écriture culpabilise tous les personnages principaux masculins dans les textes pour dénoncer la violence, par exemple, laisse beaucoup à désirer. Étant donné que les représentations des faits et l'analogie s'inscrivent dans un cadre radical de changement, l'on est tenté de croire qu'il s'agit chez ces auteures du 21^e siècle de soulèvement contre leurs partenaires. Malgré tout, cette présente étude soutient que l'emploi de l'homme comme symbole ou métaphore de la violence est une diabolisation de la virilité, de la hiérarchisation masculine, de la domination et de l'oppression de la femme. Cette diabolisation de la violence semble être plus qu'un moyen d'inciter la société des hommes à reconsidérer certaines cultures masculines défavorables à la femme plus qu'un moyen de vilipender l'homme. Ceci se justifiera dans le sous-chapitre suivant où ces auteures représentent quelques

personnages masculins de statut de seconde zone comme partenaires actifs dans la lutte pour la libération de la femme.

Au terme de ce sous-chapitre, on rappelle que les textes suggèrent que l'homme est employé comme métaphore ou symbole de violence donc de mort. Cet emploi constitue une dénonciation de la violence faite aux femmes. En plus,

il est démontré que la prévalence de la violence à l'égard des femmes représentée par ces auteures peut être interprétée comme un appel aux institutions et une manière de convaincre la société de faire plus d'efforts pour combattre toute forme d'injustice dans la société. Le rapprochement entre ces textes et le féminisme radical n'équivaut pas à la déclaration de guerre aux hommes, à la diabolisation inutile de tous hommes. Il est simplement une exagération propagandiste visant à contraindre la société des hommes à cesser toute forme de violence à l'égard de la femme. L'analyse établit que la diabolisation de l'homme ne suggère pas que les quatre auteures sous-estiment les efforts et collaborations de quelques personnages masculins. Cette remarque amène à explorer dans quelle mesure l'homme, le supposé ennemi historique, est indispensable à la femme dans sa quête de se liberté.

L'homme comme le mal nécessaire d'un siècle féminisé

Il est vital de noter dès l'abord que le concept du mal associé au sexe remonte à l'histoire de la création. L'on sait qu'au début de l'histoire, ce mal était assimilé à la femme. Les religions principales à l'instar du christianisme, du judaïsme et de l'islam acceptent et renforcent ce concept du « mal inhérent à la femme » en le justifiant par des raisons morales et divines. En conséquence, la femme est vue comme le mal, l'origine de l'impureté, l'être qui a fait entrer le péché dans le monde, « sexe dévorant, facteur de désordre et porteur de

mort » (Chevrier, 2000, p. 41). Elle est donc surveillée en ses paroles, ses actes contrôlés contre toute forme d'excès. Subalterne, elle est vouée au silence éternel, enfermée dans l'espace privé où elle doit, symboliquement, couvrir ses impuretés avant d'apparaître auprès de l'homme, le saint (Perrot, 2003). En partant de ces constats, il serait approprié d'attribuer la domination de la femme

en partie à cette composition ecclésiale sexiste.

En plus, cette différenciation binaire mal-saint permet l'existence d'une relation hiérarchisée du pouvoir des sexes au profit du sexe masculin. Cette hégémonie masculine permet à l'homme et au système patriarcal de tisser une relation complice pour dominer et opprimer la femme. Outre, la hiérarchisation du masculin est un universalisme admis à des degrés divers chez les féministes, comme Delphy (2013). Selon Shibles (1991) par exemple, les féministes soutiennent que le patriarcat est la métaphore de base de l'oppression. Shibles suppose que dans les études féministes, sens de militante des droits des femmes, l'évocation du patriarcat en tant qu'un système normatif renvoie directement ou indirectement à l'oppression de la femme.

Inspiré généralement des théories essentialistes, le système patriarcal considère la suprématie masculine comme étant naturelle et divine. L'attribut naturel et divin de cette suprématie seront vivement contestés surtout suite à la théorisation du constructionnisme pionnées par le texte précurseur de Simone de Beauvoir (1949) intitulé *Le deuxième sexe*. Le rejet collectif, progressif et agressif puis la démystification constante du patriarcat par les discours, théories et pensées féministes fait croire plutôt que c'est le patriarcat, donc l'homme, qui constitue le mal pour l'humanité. Ce renversement remet en cause tout statut considéré normatif et fixe des sexes. Désormais, l'homme, symbole du

patriarcat, est jugé et peint dans des discours et surtout dans les textes littéraires des femmes comme l'origine du mal, le vrai mal : « un mal athée » dans la mesure où ce mal ne s'inscrit pas dans la logique d'une supposition mythique d'une religion quelconque mais dans des contextes sociaux observables et concrets.

Suivant cette logique, la problématisation du concept du mal nécessaire constitue l'analyse de l'homme à partir d'une double perspective complémentaire. La première serait d'approfondir et d'élargir le champ de réflexion sur le possible danger que l'homme en tant que catégorie du sexe pose à la femme et simultanément montrer comment il est le partenaire indispensable de la femme dans la lutte pour l'instauration d'une nouvelle civilisation des droits égaux et d'autres politiques transversales. À travers cette analyse, l'on affirme encore les auteures dont il est question dans la présente étude n'exclut pas l'homme du combat pour l'égalité.

Comme les représentations dans l'ensemble des textes l'indiquent déjà dans cette étude, la cible d'attaque des auteures est loin d'être l'homme en tant que catégorie du sexe biologique. Malgré cette position, l'homme a une double facette : il se divise entre le démon effrayant et le prince charmant dans les discours politiques du sexe. Il est le mal nécessaire comme l'on l'apprend dans le propos ci-dessous.

Ni sa mère ni sa sœur et ses quelques amis ne pouvaient concevoir comment Jakob et sa fille Grete, tous deux prévenants et tendres, séduisants et bien élevés, travaillaient subtilement à détruire le bel aplomb qu'avait enfin trouvé la vie de Norah et Lucie ensemble, avant que Norah ouvrît complaisamment, (...) sa porte au mal nécessaire (...) Quelle sorte d'homme ai-je fait entrer chez moi ? s'était-elle demandée, prise de vertige. Il l'avait alors entourée de son bras, l'avait serrée contre lui plus tendrement que personne ne l'avait jamais fait, et elle s'était dit encore, misérable : Qui ayant

connu une fois la tendresse peut de soi-même y renoncer ? (Ndiaye, 2016, pp. 32-34).

Tout d'abord, l'expression oxymorique « mal nécessaire » née d'un substantif et d'un adjectif contradictoires est un syntagme nominal employé métaphoriquement pour faire référence à Jakob. Elle démontre l'état de déchirement intérieur, de dilemme de Norah en révélant à quel point elle est divisée entre garder Jakob ou le renvoyer. L'indécision dans ce propos semble montrer le fait que Jakob sert à la fois d'ennui et de satisfaction pour Norah. Comme le dit la narratrice, Norah ne peut vivre heureuse sans Jakob parce que « terrible était le pouvoir d'enchantement de Jakob » (Ndiaye, 2009, p. 35).

Deux idées principales se dégagent dans cet oxymore. Dans un premier temps, l'homme n'est pas un saint naturel, un dieu à l'intégrité incontestable comme la mythologie chrétienne et *Le Livre* d'Alta font croire. Dans un deuxième moment, tout rapport entre homme et femme impose à cette dernière un certain degré d'abnégation qui entraîne nécessairement la souffrance. Ces idées sont renforcées par l'opposition indirecte des adjectifs « tendre », « séduisant » et « bien élevés » au verbe « détruire » dans la première phrase de la citation. La même chose se joue au travers de l'emploi oxymorique des expressions « quelle sorte d'homme » et « serrée (...) tendrement ».

En plus, un peu plus loin dans le même texte, la narratrice choisit d'appeler l'homme « le mal souriant et débonnaire ». Dans le propos :

Elle se rappela alors que Lucie avait parlé d'une sortie au cinéma (...) N'avait-elle pas déjà ouvert sa porte au mal souriant et débonnaire ? L'unique moyen de compenser les effets de cette grave erreur consistait en sa présence constante, vigilante, inquiète (Ndiaye, 2016, p. 38),

le mal souriant pourrait être interprété comme l'homme naturellement mauvais prétendant s'inquiéter de la calamité de la femme. Sa présence dans la famille

finit pour faire fuir Lucie de la maison. On comprend qu'il fallait faire des compromis car ce mal a aussi son côté positif et confortant. Un côté qui le rend attirant à Lucy faisant qu'elle lui ouvre sa porte. Dans ce sens, il serait erroné de penser que Ndiaye (2009) promeut la séparation ou le divorce à travers cet oxymore. Au fond, les textes retenus semblent rejeter la position lesbienne qui soutient que tout rapport homme-femme est un rapport de domination donc pour être libre, la femme doit supprimer l'homme dans tout espace qu'elle occupe. Comme démontré chez Ndiaye, cette écriture fait appel à une coexistence pacifique des sexes, malgré tout. On peut parler d'une représentation propagandiste qui dégonfle l'idée que l'homme est mauvais et qui, en même temps, l'encourage d'être gentil envers la femme.

Par ailleurs, l'on doit évoquer puis interroger la double facette de Lamine aussi pour pouvoir mieux comprendre le message que Ndiaye cherche à communiquer à travers ce concept de « mal nécessaire ». Dès leur rencontre, Lamine se montre aimable obligeant Khady à aller avec lui, « mais qu'elle eut pensé tirer profit de cette association » (Ndiaye, 2009, p. 287). Lamine « rapportait pour Khady et pour lui, sandwiches à l'omelette, bananes, poisson grillé, il ne lui demanda jamais de le payer et Khady ne le proposa pas » (Ndiaye, 2009, p. 288). « Lamine a procuré un passeport à Khady au nom de Bintou Thiam (Ndiaye, 2009, p. 191) ». Les séjours de préparation pour traverser le désert sont marqués par toute forme d'intimité. Pendant leur tentative infructueuse de traverser le désert vers l'Europe, Lamine ne cesse jamais d'assurer la sécurité de Khady. L'on est tenté de comprendre pourquoi Khady, une femme âgée, dépend d'un jeune garçon en tout. Est-ce que cette histoire racontée au 21^e siècle n'est pas une manière de rehausser le patriarcat étant

donné que c'est l'homme qui subvient aux besoins de la femme ? Ndiaye (2009) répond à cette question vers la fin du texte lorsqu'elle présente l'autre côté de Lamine : le côté négatif qui complémente sa qualité d'homme doux-amer, et réaffirme le statut de « mal nécessaire » attribué à l'homme, Lamine dans ce cas.

Toutefois, une remarque s'impose à travers la dépendance de Khady de Lamine. Elle se résume dans ces mots : les exigences du patriarcat sont inscrites dans les inconscients de telle manière que malgré la quête de s'émanciper face aux pratiques louvoyées, quelques femmes pensent toujours que c'est l'homme qui doit remplir les besoins de la femme dans les relations hétérosexuelles. On aperçoit que Ndiaye met les femmes en garde contre cette attitude en révélant comment cette dépendance et soin de l'homme est un piège qui continue de maintenir la femme dans une place inférieure de dépendance et aussi continue de rendre pire sa condition déjà déplorable. Cette information se dévoile lorsque la narratrice raconte comment Khady est obligée de se prostituer pour gagner de quoi vivre et aussi gagner de l'argent dans le but de poursuivre l'aventure vers l'Europe avec Lamine après une première tentative ratée au cours de laquelle les soldats leur prennent tout leur argent. Comme signalé plus tôt, Lamine s'est enfui dans une nuit avec tout ce que Khady a gagné de sa prostitution. Une réflexion critique révèle que la montée du capitalisme mène à ce qu'on appelle dans cette étude l'opportunisme du patriarcat. Il fait référence à la situation où l'homme s'infiltré dans la vie de la femme, l'exploite ou la vole au nom de l'amour et du soin. Le récit donne l'impression que c'est exactement ce que Lamine vient de faire. Il est donc permis de penser que Ndiaye ne cautionne pas le patriarcat à travers la personnalité de Khady mais avertit plutôt

la femme de faire attention dans tout rapport avec l'homme car les soi-disant soins peuvent conduire à des exploitations.

En outre, on est tenté de croire à première vue que tous les problèmes de la femme proviennent de l'homme à l'intérieur du récit de Fives (2018). La femme qui entretient une relation avec l'homme subit la violence (pp. 42-43,

176 etc.). Il faut souligner également que la vie d'enfer de la femme solo aux pages suivantes (pp. 60, 72, 118, 119, 121, 165, 169, etc.) est aussi l'œuvre de l'homme. Vivre sans le mari (surtout celui qui est machiste) : l'opresseur, le mal, c'est de bien vivre. La narratrice donne cette impression dans le passage suivant : « La jeune femme la raccompagna jusqu'au sas d'entrée, on passait toutes par des moments difficiles, elle, elle avait quitté son mari (...) elle allait mieux » (Fives, 2018, p. 61). Il est important de comprendre le vrai sens du propos dans son contexte afin de pouvoir cerner l'esprit de Fives. Tout d'abord, selon le sens ordinaire de la phrase, il est question d'une meilleure vie actuelle par rapport à la condition moins favorable au passé. De manière intéressante, cette explication s'inscrit et ne tient que dans le contexte restreint du propos.

Dans le sens plus large de l'histoire, la jeune femme ne parlait que de meilleure vie en relation avec l'état financier de la protagoniste. Ceci s'apprend dans l'expression : « Entamer des démarches envers votre ex-conjoint (...) vous pourriez demander une pension alimentaire » (Fives, 2018, p. 60).

Il faut donc enchaîner la narration à la page 61 au récit suivant pour comprendre la thèse de l'auteure. On lit :

Ce soir, elle [la protagoniste] ressortira. Elle s'accordera deux heures cette fois. Deux heures, juste le temps de rejoindre le fleuve. Elle croisera des souhaites, des visages, on la croira libre. Un homme peut-être lui parlera (...) Ils échangeront quelques mots, ce sera agréable. Quelques instances, elle pourra être autre chose qu'une mère (Fives, 2018, p. 87).

La ligne d'argumentation démontre clairement que l'argent n'est pas sa préoccupation principale si bien qu'il peut rendre sa vie économique meilleure. Le vrai confort, la vraie joie n'est pas de mener une vie solo non plus. Le véritable épanouissement dans la vie est la relation de complémentarité entre l'homme et la femme. Ainsi, quelle que soit la représentation et l'image peinte de l'homme dans les quatre textes, l'objectif ne serait pas de faire campagne en faveur des relations de même sexe ou de la vie du solo mais de dégonfler simplement les excès de la prétendue domination du patriarcat et de la masculinité, puis apporter la femme à comprendre que la vie meilleure se mène dans la complémentarité des sexes normatifs et cette vie de plénitude est un processus continu de compromis et de sacrifice.

Il faut souligner davantage qu'un pareil scénario est également évoqué chez Ndiaye (2009). La narratrice relate l'enfer que la mère de Norah a vécu dans les mains de son mari, un « homme implacable, terrible » (Ndiaye, 2009, p. 49) qui l'a abandonnée avec leurs deux filles. L'abandon la plonge dans une crise financière. En conséquence, elle se retrouve dans la prostitution (p. 49, p. 53). La thèse qui se dégage systématiquement de ces illustrations est l'idée selon laquelle toute relation que la femme entretient avec l'homme finit mal pour elle. L'on s'interroge à savoir pourquoi les personnages féminins des textes retenus pour cette thèse continuent de tisser des relations avec les hommes. L'on s'aperçoit que la mère malheureuse de Norah remarie alors que l'on s'attendait à ce qu'elle n'ait rien à faire avec l'homme à cause de la souffrance que son premier mariage lui avait imposé. De façon intéressante, ce nouveau mari est « exactement le type d'homme qu'elle recherchait et elle épousa ce directeur d'une succursale bancaire, lui aussi divorcé, qui était encore son mari

aujourd'hui, un homme sympathique et sans complication aux revenus très corrects... » (Ndiaye, 2009, p. 54). Au-delà de cette satisfaction, ce nouveau mariage ne va-t-elle pas toujours la confiner dans l'espace familial et lui imposer à perpétuité le statut de mineure ?

Quoi qu'il en soit, il importe d'interroger l'opposition de l'ancien et l'actuel mari de la mère de Norah. La comparaison de « homme implacable » à « homme sympathique » ne vise pas simplement à dégager leur différence mais elle vise plus, techniquement, à montrer que tous les hommes ne sont pas des ennemis de la femme ; ils ne sont pas tous méchants (Badinter, 2003). La comparaison rappelle également l'image du « mal agréable » ou « mal nécessaire » associée au sexe masculin. Parlant de la propagande dans cette représentation, l'on pourrait soutenir que Ndiaye se sert de ce moyen pour rejeter des préjugés universalistes de la méchanceté de « l'homme » en général tout en encourageant l'homme de bien traiter leur mari. Cela ferait la vie en couple une expérience idéale. Cette thématique de « mal inhérent » ne supporte pas le point de vue des constructionnistes car les propos analysés jusqu'ici montrent que les auteures sélectionnées pour l'étude cherchent à réconcilier la position idéologique du constructionnisme et d'essentialisme.

Il faut souligner que la posture idéologique des féministes lesbiennes radicales selon laquelle le seul statut que l'homme confère à la femme dans leur relation est le statut d'esclave (Toupin, 1998) est en partie rejetée par Bousquet (2016) parce que certains hommes travaillent dans l'intérêt des femmes. Chez elle, la tradition, les croyances et le patriarcat sont plutôt à l'origine de tous les problèmes de la société, en particulier ceux auxquels les femmes sont confrontées. C'est la tradition et le patriarcat qui façonnent l'homme en lui

imposant certains comportements jugés désormais barbares dans les études de genre. Chez Bousquet (2016), pages 10, 13, 35, 37, 49, 67, 110, 125, 153, 219, les représentations supposent que le patriarcat encourage l'homme de se cacher derrière la tradition pour perpétrer des exactions contre la femme afin de la maintenir dans sa place et son rôle traditionnel de serf. Ce qui conduit à

remémorer ce sujet est le portrait opposé de « l'homme bon et associé » et celui de l'homme comme une « menace sociale » fait par Gia aux pages 129 à 132. En fuyant la tradition et la répression masculine, elle raconte avoir été sauvée par un bibliothécaire d'une patrouille qui la cherchait. La narratrice protagoniste raconte son expérience en disant :

La patrouille ! Elle se rapproche ! (...) Sourcils froncés, l'érudit me pousse sans ménagement vers le fond de sa boutique. Il y a un coffre vide, là-bas. Cache-toi dedans. J'obéis sans poser de question. Un instant plus tard, les fils-du-soleil pénètre dans le magasin (Bousquet, 2016, p. 129).

L'érudit nie sa présence et lorsque la patrouille s'éloigne, il lui a murmuré ces mots : « Il vaut mieux que tu restes dissimulée là-dedans jusqu'à ce soir, (...) Juste au cas où » (Bousquet, 2016, p 131). Cette mission de sauvetage qui pourrait avoir de graves conséquences pour le bibliothécaire démontre la volonté de l'homme de prendre part dans la libération de la femme. Ceci fait de certains hommes des partenaires que des ennemis à abattre.

D'autres personnages masculins qui s'avèrent indispensables pour l'émancipation de la femme chez Bousquet (2016) sont Nellio, Ruben et Valli. Ils expriment eux-aussi la volonté acharnée de conjuguer leurs efforts pour sauver la femme des tares de la tradition et de la barbarie institutionnalisée d'Alta. On obtient cette information de Gia dans l'extrait qui suit : « Ruben m'a aidé à panser mes pieds en sang, mon corps couvert de bleus et d'égratignures.

Valli m'a servi un potage épais et chaud... » Bousquet (2016, p. 143). Comme les analyses démontrent, l'obscurantisme culturel étatisé d'Alta place les hommes désavantagés et surtout la femme dans une situation déplorable. Il fallait donc que ces derniers se rallient au côté des femmes pour déconstruire ces pratiques. De ce fait, tout le sexe masculin ne peut pas être peint comme ennemi naturel de la femme. C'est sûrement la thèse que Bousquet paraît défendre en montrant les contributions *sine qua non* des hommes dans la défense des droits de la femme.

À cet instant, il incombe de mettre en évidence que le texte de Bousquet conduit à croire que l'homme, sens du sexe dominant, est considéré comme le mal à cause des privilèges excessifs qu'il s'accorde lui-même en étroite collaboration avec la tradition d'Alta, allusion selon les faits des grandes religions monothéistes, tel le christianisme qui préconise une relation hégémonique qui fait le mari le chef de la famille (Éphésiens 5 : 23, 1 Corinthiens 11 : 3, 1 Corinthiens 11 : 8-9, Genèse 2 : 20-22 et surtout Genèse 3 : 16). Le rôle et la position des sexes sont donc structurés autour de cette « sacrée lois » qui hégémonise l'homme par rapport à femme. Conséquence, la femme est obligée de jouer ce rôle de subordonné et d'autres rôles que l'homme estime incompatible avec son statut de *paterfamilias* ou de représentant du Dieu ici-bas. L'abus de ce privilège chez l'homme crée une situation de marginalisation et d'abus de la femme. Il s'avère indispensable de démystifier ce statut sacré et naturel à travers une campagne de diabolisation, c'est-à-dire une propagande négative du patriarcat et de la masculinité et ses principes afin d'instaurer une nouvelle civilisation féminine basée sur l'égalité des sexes. Ce processus ne passe pas par la subversion du statut des sexes dans les romans qui

constituent le corpus textuel de cette étude mais par la dénaturalisation et la redéfinition des rôles et de la place des sexes.

Ce processus d'atténuation de la masculinité et du patriarcat à travers la caricature semble justifier pourquoi l'image peinte de l'homme est double : négative et positive. Cette figure « mauvaise » et « bonne » à la fois constitue une problématique majeure chez les auteures qui sont étudiées dans cette thèse, Dieudonné (2018) y comprise. Celle-ci présente « l'homme bon » et « l'homme mauvais » principalement à travers l'image du père de la narratrice et celle du jeune homme appelé Champion respectivement. La narratrice protagoniste révèle que son père est un mari et père violent faisant que sa vie est couronnée de la violence. On trouve ceci aux pages 44, 54, 64, 129, 155, 161, 188, 221, 217 ainsi de suite. Par exemple, le « jeu de nuit » organisé par son père au cours duquel elle casse sa côte lorsque de jeunes garçons la traquaient comme un gibier (p. 160 et pp. 181-207) fournit des détails importants à l'analyse. Elle raconte :

Une nuit, vers la fin août, c'est finalement arrivé. Il était exactement 0h 12 (...) Nous sommes sortis dans la nuit et avons grimpé dans le 4 x 4 de mon père. Il a roulé pendant une heure, vers les arbres, vers la forêt immense [où devait se passer le jeu] (pp. 175-176).

C'est un jeu dans la nuit au cœur de la forêt où la jeune fille est laissée seule, sans lumière et harcelée. Ceci constitue selon elle une violence qui a « un rapport avec [s]on corps » (Dieudonné, 2018, p. 130). Cette idée du rejet de la femme à cause de son corps est déjà évoquée par la narratrice lorsqu'elle exprime son inquiétude dans la remarque suivante :

Je voyais bien que les regards des autres changeaient en même temps que mes formes. Surtout celui de mon père. J'étais passée du statut de petite chose sans intérêt à celui de petite chose repoussante. J'avais l'impression d'avoir fait quelque chose du mal (...) J'avais la sensation de devenir une créature répugnante (p. 119).

Il est permis de penser que dans le contexte actuel, le corps fait référence au sexe. Le propos de la narratrice suggère que le sexe sert de barrière séparant la femme de l'homme. En plus, le corps féminin signifie une aversion donc un rejet dans ce discours. La position de mineure imposée à ce sexe conduit à son isolement d'espace masculin de la société et par conséquent légitime la violence et l'agressions à son rencontre.

Le texte semble souligner que l'ennemi principal de la femme est la masculinité toxique et le patriarcat hégémonique. C'est probablement la violence qu'ils incarnent qui pousse la mère de la protagoniste à affirmer que « les animaux sont plus gentils que les humains [synonyme des hommes dans ce contexte] » (Dieudonné, 2018, p.120). Malgré ce propos, on maintient que la mère de la narratrice n'appelle pas les femmes à abandonner l'hétérosexualité comme l'exige Jeffreys (1981), une féministe et lesbienne radicale mais elle ne condamne que l'abus des privilèges qui la définit. L'on arrive à cette conclusion suite aux analyses de l'image saisissante du bonhomme du Champion de Karaté. Le Champion est l'opposé du père de la protagoniste tout comme l'est le père de Norah à son beau-père.

La dichotomie flagrante qui oppose l'image du père de la protagoniste à celle du champion témoigne davantage de la caractéristique de « doux-amer » qui définit le genre masculin. L'auteure essaye de démontrer qu'il y a des hommes bons et des hommes mauvais. Ainsi, il ne serait pas logique de dire que Dieudonné cible l'homme en tant que catégorie de sexe. La cible est la culture de violence et de domination imposée à l'homme par le patriarcat et les traditions. La protagoniste met en lumière que cette culture est inculquée à

l'homme dès son enfance à travers l'éducation et l'orientation que la société lui donne. Ceci se dégage des propos suivants :

Gilles n'était pas là. Il était parti au stand de tir avec mon père. C'était devenu leur rituel de samedi après-midi (...) Ils commençaient à avoir des conversations auxquelles je ne comprenais rien, où il était question de Smith, & Wesson, Beratta, Pierre Artisan, Browning... Tel calibre pour tel animal. Comment transpercer la peau d'un rhinocéros ? Comment pulvériser un organe vital à plusieurs centaines de mètres de distances ? (Dieudonné, 2018, pp. 111-112).

Un peu plus loin, la narratrice ajoute :

Le rapprochement entre mon père et mon frère renforçait mon sentiment d'isolement (...) Et je savais que je ne pouvais pas espérer de proximité avec mon père parce que j'étais une fille (...) je n'aurais pas été admise dans leur club. Parfois, j'essayais d'entrer dans leur discussion et ça se soldait systématiquement par un 'tu ne peux pas comprendre' (p. 118).

L'orientation du garçon vers la violence dès son enfance le marque tellement durant toute sa vie. Cette orientation vers une mode de vie particulière donne cause aux constructionnistes à postuler que l'identité des sexes est construite.

Aussi, le concept de « mal nécessaire » traverse les barrières des conscients et prend une tournure mythique surtout chez Ndiaye (2009). Son récit suppose que l'homme peut avoir de bonnes intentions mais ces intentions finissent mal probablement parce qu'il ne peut qu'être connu pour ce qu'il est.

La narratrice fait la révélation suivante de Rudy Descas :

Rudy Descas qui (...) aspirait à toujours distinguer en lui le bien du mal, à ne jamais préférer ce dernier quand même il serait apparu sous le masque du bien ainsi qu'il était fréquent, ici, lorsqu'on était un homme au front blanc (Ndiaye, 2009, p. 142).

La bonne intention, la bonne volonté de Rudy, l'effort d'éviter le mal n'a rien donné de bon. Selon le texte, c'est son action qui plonge Fanta dans la misère à perpétuité (Ndiaye, 2009, p. 172) et aussi malgré sa prudence de ne pas commettre de mal, il finit par assassiner Gauquelan (Ndiaye, 2009, p. 210). On

déduit donc que l'image peinte de l'homme cherche à redéfinir la perception selon laquelle l'homme est un être mauvais. Cette appellation élogieuse de l'homme est une manière indirecte de le contraindre à assurer l'harmonie entre lui et la femme.

En fin de compte, dans ce dernier sous-chapitre, il est établi qu'en représentant l'homme comme le mal nécessaire, les textes étudiés donnent l'impression que la femme ne peut pas mener une vie accomplie sans l'homme bien que celui-ci ne cesse d'être considéré des fois comme l'origine des malheurs qui arrivent à la femme. Cette réflexion pousse à noter que les auteures cherchent à conseiller la femme de ne pas voir l'homme comme leur « ennemi principal ». En plus, cette remarque donne droit de conclure que le concept de mal nécessaire tel qu'il est abordé dans les quatre textes est une propagande visant à atténuer la masculinité hégémonique et le patriarcat, à raisonner les hommes à être plutôt bon envers le sexe opposé. La représentation pourrait être également vue comme une condamnation du féminisme lesbien qui soutient que l'unique moyen d'être heureux et tranquille est de nier toute relation avec l'homme parce que le seul statut qu'il confère à la femme dans leur relation est le statut d'esclave.

Comme le précédent, ce chapitre est subdivisé en trois sous-chapitre. Il explore la relation complice entre la tradition et l'homme. Il faut donc souligner qu'il se tâche généralement de démontrer comment l'individu du sexe masculin, est un être complexe et incompréhensible tiraillé entre l'instinct humain et les valeurs de la culture masculine définie par le patriarcat. En tant que produit d'un système institutionnalisé de domination, le sexe masculin opère selon le paramètre qui lui est imposé par ce système. En plus, pour conserver sa place

de chef, l'homme use de violence pour dissuader la femme de s'émanciper et de se libérer du joug du patriarcat, de la tradition. On découvre la manifestation permanente de la violence dans les rapports des sexes. Ceci conduit les quatre auteures à employer le nom « homme » comme symbole et métaphore de violence physique et psychologique. En conséquence, l'homme est considéré comme l'ennemi principal de la femme. Toutefois, quelques hommes demeurent indispensables à la libération et à la plénitude de la femme.

Le premier sous-chapitre intitulé *L'image croisée de la tradition et de l'homme*, tente de montrer comment deux réalités : la tradition et l'homme se conjuguent et définissent la place des sexes et leurs rôles. Les textes font comprendre que comme la catégorie du sexe féminin est exclue du processus de prise de décision, elle est appelée à jouer des rôles non rémunérés voire non reconnus. Les images qui se dégagent des représentations et des propos tenus par des personnages surtout des personnages féminins soutiennent que la tradition et l'homme se renforcent mutuellement pour maintenir la femme dans des situations handicapantes à perpétuité. À travers la peinture de cette relation complice, les auteures dénoncent l'injustice des lois sociales.

Titré *L'homme : entre métaphore et symbole de la violence*, cette partie du travail révèle que les auteures donnent l'impression que le mot « homme » est employé dans les romans étudiés soit comme symbole soit comme métaphore de la violence. Cette violence se manifeste sous forme d'agression et de meurtre. Par conséquent, l'homme est vu comme un monstre au lieu d'être père de famille ou d'être mari. Il est noté que la violence est perpétrée au rythme régulier et constant dans tous les rapports homme/femme. Pourtant, cela ne pousse pas les auteures féminines à œuvrer pour les relations de même sexe.

Enfin, ce sous-chapitre révèle que l'assimilation de l'homme à la violence et au meurtrier est une propagande pour dénoncer la virilité de l'homme et la masculinité toxique.

En plus, l'analyse démontre que l'homme est présenté comme le « mal nécessaire » dans les textes étudiés. Intitulé *L'homme comme le mal nécessaire*

du siècle féminisé, ce troisième et dernier sous-chapitre essaye de révéler que l'homme est une pièce à double facette. Toutefois, la femme et l'homme trouvent leur plénitude l'un dans l'autre. Les analyses démontrent qu'à travers ce concept de « mal nécessaire », les auteures tentent d'atténuer toute perception négative de l'homme tout en essayant de lui convaincre d'être bon envers la femme car malgré la violence perpétrée à l'égard de la femme, elle le prend toujours pour partenaire.

En résumé, les textes donnent l'impression que l'homme est considéré supérieur et la femme est placée sur un piédestal inférieur qui constitue un piège pour elle. La place et le rôle de la femme sont des impositions de l'homme et de la tradition ancrés sur les valeurs du patriarcat. L'image de violence, de terreur, du meurtre peintes de l'homme dans les quatre textes souligne l'impunité de l'homme tout en culpabilisant la société de son silence sur l'injustice à l'égard de la femme. Le résultat des données textuelles analysées démontre qu'à travers leur discours, Ndiaye (2009), Bousquet (2016), Dieudonné (2018) et Fives (2018) dénoncent la manière dont la tradition et la masculinité abusent de la femme. En fait, leurs textes sont des instruments de propagande pour démanteler les structures inégalitaires érigées sur le principe de la hiérarchie masculine. Les faits représentés montrent que l'actuelle structure de domination constitue le fondement de la vie de l'absurde chez la femme. Le chapitre suivant

explorera en profondeur ce sujet d'absurde pour démontrer comment la représentation de l'édification de l'hégémonie masculine de manière à délégitimer la féminité et lui imposer des conditions extrêmement difficiles constitue un discours qui persuade la société à adhérer aux valeurs de la démocratie sexuelle.



CHAPITRE TROIS

L'absurdité de la vie de femme et de « femme-mère »

Développée par Camus entre les deux grandes guerres, la notion d'absurde met en lumière le pessimisme de la condition humaine. Camus considère l'absurde comme un « divorce entre l'homme et sa vie » (Camus, 1985, p. 14). L'absurde résulte de l'état de disproportion, de confrontation, de contradiction qui existe entre l'homme et le monde (Camus, 1985). Dans les textes sélectionnés pour l'étude, les auteures font des représentations une propagande démentant le mythe de la bicatégorisation des individus ; la naturalisation des différents rapports sociaux des sexes, l'absurde serait donc un divorce entre « la morale platonicienne » estimée sacrée et « la morale féministe » qui se veut être désormais la norme et la base des valeurs. En d'autres termes, on perçoit l'absurdité dans la littérature des femmes comme une disproportion entre l'expérience quotidienne de la femme et les valeurs universelles de libération de celle-ci.

Il est significatif d'ajouter que surtout avant la théorisation du constructionnisme beauvoirien en 1949, une théorie matérialiste qui éveille les consciences sur la nature mythique et inégalitaire de la répartition des rôles et de la place de l'humain en deux différentes catégories, les femmes semblent accepter leur condition en pensant qu'elle est naturellement et divinement ordonnée. Toutefois, la prise de conscience sur les inégalités qui définissent les rapports de la femme avec la catégorie du sexe masculin la plonge dans un état d'absurde. Elle va chercher à confronter sa condition de souffrance de femme et de mère. Ainsi, l'absurde dans les textes d'étude pourrait être conçue comme la disproportion de la vie de la femme face aux réalités du patriarcat. L'absurdité

de la vie de la femme réside donc dans cette incapacité de la femme à trouver un sens à sa vie de mineure et de l'autre.

En plus, les textes retenus donnent cause à croire que l'image peinte de la vie de la femme contredit souvent le sort qui lui est réservé par la société hiérarchisée. Pour suggérer des solutions aux problèmes auxquels la femme est

confrontée, les militantes des droits de la femme telles que Russell (1927), Giroud (1994), de Beauvoir (1949), Wittig (2001), Veil (2007), Delphy (2003), Butler (2005) et tant d'autres, ont d'une manière ou d'une autre porté un regard critique sur le patriarcat et d'autres cultures qui rehaussent la domination masculine. Pour elles, ces cultures sont à l'origine de l'absurdité chez la femme.

Pour faire asseoir sa base, le patrimoine patriarcal conserve ce que de Beauvoir (1949, p. 304) appelle « les incohérences de féminité » telles que la maternité et le dévouement féminin devenus des exigences pour définir « la bonne épouse ».

Ces exigences sont présentées d'une manière caricaturale et leur fondement questionnés dans les quatre textes retenus pour cette étude. Ces « incohérences de féminité » sont considérées comme des pièges du patriarcat visant à maintenir la femme dans des situations désagréables à perpétuité. On peut toutefois se demander comment la maternité et le dévouement constituent-ils un piège à la femme ? Il faudrait donc repartir ce chapitre en trois sous aspects pour démontrer comment la maternité conduit au dévouement et comment cette dernière pousse la femme au suicide.

La maternité comme instrument d'oppression

La maternité est une thématique très récurrente, pourtant controversée et problématique, dans la littérature des femmes. Elle constitue le point de désaccord majeur entre les constructionnistes et les essentialistes ; divise les

militantes des droits de la femme et alimente même des débats vifs parmi les auteures féministes ainsi que parmi les auteures féminines. La controverse s'inscrit souvent dans les divers degrés d'accusations d'oppression que la maternité entraîne. Les féministes radicales française, par exemple, dénoncent la maternité parce qu'elles l'estiment d'être le foyer majeur de l'oppression de la femme (Mathieu et Ruault, 2017). Dans tous les discours des femmes sur lesquels on a mis la main, la maternité alourdit la tâche de la femme et la prédestine à une existence casanière, certes ; mais faut-il la rejeter comme le recommande quelques mouvements lesbiens ?

La suite des réflexions suggère que le problème que la femme rencontre ne découle pas de la maternité, sens de procréation, mais de plusieurs tâches que ce processus incombe quotidiennement à la femme (Fives, 2018). Dans le discours patriarcal, ces tâches sont invisibilisées, ainsi, elles ne sont pas rémunérées par la société. La maternité donc la présence de l'enfant constitue souvent un désordre à la vie sociale et économique du père et elle conduit des fois à l'abandon comme le démontrent Ndiaye (2006) et Fives (2018). Autrement dit, la maternité mène au rejet de la « femme-mère » et son enfant, et elle est le fondement de cet asservissement affectif et physique puis l'aliénation liées à ce processus de procréation. Quel regard est donc porté sur la maternité dans les quatre textes ? Ce sous-chapitre explore les regards différents que les auteures des textes retenus dans le cadre de cette étude livrent sur la maternité. Il tente aussi de démontrer comment cette représentation de la maternité cherche à influencer le rôle genre dans le foyer conjugal.

L'objectif principal est de trouver tout d'abord une définition contextualisée d'oppression qui servira comme tremplin conceptuel à partir

duquel cette étude explorera pourquoi la maternité est considérée comme un moyen d'oppression de la femme (Bernard, 1975). On conçoit l'oppression comme l'abus de privilège et du pouvoir systémique des hommes aux dépens des femmes, et le maintien de celles-ci dans la sujétion et l'obéissance au profit de ce premier. En d'autres termes, l'on conçoit l'oppression comme le fait de faire souffrir la femme à outrance en l'obligeant à remplir seule ou majoritairement les devoirs et responsabilités liés à la maternité. Bousquet (2016) prouve que l'oppression de la femme est plurimillénaire et transversale. Dans ce sens, l'oppression de la femme ne peut pas être réduite qu'à la théorie marxiste d'exploitation capitaliste. Dans les études de genre en général, et dans le contexte restreint des quatre textes, l'oppression se trouve au carrefour du manque de participation paritaire dans les tâches ; de la violence contre la femme ; du triple asservissement (le maintien du mari, de l'enfant et de la maison) ; l'enfermement à domicile à cause de l'enfant et l'exploitation du travail reproductif de la femme. En cela, l'on remarque que l'oppression de la femme se joue plus dans un contexte de tension due à la hiérarchisation et valorisation définissant la bicatégorisation des tâches.

Partant de la politique féminine de Dieudonné (2018), on note d'emblée comment les tâches multiples et fatigantes de la femme ne sont pas reconnues comme travail par la société y compris quelques femmes. La narratrice protagoniste, une militante ardente des droits de la femme semble sous-estimer, elle-même, les travaux de la femme en ces propos : « Ma mère ne travaillait pas. Elle s'occupait de ses chèvres, de son jardin, de Coco et de nous » (Dieudonné, 2018, p. 45). Pourquoi des séries de tâches accablantes sont décrites comme n'étant pas des travaux, même s'il est évident que ces tâches constituent un

cauchemar pour la femme ? Il ressort d'une observation que ces tâches non reconnues et non-rémunérées font que la mère de la protagoniste ne trouve pas du temps pour se détendre dès l'aube jusqu'au crépuscule. Comme la narratrice de Dieudonné (2018) la rapporte, la première à se réveiller c'est la femme. « La première à se réveiller c'était toujours ma mère. Elle commençait à dire bonjour à Coco » (p. 92). Cet extrait laisse entendre que dès son réveil à l'aube, elle commence les corvées, non reconnues et non rémunérées. Ces tâches sont considérées ainsi parce qu'elles ne sont pas « l'objet d'une formation institutionnalisée » (Dussuet, 2017, p. 111)

La vie de femme pourrait être décrite comme une oppression car elle est marquée par l'asservissement et l'abus de ces droits au profit de l'homme. L'exemple de la mère de la narratrice donné ci-dessus laisse croire que le maintien de la femme dans cette sujétion résulte de la bicatégorisation des tâches : l'un des faits directs du système patriarcal. Les valeurs de ce système sont renforcées par les institutions (Bousquet, 2016) et l'éducation en famille ou plutôt l'orientation familiale (Dieudonné, 2018). Elles font croire à l'humain que les privilèges de l'homme provenant de l'assignation exclusive des tâches ménagères à la femme ou quelques fois la répartition inégale des tâches entre les sexes masculin et féminin est naturelle. Généralement, la femme s'occupe de son mari, des enfants, de la maison. Autrement dit, elle doit laver les enfants, préparer les repas, faire la lessive, la vaisselle, assurer la propriété de la maison, mais tous ces travaux ne sont pas reconnus comme de véritables tâches. Ainsi, ils ne sont pas rémunérés. Dans ce qui précède, l'on peut déduire que selon la politique de libération de la femme de Dieudonné (2018), l'asservissement de la femme dans la sphère familiale se croise avec l'exploitation.

Toutefois, chez Fives (2018), c'est la maternité qui est considérée comme foyer d'expression et d'exploitation de la femme. Pour l'auteure, la maternité n'est rien qu'un processus de subjugation de la femme. Ainsi, elle n'a guère une image reluisante. On remarque que le débat ne s'articule pas autour des complications biologiques de ces processus mais des devoirs et responsabilités qui s'associent. Le récit de Fives s'ouvre sur une histoire révélant comment le fait de remplir les obligations auprès de l'enfant constitue une forme d'oppression de la femme. Cette information découle de la description des devoirs et des responsabilités forcés à la femme par la société patriarcale en ces termes :

Avec quelle confiance l'enfant a avalé ses pâtes, ses légumes. Il a même terminé le yaourt aux fraises, son biberon de lait tiède. Avec ça, il devrait être calé. Elle lui a lu une histoire, est restée près de lui jusqu'à ce que les petits poings se desserrent et relâchent enfin sa main. Elle a encore patienté quelques minutes, l'obscurité de la pièce à peine perturbée par le stroboscope de la veilleuse lapin. La porte d'entrée qu'elle referme avec mille précautions derrière elle (...) Dans la petite chambre, le ronflement régulier de l'enfant. Il est encore enrhumé, demain, elle lui fera un lavage de nez, même s'il déteste ça (pp. 13-14).

Ce qui laisse voir dans cette histoire est les différentes formes de travaux auxquels la femme se confronte seule à cause de son appartenance à une catégorie sexuelle particulière. Ces travaux vont de l'alimentation (qui sans aucun doute comprend faire la cuisine) passé par la scolarisation de l'enfant et d'autres obligations maternelles et finit avec les soins médicaux. Ces quotidiens écrasants tels qu'ils sont dépeints remettent en cause la place et le rôle du père dans la famille. Bref, l'hypothèse qui semble s'affirmer ici est que les représentations dénoncent l'abus du pouvoir patriarcal qui se manifeste à travers les rôles sociaux des sexes.

En plus, l'on constate le silence ou plutôt l'absence systématique du père lorsqu'il s'agit des questions relatives à l'entretien des enfants. Autrement dit, le monde dans lequel l'homme opère est un espace autre que celui de la mère et de l'enfant. Dans le contexte des textes retenus pour ce travail de recherche, les auteures font penser que cette absence est une fuite probablement pour s'échapper aux responsabilités liées à l'entretien de l'enfant. Fives (2018) tente de démontrer que toutes les responsabilités qui vont de pair avec l'entretien de l'enfant sont transférées à la femme à cause de cette absence de l'homme. Remplir ces devoirs seule est vu comme une abnégation, sinon un sacrifice de soi. Ceci est démontré dans la dernière phrase citée ci-dessus où malgré le fait que la femme hait le lavage de nez, elle est obligée de le faire. Cette réflexion pousse à noter l'existence d'oppression mentale et émotionnelle en dehors de l'oppression physique dans la sphère familiale. Bref, les rôles destinés à la femme conduisent à son oppression dans sa relation avec le sexe opposé.

Dans l'extrait suivant, la narratrice de Fives (2018) ne tarde pas à relier les soins directs aux soins indirects que la femme fournit à l'enfant pour mettre en valeur la nature écrasante des soi-disant obligations de mère.

Il est presque vingt-deux heures, la nuit sera courte, à cinq heures, cinq heures trente, le petit se réveillera, et ce sera à nouveau à côté, à côté (...) Elle a une heure devant elle, une heure trente. Elle se souvient qu'il y a encore une lessive à étendre. Puis la vaisselle à ranger. Des messages urgents qui l'attendait dans sa boîte mail (...) S'écroule sur un canapé plein de jouets. Une vraie crèche ce salon. Elle a déposé la tasse de deca bouillant sur le tapis d'éveil. À ne jamais faire en présence du petit. Elle se relève et déplace la tasse sur le rebord de la cheminée. Tant qu'elle est debout, elle en profite pour ranger la moto rouge en plastique, sur laquelle son fils se déplace presque exclusivement ces derniers jours. Elle la glisse entre le mur et le canapé, au garage, se dit-elle. Elle fait la même pour le vélo, puis le trotteur. Trébuche contre une voiture de pompiers, à moins que ce ne soit un lego. Elle réunit les briques

colorées, les dépose dans un coffre en tissu. Trie ce qu'il reste sur le tapis, d'un côté les animaux de la ferme, de l'autre les petites voitures, les cartes du Memory éparpillées, les accessoires de la mallette de docteur mélangé avec les outils du parfait bricoleur, tournevis et marteaux minuscules, les ustensiles de cuisine, couverts, assiettes dépareillées, une tomate en plastique rejoint les autres légumes dans un petit panier (...) Le déca est froid, elle le dépose dans l'évier. S'étire. (...) Dans les toilettes, elle repousse le marchepied que l'enfant utilise pour se hisser sur le siège (...) elle passe un coup d'éponge, qu'elle rince ensuite dans le lavabo de la salle de bains. Elle répète cet aller-retour trois ou quatre fois. Passer l'éponge, rincer, passer l'éponge. Elle entreprend ensuite de nettoyer le sol autour de la cuvette, éclaboussé lui aussi (pp. 23-26).

Tout d'abord, la citation ci-dessus explicite les devoirs que la mère remplit auprès de l'enfant avant qu'il dorme. Cette longue journée s'enchaîne avec des devoirs écrasants lorsque l'enfant dort. Fives fait croire que les tâches ne seraient pas si épuisantes si la femme vivait seule sans enfant. Dans ce cas, même si elle accepte d'être asservie, elle n'aurait qu'à remplir ses exigences auprès de son mari. Ainsi, le double asservissement de la femme provient des rôles sociaux du soin des enfants et du mari et ceci constitue un enfreint à sa liberté. Outre, les structures et systèmes de la domination masculine peinte dans le texte semble favoriser la domination et l'oppression de la femme parce que ces systèmes prônent une politique des sexes biaisée contre celle-ci. Au fond, la finalité de cette représentation est de faire appel à la société de réexaminer la répartition des tâches et responsabilités dans la famille. C'est à la base de ceci que l'étude considère cette représentation comme une propagande de reconstruction d'une nouvelle identité à la femme.

Une autre chose que le texte fait comprendre est le devoir de la femme en tant que superviseuse du foyer et veilleuse de l'enfant probablement à cause de ses dispositions inhérentes d'instinct maternel. La prédisposition supposée de cette capacité innée constitue le point de discorde des différents groupes

militants pour les droits de la femme. On déduit que rôle exténuant non rémunéré de « bonne mère » pose la base du fonctionnement de la société humaine et ôte à la femme sa liberté psychologique jusqu'au point qu'elle ne privilégie que ce qui rend heureux l'enfant et ce qui lui confère le titre de bonne mère. L'extrait ci-dessus donne l'impression que l'abus du privilège de

l'homme dû au pouvoir qui lui est conféré par le patriarcat a des conséquences néfastes sur la santé physique et mentale de la femme. La femme ne trouve pas le temps pour manger, pour dormir, pour sa vie professionnelle. Elle trouve difficile à concilier sa vie familiale avec sa vie professionnelle. Cette politique d'asservissement est selon les théories des féministes marxistes un moyen pour maintenir la femme dans une économie passive dans l'espace privé masculinisé afin d'assurer la continuité des privilèges de l'homme et aussi d'asseoir la domination masculine Toupin (1998).

Comparativement, la politique d'oppression due à la maternité élaborée par Ndiaye (2009) semble moins mitiger que celle de Fives (2018). Pourtant, cette première aussi prouve que l'homme ne participe pas aux rôles qui ont trait à la maternité donc à l'éducation de l'enfant. Norah révèle comment elle-même, sa sœur et sa mère étaient abandonnées par leur père. Selon la narratrice, leur père « était parti brusquement ... [ce qui] avait plongé ainsi Norah, sa sœur et leur mère dans un désespoir » (Ndiaye, 2006, p. 46). Abandonnée, la mère de Norah est contrainte de remplir seule toutes les obligations auprès de leurs deux filles. Le père « envoyait un peu d'argent, irrégulièrement et des sommes différentes à chaque fois qui devaient laisser croire, sans doute, qu'il faisait ce qu'il pouvait » (Ndiaye, 2006, p. 50). Les difficultés financières qui en résultent de l'abandon obligent leur mère à prostituer pour prendre soin de ses enfants.

L'image qui se dégage de cette représentation est celle d'abus et d'oppression du patriarcat. Le récit laisse croire que l'oppression provient du fait que la femme est condamnée à remplir seule les tâches auprès de la famille à cause de son appartenance à une catégorie sexuelle particulière. On estime cette représentation de sacrifice du corps comme un appel à la pitié visant à persuader les hommes à prendre leur responsabilité envers les enfants en cas de divorce.

En plus, Ndiaye (2006) fait comprendre que le seul statut que l'homme confère à la femme dans leur relation est le statut d'esclave. Dans sa politique de l'émancipation de la femme, elle tente de prouver que la maternité une institution transcendante du patriarcat où se cristallise différentes formes de l'oppression de la femme. Cette position de Ndiaye conduit qu'elle présente l'institution du mariage et surtout la fécondité comme des maux inévitables qui frappent la femme. Toutefois, les auteures retenues n'encouragent pas la femme à cesser de faire des enfants, mais elles cherchent à modifier le sort réservé à la femme, surtout celui de la « femme-mère » dans la famille. L'impatience de Khady à la page 248, d'avoir un enfant après trois années de mariage prouve l'importance de la fécondité pour la femme. Eu égard à tout ce constat, il convient de noter qu'à travers la description de la maternité, Ndiaye appelle les hommes à valablement participer aux tâches ménagères et à l'éducation des enfants. Au-delà du regard immédiat, cette représentation saisissante de la condition de la « femme-mère » est une stratégie qui vise à repenser l'institution du mariage toute entière.

Il faut savoir que toute critique portée à l'égard du patriarcat et toutes les institutions qui soutiennent l'hégémonie masculine sont considérées comme un acte de « désobéissance, manifestation des Ténèbres » (Bousquet, 2016, p. 147).

Pour ne pas se montrer trop intolérante voire rebelle, les quatre auteures préfèrent caricaturer la culture et l'abus des privilèges par l'homme au lieu de s'attaquer ouvertement aux structures et institutions qui cautionnent la domination masculine. À travers ces représentations caricaturales du patriarcat, les œuvres étudiées laissent croire qu'elles cherchent à instaurer l'égalité

homme-femme et instaurer une famille parentale au lieu de la famille paternelle. La première, depuis la floraison du militantisme féminin est considérée comme une menace à la paix sociale et à l'harmonie entre les sexes. Il faut donc partir du radicalisme des textes et des discours féministes vers le changement dans un climat de paix. Bref, si les auteures étudiées redéfinissent la société actuelle à travers l'amplification négative des valeurs masculines et des doctrines du patriarcat jugées démodées, c'est probablement parce que le radicalisme du féminisme a échoué de rétablir le bon sens dans les rapports des sexes surtout dans la répartition des tâches dans la sphère familiale : une répartition qui favorise davantage l'asservissement de la femme.

Parallèlement, Ndiaye (2009) révèle l'existence d'une culture de discrimination et d'inégalité biaisée contre la femme dans la société qu'elle représente. Comme le cas de la protagoniste de *Five* (2018), celle de Ndiaye (2009) doit elle aussi remplir toutes les tâches liées à la maternité seule.

Norah s'était levée la première comme chaque matin, elle avait fait manger Grete et Lucie et les avait préparées pour l'école, et c'est alors que Jakob était sorti de la chambre pendant que Norah finissait de se coiffer dans la salle de bains, lui qui habituellement ne se réveillait que bien après leur départ à toutes trois (Ndiaye, 2009, p. 32).

À l'évidence, la narratrice n'énumère pas les séries de tâches que Norah remplit quand elle se lève. Qu'est-ce qui pousse la narratrice à passer ces détails essentiels sous silence ? En essayant de comprendre la motivation de la

narratrice, on est tenté de dire que les rôles reproductifs sont répétitifs et transversaux aux femmes. Ainsi, ils ne méritent pas d'être détaillés. En plus, il est généralement admis que la femme surtout celle qui est mère fonctionnaire remplit une triple journée comprenant le fait de remplir des rôles d'épouse, de mère et des exigences professionnelles. Ce n'est pas donc la peine d'expliciter ce qui est déjà reconnu. Cela explique probablement pourquoi les quotidiens de Norah ne sont pas énumérés.

En tout état de cause, il s'avère indispensable d'analyser l'importance de la comparaison qui figure au niveau du temps de réveil de Norah et celui de Jakob. La narratrice fait entendre que Jakob ne participe pas aux travaux domestiques. Le nettoyage, la vaisselle, la préparation du petit déjeuner, le lavage des enfants, le repassage de leurs tenues scolaires, et tant d'autres tâches reviennent exclusivement à Norah, la femme. La narratrice fait comprendre que dans sa capacité en tant que paterfamilias, Jakob reste au lit alors que « la femme-mère », « l'esclave naturelle », souffre à l'excès en remplissant seule les devoirs au profit de toute la famille. La narratrice donne l'impression que cette culture « d'asservissement patriarcal » est une méchanceté, une violence et une oppression. On peut donc percevoir la famille « comme la cellule oppressive de base du système patriarcal et lieu de la triple oppression sexuelle, économique et psychique des femmes » (Descarries-Bélanger & Corbeil, 1987, p. 146). Ndiaye fait croire qu'elle ne critique pas seulement l'attribut oppressif du système patriarcal, mais aussi l'indifférence et le silence de la société sur la condition de la femme à travers la diabolisation des privilèges de l'homme. Face à cette supposition, on pourrait dire que cette représentation exagérée cherche à mettre en évidence le côté négatif de la morale, de la culture et des privilèges

que le patriarcat accorde aux hommes afin de les rendre repoussants puis les discontinuer. Bref, elle vise donc à redéfinir la place de la femme et à repenser ses rôles dans la société.

Par ailleurs, l'image peinte de l'oppression liée à la maternité chez Bousquet (2016) va elle-aussi de pair avec celle des autres auteures étudiées.

Plus radicale que les trois autres auteures, Bousquet (2016) tente de démontrer comment la reproduction biologique : la maternité constitue un foyer d'oppression à la femme. Bousquet laisse entendre que l'oppression de la femme provient de l'infériorisation de la femme. Elle établit une relation claire entre cette oppression de genre liée aux rôles de mère et l'absurdité du sexe féminin. Il se dégage de sa politique féminine une confrontation entre la femme et le monde. En d'autres termes, la femme se retrouve dans une situation de non-sens de sa vie. Ce non-sens de son existence de mère la conduit dans un divorce avec la vie. La « femme-mère » décide de maintenir cette absurdité et vivre sa destinée malheureuse de femme. D'après Bousquet, le déchirement de la femme pèse vraiment sur elle. Ceci fait que Dana par exemple a tué sa fille afin de l'épargner de cette existence d'oppression et ce misérable sort de mère. On lit : « Dana a commis un terrible crime (...) sa petite fille Shaya. Elle l'a étouffée (...) pour épargner à Shaya la souffrance d'une existence de femme » (Bousquet, 2016, p. 34).

Une lecture du texte suggère que Bousquet attire l'attention sur ce qui pousse Dana à commettre l'infanticide plus que sur l'acte. Dans le passage suivant, Gia raconte :

Ce soir-là, quand je ferme enfin les yeux et tente de trouver le repos, ce n'est pas cela [l'infanticide] qui me hante, m'empêche de dormir, mais les mots de Dana. *Épargner à Shaya la souffrance d'une existence de femme*. Qu'a-t-elle enduré pour préférer l'infanticide et

la peine de mort à la vie ? Que lui a fait subir Tobian. Il ne sera pas châtié lui. Même s'il l'a violentée, frappée, traitée en animal de compagnie. C'est son droit. C'est le droit de tous les fils-du-soleil (Bousquet, 2016, p. 35).

La narratrice laisse entendre que la vie de la femme est une vie absurde, une vie de souffrance, d'oppression et « une existence d'esclave soumise à la tyrannie d'un homme » (Bousquet, 2016, p. 48). La femme est violentée, frappée et traitée en animal par l'homme à cause de la place subordonnée qui lui est prédéterminée par la société patriarcale. À cause des injustices érigées en normes, Tobian qui pousse Dana à commettre l'infanticide n'est reproché rien parce que « traiter la femme en animal de compagnie (...) c'est le droit de tous les fils-du-soleil » (Bousquet, 2016, 35). Ce propos ironique est une manière de ridiculiser et dénoncer les abus du patriarcat. On pourrait attribuer cette représentation à une propagande négative du patriarcat hégémonique, de la masculinité toxique et des normes de la société dans la mesure où Bousquet représente la répression de la femme de manière à éveiller la conscience humaine sur l'exigence de repenser le statut de la femme. Au fond, c'est tout un système et le silence de toutes les institutions, bref l'indifférence de l'humanité sur la violence que l'auteure dénonce à se servant de cette propagande.

Il faut comparer ce sort de souffrance de mère aux devoirs rattachés à la maternité pour comprendre le véritable message de Bousquet. Dans le propos : « Depuis la fondation d'Alta, le rôle des « sang-de-lune » est de nourrir les enfants et de veiller sur eux » (Bousquet, 2016, p. 42), fait penser que dans la bicatégorisation de l'espace humain, la femme est reléguée dans l'espace privé et restreint à la maison où elle est condamnée à jouer des rôles reproductifs non-rémunérés. Deux remarques importantes s'imposent. Premièrement, il y a un lien inverse entre les rôles et la place. Deuxièmement, tant que la maternité est

considérée comme un fait biologique et les devoirs associés à la maternité portent des masques sexuels, la place de la femme restera le foyer et elle sera toujours objet d'oppression et d'asservissement.

En approfondissant le sujet, les quatre auteures semblent souligner que la violence faite aux femmes est souvent ignorée ou considérée comme normales. On pense que l'évocation de la violence institutionnalisée dans les quatre textes est une quête de reconstruction d'une nouvelle identité féminine et un appel aux autorités politiques de tout faire pour mettre fin à l'oppression de la femme. Les représentations de ces auteures montrent que la « femme-mère » souffre à cause des privilèges excessives accordées à l'homme dans la société. En conséquence, la femme se réfugie dans la mort comme Bousquet vient de le démontrer.

Chez Fives (2018) pareillement, le suicide reste le seul moyen pour la femme d'échapper à la souffrance. Beverly, par exemple, révèle son intention de se suicider ou de fuir à cause des difficultés de la maternité. Elle affirme :

Chaque jour, je pense au suicide ou à d'autres solutions tout aussi radicales. Et je me dis que le mieux, avant de faire une connerie, serait encore de disparaître. Partir loin d'ici, fuir cet enfer, les laisser tous en plan, mes trois enfants et surtout cette petite qui me sort par les yeux (...) La vraie prison c'est ici, dans cette vie qui ne me ressemble à rien, faite de contraintes, sans aucune joie, totalement dévoué à mes enfants. Je ne veux pas finir comme ma mère qui s'est sacrifié toute sa vie pour sa faille, sans aucune reconnaissance (Fives, 2018, p. 72).

La narratrice souligne la nature transversale de l'oppression de la femme dans ce propos. Elle laisse entendre que chaque « femme-mère » souffre et continue de souffrir à cause de la répartition inégale des rôles biaisés contre elle dans la famille. La vie de la femme est celle d'une existence absurde. Certaines, telles Dana et Beverly, voient le suicide physique comme solution à cette existence

de souffrance. D'autres comme Fanta et Khady optent pour le suicide psychologique. D'autres personnages féminins comme Norah et la narratrice de Dieudonné (2018) préfèrent maintenir l'absurde en se révoltant contre la condition qui lui a été imposée par la société.

En fait, l'oppression de la femme reste le sujet de prédilection chez les quatre auteures du corpus. Cependant, elle est plus représentée chez Fives (2018). Aux pages 96, 141, 119, 161, 162, et tant d'autres encore l'on note qu'être mère plonge la femme dans une vie sédentaire. Malgré tout, il n'en demeure pas moins que ces auteures fassent l'apologie d'un mariage sans enfant. Les quatre romans considèrent l'enfant comme le plus beau cadeau de la vie comme le dit Miniboubou dans l'extrait suivant :

Mon mari et moi-même essayons depuis des années d'avoir un bébé sans y parvenir. J'aurais tellement aimé, moi, avoir la chance de devenir mère. Je comprends que ce ne soit pas facile tous les jours d'élever un enfant, mais sachez, Beverly, que c'est la plus belle chose que la Vie ait pu vous donner. Et que la Vie est sacrée (Fives, 2018, p. 73).

À travers l'image de Khady, Ndiaye (2009) aussi met en exergue l'importance de la maternité à la femme. Chez elle, le mariage sans enfant est un regret constant pour la femme. Cela se manifeste par le terrible désir de Khady d'avoir un enfant après son mariage. Selon la narratrice :

Elle [Khady] se souvenait des trois années de son mariage non comme d'une période sereine car l'attente, le terrible désir de grossesse avaient fait de chaque nouveau mois une ascension éperdue vers une possible bénédiction puis, quand les règles survenaient, un effondrement suivi d'un morne découragement ... (Ndiaye, 2009, p. 247).

Chez Bousquet (2016) et chez Dieudonné (2018) aussi, les femmes n'ont jamais choisi de rester sans enfant malgré la charge liée à la maternité.

Il se résume que la représentation de la maternité par ces auteures est une critique de la nature genrée des rôles donc un rejet de toute idée qui soutient que les rôles liés à la maternité relèvent de l'essence de la femme. Si le portrait de la condition de mère dans l'espace familial tend à dénoncer les valeurs du patriarcat excessif et pose une nouvelle base à la société actuelle, là il est important de préciser que la présentation des discours autour du rôle et de la place de femme vise à convaincre l'humanité à démocratiser l'institution du mariage. Ainsi, il serait judicieux de noter que le but que la représentation de la condition de la femme dans les textes veut atteindre est capable de désorganiser les structures et institutions sociales. Cette conclusion semble valable parce que changer l'ordre de la dictature du patriarcat vers l'égalité des sexes heurtera définitivement aux intérêts des hommes qui bénéficient de ce régime dictatorial.

Ainsi, l'on se demande si en transformant leur discours en instrument de changement, ces auteures veulent entraîner la société dans le désordre ou elles veulent simplement poser la base d'une société plus juste. Pourquoi donc les discours et textes des femmes considèrent les principes et valeurs qui constituent le fondement de la société actuelle comme menace à la féminité et à la démocratie des sexes ? Toute tentative d'apporter des réponses à ces questions conduira à analyser l'effet que les principes et valeurs actuels ont sur la vie de la femme et surtout celle d'une mère. C'est pour cette logique que le sous-chapitre suivant tâchera d'examiner la souffrance de la femme.

La souffrance comme récompense d'être femme

Tout d'abord, les romans retenus pour le cadre de l'étude donnent l'impression que la maternité va de pair avec des obligations écrasantes auprès de l'enfant et celles-ci plongent la femme dans la souffrance. Avant d'explorer

cette thématique, il est nécessaire d'avoir une vue contextualisée sur la notion de souffrance. Dans le contexte de cette étude, la souffrance peut être conçue comme l'état de permettre et de supporter une situation de désagrément résultant des charges, des travaux et de la situation inférieure d'un individu, la femme-mère dans ce cas. Cette définition réunit les idées centrales des divers regards

portés sur la souffrance dans les textes retenus pour la présente étude. Une considération méticuleuse de cette définition dévoile que la « femme-mère » est obligée d'assumer des tâches liées au soin de l'enfant. Il déduit que la femme embrasse le maintien des enfants et supporte tous les inconvénients qui en découlent probablement à cause du poids du patriarcat et des attentes de la société.

Les représentations des quatre textes suggèrent que la souffrance de la femme, surtout celle de la « femme-mère », est à la fois physique et psychosociale. Elle est physique dans la mesure où les personnages féminins sont excédés des tâches ménagères et celles liées à la maternité. Cette situation paraît ponctuer par différentes formes de violences. Au sujet de la nature psychosociale de la souffrance, l'on parle d'un adjectif composé employé la première fois en 1890 par les psychologues universitaires (Hayward, 2012) et fait désormais référence, dans les études de genre, au traumatisme mental et à la manière dont celui-ci affecte la relation de la femme avec les autres et surtout avec le monde. Parler d'effet psychosocial dans la dialectique des rapports hommes-femmes renvoie à l'absurdité de la situation de la femme : une condition truffée de douleur et de souffrance. Cette étude ne cherche pas à établir une différence entre la souffrance et la douleur comme l'a fait Ricœur (1994) par exemple. Au vu de cela, il ne sera pas erroné de défendre l'usage

interchangeable des deux notions dans cette étude si bien qu'on est conscient que la douleur est plus objective et physique alors que la souffrance est plus liée à l'état psychologique de l'être humain d'où sa subjectivité.

Il convient de réitérer que l'analyse de la souffrance va permettre de questionner l'effet de la maternité sur la femme et comment sa représentation dans *Trois femmes puissantes*, *Sang-de-lune*, *Tenir jusqu'à l'aube* et *La vraie vie* est instrumentalisée pour des fins particulières. Dieudonné (2018) laisse entendre d'emblée que la souffrance de la mère se manifeste à travers ses rôles de mère. Elle tente d'établir un lien entre l'état physique et psychique de la mère de la narratrice et sa condition de femme et de mère. La narratrice met en évidence les conséquences découlant du mauvais traitement de la femme sur sa santé mentale. L'apparence de la femme est représentée comme un miroir à travers lequel la souffrance de la « femme-mère » est révélée. Elle décrit la condition de sa mère en ces termes :

Elle n'avait pas la moindre idée de ce dont j'étais en train de parler. Son regard était fixé sur un point indéfini au loin, mais je savais qu'elle ne regardait rien de particulier. Son cerveau était juste en veille. Je me suis dit que tous les coups qu'elle avait pris de mon père devaient avoir entamé ses facultés célébrables (Dieudonné, 2018, p. 125).

Il se dégage de ces propos que la souffrance physique a des effets psychologiques sur la femme. En plus, l'on peut noter l'existence d'un lien entre la position de la femme et son sort dans sa relation avec l'homme. Il s'ensuit que la souffrance et la violence sont instrumentalisées dans la société patriarcale pour faire asseoir l'hégémonie masculine. Cette représentation joue sur l'émotion et le sentiment en suscitant la pitié surtout quand la narratrice révèle que les coups pris de son père semblent avoir des effets sur sa faculté cérébrale.

À travers cette représentation propagandiste, Dieudonné semble dénoncer la violence qui définit la relation homme-femme dans le foyer conjugal.

Par ailleurs, en parlant des corvées de sa mère, par exemple, la narratrice est très explicite sur le temps de réveil de sa mère. Dès son réveil, elle commence sa journée en s'occupant d'abord de ses animaux : sa vie économique (Dieudonné, 2018, p. 92). Par rétrospection, la narratrice énumère les tâches marquant la journée de sa mère. Sa mère s'occupe des animaux, du jardin, des enfants. L'énumération des tâches témoigne du caractère ininterrompu des tâches. On apprend qu'elle fait tout. « Les armes c'était la seule chose que ma mère ne devait pas nettoyer dans la maison. Même les animaux empaillés, elle devait les brosser régulièrement pour enlever la poussière » (Dieudonné, 2018, p. 137). La narratrice laisse comprendre que la mère doit vite s'occuper de sa vie économique et puis continuer avec des obligations auprès des enfants et elle doit veiller à ce que tout soit fait à temps.

À ces tâches s'ajoutent celles des soins médicaux. Dans le propos suivant, la protagoniste décrit les soins qui lui sont accordés lorsqu'elle a cassé les mains.

Elle (ma mère) a désinfecté ma main puis elle m'a fait enlever mon pull (...) Elle connaissait cette douleur-là. Ses larmes ont coulé. Elle m'a tendu un comprimé et un verre d'eau (...) elle m'a aidé à mettre mon pyjama et m'a accompagné jusqu'à mon lit (Dieudonné, 2018, p. 208).

On trouve très intéressant l'absence d'emploi du mot souffrance pour décrire l'état psychique et physique de la femme dans le récit. Pourtant, l'auteure laisse le lecteur ou la lectrice d'évaluer l'intensité de la condition de la femme à travers son physique. Selon la narratrice, sa mère est « une femme maigre, avec de longs cheveux mous » (Dieudonné, 2018, pp. 11-12). L'adjectif maigre a une

connotation péjorative signifiant osseux et non attrayant. Cette image qui est renforcée par la description des cheveux : des cheveux dévitalisés ou fatigués dus au stress, au manque des soins ou à la malnutrition amplifie également les travaux excessifs que « la femme-mère » effectue auprès de la famille. C'est cet état de souffrance qui occasionne l'absurdité chez la femme. La protagoniste

fait penser qu'elle préfère le suicide psychologique comme solution à une vie absurde probablement à cause de place inférieure face à l'homme. Deux conclusions peuvent être tirées du discours des personnages par rapport à l'état d'absurde de la femme. D'une part, l'absurde résonne le silence de la femme dans la société sur sa propre condition et d'autre part, elle montre le silence de la société sur la condition de la femme.

En plus, le récit de Fives (2018) laisse comprendre que la souffrance associée à la maternité étant devenue quotidienne, elle est souvent inaperçue et considérée comme essence de la vie de mère. Dans son texte, Fives essaye de révéler que la souffrance prend une dimension multiple et touche la vie sociale, professionnelle, économique et sexuelle de la « femme-mère ». Le texte s'ouvre à la page 13 sur les rôles reproductifs de la femme. En posture de témoin, la narratrice révèle les multiples travaux que la femme est condamnée à entreprendre auprès de l'enfant. Ces obligations se succèdent et se traduisent en dévouement pour se faire une bonne-mère. L'histoire de Fives (2018) est une succession de corvées et difficultés associés à la maternité.

Dans la continuité de cette réflexion, on trouve aux pages 24 et 25 comment une « femme-mère » solo est débordée à cause des exigences qu'elle doit remplir auprès de l'enfant. En conséquence, la narratrice rapproche l'état

de la « femme-mère » à celui d'une prisonnière ou d'un esclave dans le passage suivant :

Ce n'était pas un appartement, c'était une planque. Elle s'y cachait depuis deux ans déjà. Deux ans dont les journées étaient consacrées à l'enfant, au corps de l'enfant, à son bien-être. Deux ans en vase clos (...) Le matin, ils étaient les premiers au marché. À l'heure où la plupart des gens dormaient encore, ils trottaient autour des commerçants, les admiraient montant leurs auvents (Fives, 2018, pp. 42-43).

Le schéma qui se dresse de l'extrait démontre comment la maternité rend la femme vulnérable. La narratrice laisse voir comment les tâches liées à la maternité sont pleines de contraintes et de douleurs. La femme est obligée de se lever tôt, commencer et terminer ses journées avec le soin des enfants. Sa vie est, selon Fives (2018), téléguidée par la volonté de l'enfant et l'obligation morale et sociale d'être « bonne mère ». On a l'impression que ces représentations relèvent de l'exagération. Les tâches domestiques ne sont plus des affaires exclusives de la femme. L'homme participe également à l'exécution des travaux ménagers même si c'est au degré minimal.

En plus, Fives établit un rapport entre les tâches et les charges financières. Cette relation semble justifiable parce que logiquement une bonne vie est presque toujours ancrée sur une bonne situation économique. On apprend du surendettement de la « femme-mère » solo lorsqu'elle est allée pour emprunter de l'argent supplémentaire afin de maintenir l'enfant. D'après les propos de la narratrice, « plusieurs chèques avaient été bloqués, des chèques qui avaient pourtant été signés de sa main, et dans ces conditions on ne pouvait lui accorder un nouveau prêt. Se rendait-elle compte qu'elle frôlait le surendettement ? » (Fives, 2018, p. 60). Sa crise financière est déjà annoncée à la page 29 lorsque la narratrice raconte le déménagement de la mère solo et son

enfant dans une planque en estimant que l'appartement actuel est cher. Cette difficulté financière résulte de nombreuses obligations à l'égard de l'enfant, notamment la fourniture de nourriture, de vêtements, de soins médicaux, de l'achat des jouets et de la scolarisation de l'enfant.

Si l'on reste fidèles à la définition opératoire de la souffrance comme étant une situation de désagrément due aux responsabilités attachées au rôle de mère, il serait convenable de noter que Five semble dire que la maternité n'est rien d'autre qu'une contrainte et souffrance. Ceci dit, son évocation dans ce texte vise à illustrer le sort misérable de la mère afin de responsabiliser le père sur ses obligations en tant que partenaire de l'éducation de l'enfant. C'est cette perspective d'appel au changement d'attitude et de mentalité de la part de l'homme dans la famille à travers la peinture de la condition de la femme qui donne cause de défendre l'idée selon laquelle le discours sur la place et le rôle de la femme est plus un instrument de propagande qu'une écriture de révolte. Cette propagande vise à changer l'opinion que certaines tâches dans le foyer conjugal sont indissociables du sexe féminin.

On comprend que l'emploi des techniques de représentation caricaturale des privilèges de l'homme et de représentation très imagée et amplifiée de la condition pénible de la femme surtout de la « femme-mère » visent à rallier l'humanité autour de la vision du changement pour l'égalité totale des sexes. Ce même esprit conduit Fives (2018) à faire une révélation sur comment la maternité constitue une entrave à la liberté sexuelle. Selon la narratrice, avant que la protagoniste ne sorte, l'enfant doit dormir. Une fois dehors, elle doit se précipiter de rentrer.

Ce soir, elle ressortira. Elle s'accordera deux heures cette fois. Deux heures (...) Un homme peut être lui parlera un homme peut être lui

prendra pour une jeune fille (...) Quelques instants, elle pourra être autre chose qu'une mère (p. Fives, p. 87).

La principale contrainte de la mère soulevée dans ce propos est le manque de temps. Comme c'est déjà démontré par Dieudonné (2018) et aussi par Fives (2018), la journée est dédiée à l'enfant. Dans la nuit aussi, l'heure maximale disponible à la femme est deux heures : de heures de liberté.

Par ailleurs, il est impératif de souligner que la thématique de la liberté sexuelle et du contrôle du corps est centrale dans la rhétorique du genre comme dans la littérature des femmes du 21^e siècle qui constitue la source des données de la présente étude. Les textes retenus dans l'étude témoignent que le sexe est représenté comme un trait biologique qu'une construction sociale. Il n'y a aucune instance où le sexe porte le masque d'une construction sociale chez ces quatre auteures. Indissociable du corps, le sexe apparaît dans ces textes comme un terrain colonisé et un espace géographique favorisant ou légitimant l'asservissement de la mère. Il s'ensuit que cette colonisation du corps de la femme passe par l'exploitation du rôle reproductif et de la capacité de fécondité considérée naturelle et sacrée dans la rhétorique des quatre textes. Cet ordre jugé colonialiste et antidémocratique dans la littérature des femmes et dans les discours féministes explique pourquoi le sexe est désormais un langage d'émancipation (Fraise, 1992) que cette étude préfère appeler un instrument de libération. La représentation du sexe chez Fives (2018) revêt une grande importance à l'analyse du thème de la souffrance de la mère solo. En conséquence, elle mérite d'être explorée d'une manière approfondie.

Tout d'abord, le besoin du sexe pousse le personnage principal à s'inscrire sur un site de rencontre. Déjà, il s'agit d'un langage de liberté et du

pouvoir de contrôle du corps, du sexe enfin. Pendant sa première rencontre avec un homme,

Ils échangèrent quelques mots, puis l'enfant l'appela (...) elle interrompit l'homme et s'excusa, l'enfant, là-bas, c'est le sien et il avait besoin d'elle (...) Ensuite, l'enfant cria, tapa, exigea, et il ne fut plus possible d'aligner deux mots (...) Chacun rentra chez soi (p. 161).

Dans ce propos, l'enfant est présenté comme une entrave à la liberté de la femme. Il empêche l'épanouissement et refoule le désir sexuel de sa mère en s'appropriant et en contrôlant plus ou moins le corps de sa mère. Dans ce cas, on ne peut pas reprocher à la narratrice de donner l'impression que le corps de la mère solo figure chez Fives comme un lieu de domination de l'enfant.

Par ailleurs, l'image de l'enfant comme obstacle à la liberté de la « femme-mère » devient plus évidente lors de la deuxième rencontre de sa mère avec un autre homme. Tout comme le premier cas, l'enfant a interrompu la conversation en fondant sur eux. « Le samedi suivant, elle eut un deuxième rendez-vous au square (...) quand l'enfant fondit sur eux, elle le tira par la manche et prétexta l'heure du goûter pour filer » (Fives, 2018, p. 162). Le verbe « fondre » et « tirer » sont d'une importance capitale dans ce propos. On remarque une relation d'opposition entre ces deux verbes dans la mesure où dans le contexte actuel, le premier pourrait signifier s'introduire et le deuxième enlever. Partant de ce constat, l'on pourrait affirmer que la narratrice décrit l'enfant comme un envahisseur d'espace privé de sa mère. Ceci explique pourquoi la mère doit défendre son territoire en l'expulsant.

Pour garantir l'intimité et s'assurer que la présence de l'enfant ne fasse pas fuir également un autre prétendant :

Elle proposa à un troisième homme de passer directement chez elle, un soir, quand le petit serait couché. Elle le fit patienter au pied de

son immeuble, lui envoya des textos, le petit ne s'endormait toujours pas, ce n'était qu'une question de quart d'heure, puis de minutes, qu'il patiente encore un peu et qu'il ne sonne surtout pas à l'interphone, ça réveillerait l'enfant. Elle descendrait elle-même lui ouvrir dès que l'enfant dormirait (...) elle lui montra le chemin de la chambre. L'homme mit une chaise pour bloquer la porte, comme une barricade. Si l'enfant se réveillait, il ne les surprendrait pas (pp. 162-163).

Ce que la narratrice cherche à démontrer est comment la maternité fait souffrir la femme en constituant un obstacle à sa libération et son indépendance. Contrairement aux théories féministes qui nient souvent la maternité comme destin biologique en la pensant comme phénomène social (Dekeuwer-défossez, 2003), les textes qu'on étudie ne s'intéressent pas à la catégorisation de la maternité comme destin biologique ou phénomène social mais cherche plutôt à analyser les effets qu'elle a sur la mère. Comme la narratrice de Fives (2018) le souligne dans le propos ci-dessus, la réalisation de la libération doit passer par l'indifférenciation des responsabilités des enfants et des rôles liés à leur éducation. Il s'agit dans cette écriture de la déconstruction des rôles paternels et maternels pour assurer une vraie équité dans la prise en charge des enfants au sein de la famille surtout dans la famille monoparentale.

La contrainte posée par la maternité souligne d'avantage le discours manipulateur des auteurs des quatre textes. Au-delà de ce discours propagandiste réalisée à travers l'amplification de la condition du solo, l'image peinte de la maternité semble proposer une approche conjointe pour prendre soin de l'enfant en cas de divorce. Effectivement, si le père à qui l'enfant appartient véritablement assume sa responsabilité, l'enfant pourrait passer quelques jours chez lui. Ce qui permettra à la femme non seulement d'exercer sa liberté sexuelle mais aussi sa profession.

Parler de la profession de la mère active revient nécessairement à problématiser le concept de double journée de la femme. Avant de développer ce concept dans ses détails, il peut être soutenu que la double journée de la « femme-mère » active dont l'enfant est au bas âge est plus pénible que celle de la « femme-mère » active ayant un enfant âgé (Ndiaye, 2009 et Fives 2018). Il

découle que la souffrance de ces deux catégories de mère ne sont pas les mêmes.

Le premier cas est ainsi illustré par la narratrice de Ndiaye (2009) : « Elle [Norah] avait fait manger Grete et Lucie et les avait préparées pour l'école (...) les filles étaient en train d'attacher leurs chaussures et voilà qu'il [Jacob] s'était mis à les taquiner » (pp. 32-33). La narratrice fait comprendre que quand les enfants ont certains âges, le niveau des soins de la mère auprès d'eux diminue, soulageant ainsi considérablement la mère. S'agissant du deuxième cas, la narratrice de Fives (2018) compare la condition de la « femme-mère » active qui s'occupe d'un très jeune enfant à celle d'une serve. Celle-ci ne connaît pas de repos. Elle se lève tôt et commence sa journée avec les rôles reproductifs. Après avoir amené l'enfant à l'école, elle pouvait commencer sa journée de travail.

La journée pouvait débiter. Elle ouvrait InDesign. Repositionnait le texte sur la page d'écran. « Noël, c'est parti ! » Commençait à entrer la longue liste des photos avec les prix des jouets (...) Mais il était déjà seize heures. Il fallait laisser le travail à peine entamé et partir à la crèche au plus vite. Elle était incapable. Alors elle laissait filer les minutes, elle en attrapait des crampes (...) Elle travaillait en apnée, elle travaillait coûte que coûte (...) le plus souvent, elle arrivait à l'heure de la fermeture (Fives, 2018, pp. 139-140).

On comprend du passage que la mère réconcilie difficilement sa profession avec les impositions de la maternité.

En outre, il impose à la femme ayant un enfant au bas âge d'assumer d'autres rôles relatifs auprès de lui. Il s'agit notamment d'aider l'enfant à faire

du pipi, lui donner de l'eau à boire et d'autres. La narratrice raconte les quotidiens de la protagoniste en ce termes :

Elle tenait la journée, elle tenait pour le petit. Mais quand la nuit s'annonçait, elle avait hâte de le voir endormi (...) mais l'enfant n'en finissait pas de revenir, tantôt il avait soif, ou peur, ou envie de faire pipi, tantôt il voulait juste qu'elle reste là, à côté, à côté (Fives, 2018, p. 98).

La remarque qui s'impose est que la « femme-mère » active dont l'enfant est âgé consacre plus de temps à sa vie professionnelle que la « femme-mère » active dont l'enfant n'est pas âgé. Dans cette même logique, la souffrance de cette première est plus intense que celle de la deuxième. Entraînée par la fatigue, la souffrance suscite chez la femme le sentiment de regret et d'aversion d'être mère. « Parfois, elle perdait patience, elle aurait voulu qu'il se taise, qu'il arrête de la solliciter, qu'il lui fiche enfin la paix. Elle était lasse, fatiguée de cette créature... » (Fives, 2018, p. 98).

On est amené à noter que la fatigue et la souffrance de la « femme-mère » active proviennent de l'assignation du genre aux responsabilités et aux rôles liés à l'acculturation de la femme. Les quatre textes révèlent comment la femme est victime de discrimination lorsqu'il s'agit d'accomplir des tâches ménagères dans la famille. En plus des propos sur la politique familiale des tâches déjà analysés, Bricole aussi révèle comment la bicatégorisation inégalitaire des responsabilités parentales biaisée contre la femme constitue une menace à son épanouissement. Elle dit :

Notre fils a dix-huit mois, je m'en suis toujours occupée seule la semaine en plus de mon travail à plein temps, où j'ai aussi beaucoup de responsabilités. (...) ça fait beaucoup de pression. C'est la plus dur au final, ne pas pouvoir se reposer sur quelqu'un d'autre que soi. Et pour ma part, avoir l'esprit tout le temps occupé par des questions d'organisation, les listes de tâches à faire...à la maison comme au travail (Fives, 2018, p. 119).

L'image peinte dans ce propos est celle de la culture discriminatoire de type sexuel et de « la tyrannie de l'homme » selon l'expression de (Bousquet 2016) ; ce qui est appelé le nazisme patriarcal dans cette étude. Il apparaît que la politique dictatoriale du patriarcat ne permet pas la répartition des tâches, encore moins de parler de la répartition égalitaire. Certes, « les femmes ont gagné le droit de voter et de travailler à l'extérieur, mais elles ont gardé celui de s'occuper des gosses, de la bouffe, du linge et du ménage » (Fives, 2018, p. 121).

Du passage ci-haut, on peut remarquer qu'à travers la représentation de la souffrance de la « femme-mère », les auteures du corpus cherchent à démocratiser l'institution du mariage pour permettre la discussion sur la répartition des tâches, surtout celles relatives à la prise en charge de l'enfant. De même, ces auteures ne théorisent pas la répartition (égalitaire) des tâches comme c'est souvent le cas dans les discours féministes. Au contraire, il s'agit simplement de négocier avec l'homme puis le convaincre à participer aux tâches ménagères. À cet effet, Bonobo conseille Lulubluette : « Essaie de le secouer, tu peux lui demander de l'aide pour faire le lit, la vaisselle, mettre la table... » (Fives, 2018, p. 120). Elle n'a pas conseillé la répartition égalitaire des tâches. Cette position de Fives se rapproche à la position théorique du négo-féminisme théorisée par Nnaemeka (1999) qui préconise la négociation ou le dialogue et non la révolte comme moyen de changer et de redéfinir l'état actuel des rapports des sexes.

En s'intéressant toujours au sujet de la souffrance de la femme et de la « femme-mère », la discussion ne serait pas complète sans explorer le regard que Bousquet (2016) livre sur cette thématique. Tout d'abord, Bousquet met

toutes les femmes dans un même panier de victime. Ce faisant, elle décrit la relation homme-femme comme une relation de patron et de servante. « Là-haut, les femmes sont des esclaves » (Bousquet, 2016, p. 222). L'image de servante conférée à la femme dans le texte devient plus saisissante lorsque Gia donne l'impression que la vie de la femme en général est une « existence d'esclave soumise à la tyrannie » (Bousquet, 2016, p. 48). Cette image devient plus pittoresque lorsque Gia pose la question suivante à sa tante : « Comment fais-tu pour supporter cette servitude ? » (p. 95). On constate comment la servitude ou l'esclave se substitue au mariage hétérosexuel dans la société où la domination masculine demeure la norme.

Ainsi, il s'avère indispensable de cerner les notions de « servitude » et d'« esclavage » pour pouvoir en dégager ce qui motive son emploi métaphorique et synonymique. Dans le contexte restreint des quatre textes, on conçoit la servitude ou l'esclavage de la femme comme une situation où la femme est obligée moralement et/ou physiquement d'exécuter certaines tâches considérées comme sa destinée sans aucune rémunération financière voire appréciation verbale. Comme cela est démontré dans les quatre textes, les travaux ménagers et les responsabilités auprès des enfants reviennent exclusivement à la femme : « Depuis la fondation d'Alta, le rôle des sang-de-lune est de nourrir les enfants et veiller sur eux » (Bousquet, 2016, p. 43). Le passage suggère que l'homme un acteur inactif à ce qui concerne le maintien de la famille et l'éducation des enfants mais continue de détenir le pouvoir au sein de l'unité familiale. Sa position de chef héritée de l'histoire lui confère le droit de dicter le rythme de la vie de la femme. Bousquet (2016) fait comprendre que quelques hommes profitent de leur position pour traiter les femmes « en

animal de compagnie » (p. 35), d'esclave ou de domestique. Tel est le statut de la femme surtout celui de la « femme-mère » dans la société où « les violences sont devenues lois » (Bousquet, 2016, p. 153) et « la femme est conditionnée pour obéir et [se] soumettre sans jamais protester, sans jamais dire non ». (Bousquet, 2016, p.176). Face à l'institutionnalisation puis l'étatisation des

droits égaux des sexes, on pourrait affirmer que l'image peinte de l'oppression, de la soumission, de l'asservissement de la femme est hyperbolisée. Il semble que les auteures déforment l'expérience de la femme pour pousser la société à militer plus pour la libération de la femme.

En plus, les textes retenus pour cette étude font croire que les privilèges accordés à l'homme par la tradition l'excluent de toute tâche relative à l'éducation de l'enfant et d'autres travaux non rémunérés de la famille. Aussi, la société considère les tâches relatives à l'enfant comme compétence innée ou relevant purement du domaine de la connaissance de la femme (Martinez, Paterna & Yago, 2010). Ces tâches vues comme des attributs essentialistes de la femme sont selon Bousquet (2016) des rôles divins dévolus à la femme. Ce sort prédéterminé de la femme la rend vulnérable, encourage son asservissement et lui fait subir toute forme d'injustice genre surtout celle qui sont relatives aux rôles reproductifs. Lorsque la femme pense en dehors de ce cadre supposé « divin et naturel » de servitude elle est accusée de désorganiser la structure sociale. En conséquence, « une soif de vivre [libre et de réclamer la participation de l'homme dans les travaux ménagers] est une désobéissance, manifestation des Ténèbres, et qu'il fallait étouffer à tout prix » (Bousquet, 2016, p. 147).

L'on pourrait se demander si ce portrait représente l'expérience réelle de la majorité des femmes dans la société contemporaine ? On remarque que les

auteurs des textes étudiés ne veulent pas se montrer trop révoltantes envers la tradition : elles semblent s'éloigner un peu de tout discours radical comme moyen d'effectuer le changement. Ces auteurs représentent le côté odieux et antipathique de la condition de la femme et surtout celle de la « femme-mère » en couple ou séparée. Ces représentations déconstruisent les principes du patriarcat (excessif) sur lesquels se reposent la morale, les lois, les traditions actuelles. Elles cherchent à instaurer un nouvel ordre de vie axé sur les valeurs démocratiques et d'égalité des sexes. Fives (2018), Dieudonné (2018) et surtout Bousquet (2016) laisse croire que l'instauration de ce nouvel ordre passe par le rejet de toutes les théories qui justifient que les travaux ménagers et d'autres tâches relatives à l'enfant relèvent d'une essence commune et du caractère biologique qui s'expriment à travers la maternité.

En somme, le schéma explicatif qui se dresse à travers l'analyse de la souffrance montre que les quatre auteures osent briser les chaînes qui retiennent la femme dans l'asservissement et l'esclavage à travers le portrait propagandiste de la souffrance de la femme et de la « femme-mère ». Selon le résultat de l'analyse, les auteures font croire que la maternité et ses exigences constituent l'origine principale de la souffrance chez la femme. En plus, à travers la représentation de la souffrance de la femme, les auteures cherchent à repenser la place et les rôles attribués à la femme. Ceci amène à conclure que la souffrance telle qu'elle est peinte dans les textes est une exagération visant à raisonner et à inviter les hommes à participer aux tâches domestiques. Cela va libérer la femme de son état actuel de servante de la maison. Toutefois, la condition actuelle de la femme telle que les quatre auteures la représente exige à ce qu'elle cherche d'échappatoire à la souffrance. Cela explique pourquoi le

sous-chapitre suivant va examiner les réactions différentes de la femme face à sa condition de subordonnée et d'assujettie.

La solution à l'oppression : entre exil, résignation et acception

La problématique de l'exil paraît être indissociablement liée à la représentation littéraire (Charbonneau, 1997) donc à l'analyse de la condition humaine. Cette observation conduit Weil (2018), par exemple, à remarquer que l'exil est un cheminement et que la destinée de l'être humain est auxiliaire. C'est-à-dire que l'exil est inhérent à l'humain. Généralement, l'exil est une notion polysémique et complexe. Sa nature polysémique et sa complexité s'expriment à travers le fait qu'il est difficile de trouver une définition consensuelle de l'exil et aussi que l'exil prend différentes formes (Ziaei, 2017). Dans les quatre textes étudiés, l'exil est consubstantiel à la condition de la femme. Dans cet ordre d'idée, l'analyse identifie deux formes principales d'exil dans ces textes. Il s'agit de ce qu'on dénomme exil psychologique et exil physique. Se rapprochant de ce que Camus (1985) appelle suicide philosophique, le premier renvoie à un exil intérieur où l'individu se réfugie en soi, fait un saut en Dieu, dans la nature à cause de son état d'impuissance face à la souffrance qui lui est imputée par le patriarcat et des institutions rehaussant l'hégémonie masculine. Le deuxième évoque l'idée d'être contraint de se déplacer géographiquement, à fuir, à séjourner, à migrer vers un lieu différent de son lieu d'origine pour se libérer, réhabiliter, construire ou reconstruire.

En considérant les deux formes d'exil, toute définition d'exil doit prendre en compte que l'exil est le fait d'être contraint de vivre contre sa volonté. Il est important de souligner que dans le contexte de cette étude, l'exil est présenté comme inhérent à la vie de la femme. Dans cette logique, il ne serait

pas erroné de le concevoir comme une expérience à la fois objective et subjective instaurant une séparation avec l'espace géographique, avec soi-même, avec les autres ou avec le monde extérieur à cause des restrictions et impositions du patriarcat, provoquant chez la femme un sentiment d'étrangeté. En plus, dans ces textes, l'exil est présenté comme le dernier refuge de la

femme. Il s'agit simultanément de l'exclusion de la femme de l'espace extérieur à cause de son appartenance à une catégorie sexuelle inférieure et de la forcer à se rejeter elle-même en la faisant croire qu'elle est inférieure à l'homme. Ce sentiment crée chez elle une absence de soi dans l'espace-temps.

Ce rejet de soi ou « présence-absence de soi » synonyme de l'exil intérieur dans le contexte de cette étude conduit soit à la résignation soit à l'acceptation. La résignation est conçue dans ce même contexte comme une tendance de la femme à accepter de se soumettre et d'obéir à l'ordre patriarcal contre-cœur sans combattre les injustices sexuelles, mais espérant à ce que sa condition s'améliore. Il s'agit d'un sentiment d'impuissance qui pousse la femme à endurer les principes du patriarcat et de la masculinité sans faire l'effort de s'en débarrasser.

Toutefois, quand la femme comprend et se consent à sa situation comme étant une réalité de la vie sans aucun espoir de changement vers une meilleure situation, on parle d'acceptation. C'est une manière d'agir en fonction des faits, des lois, des principes et de sa condition telle qu'elle est et non telle que l'on voudrait qu'elle soit. On note à la fois l'existence d'une relation à nature synonymique et antonymique entre les deux sèmes. La similarité se situe dans le fait que les deux montrent que la femme accepte sa condition. Parlant de leur nature antonymique, le premier indique que la femme consent à sa condition

contre sa volonté alors que le second montre qu'elle se consent à sa condition parce qu'elle l'estime comme essence, normale ou réalité sans se plaindre. Logiquement, la catégorie femme réagit différemment face à l'oppression, à la violence, à l'assujettissement, bref à la souffrance. Cela dit, cette partie du travail examine l'exil, la résignation et l'acceptation pour démontrer comment

l'élaboration de ces thèmes dans les textes sélectionnés vise à libérer la femme des enlacements du patriarcat.

Selon le récit de Bousquet (2016), la femme choisit l'exil ou la résignation face à la souffrance. En considérant le propos ci-dessous de la protagoniste Gia, l'on remarque que la femme n'accepte pas leur condition avec gaieté du cœur. Elles sont contraintes : elles n'ont « d'autres choix que de l'admettre » (Bousquet, 2016, p. 56). Toutefois, quand la femme est dépassée, elle choisit l'exil elle-même comme meilleur moyen de se réorganiser pour combattre la dictature du patriarcat.

Ma vie est un mensonge. Je n'ai d'autres choix que de l'admettre. Et cela me donne la nausée (...) Je sais que je ne suis pas la proie de mal, que ce n'est pas son influence qui guide mes pensées. Cela suffit à me donner de l'espoir et la volonté de me battre contre cette vie d'esclave, de découvrir ce qui se cache au-delà des frontières d'Alta et peut-être de marcher sur les traces de Rovina (Bousquet, 2016, p. 56).

Ici, l'exil peut « être lu comme résistance à la structure, au statu quo (...), la recherche d'une utopie [recherche d'une perfection, d'un idéal sociétal, d'une société égalitaire] » (Zaiei, 2017, p. 41) et espace idéal pour s'organiser contre l'oppression.

S'inscrivant dans la même dialectique de résistance, en outre, Gia démontre comment elle use de l'exil en tant qu'un mécanisme pour questionner

et dénoncer le mariage et d'autres institutions hégémonisant la masculinité. Elle affirme par exemple que :

Je refuse d'être broyée. Transformée en esclave par celui qui a fait de ma cousine une infanticide. Plutôt crever. Plutôt fuir, loin d'ici, loin de cette vie, prendre le risque de l'exil (...) Voilà. C'est décidé. Je m'en vais (Bousquet, 2016, pp. 84-85).

Ce propos permet de penser que les lois, la tradition, l'expulsion de sphère publique ont généralement des effets négatifs sur la vie de la femme. Pourtant, selon Gia, c'est le mariage qui constitue plus de difficulté à la femme. En conséquence, elle-même, sa sœur Arienn et d'autres femmes décident de vivre en exil que d'entrer en rapport avec l'homme. À titre d'exemple, Gia affirme que « les filles qui ne supportent plus de vivre ainsi [comme des esclaves, des usines de production des enfants, idéalement des enfants du sexe masculin] qu'elle qu'en soit la raison, deviennent fous ou s'enfouit » (p. 245). Ici, la narratrice conçoit l'exil physique comme le meilleur moyen de sauvetage et de libération de la femme. Selon elle, une fois qu'elles réussissent à s'enfuir, elles apprennent « à penser en dehors des cadres... [et] à exister » (Bousquet, 2016, p. 245). On est tenté de se demander si la société est aussi défavorable à la femme que Bousquet le fait croire. Cette représentation est-elle simplement une stratégie de rallier la société à sympathiser avec la femme afin de réexaminer les normes et pratiques qui ne lui sont pas favorables ? On pense que la société n'est pas si défavorable à la femme. Ainsi, la représentation pourrait être vue comme une propagande pour améliorer la condition de la femme.

Contrairement à Bousquet (2016) qui présente l'exil comme une réaction aux traditions handicapantes, Fives (2018) le présente comme un moyen idéal pour la femme d'échapper à la souffrance imposée par la non implication du père dans les tâches liées à l'éducation des enfants. Fives fait

entendre que les contraintes de la vie professionnelle et le poids des travaux ménagers et d'autres responsabilités envers les enfants se traduisent en punition insupportable poussant la femme à s'exiler dans un monde physique ou divin :

Chaque jour, je pense au suicide ou à d'autres solutions tout aussi radicales. Et je me suis dit que le mieux, avant de faire une connerie, serait encore de disparaître. Partir loin d'ici, fuir cet enfer, les laisser tous en plan, mes trois enfants (...) Je me fiche bien de ce qui se passera ensuite, que le père s'occupe de sa fille, ou c'est la Dass qui s'en chargera (...) La vraie prison, c'est ici, dans cette vie qui ne ressemble à rien, faite de contraintes, sans aucune joie, totalement dévouée à mes enfants. Je ne veux pas finir comme ma mère... (Fives, 2018, p. 72).

La relation synonymique entre les mots « enfer » et « prison » d'une part et la vie de mère d'autre part soulignent l'expérience douloureuse des devoirs associés à la maternité. Cette vie peinte par Fives comme assujettissante oblige Beverly à se plonger dans le dilemme du choix entre le suicide et l'exil si bien que la deuxième option semble plus probable.

Chez Bousquet (2016), en outre, cette même existence de souffrance de la femme prend une tournure tragique lorsque Dana commet l'infanticide afin « [d']épargner à Shaya [sa fille] la souffrance d'une existence d'esclave soumise à la tyrannie d'un homme » (p. 48). La reprise de ce récit met en lumière comment Bousquet fait croire que la femme a deux moyens d'échapper à la souffrance : l'exil et la mort. Outre, ces deux options sont sanctionnées par la construction patriarcale comme des crimes pour empêcher la femme d'échapper la « tyrannie patriarcale ». Au fond, les quatre auteures semblent proposer que pour sauver la femme de l'oppression patriarcale, les principes sur lesquels l'institution du mariage est axée doivent être redéfinis, la démocratie familiale et le principe d'égalité instaurés. Leurs représentations cherchent à manipuler la société à œuvrer pour la cause de la femme.

Chez Ndiaye (2009), le sujet d'exil physique revêt une importance majeure à cause de sa double nature. Elle cherche à démontrer que la famille paternelle et ses exigences obligent la femme à s'exiler. Le premier cas se manifeste à travers l'image de Fanta. Les difficultés de la vie maritale l'ont poussée à s'enfuir pour une première fois avec Djibril son fils. Pour la maintenir dans cette situation à perpétuité après l'avoir ramenée, Rudy son mari la prive de Djibril en envoyant ce dernier régulièrement chez sa mère, sachant qu'elle « ne s'enfuirait jamais en laissant le garçon derrière elle – ou si ? Il ne pouvait en juger que par ce qu'elle avait déjà fait mais si, la première fois, elle avait emmené Djibril » (Ndiaye, 2009, p. 126). Il se fait voir que l'importance de ce récit n'est pas l'instrumentalisation de la maternité pour séquestrer la femme à sa place de prisonnière mais que la femme considère l'exil comme une option idéale pour se libérer du joug du mariage. Il s'agit dans ce récit d'une campagne d'exposition de la faille des valeurs fondamentales de l'institution du mariage en vue de les repenser. C'est là que s'inscrit la propagande dans ce récit.

La deuxième phase de cette problématique d'exil selon laquelle la femme est obligée de s'exiler se voit à travers l'image de Khady. Ndiaye révèle que l'exil de Khady est imposé à elle donc il s'agit d'un « bannissement » ou d'une « expulsion ». La circonstance qui conduit au bannissement de Khady donne une connotation péjorative à son exil par rapport à celui de Gia, de Fanta et d'autres personnes qui se sont exilées volontairement. On lit :

Quand ses beaux-parents, assistés de leurs deux filles qui, cette fois, se contentaient d'écouter en silence, annoncèrent à Khady qu'elle allait partir, ils n'attendaient d'elle aucune réponse puisque ce n'était pas une question qu'ils lui posaient mais un ordre qu'ils lui donnaient... (Ndiaye, 2009, p. 256).

Selon la narratrice, Khady a été exilée vers une destination inconnue. « Elle n'avait aucune idée de ce qui venait de lui être dit au sujet des conditions de son départ – quand s'en irait-elle, vers quelle destination, dans quel but, par quel moyen ? » (Ndiaye, 2009, p. 258). Cet exil forcé ne souligne pas seulement l'insécurité qui définit la condition de la femme mais aussi l'impuissance et la

vulnérabilité de la femme. Ndiaye fait croire que les mauvais traitements vis-à-vis de la femme sont considérés comme naturels, intrinsèques à la féminité à cause de la place que celle-là occupe dans la société. Bousquet (2016) s'accorde avec elle pour affirmer que la « violence se cache sous le masque des traditions et des lois pour mutiler [les femmes] » (p. 185). À travers ce propos, Bousquet semble affirmer que la destinée de la femme dans la société est prédéterminée par la tradition jugée sacrée et naturelle. On est conscient que plusieurs femmes sont expulsées de leur famille après la mort de leur mari. Toutefois, on maintient que la représentation est une propagande réalisée à travers la technique d'appel à la pitié pour faire appel à la société de ne pas expulser les veuves de la famille.

Par ailleurs, en problématisant l'exil en tant que notion consubstantielle, Dieudonné (2018) dépasse le sens négatif du mot en le concevant comme un espoir, un nouveau départ, un épanouissement et une renaissance (Afkhami, 1994). L'exil figure pour elle également comme la meilleure solution à l'oppression, à la tyrannie et à la dictature paternelle. Suite aux violences perpétrées par le père sur sa fille au jeu de nuit organisé dans une forêt où la fille a cassé sa côte, la mère conseille à sa fille de quitter la famille pour un endroit éloigné. « Gagne de l'argent et pars » (Fives, 2018, p. 208). Sémantiquement, cette phrase impérative ne laisse aucune place au choix, imposant ainsi l'exil à la protagoniste comme le seul moyen de se libérer et

d'accomplir sa destinée. Pourquoi les auteures présentent-elles l'exil comme le moyen idéal de libération de la femme ? Il reste à savoir si la représentation de l'exil comme la seule alternative de la liberté de la femme est-elle un signe d'impuissance ou de résistance face à l'oppression patriarcale.

Bousquet (2016) semble apporter la réponse à cette question lorsque sa protagoniste Gia conçoit l'exil comme un moyen de « changer le monde et de briser les chaînes qui retiennent [les femmes] loin de la lumière du jour » (p. 221). Au fond, la narratrice révèle toujours les difficultés associées à la féminité. La représentation de l'exil comme la voie la plus sûre d'échapper aux traditions répressives peut être lue chez Bousquet (2016) comme la dénonciation du patriarcat. Par extension, cette représentation est une stratégie visant à jouer sur l'émotion des hommes pour qu'ils réexaminent les normes sociales par rapport aux politiques internationales sur les droits de la femme. Il faut rappeler que la position subalterne assignée à la femme est « une fable créée de toute pièce [par l'homme] pour réduire les femmes en esclave...[car] au commencement, il n'existe aucune hiérarchie entre les genres » (Bousquet, 2016, p. 125). Si aujourd'hui Bousquet et Ndiaye dépeignent la souffrance de Gia, d'Arienn, de Khady due à leur condition d'exilée, c'est qu'elles veulent condamner les injustices systémiques et institutionnalisées à l'égard de la femme. On est tenté de penser que chaque condition de la femme représentée vise à améliorer sa vie de femme. Dans cet ordre d'idées, on trouve vital de continuer à défendre l'hypothèse selon laquelle le discours sur la condition de la femme dans la littérature des femmes vise à convaincre la société de renoncer à la différentiation et aux inégalités des sexes.

Outre, les quatre auteures veulent faire croire que certaines femmes préfèrent se résigner face à la souffrance que leur impose la tradition. La résignation évoque l'idée de soumission, d'acceptation forcée. Fives (2018) fait entendre, par exemple, que face aux poids de la tradition qui défend obstinément la domination masculine et les inégalités sexuelles, Bricole et au-delà d'elle la

femme n'a d'autres choix que de succomber à la servitude. Bricole affirme :

Je suis obligée de prendre seule toutes les décisions concernant notre fils, de m'organiser du lundi au samedi, ça fait beaucoup de pression. C'est le plus dur au final, ne pas pouvoir se reposer sur quelqu'un d'autre que soi. Et pour ma part, avoir l'esprit tout le temps occupé par des questions d'organisation, les listes de tâches à faire... à la maison comme au travail (p. 119).

À travers ce passage, l'on constate que faute de moyen, la femme est contrainte à assumer les responsabilités des enfants toute seule. Les romans d'étude essaient de faire croire que les responsabilités sont des impositions à la femme. Ceci justifie pourquoi la narratrice de Fives (2018) affirme « qu'on opprime pas les pères avec ce genre de détail [qui a trait à l'éducation de l'enfant] » (p. 155).

En problématisant le concept de résignation, en plus, Bousquet (2016) révèle comment les femmes d'Alta qui ne veulent pas être taxées de rebelles se résignent face à la tradition.

À Alta, nous, les sang-de-lune, vivons perpétuellement avec ce poids sur la poitrine (...) tu t'insurges, même en pensée, contre une décision des solaires, et tu trébuches brutalement sur la pierre : tu te dis que ce sont des punitions méritées (p. 266).

L'on peut déduire que la catégorie du sexe féminin n'accepte pas volontiers sa position et sa condition de vie. « Ce ne sont pas seulement la peur [de la lapidation, de l'enfermement dans les couvents] qui les empêche de se révolter ! C'est l'éducation, la culpabilité » (Bousquet, 2016, p. 245). Ce propos de la

narratrice suggère que ce n'est pas seulement le mauvais traitement infligé aux femmes qui leur fait accepter leur oppression mais aussi leur éducation. On apprend de Bousquet (2016) que dès la naissance, la femme est forcée à se considérer comme porteur du « mal terrifiant » et de croire être toujours en faute. Sous ces poids de la tradition terrifiante et répressive, et de l'éducation, la femme est obligée d'accepter la place qui lui est imposée. Ainsi, la propagande de Bousquet en tant qu'instrument de changement caricature ces traditions, structures du patriarcat, et cette éducation afin de discontinuer leur fonctionnement.

De plus, les quatre auteures font entendre qu'une autre chose qui contraint la femme à se soumettre à l'homme et à demeurer humble et prisonnière à vie est la violence de l'homme. Comme c'est déjà évoqué, la violence couronne tout rapport homme-femme dans les textes retenus pour cette étude. D'après l'image peinte par Dieudonné (2018) c'est surtout la violence conjugale qui oblige la femme à endurer l'oppression et l'asservissement du père. La narratrice raconte, par exemple, qu'à table une soirée, son père a écrasé le visage de sa mère dans la purée et le débris de porcelaine. Elle révèle : « Ma mère couinait de douleur. Elle ne suppliait pas, ne se débattait pas, elle savait que ça ne servait à rien » (Dieudonné, 2018, p. 64). Malgré la douleur, la femme demeure silencieuse donc résignée ; ne combat pas la violence à cause de son impuissance face à l'homme.

En outre, en présentant la femme comme victime de la violence, Dieudonné (2018) fait croire que la terreur est employée comme mécanisme pour astreindre la femme à accepter son statut de mineure. Dans sa tentative d'illustrer comment la femme succombe face à l'autorité patriarcale, au

terrorisme domestique, la narratrice de Dieudonné révèle qu'après le meurtre de Cumin par Gilles, la mère de Gilles trouve difficile de contenir cette perte.

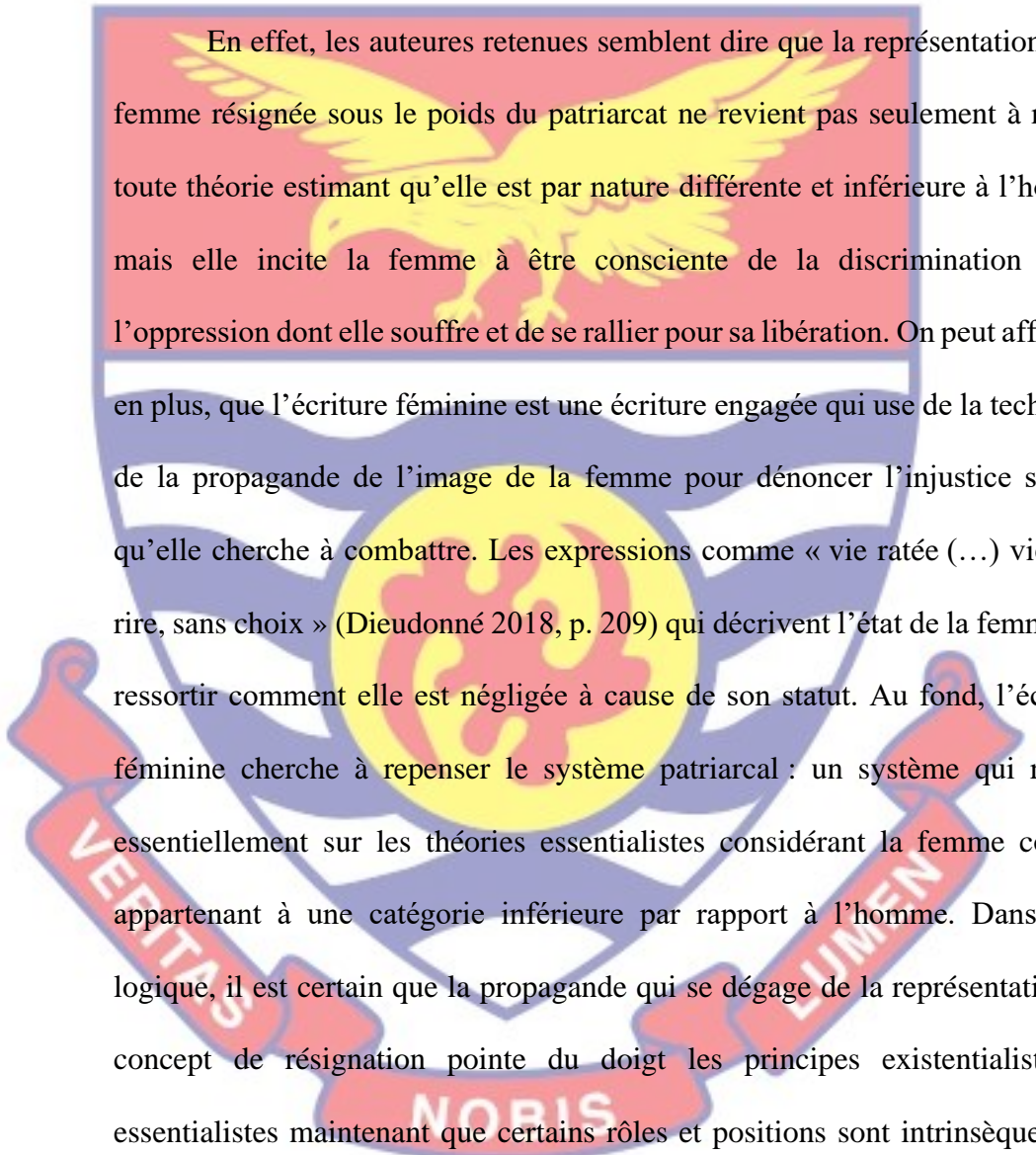
Pourtant, son mari qui est le père de Gille, l'interdit d'exprimer sa douleur.

Parfois elle [la mère de la narratrice] poussait des couinements quand sa douleur devenait insupportable. Ça s'échappait d'elle comme les jets de vapeur d'une Cocotte-Minute. Elle essayait de les contenir du mieux qu'elle pouvait, mais la pression était trop forte. Ça avait fini par agacer mon père, qui avait grogné : « ça suffit maintenant, c'est de la sensiblerie. » Il a eu son mouvement de mâchoire, qui n'avait pas échappé à ma mère. Sa terreur avait étouffé son chagrin (Dieudonné, 2018, p. 155).

Dans ce récit, l'image fait ressortir comment la femme est obligée de vivre selon la volonté de l'homme. La relation homme-femme pourrait logiquement être perçue dans le texte comme une relation du colon et de la colonisée où la subalterne vie sous le poids des contraintes. Ces contraintes sont systématiquement maintenues à travers « le terrorisme domestique » et la violence. Cette réflexion amène à déduire que la femme mène une vie de résignation, une vie qui l'ôte sa nature humaine. Bref, le récit de Dieudonné donne l'impression que la femme est réduite à un objet contre son gré parce qu'elle se voit trop faible pour combattre et repenser d'une manière pragmatique les structures et institutions qui renforcent l'hégémonie masculine.

En approfondissant la discussion sur le sujet de résignation, la narratrice révèle comment elle-même s'est résignée à la demande de son père de participer au jeu de nuit. « J'ai compris qu'il ne fallait pas que je les suive, que je ne devais pas entrer dans cette forêt avec eux. Mais je n'avais pas le choix » (Dieudonné, 2018, p. 175). Comme le cas de sa mère, la narratrice montre comment elle est aussi téléguidée par l'homme à cause de son impuissance face au pouvoir de la figure paternelle. Elle n'a pas le choix ; personne ne demande son avis parce que dans la rhétorique du patriarcat, la femme doit être placée sous tutelle de

l'homme. En conséquence, elle est écartée de tout processus de prise de décision. Ce statut de la femme justifie pourquoi depuis la nuit des temps, la catégorie du sexe féminin est dépourvue de certains droits fondamentaux comme le droit de « vote » que la femme française, par exemple, n'obtiendrait qu'en 1944 (Bouglé-Moalic, 2012).



En effet, les auteures retenues semblent dire que la représentation de la femme résignée sous le poids du patriarcat ne revient pas seulement à rejeter toute théorie estimant qu'elle est par nature différente et inférieure à l'homme mais elle incite la femme à être consciente de la discrimination et de l'oppression dont elle souffre et de se rallier pour sa libération. On peut affirmer, en plus, que l'écriture féminine est une écriture engagée qui use de la technique de la propagande de l'image de la femme pour dénoncer l'injustice sociale qu'elle cherche à combattre. Les expressions comme « vie ratée (...) vie sans rire, sans choix » (Dieudonné 2018, p. 209) qui décrivent l'état de la femme fait ressortir comment elle est négligée à cause de son statut. Au fond, l'écriture féminine cherche à repenser le système patriarcal : un système qui repose essentiellement sur les théories essentialistes considérant la femme comme appartenant à une catégorie inférieure par rapport à l'homme. Dans cette logique, il est certain que la propagande qui se dégage de la représentation du concept de résignation pointe du doigt les principes existentialistes et essentialistes maintenant que certains rôles et positions sont intrinsèques à la féminité, donc réservés exclusivement à la femme.

Bien plus, sachant que leur protestation et leur cri de douleur ne peuvent pas être entendus, quelques femmes conditionnent leur mentalité pour accepter leurs situations déplorables telles qu'elles sont, en n'espérant aucune

amélioration. Il s'agit de ce qu'on appelle acceptation : le troisième et dernier moyen adopté par la femme face à la violence et l'oppression de nature patriarcale. Par exemple, la mère de la narratrice de Dieudonné ayant vu la fréquence de la violence perpétrée à son égard, elle décide d'accepter sa condition comme une destinée. Malgré le fait qu'elle ne soit pas satisfaite du mauvais traitement qu'elle subit, « elle avait refusé de porter plainte » (Dieudonné, 2018, p. 222). Dieudonné donne l'impression que le fait d'accepter sa condition difficile ainsi l'apporterait la paix intérieure.

Pour Fives (2018), l'essentiel pour la femme est de se conditionner psychologiquement et avec le temps, elle pourrait trouver normale le sort qui lui est réservé par la société. Bricole note :

Et pour ma part, avoir l'esprit tout le temps occupé par des questions d'organisation, les listes de tâches à faire...à la maison comme au travail. Mais avec le temps, je commence à m'habituer à cette situation, je crois que c'est une question de mental dans le fond, et c'est surtout ça qu'il faut travailler, le mental (p.119).

Dans le sillage de ces réflexions, l'acceptation de la femme d'assumer toutes les responsabilités domestiques est une question de décision personnelle, de conditionnement mental découlant de son impuissance. En plus, il faut reconnaître à première vue que les contestations, les plaintes, les révoltes ne sont pas, selon Bricole, les solutions à la libération de la femme. L'important est d'accepter premièrement la place et les rôles assignés à chaque sexe afin de maintenir l'harmonie entre les sexes. Pourtant, au fond, l'ambition de ce conseil est une manière d'évoquer la pitié des hommes afin de les amener à soulager leurs épouses des tâches ménagères. Cela souligne l'engagement de l'écriture de la femme pour combattre les inégalités car le recours à l'émotion est toujours conçu comme un ressort à l'action pour revendiquer une meilleure condition.

Ainsi, si Bricole préconise l'acceptation comme solution à sa condition, c'est probablement parce qu'elle la trouve comme le seul moyen à sa disposition pour se libérer.

On est également tenté de croire que Bricole privilégie l'acceptation pour promouvoir la coexistence pacifique du mari et de la femme. Le nouvel ordre de vie qui cherche à bouleverser l'ordre paternel de la famille conduit à des conflits conjugaux. Toutefois, lorsque chaque catégorie de sexe maintient sa position, et continue de jouer son rôle, cela peut assurer la continuité de l'harmonie dans le foyer conjugal. Au-delà de cette acceptation, l'on découvre une critique à l'encontre de la domination masculine et de la façon dont cette domination piège la femme à accepter sa condition de subordonnée héritée depuis des siècles.

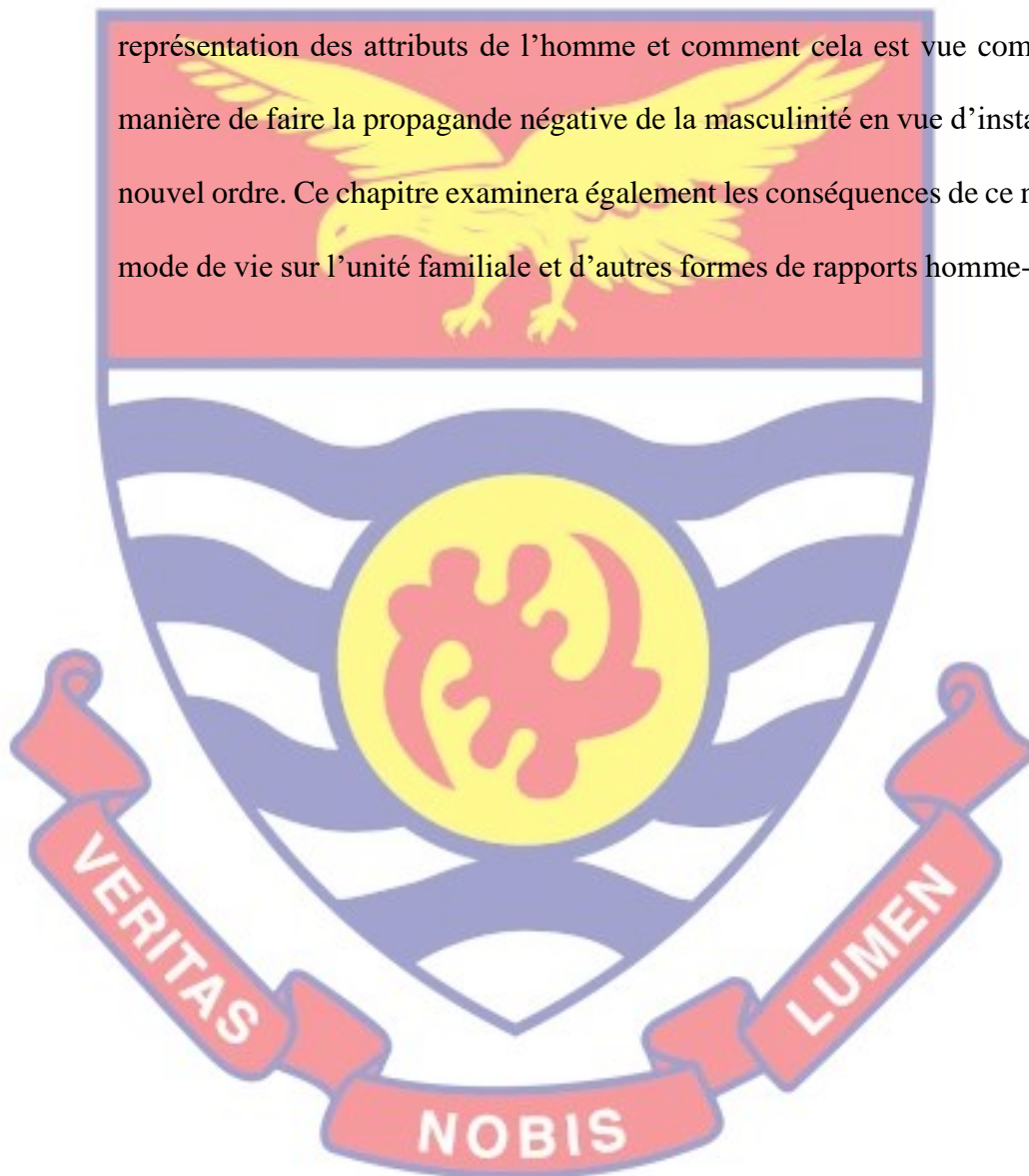
Pour sa part, Bousquet (2016) attribue ce concept d'acceptation à deux causes à savoir l'obéissance et la soumission. Pour elle, c'est l'éducation mensongère qui façonne la femme à ne pas résister l'oppression et aux tares du patriarcat. « J'ai compris que j'ai été élevée, conditionnée pour obéir et me soumettre sans jamais protester, sans jamais dire non. J'ai compris que la société (...) est fondée sur le mensonge et ne profite qu'à quelques-uns » (Bousquet, 2016, p. 176). Bousquet laisse croire qu'à Alta comme dans presque toute société patriarcale, ce sont les privilégiés surtout les hommes de la société qui bénéficient de la tradition et des lois. Les hommes démunis, les enfants et surtout les femmes subissent les conséquences négatives des lois et traditions instituées par les privilégiés. Ces lois et traditions tentent de maintenir les vulnérables dans des situations désagréables et abusives. Autrement dit, l'éducation et les principes de la société sont biaisés contre les démunis de la

société surtout la catégorie du sexe féminin au profit des forts qui sont majoritairement les hommes. Cette éducation inculque les valeurs de soumission, d'assujettissement à travers la culpabilisation et la peur (Bousquet, 2016).

L'on apprend également de la soumission de la mère de Norah face à l'autorité de son ancien mari. D'après Norah, lorsque son père refuse à ce que Sony rende visite à sa mère, cette dernière ne se met qu'à pleurer jusqu'au « visage défiguré par les pleurs » (Ndiaye, 2006, p. 49). Elle n'a pris aucune mesure pour revenir sur la décision de cet homme. Elle fait recours aux pleurs qui n'est pas un moyen de combat, mais une manifestation d'impuissance. Pourtant, il paraît qu'à travers ces pleurs, la femme lance un appel à la pitié : une manière de rallier l'opinion générale à sympathiser avec sa condition de vie afin de redéfinir les principes qui sous-tendent l'infériorisation de la femme.

En considération de l'analyse de ce sous-chapitre, les quatre textes tentent de défendre que la résignation et l'acceptation sont des réactions à la dictature du régime patriarcal. Elles sont interprétées comme « une mort symbolique » (Brianchi, 2005, p. 9) et une séparation de l'être de son existence. En plus, l'analyse démontre que les auteures font penser que la représentation de l'exil, de l'acceptation et de la résignation sont des moyens de protestation contre la domination patriarcale. Il s'agit d'une protestation et d'une dénonciation pacifique différentes du radicalisme définissant les discours et les représentations de l'écriture féministe. Outre, les auteures étudiées misent plus sur le sentiment de pitié évoqué par l'exil, la résignation et l'acceptation que sur la déclaration de guerre contre les principes du patriarcat pour rendre le monde plus inclusif, plus égal, plus juste au profit de l'humanité tout entière.

L'exil, la résignation et l'acceptation sont peints de manière à redéfinir le statu quo de la femme et créer un nouveau monde d'égalité pour toutes et tous. Cependant, l'on se demande si ce nouveau monde fondé sur le principe d'égalité peut soutenir la stabilité sociale existante. À la lumière de cette préoccupation, le quatrième et dernier chapitre de cette étude tâchera d'analyser la représentation des attributs de l'homme et comment cela est vue comme une manière de faire la propagande négative de la masculinité en vue d'instaurer un nouvel ordre. Ce chapitre examinera également les conséquences de ce nouveau mode de vie sur l'unité familiale et d'autres formes de rapports homme-femme.



CHAPITRE QUATRE

Quel mode de vie à l'aube d'une « morale féminine »

Dans les représentations littéraires comme dans la vie réelle, le changement socioculturel est une nécessité incontournable (Zid, 2006). Chaque individu est censé de s'adopter continuellement aux changements de son milieu.

Les auteures des textes retenus pour cette étude sont également conscientes de la nécessité de redéfinir la société pour refléter les exigences de démocratie sexuelle et égalitaire. Dans les textes retenus pour cette étude, les auteures introduisent des actes non-conformistes à la morale masculine reconnue comme la norme il y a des siècles.

Ceci étant, deux types de morales peuvent être identifiés dans les textes retenus à savoir ce que nous appelons « la morale masculine » et « la morale féminine ». La première semble constituer le fondement du monde depuis son origine alors que la seconde, dont l'origine peut être tracée surtout vers la deuxième moitié du 19^e siècle, est une contradiction d'ordre socialement, traditionnellement, culturellement voire moralement établi il y a des années (Marques-Pereina, 2018). Axée sur les valeurs égalitaires, cette morale tente de construire un nouveau monde : un espace de valeurs hybrides dans lequel l'humain essaie de se situer entre et le respect et la contestation de l'ordre patriarcal.

Dans cette étude, l'espace-temps actuel favorise ce qu'on appelle dans l'étude les valeurs d'égalité dans la différence, c'est-à-dire, la vie sociale comme la vie représentée dans les textes réconcilient les paradigmes égalitaristes et différentialistes créant en conséquence une morale plus féminine qui oriente désormais les rapports des sexes. Cette morale étatisée en France

vers le milieu des années 1970 (Baudino, 2000) et institutionnalisée par l'ONU surtout pendant La Conférence de Beijing en 1995 (UN Women, 2014) constitue le fondement d'un nouveau monde axé sur les mécanismes de justice sociale et d'égalité des sexes. Ce monde n'est pas seulement possible comme l'envisage Roy (2003). Il est maintenant visible et devenu une exigence politique. Ce nouveau monde d'ordre féminin assoiffe le sexe féminin d'une vie d'égalité de chance et de traitement. Cette quête de liberté est le socle des grands sujets de la littérature des femmes. On parle de la mutation d'ordre ancien estimé normal, de la déstructuration des rôles figés, de la restauration d'une nouvelle morale et culture féminine hostile à l'ordre patriarcal considéré dans les discours et dans les textes des femmes comme nuisible à l'épanouissement et au progrès humain. Ce nouvel ordre influe et redéfinit définitivement les rapports hétérosexuels et condamne l'être humain à un nouveau mode de vie. C'est ce mode de vie imposé à l'humanité par la culture féminine que ce chapitre vise à examiner dans les quatre textes retenus pour cette thèse.

De la démythification à la redéfinition de la masculinité

Tout d'abord, il est possible d'admettre que la masculinité est un régime politique (c'est-à-dire une organisation spécifique du mode de vie) qui s'identifie avec soit la tendance essentialiste, soit constructionniste. Du point de vue essentialiste, la masculinité peut être définie comme tout comportement naturel et observable intrinsèquement lié au sexe masculin sans quoi il ne peut pas être ainsi appelé. S'inscrivant dans la logique constructionniste, on peut la concevoir comme un mode de comportement et de pratique socialement et culturellement construits dans une société donnée dans laquelle le sexe masculin s'engage en adoptant des attitudes et caractères spécifiques de domination et de

virilité envers l'autre catégorie de sexe hétéronormatif (Connell et al. 2005). Deux remarques s'imposent à partir de ces définitions. Dans un premier temps, la masculinité est vue comme caractère inhérent donc indissociable de l'homme. Dans un deuxième cas, elle est perçue comme un produit social et culturel : une construction discursive qui se manifeste à travers des comportements performatifs.

Dans la littérature des femmes, la masculinité est généralement considérée comme un régime politique autoritaire, totalitaire, colonialiste, dictatorial et une organisation sociale hiérarchisée et oppressive dans laquelle la femme est contrainte d'obtempérer au désir de l'homme. Elle est considérée comme une entrave majeure à la libération et l'autonomisation de la femme. Les représentations des textes retenus pour cette étude cherchent à démystifier : à rendre peu attrayant ce régime en passant par la caricature et la dramatisation des privilèges du sexe masculin jusqu'à arriver à la sensationnalisation et l'amplification des attributs de l'homme. La vision déformée de la masculinité suite à la popularisation de la littérature des femmes désacralise la masculinité puis la révoque progressivement aux hommes. On parle donc d'une crise de la masculinité, c'est-à-dire que le sexe masculin est confronté aux changements sociétaux, psychologiques, culturels, institutionnels faisant que l'homme n'a plus d'identité définie. La masculinité est en permanente mutation parce que son sort est dicté par le rythme de la politique domestique, nationale et internationale sur les droits de la femme.

Tout d'abord, le mot démystifier dans le contexte restreint de cette étude est le fait de dépouiller l'homme de son attribut et sa position sociale légendaire considérés naturels et divins depuis le début de l'histoire en révélant sa nature

violente, dominatrice et oppressive. Désormais, l'homme n'est plus infaillible : il n'est plus un demi-dieu. On doit considérer d'emblée comment ce processus de démystification s'effectue au sein des quatre textes et comment cela constitue un discours persuasif visant à améliorer la situation dans laquelle la femme vit.

Dans un premier temps, la démystification passe chez Dieudonné (2018)

par l'intelligence et la suprématie intellectuelle du jamais vu de la protagoniste. Dans un entretien avec sa mère, le Prof de sciences de la protagoniste remarque : « Votre fille a des capacités exceptionnelles (...) On n'a jamais vu ça (...) Donc on voudrait qu'à partir de la rentrée, elle suive les cours de la classe supérieure » (Dieudonné, 2018, pp. 127-128). Ce qui importe dans l'extrait est l'ordre renversé de la position des sexes masculin et féminin. L'opinion générale considère l'homme le plus intelligent donc supérieur dans tous les domaines. Placer la femme sur un piédestal plus élevé que l'homme ôte à ce dernier sa position traditionnelle du meilleur. Ce renversement de position des sexes pourrait être lu comme une propagande contre l'hégémonie masculine.

Ndiaye (2009) aussi place la femme sur une échelle de réussite plus élevée que l'homme, signalant en conséquence l'utilité de la femme par rapport à l'homme dans la famille et dans la société. On découvre ceci lorsque Ndiaye juxtapose Norah et son frère Sony. « Norah, elle, s'était débrouillée seule pour devenir avocate, elle avait trimé dur et difficilement [alors que Sony, son frère] menait une vie incompréhensible, oisive, passive, solitaire » (Ndiaye, 2009, p. 58). Norah, une fille délaissée par son père a bien réussi puis devenue avocate. C'est elle qui doit défendre son frère en prison. L'impression qui découle de ces images suggère qu'il n'y a rien de naturel ni de divin dans la détermination de la place et des rôles des sexes. Selon ce paradigme, le genre

est donc construit : la répartition des rôles et places est donc une œuvre des hommes pour s'assurer l'assise de leur domination.

Chez Fives (2018), par ailleurs, la démystification ne s'inscrit pas dans le contexte normal de renversement de position. Sa campagne de redéfinition des rôles passe par la dramatisation et la raillerie de l'irresponsabilité du mari du personnage principal, le père de l'enfant, un personnage figurant systématiquement mentionné dans le texte. À la page 49, on apprend sa disparition de sa famille. L'éducation et les soins deviennent donc la responsabilité de la mère. Selon le récit, le père de l'enfant n'a pas opté pour le divorce mais s'est enfuit vers un lieu inconnu à sa famille. Cette fuite se lit comme un acte d'irresponsabilité. In ne serait pas erroné de qualifier cette représentation comme une raillerie de l'homme. Cette raillerie cède brusquement au sentimentalisme lorsque la narratrice raconte le traumatisme financier et la difficulté de la femme abandonnée de réconcilier sa vie de solo et sa vie professionnelle. À ceux-ci s'ajoutent l'effet psychologique causé par l'absence du père sur l'enfant pour mettre en évidence à quel point la conscience de l'homme est mauvaise. Cette image dénigrante démystifie l'homme et peut donc être interprétée comme un discours de propagande pour dénaturiser le rôle et la place des sexes.

Dans *Trois femmes puissante* de Ndiaye, la narratrice raconte à la page 46 comment le père de Norah les a abandonnées. L'abandon de deux filles et leur mère est un acte d'irresponsabilité à la part du père de Norah et cela lui dépouille sa position de chef de famille. En conséquence, cela remet en cause le caractère sacré de la paternité. Il se laisse entendre, également, que la position

de l'homme dans la famille peut être facilement occupée et ses fonctions exécutées par la femme. Pourquoi donc répartir les rôles selon les sexes ?

Un peu plus loin, Ndiaye semble animaliser la masculinité, une manière de la rendre peu attrayant lorsque Sony lui-même dit à sa sœur Norah dans un entretien sur le trottoir de la prison que « les petites, les jumelles, ce sont mes filles, pas les siennes [celles de mon père]. Il [mon père] le savait, tu comprends » (Ndiaye, 2009, p. 83). Risiblement, c'est Sony qui est le père des filles de sa belle-mère. Cela veut dire que Sony et son père font amour à la même femme sous le même toit. Attribuer cet acte socioculturellement et moralement odieux à l'homme est une manière de remettre en question son intégrité. Face à cette révélation, l'on peut se demander à savoir pourquoi le régime masculin ne doit pas être renversé.

Par ailleurs, Bousquet (2016) inscrit la désacralisation de la masculinité dans le contexte de la dramatisation des attributs qui semblent indissociablement liés à la culture masculine tels que l'impunité, l'oppression, la violence. À la page 69, par exemple, Bousquet (2016) remet en cause l'impunité accordée à l'homme par les lois d'Alta lorsque sa narratrice révèle que l'homme peut répudier son épouse lorsqu'elle est stérile. Il en va de même lorsqu'elle démontre la faiblesse de corps. Elle fait entendre que cette impunité, naît l'injustice et l'abus des droits fondamentaux de la femme.

Un autre cas qui témoigne de l'impunité et de la violence se trouve à la page 64 du même texte. La narratrice raconte comment Tobian meurtrier ses filles et personne ne l'empêche, pas même les lois de l'État. En plus, Rossan lui aussi « avait étranglé sa précédente épouse en réalisant qu'elle ne porterait jamais d'enfant » (Bousquet, 2016, p. 62). Ce n'est pas surprenant que la

narratrice fait référence aux hommes donc aux dirigeants comme « des bourreaux et des assassins » (p. 191).

En plus, la cérémonie de tatouage ordonnée à la page 11 est une violence extrême où « l'épingle de métal [est] enfoncée d'un coup sec dans [l]a chair [des filles] » (Bousquet, 2016, pp. 11-12). S'agissant de l'oppression, elle parcourt le texte faisant que Bousquet donne l'impression qu'elle entraîne la souffrance (pp. 34, 157, 179), la subordination et l'asservissement de la femme (pp. 17, 35, 38, 84, 176, 222, 245).

Eu égard à ces constats, on note que l'écriture féminine conteste l'universalisation de la masculinité derrière qui se cache la violence, la domination, l'oppression et l'abus. En outre, la représentation caricaturale des valeurs qui rehaussent la masculinité et au-delà le patriarcat la réduit systématiquement à des gimmicks pour décourager leur continuité. Ces témoignages qui font froid au dos sur le comportement de l'homme pourraient être interprétés à la fois comme une propagande négative des attributs considérés propres à l'homme et une campagne pour instaurer l'égalité entre les sexes et les bonnes pratiques dans la famille. La perspective de Gia envers la différenciation des sexes, par exemple, s'exprime dans un langage radical niant simultanément les différences entre les sexes et l'existence d'un sexe inférieur. Elle affirme : « Nous sommes vos égales pas vos inférieures » (Bousquet, 2016, p. 117). Cette posture conteste la différence entre homme et femme rapprochant ainsi le genre et par la suite le sexe à un produit, un jeu social et performatif. Dans un langage plus clair, les différences entre les sexes ne sont pas des réalités. Elles sont vues par Bousquet comme « des constructions fabriquées et soutenues à travers des signes corporels et d'autres moyens expressifs. Le fait

que le corps genré soit performatif suggère qu'il n'a pas d'autre statut ontologique que les actes variés qui constituent sa réalité » (Butler, 1999, p. 173).

Pour dénoncer les stéréotypes de sexe, la narratrice protagoniste de Bousquet (2018) souligne que son univers est un « monde où tout est faux, même ce qu'on mange. Mais les gens ne connaissent que ces mensonges, alors pour eux c'est réel » (Bousquet, 2016, p. 158). Elle veut faire comprendre que la hiérarchisation du masculin, le pouvoir sacré du contrôle de l'homme, bref, la place et les rôles supposés naturels des sexes est un mensonge. La différence entre les sexes est une production donc elle n'est qu'une réalité construite. Depuis la nuit des temps, l'humanité prend comme vraie la différence du genre et les valeurs du patriarcat qui se manifestent surtout à travers la place et le rôle des sexes. Selon Gia cette tradition de « mensonge ne profite qu'à quelques-uns, [c'est-à-dire quelques hommes] » (Bousquet, 2016, p. 176). Là, l'exigence de révéler la réalité : une réalité qui rejette la différence des sexes et opère le principe d'égalité, de respect mutuel des sexes, et de la tolérance pour permettre la libération de l'humanité des mensonges forgés.

La découverte de cette réalité longtemps cachée par les hommes est selon la protagoniste le fondement de ce qu'elle appelle « une vie nouvelle, une vie verte et bleue, une vie libre et belle » (Bousquet, 2016, p. 126). Parler d'une vie nouvelle évoque l'existence d'une vie ancienne qui signifie selon le texte une vie désuète et incompatible avec le présent. Pourquoi œuvrer pour une nouvelle vie ? Elle le fait parce qu'elle conçoit la vie ancienne comme « une vie d'esclave » (p. 125), « un monde de traditions, d'asservissement » (p. 88), « une existence de servitude » (p. 38), un monde où « le Livre du Soleil [n'accorde

pas aux femmes] le statut d'être humain » (p. 190). Par contre, la nouvelle vie est pour elle une vie « libre. Loin des mensonges et de l'obscurité » (Bousquet, 2016, p. 305). On observe que les traits du nouveau monde sont opposés aux valeurs de l'ancien monde. Les discours de Gia suggèrent que cet ancien monde est érigé sur les principes du patriarcat.

Au demeurant, c'est la masculinité et ses valeurs qui sont démystifiées et rendues impopulaires dans les discours de Ndiaye (2016), Bousquet (2016), Fives (2018) et Dieudonné (2018) car elles sont représentées comme une entrave au progrès humain. C'est à ce titre que la masculinité et le mâle sont généralement caricaturés sous la plume de ces quatre auteures. Désormais, ces auteures font croire que la masculinité et le patriarcat sont érigés sur le principe d'injustice, de discrimination, de violence. En leur ôtant leurs masques du sacré, la littérature des femmes met à nu la culture inhumaine et injuste biaisée contre la femme dans la société. Dans ce contexte, on peut parler de la diabolisation de la tradition, de la masculinité, du patriarcat et leurs valeurs. Comme les discours sur la place et le rôle de la femme diabolisent ces valeurs et amènent la société à redéfinir certains comportements, on pourrait les qualifier de propagande. Cette propagande ne se contente pas seulement de démythifier l'homme mais de lui révoquer cette masculinité afin d'assurer une société prospère.

En conséquence, la masculinité perd de repères face à la prolifération des textes et des discours condamnant toute structure qui la rehausse (Voléry & Tersigni 2015). Dans les textes retenus pour cette étude, l'intégrité de l'homme se décline à travers le type de personnages masculins représentés. Les personnages masculins de Ndiaye (2009) comme Sony et son père, et Rudy et son père trouvent difficile à se retrouver dans la vie. Leur instinct masculin les

entraîne dans des situations difficiles. Ce portrait est une manière de dire que le patriarcat donc la masculinité encastre l'homme également dans des situations pitoyables. Ils doivent être rejetés. L'image de ces personnages est donc une propagande en soi.

En plus, aux pages 63 à 64, on trouve Sony en prison dans une condition calamiteuse. Un peu plus loin, le père de Norah qui est aussi le père de Sony révèle son état financier déplorable en ces termes : « Non, je te dis. Je n'ai pas d'argent pour un bon avocat. Dara Salam a fait faillite, dit-il. Je n'ai plus rien là. Il faut que tu t'occupes de Sony » (Ndiaye, 2009, p. 75). La crise financière du père de Rudy est semblable à celle du père de Norah. Il avait lui aussi fleuri financièrement. On en parvient connaissance à travers ces propos de la narratrice : « Le père de Rudy, lorsque tout allait encore bien pour lui, s'était ingénié, par malice, par vanité, à semer son ange, oh, les hommes sont tellement présomptueux (p. 155). Le schéma explicatif qui se dresse met en lumière la fin misérable des personnages masculins et plus important encore, leur état ridiculise leur attribut de malice, de vanité et de présomption. Évidemment, la masculinité n'a aucune image reluisante dans les quatre textes. L'ambition du propos ci-dessus est propagandiste : elle contraint l'homme à se redéfinir et à se construire une nouvelle identité, vu que ces qualités actuelles finissent par le rendre malheureux.

S'agissant de Rudy, son image revêt également une signification très importante au concept de la démystification de la masculinité puis à la campagne de la redéfinition du patriarcat en tant que système d'oppression. Peu après son apparition sur scène, la narratrice raconte qu'il est le professeur de

lettre au lycée qui s'est battu avec ses étudiants. La scène de bagarre est décrite comme suite :

Rudy avait lâché son cartable. Sans savoir ni comprendre ce qu'il faisait, ce qu'il allait faire, il avait sauté à la gorge du garçon. (...) Il avait poussé l'adolescent dans la cour du lycée, toujours accroché à son cou qu'il serrait de toutes ses forces. Le jeune homme s'était mis à transpirer abondamment. (...) Une violente douleur avait traversé son dos, ses épaules. Il avait senti glisser entre ses mains le cou trempé de sueur. Ses genoux, puis sa poitrine, avaient heurté durement le sol, il avait tenté de garder la tête aussi haut levée (...) Il avait entendu les garçons ahaner et l'invectiver. Ils se demandaient à présent que faire de lui, leur professeur de lettre dans les reins duquel ils enfonçaient leurs genoux osseux, ne mesurant pas, comprenait Rudy, à quel point ils lui faisaient mal (pp. 179-181).

Renvoyé, Rudy travaille désormais chez Manille. Là aussi, il fait une gaffe. On parvient à cette information dans l'extrait suivant :

Il se gratta frénétiquement (...) Une trépidation convulsive agitait sur son genou (...) Comment avait-il pu, lui qui avait tant travaillé, commettre une telle erreur de calcul ? Il se savait peu capable en ce domaine (...) bridé par son arrogance, il avait empêché toute amélioration notable de ses capacités. Il ne voulait pas devenir bon dans le métier (p. 190).

Ndiaye essaye de démontrer que les images négatives des personnages masculins ont la vocation de rabaisser et de ridiculiser l'instinct masculin. Suivant l'ordre des faits, l'ambition de ces portraits est de rendre les attributs du mâle moins intéressants. L'extrait ci-dessus présente l'arrogance comme une caractéristique typique de l'homme et c'est cela qui conduit à l'erreur de Rudy. Très probablement, c'est l'attitude égocentrique de Rudy et son sentiment de suprématie qui l'empêche de se soumettre à la formation professionnelle. Réalisant les effets de son instinct masculin, il songe qu'il « était bien inutile » (Ndiaye, 2009, p. 197). En s'inscrivant au carrefour des portraits des quatre

personnages masculins, en sommes, on déduit que Ndiaye tient un discours à forte tonalité propagandiste contre certains attributs des masculinités, surtout la masculinité hégémonique et toxique, tels que la violence, la présomption, et l'arrogance. Bref, le portrait des quatre personnages est une propagande pour discontinuer les attributs de l'homme jugés négatifs.

Pour sa part, Dieudonné (2018) présente une jeune protagoniste résiliente de 15 ans qui défie l'autorité de son père. Cette protagoniste n'est pas intimidée par le comportement agressif de son père. Il affirme : « Je n'ai pas peur (...) Je n'étais pas faible (p. 256). Elle affronte son père qui veut la violenter. Elle raconte :

Il s'est penché sur moi (...) Cette fois, c'est mon poing (...) qui a bondi. J'ai entendu le 'crac' de son os nasal. Il est tombé à la renverse sur la table en fer forgé. J'ai eu la sensation précise de posséder les griffes au bout de mes doigts. J'ai lacéré la chair de son visage » (Dieudonné, 2018, p. 252).

L'on comprend que le nom « homme » au système social revêt un emploi synonymique du patriarcat, de la violence, de l'agression. Alors, la révolte des personnages féminins contre les personnages masculins est considérée comme une déclaration de guerre à ce que l'homme symbolise, c'est-à-dire les attributs négatifs susmentionnés. Cela dit, l'on pourrait maintenir que la bagarre entre la protagoniste et son père est une expression de révolte contre l'ordre patriarcal qui normalise et rationalise la violence à l'égard de la femme. Techniquement, il est question à travers ces représentations du rejet de la normativité et de la rationalité de la suprématie masculine fétichisée depuis la nuit des temps. Désormais, Dieudonné et d'autres auteurs semblent transformer le patriarcat en spectacle à travers le portrait négatif fait de l'homme.

En approfondissant plus la réflexion sur ce sujet, on est tenté de se demander pourquoi certains hommes aident les femmes pour combattre les hommes qui incarnent la masculinité ? Dans les textes de Dieudonné (2018) et de Bousquet (2016), « les hommes forts », les détenteurs du pouvoir tombent face aux femmes qui sont aidées par des hommes. Quant à Dieudonné (2018, p.

258), c'est le fils, un petit garçon, qui tire sur son père à la demande de sa mère afin de sauver la protagoniste. Elle raconte : « Gilles, Tire ! Ma mère. Elle avait dit ça ? Vraiment ? Mon père a tourné la tête vers elle (...) Mais elle aussi, elle était épuisée. Il fallait que quelque chose se termine ». Ce qui doit se terminer c'est la violence, l'agression, le terrorisme patriarcal. On maintient que ce n'est pas l'homme en tant que catégorie de sexe que la femme voulait éteindre mais ceux qui symbolisent l'oppression et renforcent la superstructure du système de domination masculine, de discrimination à l'égard des diminués ; l'oppression et l'infériorisation de la femme. Gia atteste de cela en ces termes : « Tous les hommes ne sont pas nos ennemis » (Bousquet, 2018, p. 155). Le fait de tuer l'homme est une manière de proclamer la victoire sur le patriarcat, la masculinité, la violence. On pourrait donc attribuer cette scène à une propagande qui ridiculise l'homme et annonce la fin probable de la domination masculine.

Par ailleurs, on constate que l'expérience des personnages comme Rio, Valli, Ruben et d'autres démontre comment la tradition, les lois et les croyances placent également quelques hommes dans des situations handicapantes. Ce sont ces désavantagés qui se rallient au côté des femmes pour combattre ce que la protagoniste de Bousquet (2016) appelle les « mensonges forgés » et renverser « les voleurs de lumière, ceux qui privent les femmes de leur intelligence et de leur liberté. Voleurs de lumière, ceux qui maintiennent [l'humanité] sous le joug

de lois iniques » (p. 167) afin de libérer l'humanité des « lois, règles, traditions de plus en plus étouffantes et de moins en moins crédibles » (Bousquet, 2016, p. 147).

Il devient indispensable d'examiner l'expression « de moins en moins crédible » face au discours féminin qui vise à projeter une image négative de la masculinité. Le discours de propagande des personnages qui sont victimes du patriarcat donc de la masculinité toxique font que le statut vénéré du sexe masculin s'estompe au fil des jours. L'homme « savait que chaque seconde qui passait massacrait un peu plus son autorité, comme une boule de démolition sur un immeuble dévoré par la mэрule » (Dieudonné, 2018, pp. 20-12). La femme devient donc consciente que les attributs divinement ordonnés de l'homme ne sont que des mensonges et des constructions humaines. Cette prise de conscience reconforte les personnages féminins dans leur quête de retrouver leur identité perdue auprès de l'homme. Cette quête d'identité ne vise pas seulement à redéfinir la place de la femme mais également son rôle.

L'on remarque que la protagoniste donne une tonalité universelle à ce projet de libération dans cette remarque : « ici, les gens se contentent d'un quotidien timide de peur d'envisager un avenir différent. La maladie, la mort se dissimule derrière chaque sourire. Il est temps que cela change » (Bousquet, 2016, p. 223). Par ce propos, Bousquet fait entendre que la décrédibilisation de la masculinité, donc des attributs du patriarcat, restaure à l'humanité sans distinction du sexe l'espoir perdu. Conceptuellement, il ne serait pas erroné d'assimiler le militantisme féminin à l'humanisme. Le discours persuasif des militantes qui luttent pour la cause des sexes atténue les tensions qui pourrait surgir pendant le processus de restructuration sociale. Autrement dit, la guerre

contre le patriarcat, la discrimination, les inégalités pour ne mentionner que ceux-là ne sont pas une guerre de sexe mais de justice sociale et du progrès humain. Le fait de donner une tonalité humaniste à la lutte féministe est une propagande en soit. Cela pourrait aider la femme à gagner la sympathie des hommes également dans la lutte contre la discrimination, les inégalités.

Dans ce sens, l'élimination des « bourreaux d'Alta » et les symboles de l'oppression tels les sanctuaires, le dôme, les puits dans *Sans-de-lune* et du « rebelle » dans *La vraie vie* est une manière de repenser la masculinité et les traditions. En plus, la réduction des personnages masculins à la risée publique dans *Trois femmes puissantes* et *Tenir jusqu'à l'aube* est aussi un moyen de dégonfler les excès de la masculinité. À travers leur discours, ces auteurs cherchent à « changer le monde et de briser les chaînes qui retiennent [les femmes] loin de la lumière » (Bousquet, 2016, p. 221). Selon l'analyse, la masculinité en tant que régime politique est désormais inversé symboliquement et le monde devient une communauté. « Un rassemblement né d'une même volonté de paix et de liberté » (Bousquet, 2016, p. 311).

L'entente qui distingue cette nouvelle communauté ou monde de l'ancien s'ancre sur la prééminence de la liberté et des droits égaux pour toutes et tous. Les faits laissent entendre que dorénavant, la femme a l'opportunité de faire entendre sa voix (qui revendique sa vraie place et révèle sa contribution au développement de la société depuis longtemps) dissimulée sous la plume des hommes. Les propos tels : « il n'existait aucune hiérarchie entre les genres » (p. 125) ; « Alta a été bâtie par des hommes et des femmes, ensemble » (p. 241) témoignent de comment les femmes revendiquent leur identité et honneur perdues. On est fondé à défendre que la participation de la femme dans la

construction d'Alta puisse être interprétée comme une invalidation du concept de la femme au foyer et une dénonciation de la bicatégorisation du rôle et de la place des sexes dans la société. On la conçoit également comme une propagande qui remet en cause le fondement de la tradition humaine.

En somme, les quatre textes cherchent à infirmer toute supposition, toute théorie qui défendent la différenciation des sexes et aussi l'infériorisation du sexe féminin. Les données analysées suggèrent que la masculinité provoque la chute et aussi la mort de l'homme. Cette mort renvoie, symboliquement, à une perte de repère d'identité de l'homme dans la société humaine. Malgré cette affirmation, « la masculinité biologique » (l'ensemble des caractéristiques objectifs et visibles) n'est jamais contestée dans les textes. C'est la masculinité culturelle qui l'est. L'accession des personnages féminins à des positions de leadership neutralise le pouvoir des hommes qui se posent comme des menaces à la dignité humaine. S'intrôner comme dirigeant et chef de famille est, d'une part, une manière de s'approprier de cette culture masculine qu'elles condamnent et, d'autre part, un jeu psychologique pour efféminer l'homme afin de reconstruire à l'humanité une nouvelle nature. C'est cela qui conduit à croire que les discours sur la place et le rôle de la femme sont instrumentalisés pour repenser les principes de la société actuelle. Ce changement socioculturel et ce changement des mentalités auxquels se confronte l'humanité conformément à l'évolution sociale actuelle quand l'on inscrit l'analyse dans le paradigme sociocritique. L'on pourrait, toutefois, se demander si ce changement n'entraîne-t-il pas de désordre socioculturel, structural, institutionnel voire relationnel ? Le sous-chapitre suivant tentera d'examiner les effets du nouvel mode de vie sur l'ordre existant.

L'égalité des sexes : un nouvel ordre social ou un désordre

On note d'emblée que les inégalités entre les sexes sont considérées et justifiées comme l'ordre naturel des choses depuis la nuit des temps dans toutes les sociétés humaines (Milewski, 2019). Ainsi, toute tentative de les éliminer est interprétée comme une révolte contre les normes sociales de la société (Bousquet, 2016). Ces inégalités trouvent leur origine dans l'émergence de la famille où le mari et l'épouse vivaient comme une petite société (Rousseau, 2011). Selon Rousseau, « les femmes devinrent plus sédentaires, et s'accoutumèrent à garder la cabane et les enfants, tandis que l'homme allait chercher la subsistance commune » (p. 47). Cette vie familiale convie une répartition du travail et finit par hiérarchiser le rôle et la place des sexes. Évidemment, il n'y avait pas de différence entre les sexes en termes de force et aussi il n'y avait rien tel que le rôle des sexes jusqu'à l'émergence du système familial. Comme l'homme, la femme qui vivait seule se défendait contre tout, y compris les animaux féroces. De ce fait, Rousseau est en phase avec Bousquet (2016, p. 125) pour qui « au commencement il n'existait aucune hiérarchie entre les genres ».

L'hypothèse qui se développe démontre le changement de l'ordre « non-naturel » qui voit le sexe masculin supérieur vers un nouvel ordre naturel basé sur l'égalité des sexes. La position de Rousseau et Bousquet appelle à aller au-delà du bouleversement d'ordre qui se dessine au regard immédiat pour concevoir l'idée selon laquelle l'élimination de la hiérarchisation des sexes est une invitation à restaurer l'état originare des sexes. Ce qui est intéressant mais problématique est de savoir à travers quelle optique l'être humain voit les moyens de restauration de l'égalité des sexes. Cette action révolutionnaire est-

elle vue comme l'introduction d'une nouvelle culture ou la reprise de ce qui existait ? Ou bien s'agit-il d'une révolte contre les normes, la morale et les principes qui règlementent les relations des sexes ?

Il est impérieux de mettre en exergue l'existence de positions différentes et rivales mais complémentaires des approches théoriques de libération de la femme dans les romans étudiés. La différence entre les auteures s'inscrit dans l'approche préconisée pour redéfinir les rôles et repenser les lois qui retiennent les femmes dans leur place subordonnée. On identifie chez ces auteures l'usage de la violence et de la persuasion pour changer le monde. Ces approches distinctives sur la façon de libérer les femmes donne piste de voir si les nouveaux rapports des sexes constituent ou ne constituent pas un désordre dans les quatre textes. On cherchera également à comprendre la motivation de ces approches et leur influence sur la sociabilité : terme évoqué pour expliquer les relations entre les représentations littéraires et les institutions et les relations interpersonnelles entre individus.

Chez Fives (2018), on identifie notamment deux approches pour redéfinir la place et le rôle de la femme. Il s'agit premièrement de l'emploi de la technique de discussion ou de négociation pour amener l'homme à participer aux tâches ménagères. Cette technique est évoquée pour la première fois par Lulubluette lorsqu'elle se plaint d'être surchargée de tâches domestiques. Elle affirme : « J'ai essayé d'en discuter avec mon chum, lui ai demandé de bosser un peu moins » (p. 118). La position idéologique de Bonobo est parallèle à celle de Lulubluette dans cette remarque : « Je comprends que tu as envie de partager les tâches ménagères (...) À mon avis, tu devrais avoir une vraie discussion avec lui, mais évite le *chéri faut qu'on parle* ça fait flipper » (p. 120). Pour celles-

ci, il n'est ni question d'œuvrer pour une distribution des tâches ni de contraindre l'homme de participer aux tâches mais de le persuader de faire son mieux. Évidemment, la femme veut un changement de l'ordre mais elle est très consciente de ne pas entraîner de désaccord dans le foyer conjugal. Dans cet ordre d'idée, la revendication de la place et la redéfinition du rôle de la femme ne peut guère entraîner de désordre relationnel entre le mari et l'épouse.

La deuxième approche postule le conditionnement psychologique et la patience comme solutions aux difficultés auxquelles les femmes sont confrontées en raison du poids écrasant des tâches ménagères. Bricole s'accorde avec cette hypothèse dans l'affirmation suivante :

Je suis obligée de prendre seules toutes les décisions concernant notre fils, de m'organiser du lundi au samedi, ça fait beaucoup de pression. (...) Mais avec le temps, je commence à m'habituer à cette situation, je crois que c'est une question de mental dans le fond, et c'est surtout ça qu'il faut travailler, le mental (Fives, 2018, p. 119).

L'accent mis sur l'état d'esprit dans cet extrait ne relève pas de gaieté de cœur mais du désir d'assurer la progression de l'unité familiale. Les mots « obligée » et « pression » tels qu'ils sont employés semblent résonner l'impuissance des femmes face à la société et leur perte d'espoir dans les institutions comme transcendant à leur libération. Ceci nécessite le conditionnement des mentalités. On pense que le fait de miser sur le temps au lieu de prendre l'action s'ajoute aux mots « obligée » et « pression » pour révéler comment la femme est prudente de ne pas gâcher la relation déjà fragile qui existe entre les sexes. Si l'on relie cette hypothèse au discours de Lilou selon lequel les difficultés de la « femme-mère » sont passagères, on dira que l'appel à repenser les rôles dans la famille doit être fait avec prudence. On note une tentative de mitiger les effets

possibles de toute forme de confrontation qui pourrait résulter du changement de l'ordre de la hiérarchisation du masculin vers la culture d'égalité des sexes. Cette tentative est un moyen de convaincre la société et d'assurer les hommes que la redéfinition de la place et du rôle n'est pas une tentative de créer l'acrimonie entre les sexes. Cette quête de maintenir une relation harmonieuse entre l'homme et la femme est primordiale dans la vie sociale.

Tant qu'il y a appel au changement, on doit reconnaître qu'il y a une prise de conscience de la femme sur les injustices. Généralement, la prise de conscience conduit à la confrontation et finit par la révolte, sens de refus de l'état d'esclave et la revendication d'un meilleur état conforme à la dignité humaine.

Cette révolte ou revendication telle qu'elle est problématisée chez Fives (2018) prend une voie pacifique donc elle ne peut pas entraîner facilement l'humanité dans un désordre. Le portrait fait de la souffrance et de la pression dues aux charges auxquelles la femme est condamnée à exécuter seule dans la famille éveille ce que Beverly appelle « empathie » (Fives, 2018, p. 74). C'est à travers cette technique d'appel à la pitié que Fives maintient la pression constante sur la société à réviser les normes et la morale qui régissent les rapports des sexes dans la famille.

À l'avenant, Ndiaye (2009) postule implicitement une approche qui mise sur l'empathie et la sympathie comme mécanismes pour changer le statu quo de la femme. En s'inscrivant dans cette idéologie du changement du statu quo, l'empathie peut désigner la représentation qui contraint l'homme et au-delà la société de comprendre, ressentir et s'identifier avec les émotions, la souffrance voire la condition psychologique de la femme. Dans le même ordre d'idée, la sympathie est conçue comme le fait de comprendre et d'apprécier le sentiment

et l'émotion de la femme sans ressentir pour elle. Dans cette étude, les deux notions se dégagent de la condition de vie difficile dans laquelle les personnages féminins évoluent. Une lecture approfondie des textes révèle comment les femmes, comme Norah et sa mère, sont débordées de corvées. Le syntagme nominal « être la première à se lever chaque matin » (Ndiaye, 2009, p. 32)

témoigne de la souffrance de Norah. Le poids des tâches la pousse, par exemple, à parler à Jakob avec colère (p. 33). En plus, la condition de Fanta et de Khady suscite la sympathie et l'empathie et elles sont instrumentalisées pour exiger une meilleure condition de vie pour la femme. Ce sont donc des représentations propagandistes.

Au-delà de cette remarque, l'empathie et la sympathie témoignent d'une culture de silence imposée à la femme. Dans la deuxième partie du même texte, le silence de Fanta sur sa condition puis son exil suscitent de la pitié en dernière analyse. Son portrait physique : « le long cou et petite tête délicate (...) bouche fendue » s'entrelace avec cette révélation de Pulmaire qu'elle ne se « rappelait pas, cette Fanta, l'avoir jamais vue dans le contentement » (Ndiaye, 2009, p. 245) pour amplifier la condition étouffante de la femme. Indiscutablement, la condition de Fanta n'est pas reluisante. Elle vit le calvaire à cause de son enfermement dans l'espace privé. On remarque également que Fanta ne fait aucune revendication verbale probablement pour ne pas se montrer révoltante. Pourtant, son exil, ses gestes, son physique, bref sa vie de misère est un grand cri de détresse qui appelle à réviser le statu quo de la femme.

Évidemment, les personnages féminins de Ndiaye ne se révoltent pas et ne contestent jamais ouvertement les privilèges des hommes. Elles préfèrent exprimer leur mécontentement, leur révolte et leur revendication en faisant

étalage de leur souffrance. Leur appel à redéfinir la société passe par des gestes persuasifs que des actions verbales. Ainsi, le nouveau mode de vie dont ces personnages réclament peut difficilement entraîner de désordre dans la société parce que le changement qu'ils revendiquent passent, généralement, par la coercition morale et non par la coercition physique des personnages masculins.

En définitive, le changement de statut et la redéfinition de la place de la femme telles que Ndiaye et Fives les postulent sont pacifiques, donc ne visent pas à déclarer ouvertement la guerre aux hommes. Ces moyens pacifiques convainquent donc l'homme à accepter le changement sans penser que cela pourrait entraîner la société dans un désordre.

Par contre, les deux autres textes prennent une voie plus pragmatique et radicale. Chez Dieudonné (2018), par exemple, il est question de contester ouvertement l'autorité du père ou plutôt de s'insurger contre le pouvoir du père et au-delà, la domination masculine. La protagoniste se montre résistante à l'intimidation et au terrorisme patriarcal malgré son âge. Pour elle, il n'est pas question d'être broyée face à l'agression des normes et des traditions qui rehaussent l'hégémonie masculine. Elle affirme : « Je refusais d'être une proie ou une victime, mais je voulais rester vivante. Vraiment vivante » (Dieudonné, 2018, p. 234). Sur le plan sémantique, la domination est un crime à même titre que le meurtre. En conséquence, la femme dominée et opprimée perd le goût de vie : elle n'est rien d'autre qu'un corps vivant.

Analytiquement, la résistance de la protagoniste traduit sa volonté de vivre libre : de vivre les valeurs d'un nouveau monde. Pour y parvenir, elle doit combattre son père, figure représentative du patriarcat. On note dans l'extrait suivant que l'auteure présente deux générations de femmes. Celle de sa mère

qui accepte sa condition contrecœur et celle de la protagoniste qui est prête à se battre pour restaurer sa dignité. « J'avais vu ma mère tant de fois (...) terrorisée, attendant que ça cesse. Mais moi, je ne suis pas ma mère » (p. 251).

Il est vital d'admettre que le combat oppose l'ancien monde représenté par le père de la protagoniste et le nouveau monde qu'incarne la protagoniste.

Ce dernier se veut désormais l'ordre. Autrement dit, le père et sa fille représentent respectivement les valeurs d'hégémonie masculine et d'égalité des sexes. Symboliquement, combattre le père est une tentative de déconstruire le système patriarcal ; rejeter le statu quo ; redéfinir les relations du pouvoir des sexes hétéronormatifs afin de faire asseoir les valeurs de la démocratie sexuelle.

Pourtant, l'instauration de la démocratie sexuelle se heurte inévitablement au patriarcat et à toutes les institutions qui fonctionnent selon ses principes. En fin de compte, la victoire de la protagoniste démontre que les valeurs de liberté l'emportent sur la domination. Ces premières s'imposent progressivement comme le nouvel ordre du monde. Cette victoire enregistrée est une tentative de fait croire aux hommes qui rehaussent et cautionnent la domination masculine que le patriarcat n'a plus de place dans la société actuelle.

Contrairement aux perspectives de Ndiaye et de Fives, par ailleurs, dans le cadre des réflexions de Dieudonné, on reconnaît que le changement de la société patriarcale vers une société féminisée entraîne la société dans un désordre. Selon les données textuelles analysées, la revendication d'une nouvelle place et d'un nouveau statut passe par la confrontation et se termine par la violence. En plus, à travers l'image du père de la protagoniste, Dieudonné (2018) fait croire que la difficulté de l'homme de tolérer ce qui est appelé dans la dialectique féministe « la vie de liberté » qui voit le sexe féminin surtout les

filles refuser de se soumettre totalement à l'autorité et à la tutelle du père. Cette même vie de liberté refuse d'accorder à la communauté des hommes les privilèges dont ils jouissent depuis des siècles. La difficulté de l'homme de cautionner ce nouveau mode de vie relève du fait que la nouvelle morale universelle de droits égaux voulait être imposée à la société au moment où le patriarcat fleurit et les privilèges des hommes sont bien ancrés dans les inconscients devenant ainsi des normes. Ce sont ces normes qui régissent les rapports des sexes et assurent l'harmonie entre les sexes depuis des siècles.

De même, la conceptualisation de la libération de la femme chez Bouquet (2016) prête la même voie comme celle de Dieudonné (2018). Plus rigoureuse pourtant, Bousquet considère les « traditions » et « croyances » (p. 176) et aussi l'institution du mariage comme « l'ennemi principal » qu'il faut coûte que coûte déconstruire puis remodeler. Remodeler ces « lois, règles, traditions de plus en plus étouffantes » (Bousquet, 2016, p. 147) revient à « renverser les voleurs de lumières et libérer les habitants d'Alta » (Bousquet, 2016, p. 167) de leur joug puis instaurant une culture d'égalité antagoniste généralement aux normes de la société actuelle.

Exilée, la protagoniste s'impose comme un messie. Elle rallie et conscientise d'autres exilés de la nécessité de prendre le risque pour libérer Alta de toute pratique qui minent les désavantagés dont le grand nombre sont les femmes. On constate un niveau remarquable de radicalisation dans ses discours comme dans ses approches. Elle ne conçoit pas de moyen pacifique pour assurer l'égalité des sexes mais insiste de combattre tout ce qui asservit les habitants d'Alta. À la page 56, à titre d'exemple, elle parle de « l'espoir et la volonté de combattre contre cette vie d'esclave » imposée à l'humanité par les dirigeants

d'Alta. Dans l'extrait suivant, elle réaffirme cette position pendant un entretien avec Nellio en ces termes : « Je crois que nous n'avons pas de choix [que de combattre]. Pas si nous voulons être libres » (Bousquet, 2016, p. 222). Cette même idée est déjà évoquée à la page 221 en ces termes :

Il m'apparaît très clairement que la guérilla est le seul moyen dont nous disposons (...) Et quand bien même cela ne servirait à rien, nous essaierons au moins de changer le monde et de briser les chaînes qui nous retiennent loin de la lumière.

Pour la protagoniste, chacun a sa façon de se libérer. Elle autre conçoit la libération comme un sujet de vie ou de mort. « Mais je crois que chacun (...) espère, à sa façon, se libérer des chaînes qui l'empêchent de respirer, d'exister. Et t'en pis s'il n'y a que la mort au bout du compte » (Bousquet, 2016, p. 262). Évidemment, la campagne de libération de la majorité démographique passe par la violence chez Bousquet (2016).

Une réflexion immédiate sur les discours de la protagoniste fait croire que les cibles des combats sont les hommes. Il importe d'aller au-delà de ce regard immédiat pour interroger ce qui renforce les attributs des hommes ou la culture masculine jugées nuisibles dans la macrostructure de la littérature des femmes. C'est ces attributs ou cette culture que la protagoniste pense combattre dans sa tentative d'établir une nouvelle norme qui servirait désormais de principes sociaux. Ainsi, renverser « des mensonges destinés au seul asservissement des sang-de-lune et au règne d'une aristocratie toute-puissante » (Bousquet, 2016, p. 219), revient à combattre les lois, croyances et « traditions injustes et stupides » (Bousquet, 2016, p. 220).

Il fallait donc examiner quelques propos de la protagoniste pour mieux comprendre l'objectif de sa propagande. Lors d'une discussion, elle tente de convaincre ses compatriotes exilés que le seul moyen de se libérer des lois et

traditions d'Alta est de combattre les détenteurs de ces lois et traditions. Elle affirme : « Quant à mes parents, quant à Tobian que je hais, méritent-ils vraiment de mourir ? Néanmoins, il m'apparaît très clairement que la guérilla est le seul moyen ... » (p. 221). D'emblée, Tobian et ses parents sont les cibles visibles de la bataille imminente. Bien avant cette remarque, elle a désigné les

dirigeants d'Alta, les figures représentatives de la culture oppressive comme les ennemis à éliminer en ces termes : « Et puis, pour vaincre, il faudrait atteindre le cœur du pouvoir d'Alta, détruire les sanctuaires, éliminer les Sept dont mon père fait partie » (p. 192).

En effet, il y a un usage ambigu des mots « traditions », « lois » et « croyances ». L'on trouve l'emploi interchangeable des mots susmentionnés avec les dirigeants d'Alta. On s'en aperçoit parce qu'à un moment donné, la protagoniste affirme qu'elle veut combattre les traditions mais à un autre temps, c'est Tobian et les Sept (principaux dirigeants d'Alta) qui doivent être combattus. Cette ambiguïté comporte une dimension métaphorique ou synonymique où les traditions, lois et croyances sont employées comme référent des dirigeants d'Alta. L'hypothèse qui se dessine permet de soutenir que le renversement du régime patriarcal est un combat qui oppose les femmes et quelques hommes désavantagés d'une part et les hommes qui dirigent et servent comme les gardiens de la tradition d'autre part. La propagande féminine de Bousquet cherche à inciter la majorité opprimée contre la classe dirigeante.

À l'intérieur comme à l'extérieur des textes étudiés, l'emploi du verbe 'combattre' évoque l'usage de la violence contre une force adverse pour la renverser. L'agression qui en résulte sert comme instrument pour contraindre les uns les autres à céder. L'opinion générale soutient que toute tentative de

renversement du régime patriarcal est contre la norme et constitue une incohérence sociale. Comme la protagoniste le prévoit, ce bouleversement déclenche le chaos au sein de la population. On témoigne des dégâts matériels et des pertes humaines des deux camps opposés, le camp des « conservateurs » et celui des « modernistes ». Logiquement, l'attitude de défiance des militants

des droits égaux envers les mécanismes traditionnels dans le texte de Bousquet (2016) est l'évidence que la redéfinition des rôles et du statut de la femme et d'autres minorités ne peut changer qu'à travers la révolte, sans d'abnégation dans ce contexte. On reconnaît d'emblée que cette insurrection ne cible pas le sexe masculin. La problématisation de la libération de la femme n'est pas une guerre de conquête des sexes mais une guerre entre la majorité opprimée et les traditions, lois et croyances nuisibles représentées par les dirigeants et détenteurs de ces normes jugées louvoyés par les féministes.

Tout compte fait, la thèse qui semble s'affirmer dans cette partie de l'étude est que les discours de quatre écrivaines visent à instaurer une justice sociale des sexes. Cette tentative d'œuvrer pour la pleine réalisation du potentiel de la majorité numérique plonge la société dans un désordre structural et relationnel. Ce désordre crée également des incohérences des normes, des principes, des valeurs. Les auteures donnent l'impression que le désordre bénéficie tous les êtres humains. Les opposants sont donc la minorité faisant croire que le changement des normes n'a pas d'importance majeures sur la vie sociale.

En comparaison, Bousquet (2016) trace une feuille de route plus claire et plus radicale pour redéfinir la place et le rôle des sexes dans la société contemporaine que les trois autres auteures. Il ressort également de l'analyse

que son radicalisme s'exprime plus visiblement à l'égard des dirigeants par rapport à celui de Dieudonné où c'est le père seul qui est combattu parce qu'il est vu comme une atteinte à la dignité et à l'intégrité psychologique et physique des membres de sa famille. Outre, on reconnaît l'indispensabilité des hommes qui sont victimes de la morale patriarcale dans la lutte pour la liberté et la justice sociale. Ceci fait croire que les inégalités sont des chancres sociaux qui minent tous les êtres humains sans distinction de sexe à l'exception « d'une aristocratie toute-puissante » qui en bénéficie. Face à cette réflexion, la libération de la femme peut être considérée comme la restauration à l'humanité sa dignité perdue sous le régime du patriarcat. Ainsi, les désordres qui résultent de la

résistance contre l'abus des privilèges de l'homme, de la masculinité toxique, et du patriarcat dictatorial et oppressif chez Dieudonné et Bousquet respectivement ne peuvent pas être imputés au militantisme féministe mais à l'activisme en faveur des droits de l'homme. Tout compte fait, l'hypothèse qu'on défend est que la libération et l'émancipation des femmes en tant que minorité sexuelle passe par différents moyens qui inévitablement finit par déstabiliser les structures socioculturelles voire traditionnelles de la société.

En outre, malgré la similarité des approches de Ndiaye et Fives d'une part et de Dieudonné et de Bousquet d'autre part, il est évident que le changement des normes en faveur des démunis est un épisode complexe. Ce changement n'arrive pas sans heurter l'intérêt de la classe dominante. On remarque que le changement des traditions, des lois et des croyances est en soi une désorganisation et réorganisation d'un système organisé et reconnu. Autrement dit, quoi que soit l'approche, le changement est une agression du précepte. Cependant, le désordre dont il est question dans les textes semble

indispensable dans la mesure où les analyses et quelques études sociologiques révèlent l'impossibilité de l'humanité de progresser sans le changement des normes de temps en temps surtout celles qui sont hostiles à l'intérêt de la majorité numérique. Le fait que le discours sur la place et le rôle de la femme est manipulé pour donner l'impression que c'est l'intérêt de la majorité qui est défendu dans ces discours est une propagande pour établir la démocratie sexuelle.

Une réflexion sur les approches des auteures conduit à identifier quatre grandes formes de désordres qui résultent de la reformation des mœurs dans les quatre romans. Il s'agit de désordre physique, structural, institutionnel et relationnel. S'agissant du désordre physique, une nouvelle génération de femmes qui croient en principe de droits égaux et de liberté soutenues par quelques hommes démunis s'insurgent contre la norme pour attribuer de nouveau statut à la majorité discriminée et opprimée.

À ce qui concerne le désordre structurel et institutionnel, on découvre une réforme dans le fonctionnement des structures et institutions. Cela redéfinit, d'une manière insignifiante, les relations traditionnelles des personnages masculins et féminins surtout leur rôle et statut. Chez Ndiaye par exemple, Norah devient le pilier de la famille. Le cas est pareil dans les trois autres textes où on voit les femmes s'approprier des rôles et places traditionnellement réservés aux hommes dans la famille. Les figures représentatives de la domination et de la discrimination basées sur le sexe sont définitivement paralysées soit par leur propre égoïsme soit par les insurrections organisées par les femmes. Leur paralysie favorise l'introduction d'une nouvelle culture de respect mutuel des sexes. Cette représentation reflète l'image actuelle de la

société humaine où l'on trouve une disproportion considérable entre la lutte menée par les femmes pour éliminer les inégalités et les succès obtenus dans ce domaine.

Le désordre devenu l'ordre

La continuité des réflexions révèle comment les valeurs d'égalité vues initialement comme troubles sont vite métamorphosées en vérité puis acceptées comme l'ordre ou la norme dans les textes retenus. Chez Ndiaye (2009), Sony et son père cèdent leur place de l'homme, donc du pouvoir, à Norah. La pomposité du sexe masculin et l'exigence du patriarcat qui exigent que l'homme prenne en charge la défense de la famille est bouleversée lorsque que Norah assume la responsabilité traditionnelle de chef de famille. À la page 75, le père de Norah demande à Norah de défendre Sony. Selon la convention de la société patriarcale, ce rôle de défense est un domaine réservé aux hommes. Évidemment, la propagande pour la dénaturalisation du rôle genre donne ses fruits et l'homme accepte désormais cela comme réalité.

Cette problématique s'affirme également chez Fives (2018). Les faits démontrent la prise de place et des rôles de l'homme par la femme. La « disparition » du mari du personnage principal de l'espace familial (p. 50) ne laisse à la femme d'autre choix que d'assumer toutes les responsabilités y compris celles attribuées aux hommes par la société patriarcale. Par exemple, Beverly, une femme solo (p. 71), et Bricole, une femme en famille (p. 119), jouent à la fois le rôle de mère et de père dans leur famille. La narratrice révèle la disparition du mari de Beverly. La raison, personne ne le sait alors que celui de Bricole « passe la semaine en caserne » (p. 119). Le pouvoir du control et la prise de toute décision concernant la famille reviennent à ces femmes. Dans des

cas comme ceux-ci, il est impossible d'attribuer du genre aux rôles car c'est la femme seule qui s'en charge. L'étude soutient que cette histoire est évoquée pour remettre en cause le caractère essentialiste des rôles et du statut des sexes. Comme de Beauvoir le remarque à juste titre, « on ne naît pas femme, on le devient ». Devenir une femme s'explique par les rôles que le sexe féminin joue surtout au sein de la famille. Ce paradigme constructionniste renforce l'idée selon laquelle le genre est un produit de la société. La position des quatre auteures sur la nature constructionniste semble être très claire : comme les femmes réussissent à prendre le relai des hommes, il sera erroné de continuer à défendre l'assignation de rôles et de statuts en fonction du sexe.

En s'inscrivant dans l'horizon analytique de Dieudonné (2018), en outre, on découvre également que le nouveau mode de vie qui sème du désordre dans la famille deviendra nécessairement l'ordre du jour après la mort du père de la protagoniste. Leur père qui constitue l'entrave à la liberté de la protagoniste et sa mère étant éliminé au nom de « légitime défense » (Bousquet, 2016, p. 263), la continuité logique des faits est donc l'instauration d'une culture de droits égaux dans la famille. Cette nouvelle civilisation priorise principalement la liberté et l'autonomie de la femme. L'institutionnalisation de ce principe peut être décrite comme victoire pour un meilleur avenir. À ce titre, la protagoniste affirme : « J'ai compris que j'avais réussi, quelque part dans le futur » (Dieudonné, 2018, p. 263). Ce propos traduit le militantisme féminin en un processus révolutionnaire qu'un événement.

Aussi, on constate une très grande similitude entre les faits de la société post-conflit décrite par Dieudonné et celle représentée par Bousquet. L'agitation qui résulte de la guerre pour imposer une nouvelle culture fait rapidement place

à la stabilité car les partisans du changement l'emportent nettement sur ce qu'ils appellent tradition déshumanisante, discriminatoire et oppressive (Bousquet, 2016). Cette victoire se manifeste à travers la disparition du dôme et des puits : symboles respectifs de la tradition et de la souffrance. On lit : « Et soudain, je réalise. Le dôme d'Alta, les puits ont disparu » (Bousquet, 2016, p. 305). Leur

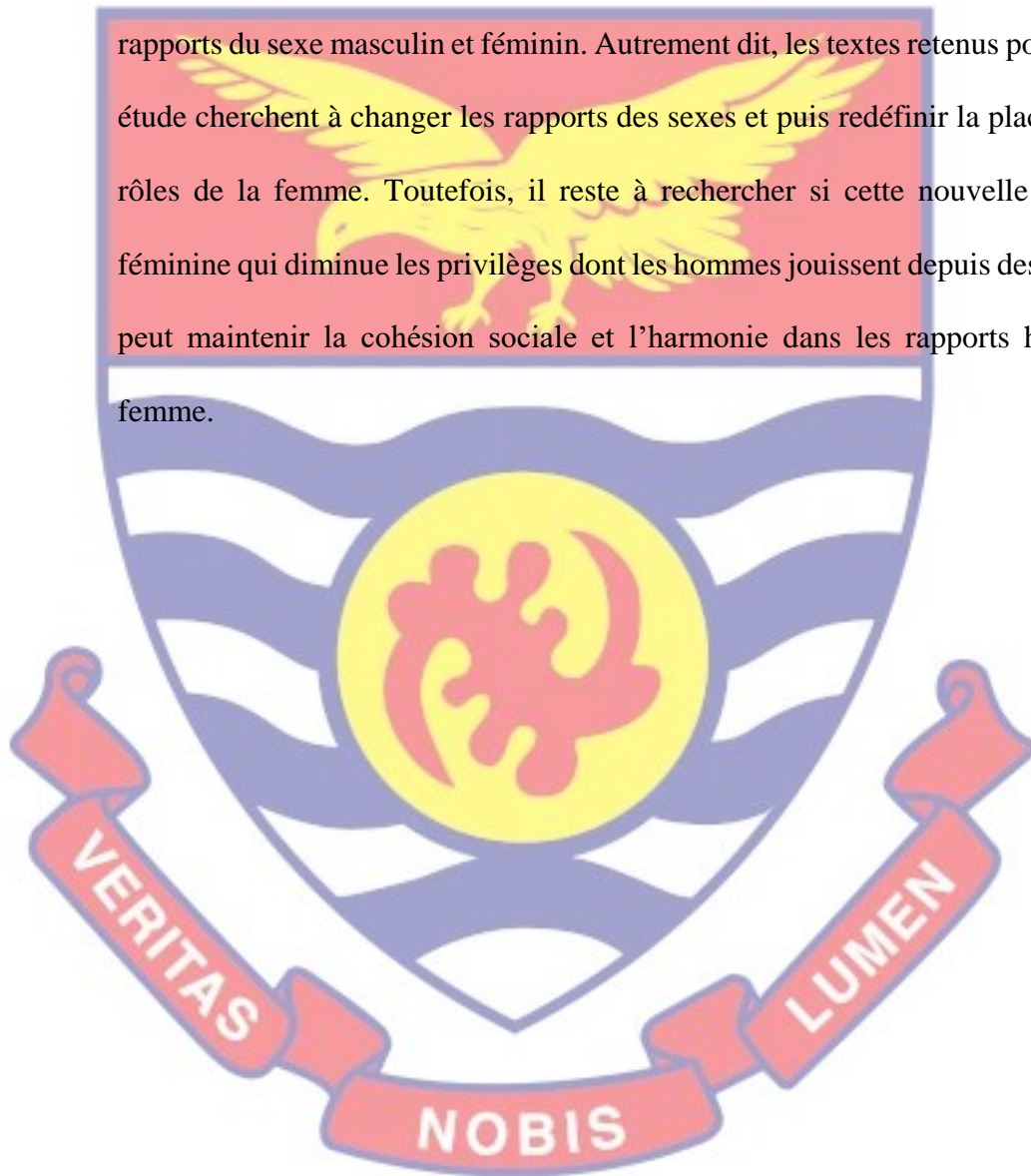
fin marque le début « d'une vie nouvelle. Libre. Loin de mensonges et de l'obscurité » (Bousquet, 2016, p. 305). Puisque tous ceux qui peuvent s'opposer à la nouvelle culture ou tradition d'égalité et de liberté sont éliminés, les normes dont l'institutionnalisation plonge la société dans le chaos deviennent le nouvel ordre de vie. Cette représentation qui fait croire que les valeurs d'égalité des sexes et de liberté est devenue l'ordre du jour contraindre la société d'accepter la culture féminine comme fondement de la société moderne. Cette perspective littéraire est le reflet de la société contemporaine qui se féminise de jour en jour.

Bref, l'analyse établit que la masculinité est démystifiée et démythifiée à travers la représentation des personnages masculins qui, d'une manière ou d'une autre, deviennent victimes de leur propre pomposité. On remarque un départ de la masculinité hégémonique, toxique et des traditions, des croyances et des lois patriarcales vers l'acception d'une culture axée sur les principes de la démocratie sexuelle et de la valorisation de la femme. Ce départ neutralise en quelque sorte la catégorisation binaire des rôles selon les sexes. Comme c'est déjà souligné, cette nouvelle mode de vie s'heurte contre la morale et les normes fondamentales qui définissent la société humaine il y a des siècles.

L'analyse dans ce chapitre retient également que le changement des normes met en péril la cohésion sociale. Les quatre auteurs attribuent la victoire aux militants et militantes des droits égaux et de liberté. Cette réussite signale

que, quel que soit l'entrave, l'humanité toute entière serait libérée des tares de la tradition et des pratiques rétrogrades. L'élimination des détenteurs de la morale jugée ancienne facilite l'instauration d'une nouvelle morale et tradition basée sur le principe des droits égaux et de la liberté dans un climat de paix. En fin de compte, cette représentation est une propagande qui vise à repenser les

rappports du sexe masculin et féminin. Autrement dit, les textes retenus pour cette étude cherchent à changer les rapports des sexes et puis redéfinir la place et les rôles de la femme. Toutefois, il reste à rechercher si cette nouvelle culture féminine qui diminue les privilèges dont les hommes jouissent depuis des siècles peut maintenir la cohésion sociale et l'harmonie dans les rapports homme-femme.



CONCLUSION

Démontrer que le discours sur la place et le rôle de la femme dans les textes sélectionnés de Marie Ndiaye, Charlotte Bousquet, Carole Fives et Adeline Dieudonné vise à mettre en relief la femme est le but de cette thèse. La relégation socioculturelle de la femme au statut de citoyen de seconde zone et plusieurs exigences d'épouse et de mère au sein de la famille sont présentées dans les quatre textes comme une fatalité. Ces fardeaux insupportables auxquels le sexe féminin ne peut pas échapper se conjuguent avec les impositions étouffantes des traditions, des lois, des croyances pour faire de la vie de la femme un enfer sur terre. L'analyse de cette place inférieure et ces rôles non rémunérés et non reconnus (à cause du fait qu'ils ne font pas l'objet des formations institutionnelles) est rendue possible à cause du constructionnisme et de l'essentialisme genre complétés par la sociocritique. Alors que la sociocritique aide à établir un dialogue entre la perspective sociologique et littéraire des représentations (Duchet, 1971), le constructionnisme et l'essentialisme se reposent sur les quatre temps de l'herméneutique pour analyser, faire comprendre, expliquer et évaluer l'influence des pensées constructionnistes et essentialistes de genre sur la place et ainsi que sur les rapports des sexes. Le constructionnisme et l'essentialisme prennent appui sur deux concepts indispensables à l'analyse de la condition de la femme, à savoir le patriarcat et le genre (Wittig, 2002). Ces deux concepts orientent les analyses en expliquant et évaluant les rapports hégémonisés des sexes et l'assignation injuste des rôles et des positions aux sexes.

Pour bien établir que le discours sur la place et le rôle de la femme dans les textes sélectionnés est une tentative de faire le texte une vérité autonome afin

de dénoncer les inégalités, établir une justice des sexes et repenser les rôles et la position imposée à la femme, cette thèse tire principalement des informations de quatre romans. Les quatre textes à savoir *Trois femmes puissantes*, *Sans-de-lune*, *Tenir jusqu'à l'aube* et *La vraie vie* de Ndiaye (2009), Bousquet (2016), Fives (2018) et de Dieudonné (2018) respectivement, détaillent les difficultés

qui définissent généralement la condition de la femme et de mère. Ils mettent en valeur la réconciliation du rôle reproductif et productif et plus particulièrement le poids des traditions, des lois, des croyances injustes biaisées contre la femme.

Dans leur discours, ces auteures témoignent des tâches très lourdes que la femme est condamnée à remplir en raison du statut inférieur que lui confère la société majoritairement dominée par l'homme. La manifestation du « patriarcat colonialiste » met en évidence l'exploitation, la discrimination, l'asservissement, l'oppression des désavantagés surtout les femmes. Vu l'image faite de la femme, l'étude identifie deux types de discours chez les quatre auteures sur la femme. Ils sont le discours positif (élogieux) et le discours négatif (réprobateur). Le premier fait le panégyrique de la capacité de la femme à se distinguer, et sa détermination à résister aux traditions, croyances et lois étouffantes. Le deuxième paralyse le patriarcat, dénonce et démythifie la masculinité et tous les attributs qui définissent l'homme. Selon les résultats de l'analyse des informations recueillies des quatre textes, le discours sur la place et le rôle de la femme repose sur le triangle rhétorique : éthos, pathos et logos pour faire appel à la perception morale, éveiller les consciences sur la souffrance et donner des preuves suffisantes pour persuader et contraindre l'humanité, sens de minorité dominante, à repenser les lois, croyances, traditions déshumanisantes, et assurer l'égalité et une justice sociale pour tous.

La supposition initiale concernant la figure de la femme forte, c'est-à-dire la femme qui se trouve au carrefour de construction et d'essence n'est pas confortée à la fin des analyses. L'étude découvre que la femme forte dans les quatre textes est le produit fusionné de la perspective essentialiste et constructionniste. Selon les résultats, la force de la femme réside à la fois dans sa capacité à supporter les poids des tâches et des obligations associées à la maternité (considéré dans la dialectique du patriarcat comme compétence indissociable de la féminité), et de résister aux traditions oppressives. En effet, la femme est représentée comme un être en permanente mutation. Sa force ne s'inscrit pas seulement dans son dévouement au foyer mais aussi dans sa capacité de se reconstruire face à ce que l'étude appelle « l'agression culturelle et religieuse ». La reconstruction telle qu'elle est préconisée est un appel aux femmes à rejeter le statut de *l'autre* qui leur est assigné et œuvrer pour leur libération totale.

En plus, l'étude permet de rendre compte d'une autre catégorie de femme jugée bonne. L'opinion masculine estime ce groupe de femmes comme celles qui acceptent leur statut inférieur et leur place infernale bien déterminés (Darnal-Lesné, 2005) ne cherchant pas à se révolter contre la norme si bien qu'elles ne soient pas satisfaites de leur condition. « Elles sont nées pour obéir » (Bousquet, 2016, p. 16). Une lecture réitérée et des analyses approfondies des rôles de la femme dans les quatre romans sélectionnés permet de noter que la souffrance de la femme est surtout liée à sa condition de mère. Le cas de la femme qui a d'enfant est pire surtout en cas de séparation ou d'abandon ou encore quand l'homme devient irresponsable. D'après l'analyse, les pères de famille esquivent leur responsabilité soit en disparaissant de l'espace familial,

soit en se réfugiant derrière leur profession. Cette irresponsabilité oblige la mère de remplir le rôle qui lui est imposé et d'assumer les responsabilités traditionnelles du mari. Cette représentation imagée fait étalage de la souffrance de la femme. Face à cette réflexion, l'étude soutient que le discours sur la place et du rôle de la femme dans les textes étudiés est instrumentalisé pour mettre la femme en relief. Évidemment, la représentation de la souffrance de la femme à cause de la discrimination et des inégalités sexuelles s'inscrit dans un contexte hyperbolique pour frapper les consciences à redéfinir la position et le devoir du couple dans le foyer conjugal.

De surcroît, les analyses révèlent qu'il existe une connivence entre la tradition et l'homme. Cette complicité conduit à l'usage interchangeable de ces deux noms. Les données textuelles recueillies et analysées des quatre textes culpabilisent la tradition qui se manifeste sous la forme des lois, des croyances et aussi l'homme comme étant responsables de la misère de la femme. De manière semblable, l'étude établit une relation synonymique et métaphorique entre l'homme et la violence. L'image de l'homme et celle des dirigeants sont toujours associées à l'agression, au meurtre, à la violence. Le silence de la société sur ces violences fait croire que la société du 21^e siècle continue de cautionner et de justifier la violence à l'égard de la femme. Toutefois, une lecture sociocritique des discours sur la place et le rôle de la femme établit des incohérences entre les représentations littéraires et l'évolution de la condition de la femme dans l'univers social malgré l'existence des liens entre les deux mondes au niveau de discours, des sociolectes et de l'idéologies. Par conséquent, l'analyse conclut que les discours sur la place et le rôle de la femme

sont exagérés afin d'amener la société à éliminer toute forme d'injustice et d'inégalité bases sur le sexe.

Nourrie dans les textes étudiés par l'hégémonisation du sexe masculin, la violence piège la femme dans des conditions misérables. Selon le contexte large des quatre romans, dans toute relation hégémonisée ou dans tout rapport dominant-dominé, le dominant (l'homme dans ce cas) instrumentalise la violence comme moyen de protéger sa position et de maintenir ses privilèges. Cette hypothèse s'affirme dans l'univers sociale comme à l'intérieur du texte si l'on saisit les discours quatre auteurs comme une axiome. Les données sociologiques révèlent l'augmentation statistique de la violence à l'égard de la femme. Par exemple, la France enregistre une hausse de féminicide en 2019 par rapport à l'année précédente (*L'EXPRESS*, 2020). Cette statistique renforce le dialogue entre le monde littéraire représenté par les auteurs retenues et le monde social. La récurrence de la violence physique et psychologique à l'égard de la femme vise à la maintenir éternellement à sa place de citoyen de second rang. C'est pour cette raison que dans les textes retenus, le patriarcat et la masculinité sont généralement considérés comme une entrave majeure à la libération de la femme.

L'étude note également une représentation inverse du concept du mal inhérent. Des raisons morales et divines considèrent le sexe féminin comme facteur de désordre et porteur du mal depuis des siècles (Chevrier, 2000 ; Bousquet, 2016). Désormais, la violence, la méchanceté et d'autres valeurs contraires à la démocratie des sexes et à la dignité humaine attribuées à l'homme font de l'homme un meilleur mal, un mal athée, un mal objectif que la femme. Cependant, pour ne pas méconnaître l'effort de quelques hommes en tant que

partenaires indispensables de lutte, les quatre auteures mettent l'homme dans un subtil bon-mauvais ; partenaire-ennemi. Cette image hybride de l'homme défend l'hypothèse selon laquelle la libération de la femme est une responsabilité collective des deux sexes.

Les difficultés qui résultent des inégalités, des doctrines, des lois et des pratiques arriérées poussent la femme à développer l'absurde. La réaction des personnages féminins face à leur condition irrationnelle permet d'identifier deux types de femmes dans les quatre textes. Les protagonistes de Ndiaye (2009) et de Fives (2018) commettent le suicide philosophique comme réaction à leur vie d'absurde. À contrario, les protagonistes de Bousquet (2016) et de Dieudonné (2018) décident de maintenir l'absurde. En conséquence, elles déploient surtout le mécanisme de la révolte et de la passion, sens d'ardeur de vivre, rejetant en conséquence leur état actuel de vie.

De plus, l'étude des propos des personnages féminins permet d'établir que la maternité et les exigences qui lui sont associées ne sont pas contestées car elles ne constituent pas, fondamentalement, le fondement de la souffrance de la « femme mère ». Pourtant, les quatre auteures considèrent la maternité comme le point de disproportion de la vie de la femme avec le monde parce que l'homme l'instrumentalise pour son intérêt personnel. Il refuse d'exercer ses responsabilités parentales auprès de l'enfant, obligeant la femme à assumer seule toutes les responsabilités liées à l'éducation de l'enfant. La maternité devient ainsi un foyer d'oppression et d'asservissement pour la femme. C'est donc la maternité qui complique plus la situation de la femme dans son rapport avec l'homme.

La thématique d'épouse, de « femme-mère » et de « femme-mère active » évoque le concept de double journée écrasante définie par des degrés variés de tâches associés majoritairement à la maternité. Cette découverte conduit à établir un lien trinitaire entre la maternité, la souffrance et l'absurde. Ce point de vue sur la maternité remet en cause davantage le fondement moral et éthique des rôles genres dans la conjugalité et au-delà. Toutefois, quand l'on inscrit les textes dans la réflexion de la sociocritique, pour établir la relation entre les textes et la société, il semble évident que les auteures exagèrent la condition de la femme pour convaincre les hommes de participer plus activement aux tâches ménagères.

Les résultats révèlent également l'existence de souffrance physique et psychologique chez la mère. La souffrance physique provient principalement des poids insupportables des rôles liés à la condition de mère et aussi à la violence sexuelle. Quant à la violence psychologique, elle est due au traumatisme causé par les lois, les croyances, les traditions, le terrorisme patriarcal et les difficultés financières associées à l'éducation de l'enfant. Cette remarque appelle à comparer le corps de la femme à un espace colonisé plein d'irrationalités et de contraintes. La colonisation de la femme évoque l'existence d'asservissement et d'exploitation dans l'espace familiale. Toutefois, ce n'est pas la présence de l'enfant qui entraîne la souffrance mais c'est l'abus des privilèges par l'homme qui expliquent cette souffrance. La représentation de ces exigences étouffantes de la femme est instrumentalisée dans les textes retenus pour dénoncer le silence de l'humanité sur les inégalités qui minent les majorités dans la société. Au fond, la représentation de ces

inégalités est un appel à repenser les rôles du père et de la mère auprès de l'enfant et au-delà de la famille.

Cela étant, les quatre auteures préconisent divers moyens comme solutions à la souffrance et à la condition oppressive que vit la femme. Elles présentent l'exil comme l'un des moyens le plus sûr pour échapper au sort indésirable réservé à la femme. L'exil volontaire n'est pas conçu comme une fuite. Par contre, il est généralement saisi dans les textes étudiés comme une reconstruction, une renaissance, et une liberté. "Exile was perceived as an opportunity to do something [...], to transform and develop their selves [...] the chance to reconstruct themselves [...] to try out new aspects of life" (Cornejo, 2008, p. 341). D'autres solutions à la souffrance sont la résignation et l'acceptation. La résignation et l'acceptation sont adoptées comme solutions par la femme face à sa condition défavorable car toute forme de protestation et de révolte contre les injustices et les inégalités est sévèrement réprimée. Bref, ces solutions à la souffrance soulignent la faiblesse de la femme dans la société où elle est dominée. L'analyse révèle, cependant, que cette démonstration de faiblesse est un appel à la pitié pour contraindre la société à repenser le rapport existant des sexes car l'émotion est conçue depuis l'origine de l'histoire comme un ressort de l'action.

De ce fait, le texte de la femme sert comme un moyen pour encourager la femme à redéfinir « leur condition sociale qui les reléguait soit au statut de mère soit à celui d'épouse » (Ameur, 2013, p. 339). La détermination persistante, la résistance acharnée puis, finalement, la réussite des protagonistes dans les textes ont une double visée. D'une part, ces personnages servent comme des modèles de vie pour la femme de se battre pour son indépendance. On parle donc de la

réincarnation des personnages romanesques dans le monde social pour rallier la société à se battre pour le droit des minorités. D'autre part, c'est un signal à l'homme surtout les défenseurs du patriarcat que cela suffit. La femme ne peut pas continuer à être colonisée. Elle est capable de gérer sa vie et d'accomplir des choses plus grandes et merveilleuses que l'homme. Au fond, ces représentations sont des propagandes qui cherchent à changer la condition existante de la femme et repenser les rapports traditionnels des sexes. Ces revendications des personnages féminins dans les textes mettent en évidence les grandes lignes de combat des militantes et militants des droits de la femme dans le monde sociale.

En redéfinissant les rapports des sexes et en instaurant une nouvelle culture d'égalité à travers leur discours sur la place et le rôle de la femme, les auteures créent un nouveau monde d'ordre féminin. Cet ordre privilégie les mécanismes de justice sociale et d'égalité de chance pour tous et toutes. Cette mutation de l'ordre patriarcal passe dans les textes étudiés par la démystification et la démythisation de la masculinité, le bouleversement du régime patriarcal et la révocation des privilèges qui lui sont associés. Cela s'effectue chez Dieudonné (2018) à travers la représentation de la suprématie intellectuelle incomparable de la protagoniste par rapport aux personnages masculins. Chez Ndiaye (2009), l'auteure place Norah, la protagoniste, sur un piédestal de réussite plus élevé que Sony son frère et Rudy. Norah était rejetée et abandonnée par son père parce qu'elle est fille. En fin de compte, c'est à elle que son père a recours pour sauver l'honneur de la famille. En plus, la démystification chez Fives (2018) s'inscrit dans le contexte de renversement de position de contrôle dans la famille. Cette représentation fait étalage de l'irresponsabilité de

l'homme. Cette thématique est aussi abordée par Ndiaye lorsque le père de Norah les abandonne. La mère de Norah est obligée d'avoir recours à la prostitution pour subvenir à leurs besoins. À la lumière de ceci, l'étude établit que, loin d'être une vengeance contre l'homme, la prostitution dans chez Ndiaye est une réponse à la frustration et à la souffrance causées par la méchanceté de l'homme.

En outre, chez Bousquet (2016), on découvre la dramatisation et la caricature de la masculinité, de la violence à l'égard de la femme et aussi de l'abus des privilèges pour discréditer l'homme et au-delà les valeurs du patriarcat. La façon dont Tobian, Rossan, le père de la protagoniste et d'autres hommes de position et de pouvoir malmènent les moins privilégiés de la société surtout les femmes en témoignent de cela. Leurs atrocités démesurées ne portent pas atteinte seulement au système patriarcal mais dénoncent également les injustices qui en résultent.

L'image de l'homme dans les textes souligne également le déclin de l'intégrité de l'homme dans la société. Le statut de demi-dieu dont jouissent les hommes depuis le début de l'histoire est désormais contesté. On retrouve Sony en prison (Ndiaye, 2009, pp. 63-64). Son père languisse dans la pauvreté (p. 75). Le père de Rudy n'a plus rien. On constate la fin misérable et déhontée d'autres personnages masculins, tel que le cas de Rudy. La bagarre entre Rudy et ses deux élèves, (pp. 179-181), par exemple, rabaisse l'intégrité de l'homme et ridiculise ses attributs jugés divins de toute éternité. De plus, la bagarre entre la protagoniste de Dieudonné (2018) et son père le bourreau où cette première donne un coup qui fait tomber son père à la renverse projette une image diminutive de l'homme et de sa force. D'autre part, l'élimination des bourreaux

d'Alta (Bousquet, 2016, p. 242) et la disparition de l'homme du foyer conjugal chez Fives (2018) renforcent la thématique de démythisation de la position de l'homme dans la société.

Du plus, la présente étude établit que la désacralisation de la masculinité conduit à sa révocation à l'homme. On découvre comment cette révocation déconstruit progressivement les systèmes, structures, institutions et la morale qui rehaussent la domination masculine. Il est question de changement de l'ordre supposé naturel vers un nouvel ordre d'égalité de chance des sexes. C'est donc un nouveau monde de liberté que ces auteurs veulent créer. On identifie ainsi différentes approches qui rendent cela possible. À l'intérieur du texte de Fives (2018), on constate l'emploi de la discussion ou de la négociation et l'acceptation qui résultent du conditionnement mental comme moyen pour changer le statu quo. Ndiaye de sa part privilégie l'empathie et la sympathie pour contraindre la société à être juste envers les démunis surtout les personnes de sexe féminin. Ce jeu de subversion d'ordre existant met en lumière la chute du régime patriarcal.

Outre, les données textuelles analysées prouvent suffisamment que la résignation et l'acceptation dans les quatre textes ne sont pas une démonstration de faiblesse face à l'oppression du patriarcat mais la dénonciation de l'impunité, de l'abus des droits de la majorité qui souffre. La position de Dieudonné (2018) et de Bousquet (2016) sur ce sujet paraît contradictoire à celle de Ndiaye (2016) et Fives (2018). Les deux premières postulent la confrontation et la résistance ouverte contre le patriarcat, les croyances et les traditions arriérées comme le moyen le plus sûr pour établir le principe de droits égaux et de démocratie des sexes, alors que les deux dernières privilégient des moyens plus pacifiques mais également sûrs.

Au fond, les quatre auteures s'accordent pour postuler la révolte comme le moyen le plus efficace pour construire un nouveau monde et prospère greffé sur les principes d'égalité des sexes. Les auteures dont leur texte sont retenus pour l'étude conçoivent donc la révolte non seulement comme la résistance à l'oppression ou à la domination, mais aussi comme le refus de la vie actuelle de la femme : une revendication d'un autre état conforme aux exigences des valeurs de droits égaux et de la nature humaine. Cette révolte se dirige contre « les normes de l'ancien monde » : les lois, pratiques, croyances, normes et traditions injustes, oppressives et étouffantes.

La conception de la révolte chez Ndiaye et chez Fives se croisent et s'entrelacent dans la mesure où elles la voient comme le refus du statut actuel de la femme et une reconstruction et amélioration de soi. Elle est chez Bousquet et Dieudonné une insurrection contre tout ce qui nie à l'humain surtout à la femme sa dignité. Évidemment, cet effort de changer la donne plonge la société dans une crise identitaire et relationnelle, et plus important encore dans un désordre physique, structural, institutionnel. On découvre une tentative de renversement du régime patriarcal par les militants des droits égaux. Celle-ci est fermement opposée par les hommes qui tirent profits de ce régime et se posent comme détenteurs de la tradition. En dernière analyse, ce régime est paralysé. Cela permet l'instauration de l'égalité des sexes qui sert comme le fondement du nouveau monde axé sur le principe de respect et d'égalité de tous et toutes.

Selon l'analyse, les désordres créés par le changement se transforment en ordre puis deviennent des normes dans le monde romanesque mais l'image dans la société hors textes semble différente. L'étude révèle comment le père de Norah et Sony cèdent leur place de contrôle à Norah. Cette subversion est une

démonstration de l'aptitude de la femme et une manière de dénoncer l'assignation des positions selon les sexes. Le résultat de l'analyse des données qui portent sur le rôle des sexes montre que la répartition des rôles défavorise largement la femme. Les rôles non rémunérés reviennent largement à la femme. À la suite de la féminisation du marché du travail, la femme remplit une triple

journée en s'occuper des enfants, de son mari et de sa vie professionnelle. Sa participation active dans le secteur productif de l'économie augmente ses tâches déjà très lourdes dans la famille. Toutefois, on trouve un décalage entre les discours sur le rôle de la femme dans les textes la réalité sociale car selon les sondages, l'écart entre la participation des hommes et de la femme dans l'économie domestique se resserre. L'étude explique cet écart entre le texte littéraire et la perception sociologique comme un appel à condamner toute forme d'asservissement de la femme.

Chez Dieudonné (2018), la disparition du bourreau de l'espace familial (p. 50, 71) et la prise de fonction du mari par l'épouse chez Fives (2018, p. 119) témoignent non seulement de la capacité de contrôle de la femme mais affirment aussi que le nouvel ordre d'autonomisation de la femme s'enracine progressivement et devient un nouveau mode de vie. Ce sujet de renversement fait écho chez Dieudonné (2018) également lorsque sa protagoniste vante sa réussite contre le régime masculin (p. 263). La scène pareille se déroule chez Bousquet. On reconnaît la disparition du dôme d'Alta et des puits (symbole de domination et d'oppression) et aussi des figures masculines qui défendent les inégalités et les injustices. Il suggère que le nouveau mode de vie qui entraîne du trouble dans la famille et dans l'État s'impose désormais comme le nouvel ordre. Cela est ainsi parce que tous ceux qui se posent comme obstacles à

l'instauration des valeurs de droits égaux et de principe de libération de la femme sont tous éliminés au profit de progrès social.

Cette perception littéraire n'est pas valide selon la conclusion tirée de l'analyse car elle n'est pas la manifestation des événements sociopolitiques voire historiques du monde social. Le combat pour l'égalité des sexes devient une affaire étatique dans la quasi-totalité des pays membre de l'ONU. Démontrer dans les textes que l'État combat les défenseurs des droits de la femme comme on lit dans *Sang-de-lune* de Bousquet est une propagande négative que l'étude interprète comme une tentative bien calculée pour inciter toute l'humanité à sympathiser avec la femme et à se rallier à son côté pour intensifier la lutte contre toute forme d'inégalité. Cette représentation exagérée à caractère propagandiste est un appel aux dirigeants politiques d'investir plus dans les matières de lutte contre les inégalités et la violence à l'égard de la femme.

Cette thématique de changement évoquée ci-dessus est soulignée par Fourier (1967) il y a plus des décennies en ces termes : « Les progrès sociaux et changements de période s'opèrent en raison du progrès des femmes vers la liberté ; et les décadences d'ordre social s'opèrent en raison du décroissement de la liberté des femmes » (p. 132). Au fond, les quatre auteurs mettent l'accent sur le fait que, donner les mêmes chances aux sexes est un principe qui soutient le progrès de l'humanité.

Aux termes de la lecture réitérée et des analyses approfondies des discours sur la place et le rôle de la femme, on déduit que les quatre auteurs dramatisent le statut et les exigences de mère ; les traditions, les croyances, les lois de la société et aussi la violence à l'égard de la femme afin de persuader et de

contraindre la société (sens des dirigeants) à repenser les rapports des sexes. L'affirmation de cette hypothèse conduit définitivement à conclure que le discours sur la place et les rôles chez Fives (2018), Dieudonné (2018), Bousquet (2016) et Ndiaye (2006) est une propagande. Cette propagande vise à changer principalement le statu quo de la femme et établir une culture de justice sociale

et d'égalité. Il reste à savoir si ce discours qui tente de mettre la femme en relief va produire les résultats escomptés face à l'ancrage des rôles genres dans l'inconscient et dans la conscience. L'attribut essentialiste de certains rôles fait que l'égalité dans la sphère publique ne se traduit pas dans la sphère privée. Fives (2018, p. 121) le remarque à juste titre que « les femmes ont gagné le droit de voter et de travailler à l'extérieur, mais elles ont gardé celui de s'occuper des gosses, de la bouffe, du linge et du ménage »

En définitive, cette thèse défend la position selon laquelle les discours sur la place et le rôle de la femme représentés dans *Trois femmes puissantes* de Marie Ndiaye, *Sang-de-lune* de Charlotte Bousquet, *Tenir jusqu'à l'aube* de Carole Fives et *La vraie vie* d'Adeline Dieudonné sont amplifiés pour influencer la société à repenser les rapports des sexes et mettre la femme en relief. On reconnaît un système d'injustice biaisé contre la majorité sexuelle et les démunis. La propagande négative des valeurs du patriarcat et la propagande positive de la capacité de la femme dans les discours étudiés cherchent à étendre les privilèges de la femme pour assurer le progrès rapide de l'humanité. Les résultats de l'analyse établissent que le discours sur le rôle et la place de la femme n'est pas une lutte des sexes mais un combat contre l'injustice et la discrimination. Cela souligne le caractère humaniste du militantisme féminin. À cet égard, ces auteures ne déclarent pas la guerre aux hommes. Ironiquement,

toutes les quatre auteures s'accordent pour démontrer que certains hommes sont des menaces à la paix et au progrès de l'humanité et entravent l'évolution socioculturelle. « L'ennemi principal » n'est pas l'homme mais toute structure et institution qui rehaussent le patriarcat. Somme toute, l'image opposée du diable et de l'ange attribuée au sexe masculin et féminin respectivement dans

les textes retenus reste un sujet à enquêter pour voir si la diabolisation de l'homme n'affirme et ne renforce pas davantage la différentiation et la bicatégorisation des sexes que les militants des droits de la femme dénoncent.



RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Acholonu, C. O. (1995). *Motherism: An Afro-Centric Alternative to Feminism*. Owerri: Afa Publications.
- Adekola, G. (2016). Traditions and Customs in Community Development: The Case of Nkanu West and Nkanu East Local Government Areas of Enugu State, Nigeria. *Journal of Education and Practice* 7(18), 123-138.
- Afkhami, M. (1994). *Women in Exile: A prologue*. Virginia: University of Virginia Press.
- Alonso, B. (2005). *Louise Labé ou la lyre humaniste : écriture « féminine », écriture féministe*. (Thèse de doctorat de Lettre de Arts, Université Lumière, Lyon 2). Récupérée sur <http://www.theses.fr/2005LYO20024>
- Ameur, S. (2013). *Écriture féminine : images et portraits croisés de femmes*. (Thèse de doctorat, Université Paris-Est.). Récupérée sur <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00951346>
- Arsenault-Boucher, L. (2014). Regard sociologique sur l'évolution du féminisme. *Regard Sociologique*, 213-226. Récupéré sur <http://www.researchgate.net/publication>
- Attané, I. (2012). « Être femme en Chine aujourd'hui : une démographie du genre », *Perspectives chinoises*, 5-16. Récupéré sur <http://www.journals.openedition.org/perspectiveschinoises/6422>
- Bâ, M. (1987). *Une si longue lettre*. Dakar-Abidjan-Lomé : Les Nouvelles.
- Badinter, E. (2003, 24 avril). « L'homme n'est pas l'ennemi à abattre », Jacqueline Remy. EXPRESS. Récupéré sur <https://livres.l'express.fr/dossiers.asp?idC=6656&dR=4>
- Badinter, E. (1992). *De l'identité masculine*. Paris : Odile Jacob.
- Barthelmes, A. (2011). La textualisation des langue et écriture féminine. L'exemple de *Jette ton pain* (1979) d'Alice Rivaz. Le Cahier du GRELCEF, Université de Haute-Alsace.
- Baudino, C. (2000). La cause des femmes à l'épreuve de son institutionnalisation. Récupéré sur <https://www.persee.fr/doc/polix>
- Beauvoir de, S. (1976). *Deuxième sexe*. Paris : Éditions Gallimard.
- Bénac, H. (1988). *Guide des idées littéraires*. Paris : Hachette.
- Bernard, J. (1975). *The future of motherhood*. Harmondsworth: Penguin Books.

- Bonte, P. & Izard, M. (3e éd.). (1991). *Dictionnaire de l'anthropologie*. Paris : Presse Universitaire de France.
- Bouglé-Moalic, A.-S. (2012). *Le vote des Françaises*. Rennes : Presse Universitaire de Rennes.
- Bourdieu, P. (1998). *La domination masculine*. Paris : Seuil.
- Bousquet, C. (2016). *Sang-de-lune*. Nantes : Gulf Stream.
- Brahimi, M. (2018). *Pour une esthétique de la subversion chez Calixthe Beyala et Leonora Miano*. Thèse de doctorat. Université d'Alger 2. Alger, Algérie.
- Braibant, S. (2015, 31 octobre). Tâches domestiques : les hommes s'y mettent mais les femmes en font toujours plus. [TV5 monde] Actualités. Récupéré sur <https://information.tv5monde.com/terriennes>
- Brianchi, O. (2005). Penser l'exil pour penser l'être. *Le Portique No. 1*, 1-12.
- Briton, H. J. & Briton, O. J. (1971). Children's perceptions of their parents: a comparison of Finnish and American children. *Journal of marriage and family*, 33(1), 214-218. Récupéré sur <https://www.jstor.org/state/350168>
- Brusa, C. A. (2009). Le divorce et les enfants en bas âge. *Spiracle*, 1(49), 25-31. Récupéré sur <https://www.cairn.info/revue-spirale-2009>
- Butler, J. (éd.), (2005). *Gender trouble: Feminism and the subversion of identity*. Oxford: Routledge. *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*. (Traduit par Kraus, C.). Paris : La Découverte.
- Butler, J. (2e éd.). (1999). *Feminism and the subversion of identity*. New York : Routledge.
- Camus, A. (1985). *Le mythe de Sisyphe*. Paris : Gallimard.
- Carcassonne, G. (2004). La liberté en République : l'idée républicaine aujourd'hui. Récupéré sur <https://www.livrescolaire.fr/page/68115302>
- Carrigan, T., Connell, R., & Lee, J. (1987). Towards new sociology of masculinity. *Theory and Society* 14(5), 551-604.
- Centemero, E. (2016, 21 juin). La place de la femme dans les religions. Conférence des OING du Conseil de l'Europe, Paris, Palais de l'Europe

Salle 2. Récupéré sur <https://www.scibbr.com/apa-examples/conference-paper/>

Chabrol, C. (2007). Catégorisation de genre et stéréotypage médiatique : du procès des médias aux processus sociomédiatiques. Dans Boyer, H. (dir.), *Stéréotypage, stéréotypes : Fonctionnements ordinaires et mises en scène Tome ! Média(tisation)s*. Paris: L'Harmattan.

Chakraborty, D. (2013). Analyzing Ecriture Feminine in "The Laugh of the Medusa" *European Academic Research* 1(9), 2895-2904. Récupéré sur <http://www.euacademic.org>

Charbonneau, C. (1997). *Exil et écriture migrante : les écrivains néo-québécois*. (Mémoire de maîtrise, Université McGill, Montréal). Récupéré sur <https://www.collectionscanada.gc/obj4/f2/dsk2/ftp03/M>

Chaudet, C. (2015). Écriture féminine au XXe et XXIe siècle : Entre stéréotype et concept. Récupéré sur <http://www.self-hypotheses.org/publication-en-ligne/>

Chevrier, J. (2000). Une radicalisation du discours romanesque africain, ou de l'obsène comme catégorie littéraire. *Notre librairie*, 142, 43-45. Récupéré sur <https://www.worldcat.org/title/notre-librairie/oclc/76600>

Choen, Z. (2015). *Construction Sociale, Objectivité et la catégorie « Femme » : Une analyse comparée des thèses de Sally Haslanger et de Linda Martin Alcoff*. (Mémoire de master, Université Du Québec, Montréal). Récupéré sur <https://archipel.uqam.ca/8119/>

Cixous, H. (2010). *Le rire de la Méduse*. Paris : Galilée.

Connell, R.W. & Messerschmidt, J. W. (2005). Hegemonic masculinity, rethinking the concept. *Gender and Society*, 19(6), 829-859.

Conseil de l'Europe. (2006). Concilier flexibilité du travail et cohésion sociale : Des idées pour l'action politique. *Trends in social cohesion*, (no. 16). Récupéré sur <https://books.google.com.gh/books?>

Cornejo, M. (2008). «Political exile and the construction of identity: A Life story approach». *Journal of Community & Applied Social Psychology*, 18(4), 333-348.

Damlé, A. (2014). *Aventures et expériences littéraires*. Amsterdam - New York : Éditions Rodopi B.V.

Darnal-Lesné, F. (2005). *L'image de la femme dans l'œuvre d'Anton Pavlovic Cehov*. (Thèse de doctorat, Université Paris IV-Sorbonne). Récupéré sur <https://www.theses.fr/2005PS040096>

Davey, L. A. (2018). La croqueuse d'homme. Image de la prostituée chez Flaubert, Zola et Maupassant. *Figure et model*, 58, 59-66.

De Gaulejac, C. (2017). *Tu vois ce que je veux dire ? Illustrations, métaphores et autres images qui parlent*. (Thèse de doctorat, Université Du Québec   Montréal). Récupéré sur <https://archipel.uqam.ca/10636/1/D3286.pdf&sa=U&ved>

Defaux-Klein, G. (1982). Les étapes de la vie féminine. « Femmes sans âge et troisième. In : *Cahiers de la Méditerranée*, 1(24-25), 192-212. Récupéré sur https://www.persee.fr/doc/camed_0395-9317_1982_num_241_163

Dekeuwer-Défossez, F. (2003). Le « droits des femmes » face aux réformes récentes du droit de la famille. Dans *L'année sociologique*. 53(1), 175-195. Récupéré sur <https://www.cairn.info/revue-l-annee-sociologique-2003>

Delphy, C. (2003). « Pour une théorie générale de l'exploitation » En finir avec la théorie de la plus-value, *La Découverte/ Mouvements*, 2(26), 69-78. Récupéré sur <http://www.cairn.info/revue-mouvements-2003-2-page-69.htm>

Demetriou, Z. D. (2001). « Cornell's concept of Hegemonic Masculinity: A critique. *Theory and society* 30(3), 337-361. Récupéré sur <https://dio.org/:10.1177/1440783379015003>

Desalle, Y. (2012). *Réseaux, lexicaux, métaphore, acquisition : une approche interdisciplinaire et inter-linguistique du lexique verbal*. (Thèse de doctorat, Université de Toulouse). Récupéré sur <https://core.ac.uk>

Descarries-Bélanger, F. & Corbeil, C. (1987). La maternité : un défi pour les féministes. *International Review of Community Development/Revue internationale d'action communautaire*, 18(58), 141-152. Récupéré sur <https://dio.org/10.7202/1034274ar>

De Sève, M. (2009). L'entre nous féministe. En guise de conclusion... Dans Descarries-Bélanger, F. et Kurtzman (dir) Actes du colloque. *Institut de recherche et d'étude féministe de l'UQAM dans le cadre du 76  Congrès de l'Association francophone pour le savoir* (Acfac) 2008. Québec : Cahier de l'IREF, no. 19.

Dialmy, A. (2008). La masculinité au Maroc entre traditions, modernité et intégrisme. *Codesria*, 73-87. <https://www.codesria.org/IMG/pdf/5-Dialmy.pdf>

Dieudonné, A. (2018). *La vraie vie*. Paris : L'Iconoclaste.

Domenach, J.-M. (1969). *La propagande politique*. Paris : Presses universitaires de France.

Drouelle, Léa. (2019). Pourquoi tant de personnes refusent de se déclarer féministe ? *Terrafemina*. Récupéré sur <https://www.terrafemina.com/article/feminisme>

Druelle, A. (2004). Féminisme, mondialisation et altermondialisation. *Recherches féministes*, 17(2), 1-11. Récupéré sur <https://id.erudit.org/iderudit/012398>

Dubesset, M. (2002). Les figures du féminin à travers deux revues féminines, l'une catholique, l'autre protestante, la femme dans la vie sociale et jeunes femmes, dans les années 1950-1960. *La découverte*, « *Le Mouvement Social* » 1(98), 9-34. Récupéré sur <https://www.cairn.info/revue-le-mouvement-social-2002-1-page-9.htm>

Duchet, C. (1989). *Sociocritique*. Paris : Nathan.

Duchet, C. (1973). Une écriture de la socialité. *Poétique*, no. 16, p. 446-454.

Dufour, M. B. (1999). L'existence de la druidesse : Une perception renouvelée du concept de féminité en Occident. *Recherches féministes*, 12(2), 5-21.

Dumora, B., & Boy, T. (2008). Les perspectives constructivistes et constructionniste de l'identité (1^{ère} partie). *L'orientation scolaire et professionnelle*, 37(3), 347-363.

Dussuet, A. (2017). Le « travail domestique » : une construction théorique féministe interrompue. *Recherches féministe*, 30(2), 1001-117. Récupéré sur <https://doi.org/10.7202/1043924ar>

Eberhard, M., Laufer, J., Meurs, Pigeys, D. & Simon, F. (2017). *Genre et discrimination*. 3(1), 310-313. Récupéré sur <https://id.erudit.org/iderudit/1050670ar>

El-Houdzi, A. (2018). Le leadership féminin : L'impact de la perception du rôle social de genre. *Revue des études littéraires en sciences économiques et sociales*, *Remes*. 3(9), 242- 255. Récupéré sur <http://reuevs.imist.ma/?journal=remes>

Fassin, É. (2008). L'empire du genre. L'histoire politique ambiguë d'un outil conceptuel. *Édition de l'EHESS*, 4(187), 375-392.

Federici, S. (2014). Reproduction et lutte féministe dans la nouvelle division internationale du travail. *Période*. Récupéré sur <https://www.revueperiode.net/reproduction-et-lutte-feministe-dans-la-nouvelle-division-internationale-du-travail/>

Feldman, N. (2013). « Division sexuelle du travail et mobilités géographiques féminines », *Géocarrefour*, 88(2), 3-18 Récupéré sur <https://journals.openedition.org/geocarrefour/9015>

Five, C. (2018). *Tenir jusqu'à l'aube*. Paris : Éditions Gallimard.

Fouque, A. (1995). *Il y a deux sexes*. Paris : Gallimard.

Fourier, C. (3^e éd.). (1846). *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*. Tome Premier. Paris : La Librairie Sociétaire Édition Pauvert.

Fraisse, G. (1992). *Stratégie des femmes*. Paris : Livre Collectif.

Fsian, H. (2016). Qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est-ce qu'une femme ? À propos d'une représentation sexuée en constante évolué. *Insaniyat*, 17, 9-21. Récupéré sur <http://journals.openedition.org/insaniyat/15392>

Garcia, M. (2018). *On ne naît pas soumise, on le devient*. Paris : Flammarion.

Gergen, K. G. (2001). *Le constructionnisme social : Une introduction*. Paris : Delachaux et Niestlé.

Gevaert, H. (2018). *La loi Guizot du 28 juin 1833, une sortie de l'ancien régime scolaire ? : Recherche sur l'organisation pédagogique des classes et les écoles primaires supérieures jusqu'à l'enseignement secondaire spécial de Victor Duruy*. (Thèse de doctorat, Université Caen Normandie). Récupérée sur <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01816244>

Giraud, P.-N. (2018). *L'homme inutile : une économie politique du populisme*. Paris : Odile Jacob.

Giroux, D. (2008). Élément de pensée politique autochtone contemporaine. *Politique et sociétés*, 27(1), 29-53.

Granger, R. (1979). La tradition en tant que limite aux réformes du droit. In : *Revue internationale de droit comparé*, 31(1), 37-125. Récupéré sur <https://doi.org/10.3406/ridc.1979.3348>

Granjon, E., Rouby, B. & Streicher, C. (2008). Le symbole. Réflexions théoriques et enjeux contemporains. *PROTÉE*, 36 (1), 34-50. Récupéré sur <https://www.erudit.org/en/journals/pr/190-v1-n1pr2404/01880ar/ab>

Gravel, P. (2019, 14 février). Le partage des tâches reste inéquitable. *Le Devoir*, p. 12.

Groult, P. (1993). *Cette male assurance*. Paris : Albin Michel.

Guichard, J. & Huteau, M. (2006). *Psychologie de l'orientation*. Paris : Dunod.

Guillerez, É. (2013). *Le genre et la condition des femmes à l'épreuve du XXème siècle : un regard sur la littérature féminine chinoise (1919-2000)*. (Thèse de doctorat, Université Paul Valéry - Montpellier III). Récupéré sur <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00935860>

Gukamba Kutungumuka, D. (2022). Lecture sociocritique de Pêril en la demeure, Roman De Prosper Gubarika Wa Mudi - Wamba Vanella. *International Journal of Scientific Research and Management (IJSRM)*, 10(11), 2321-3418.

Hamrouni, N. (2012). *Le care invisible : Genre, vulnérabilité et domination*. (Thèse de doctorat effectuée en cotutelle, Université de Montréal & Université Catholique de Louvain). Récupéré sur <http://hdl.handle.net/1866/9059>

Hayward, R. (2012). The invention of the psychosocial: An introduction. *History of the Human Sciences*, 25(5)3-12. <https://doi.org/10.1177/0952695112471658>

Heeb, J.-L. (2005). *De la stratification sociale à la mobilité. Une analyse du positionnement professionnel perçu*. (Thèse de doctorat. Université de Lausanne). Récupéré sur <https://patrinum.ch/recorrd/15958/files/these>

Héritier, F. (1996). *Masculin, féminin. La pensée de la différence*. Paris : Odile Jacob.

Hind, O. (2012, 3 mars). Rencontre autour de l'écriture féminine. Audace du « nous » et liberté du « je ». Entretien avec Laura Freixas « je ». Entretien avec Laura Freixas dans le cadre du Mois de la femme consacré par

l'institut espagnol Cervantès en Algérie. Récupéré sur <http://www.ArabianPeople&MaghrebianWorld>

Hobbes, T. (1651). *Leviathan, or the matter, form, & power of a commonwealth ecclesiastical and civil*. London: Penguin Classics.

Hobsbawm, E. & Ranger, T. (éd.). (2012). *The invention of tradition* (Canto Classics). Cambridge: Cambridge University Press.

Hugot, Y.-D. (2013) Où et quand le capitalisme est-il né ? Conceptualisations et jeu d'échelle chez Robert Brenner, Immanuel Wallerstein et André Gunder Frank. *Actuel Marx*, 1(53), 76-91. Récupéré sur www.caim.info/revue-actuel-marx

Jablonka, I. (2019). *Des hommes justes. Du patriarcat aux nouvelles masculinités*. Paris : Seuil.

Jacquier, J.-P. (2009). *Les femmes en Europe*. Récupéré sur <https://www.clesdusocial.com>

Jarach, L. 2013, p. 3). *L'essentialisme et le problème des politiques d'identité*. Paris : Ravage Edition.

Jeffreys, S. (1981). *Love your enemy? The debate between heterosexual feminism and political lesbianism*. London: Onlywoman Press Ltd.

Kaya, D. (2013). *Dictionnaire : Rêve-signes-symboles, Le code source : Pour comprendre les multidimensions des rêves, signes et symboles*. Paris : Univers/Cité Mikael.

Kergoat, D. (2001). "Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe", Dans J. Bisilliat, & C. Verschuur, *Genre et économie : un premier éclairage*. (pp. 78-88). Genève : Graduate Institute Publications.

Khamenei, A. (2014) *Rôle de la femme dans la famille*. Paris : Albouraq.

Kpadonou, N. (2019). *Travail-famille : conciliation des rôles économiques et domestiques dans trois capitales d'Afrique de l'Ouest*. Presses Universitaires de Louvain. Université catholique de Louvain.

Koudolo, S. R. (2008). La formation de la masculinité entre la tradition et la modernité (le cas du sud du Togo) *Codesria*, 20(500), 88-109.

Kraus, F. (2019) L'inégale répartition des tâches ménagères ou la résistance d'un « privilège de genre ». *Fondation Jean Jaurès/Penser pour agir*. Récupéré sur <https://www.ifop.com>2019/11>

Lamoureux, D. (2015). « La dialectique du bourreau : étude du bourreau nazi dans la littérature contemporaine française ». *Monographie*. The University of Western Ontario London, Ontario, Canada. Récupéré sur <https://tjcentre.uwo.ca/lamoureux>

Lasserre, A. (2009). *Les femmes du XXe siècle ont-elles une histoire littéraire ?* Sorbonne : Université Paris 3.

Leclerc, A. (1974). *Parole de femme*. Paris : Grasset.

Lepinard, É. (2007). *L'Égalité introuvable. La Parité, les féministes et la République*. Paris : Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.

L'EXPRESS (2020, 10 janvier). Violence conjugale : au moins 126 féminicides en France en 2019. www.lexpress.fr/actualite

Magyari-Vincze, E. (2004). Le patriarcat d'en haut et d'en bas en Roumanie. Dans *Nouvelles questions féministes*, 23(2), 29-48. www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2004

Malek, J., (2015). L'autonomisation économique de la femme. *BSI Économie*. Récupéré sur <https://www.bsi-economics.org/500-autonomie>

Marius, K. (2017). L'inde : la loi avance, le patriarcat résiste. Dans *Travail, genre et société* 2(38), 193-199. Récupéré sur www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societe

Marques-Pereina, B. (2018). Résistances féministes en faveur de la citoyenneté des femmes. *ILCEA*, 33, 1-13. Récupéré sur <http://journals.openedition.org/ilecea/5310>

Martinez, C., Paterna, C. & Yago, C. (2010). Le discours des femmes sur la répartition des tâches domestiques et de soins. *Nouvelles Questions Féministes*, 29, 94-114. Récupéré sur <https://doi.org/10.3917/nqf.291.0>

Mathelet, L. S. (2011). *Perception et normes sociales : Une alternative à l'intellectualisme contemporain* : Volume 1 (Thèse de Doctorat en Philosophie, Université du Québec, Montréal). Récupéré sur <http://archipel.uqam.ca/4440/1/d2277>

Mathieu, M. & Ruault, L. (2017). « Présentation » Une incursion collective sur un terrain éclaté pour une approche matérialiste des activités liées à la production des êtres humaines. *Recherches sociologiques et*

anthropologiques,48(2), 1-27. Récupéré sur <http://journals.Openedition.org/rsa/187>

Mavoungou, P. (2015). L'impact de la responsabilité féminine dans la gestion. *Femmes et écologie, Émulations*, 14, 96-97.

Miano, L. (2021). *L'autre langue des femmes*. Paris : Grasset.

Milewski, F. (2019). Les inégalités entre femmes et les hommes. Dans *Les Mutations de la société française*. 8(24), 69-90. Récupéré sur <https://www.cairn.info/les-mutations-de-la-sociétéfrançaise--97823404212-page-69>

Mungala, A. S. (1982). L'éducation traditionnelle en Afrique et ses valeurs fondamentales. *Éthiopiennes : Revue socialiste de la culture négro-africaine*. 29, 51-71.

Ndiaye, M. (2009). *Trois femmes puissantes*. Paris : Gallimard.

Nkashama, P. N. (1997). *Ruptures et écritures de violence. Étude sur le roman et les littératures africaines contemporaines*. Paris : L'Harmattan.

Nnaemeka, O. (1999). Nego-Feminism: Theorizing, practicing, and pruning Africa's Way. Reprinted in 2003 in *Journal of Women in Culture and Society*. 29 (2), 357-78. Chicago: The University of Chicago Press.

Ogundipe-Leslie, M. (1994). *Recreating ourselves*. Trenton: African World Press.

OMS, (2002). Rapport mondial sur la violence et la santé. Sous la direction de Krug, G. E., Dahlberg, L. L., Mercy, A. J., Zwi, A. & Lozano-Ascencio R. Genève. Récupéré sur https://www.who.int/>>full_fr

ONU Femmes, (2010). *L'Entité des Nations Unies pour l'égalité des sexes et l'autonomisation des femmes*. New-York : ONU

Onuko, T. (2012). Étude critique de la question du mariage dans *Une Si Longue Lettre de Mariama Bâ*. *Ogirisi: A New journal of Africa*, 9(3), 69-80. Récupéré sur <https://www.ajol.info>

Paglia, C. (1994). *Vamps & Tramps : New Essays*. USA: Vintage Books.

Palate, E. (2009). Propagande, mythe et réalité. Récupéré sur <https://www.provincedeliege.be>

Paperman, P. & Laugier, S. (2006). *Le souci des autres : Éthique politique du care*. Paris : Édition de l'École des Hautes Études en Science Sociale.

Parini, L. (2007). « Essentialisme, anti-essentialisme et féminisme ». Dans C. Verschuur et F. Reysoo, *Genre, mouvements populaires urbains et environnement* (pp. 45-47). Genève, Cahiers Genre et Développement, no.6, Genève, Paris : L'Harmattan.

Perrot, M. (2003, 27 novembre). Les partages des sexes, histoire inachevée. *Le Monde*, p.12.

Pervillé, G. (1975). Qu'est-ce que la colonisation ? *Dans Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Tome 22. (3), 321-368. Récupéré sur <https://doi.org/10.3406/rhmc.1975.2323>

Poggio, B. & Murgia, A. (2012). Nouvelles formes de masculinités dans les organisations L'expérience des congés parentaux racontée par les hommes. *Revue multidisciplinaire sur l'emploi, le syndicalisme et le travail*. 7(1) 1-106.

Radouan, N. (2006). *Écritures féminines au Maroc, Continuité et évolution*. Paris : L'Harmattan.

Rangira, B. G. (2001). Écriture féministe ? Écriture féminine ? Les écrivaines francophones de l'Afrique subsaharienne face au regard du lecteur/critique. *Études françaises*, 37(2), 79-98. Récupéré sur <https://doi.org/10.7202/009009ar>

Rauch, A. (2001). Culte et déclin de la virilité. Mensuel N.122, *Sciences Humaines*. Récupéré sur <https://wwwscienceshumaines.com/culte-et-declin-de>

Ricœur, P. (1994). La souffrance n'est pas la douleur. Dans *Souffrance, corps et âme, épreuves partagées*. Paris : Édition Autrement.

Revillard, A. (2007). *La cause des femmes dans l'État : Une comparaison France-Québec (1965-2007)*. (Thèse de doctorat, Sociologie. École normale supérieure de Cachan). Récupéré sur <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00232869>

Rey, A. (1998). *Dictionnaire Historique de la langue Française*. Paris : Le Robert.

Riot-Sarcey, M. (2002). *Histoire du féminisme*. Paris : La découverte.

Ripa, Y. (2002). *Les femmes dans la société. Une histoire d'idée reçue*. Paris : Le Cavalier Bleu.

Rousseau, J. J. (2011). *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Édition électronique. Récupéré sur <https://philosophie.cegeptr.qc.ca>

Rousseau, J.-J. (1969). *Émile ou de l'éducation : Œuvre complète*. Paris : Gallimard.

Rousseau, J.-J. (1762). *Émile ou de l'éducation : livre V*. Paris : Gallimard.

Rousseil, M. (2007). Femmes et hommes dans le secteur social. *Empan*, 1(65), 74-78. Récupéré sur <http://www.cairn.info/revue-empa>

Roy, A. (2003). *War talk*. Cambridge: South End Press.

Schlegel, J.-L. (2017). Les institutions, entre le juste et le bon. Dans *Esprit* 11, 33-51. <https://dio.org/10.3917/espri.1711.0043>

Schor, N. (1993). « *Cet essentialisme qui n'(en) est pas un* ». Irigaray à bras le corps », *Futur antérieur : « Supplément : Féminismes au présent »*. Paris : L'Harmattan.

Scott, J. & Varikas, É. (1988). Genre : Une catégorie utile d'analyse historique. Dans Les cahiers du GRIF, no. 37-38. *Le genre de l'histoire*. (pp. 125-153). Récupéré sur http://www.fr/doc/grif_0770-6081_19_88_num_371175

Shibles, W. (1991). The myth of "patriarchy". *The Journal of value Inquiry*. 25, 305-318. <https://www.dropbox.com/s/cosl0c4e0>

Sichterman, B. (2006). *Les femmes les plus célèbres de notre histoire*. Paris : Éditions de Martinière.

Slama, B. (1981). De la « littérature féminine » à « l'écrire-femme » : différence et institution. In *Littérature : L'institution littéraire* 2(44), 51-71. Récupéré sur https://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1981num

Sorokin, P. A. (éd.), (1959). *Social and cultural mobility*. Glencoe: The Free Press.

Stewart, F. (2017). *Les inégalités horizontales : Des obstacles au pluralisme*. Oxford University. Global centre for pluralism. <https://www.pluralism.ca.02992>

Stromberg, P. (2012). *L'image de la femme dans quelques poèmes de Charles Baudelaire : Une étude inspirée par correspondances et l'Albatros*. (Mémoire de Licence, Université de Lund). <https://www.liplib.lu.se/student-papers/records/3053993/file>

Rastello, J. (2018, 29 janvier). Le féminisme est un humanisme, ce n'est pas une guerre de tranchées. Entretien réalisé par Rastello Justine pour Christiane Taubira à Montréal pour La Libération. Récupéré sur <https://www.liberation.fr/france/2018/01/28>

Tissot, D. (2014). *Féminisme et universalisme : vers une définition commune de l'étude sur le genre*. (Thèse de doctorat, Université Paris VIII Vincennes-Saint Denis). Récupéré sur <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00974803>

Toupin, L. (1998). Les courants de pensée féministe. Récupéré sur <https://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Tremblay, M. (1993). Le système patriarcal à la base des inégalités entre les sexes. *Revue Québécoise de Science Politique*, 6(23), 2-30.

Ucciani, S. (2012, July). La transmission des stéréotypes de sexe. Communication no.110-Atelier 8 : Transmission et genre. Récupéré sur <https://cholar.google.fr/scholar?>

UN Women, (2014). Déclaration politique et textes issus de Beijing. Récupéré sur <https://www.unwomen.org/.../01/beijing-declaration>

Venesoen, C. (1990). *Études sur la littérature féminine au XIIe siècle : Mademoiselle Gournay, Mademoiselle de Scudéry, Madame de Villedieu, Madame de Lafayette*. Birmingham, Alabama : Summa Publications, Inc.

Vinopal, L. (2018). The real reason dads are scarier than moms (and everyone else). *Health and science/psychology*. Récupéré sur <https://www.google.com/amp/s/>

Voléry, I. & Tersigni, S. (2015). La masculinité hégémonique au crible de l'âge. *Genre, sexualité & société*. École des Hautes Études en Sciences Sociales. Récupéré sur <https://www.archives-ouvertes.fr>

Walby, S. (1990). *Theorizing patriarchy*. London: Oxford.

Weil, S. (2018). *La pesanteur et la grâce*. Lillebone-France : FV Éditions.

Wittig, M. (2002). *The Straight Mind and Other Essays*. Massachusetts: Beacon Press

Ziaei, H. (2017). Pour une réconciliation avec l'exil. *TicArtToc*, 9(32), 40-43.

Zid, R. (2006). *Comprendre le changement organisationnel à travers les émotions*. (Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal). Récupéré sur <https://www.geneanet.org/genealogie/zid/ZID>

Zuinen, N. (2002). Essai sur le rôle des femmes et valeurs féminines. *Reflets et perspective de la vie économique*, 41(1), 109-114.

